This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

N° 899

Vitrine 7

Vet. Fr. III. B. 2287

N° 899

Vitrine 7

Vet. Fr. III. B. 2287

E.0
25F

C.153
54

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

PRINCESSE DE CONTI

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES DE LA COMTESSE DASH

FORMAT GRAND IN-18

Un amour coupable	1 vol.
Les Amours de la belle Aurore	2 —
Les Bals masqués	1 —
La Belle Parisienne	1 —
La Bohême du XVIIe siècle	1 —
La Chaîne d'or	1 —
La Chambre bleue	1 —
Le Château de la Roche-Sanglante	1 —
Les Châteaux en Afrique	1 —
Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre	1 —
Comment tombent les femmes	1 —
La Dame du château muré	1 —
La Dernière expiation	2 —
La Dette de sang	1 —
La Duchesse de Lauzun	3 —
La Duchesse d'Éponnes	1 —
La Femme de l'Aveugle	1 —
Les Femmes à Paris et en province	1 —
Les Folies du cœur	1 —
Le Fruit défendu	1 —
Les Galanteries de la cour de Louis XV	4 —
— La Régence	1 —
— La Jeunesse de Louis XV	1 —
— Les Maîtresses du roi	1 —
— Le Parc aux cerfs	1 —
Le Jeu de la reine	1 —
La Jolie Bohémienne	1 —
Les Lions de Paris	1 —
Le Livre des Femmes	1 —
Madame Louise de France	1 —
Madame de la Sablière	1 —
Mademoiselle Cinquante millions	1 —
Mademoiselle de la Tour du Pin	1 —
La Main gauche et la Main droite	1 —
La Marquise de Parabère	1 —
La Marquise sanglante	1 —
Le Neuf de pique	1 —
La Poudre et la Neige	1 —
La Princesse de Conti	1 —
Un Procès criminel	1 —
Une rivale de la Pompadour	1 —
Le Roman d'une héritière	1 —
Le Salon du diable	1 —
Les Secrets d'une sorcière	2 —
La Sorcière du roi	2 —
Le Souper des fantômes	1 —
Les Suites d'une faute	1 —
Trois Amours	1 —
Les Vacances d'une Parisienne	1 —

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.

LA PRINCESSE

DE CONTI

PAR

LA COMTESSE DASH

H 11435

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

LA

PRINCESSE DE CONTI

I

MADEMOISELLE DE BLOIS

Un jour du mois de décembre 1679, un beau soleil étincelait sur les tentures et sur les corniches dorées d'un magnifique salon au château de Saint-Germain; deux jeunes filles dansaient, avec toute la folie de leur âge, une grave chacone du siècle précédent. Elles chantaient en mesure un air monotone et bizarre, sur lequel elles réglaient leurs pas et les figures assez peu gracieuses que leur indiquait une vieille femme assise dans le coin de la chambre.

— On relevait sa robe comme cela, n'est-ce pas, Mimi Dupont? demandait la plus jeune des danseuses.

— Oui, Mademoiselle, et vous avez autant de grâce que feu la reine-mère lorsqu'elle traversait ainsi la grande galerie. Hélas! il me semble que je la vois encore!

— Mais, madame Dupont, interrompit l'autre jeune fille, est-ce que dans les bals de la cour il n'y avait ni menuet, ni passe-pied, ni courante, à cette époque?

— Non, mon enfant, c'est Sa Majesté le roi actuel qui a bouleversé tout cela dans sa jeunesse. Il mit à la mode les entrées de ballet dans ses fêtes de l'Ile-d'A-

mour. Madame la duchesse, votre mère, y a figuré bien des fois avant d'être une sainte, Mademoiselle, et Votre Altesse lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

— Cette bonne Dupont a connu tous les personnages de la cour depuis cent ans, continua en riant celle des jeunes filles qu'on n'appelait pas Votre Altesse.

— Depuis cent ans! C'est de votre âge! il vous semble que j'ai cent ans! Vous croyez n'arriver jamais à être aussi vieille que moi. Vous y viendrez, mademoiselle de Rechecourt, et plus vite que vous ne pensez encore.

— Mon Dieu! que c'est laid la chacone, Mimi Dupont! s'écria la princesse, n'as-tu rien autre chose à nous montrer?

— Oh! si, Mademoiselle, je sais les passes de la fameuse quadrille, exécutée après la Fronde, devant la feue reine-mère, par la grande Mademoiselle et mesdemoiselles de Mancini; elles étaient menées par le comte de Fiesque, le chevalier de Rohan, et messeigneurs les princes de Condé et de Conti.

— Ma cousine de Montpensier danse si singulièrement!

— Aujourd'hui, Mademoiselle, elle n'est plus jeune; mais alors, c'était une belle princesse, je vous assure : on disait qu'elle épouserait Sa Majesté, ou Monsieur pour le moins.

— C'était avant ses amours avec M. de Lauzun? reprit mademoiselle de Blois en éclatant de rire.

— Ne vous moquez pas, Mademoiselle, répliqua la vieille femme en hochant la tête, et priez Dieu qu'il préserve Votre Altesse d'un pareil malheur.

— Cela n'arrive qu'aux vieilles princesses, Dupont, les jeunes on les marie à de beaux princes, qui les adorent. Elles deviennent reines et elles sont parfaitement heureuses.

— Le ciel et la Vierge vous entendent, Mademoiselle! je les prie tous les jours à cette intention!

— Merci, Mimi Dupont, merci; toi et maman Col-

bert, vous me parlez toujours de même : vous me feriez peur, si Rechecourt ne me consolait pas. Que peut-il donc m'arriver?

— Votre Altesse et mademoiselle de Rechecourt ont la même ignorance de la cour et du monde. Madame Colbert et moi nous savons, car nous avons vécu.

— Et longtemps! continua mademoiselle de Rechecourt du même ton doctoral.

— Ne vous moquez pas de moi, encore une fois, petite folle. Laissez-le venir ce temps.

— En attendant, Dupont, montre-nous ta quadrille de la grande Mademoiselle.

La vieille femme se plaça alors au milieu du salon et commença une suite de passes et de révérences auxquelles il était impossible de rien comprendre. Elle chancelait à chaque instant, à la grande joie des jeunes filles qui riaient aux larmes et battaient des mains, jusqu'à ce que madame Dupont se laissât tomber presque suffoquée sur son tabouret.

— Je fais là un étrange exercice à soixante-dix ans, murmura-t-elle, et Votre Altesse se joue...

— Ma bonne Dupont, interrompit la princesse en lui prenant les mains pour la faire lever, pardonne-moi et repose-toi dans un fauteuil, je le veux.

— Mademoiselle est trop bonne, c'est trop de bonté, disait la pauvre femme tout attendrie, je suis bien heureuse de l'amuser un moment.

— Non, non, repose-toi et ne me parle plus, te voilà tout essoufflée. Rechecourt, qu'allons-nous devenir à présent? Si maman Colbert venait nous chercher, nous ferions un tour de parc : il fait si beau !

— Madame Colbert est chez le roi depuis plus de deux heures, Mademoiselle.

— Si longtemps ! Qu'y a-t-il donc ? Est-ce que le roi m'en voudrait d'avoir dit tout haut hier dans la galerie que ce petit duc du Maine était affreusement boiteux?

— Mais aussi, Mademoiselle, pourquoi répéter cela?

— Parce que cela est vrai.

— Mademoiselle oublie donc que M. le duc du Maine est l'enfant chéri de Sa Majesté, le frère de Votre Altesse.

— Mon frère? s'écria la princesse avec une impétueuse hauteur, cela n'est pas vrai, Dupont, je n'ai qu'un frère et c'est le duc de Vermandois.

— Monsieur le duc du Maine est aussi votre frère, Mademoiselle, ainsi que vous fils du roi Louis XIV.

— Et de la marquise de Montespan, qui a un mari; ces enfants-là ne peuvent être légitimés comme le duc de Vermandois et moi.

— Le roi peut tout, Mademoiselle.

— Comprends-tu, Rechecourt, cette obstination? Je sais ce que je dis apparemment.

En ce moment madame Colbert ouvrit la porte. Les deux jeunes filles se précipitèrent au-devant d'elle, et la princesse l'embrassa.

— Maman, dit-elle, menez-nous sur la terrasse, nous n'y trouverons pas grand monde à cette heure et cela nous dispensera des révérences.

— Nous ne sortirons pas aujourd'hui, Mademoiselle. J'ai à vous parler par les ordres du roi.

— Par les ordres du roi? Maman Colbert, c'est donc très-sérieux! Cela ne peut-il se remettre à demain?

— Non, je dois transmettre votre réponse à Sa Majesté ce soir.

— Allons! puisqu'il le faut. Et Rechecourt!

— Mademoiselle de Rechecourt rentrera chez elle, avec madame Dupont.

— Est-ce que nous n'irons pas au jeu?

— Si, Mademoiselle; mais, avant de s'y rendre, Votre Altesse devra voir Sa Majesté dans son cabinet.

— Pendant que je vais causer, Rechecourt, occupe-toi de nos toilettes, je veux être fort belle.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, vous trouverez tout préparé.

Madame Colbert approcha un fauteuil à la princesse

et prit une chaise à ses côtés. La jeune fille s'établit dans son siége, comme un oiseau au fond de son nid; elle tâcha de donner à ses traits charmants une gravité inaccoutumée lorsqu'elle dit :

— Je vous écoute, Madame.

— Ma chère enfant, permettez-moi de vous donner ce nom, Mademoiselle, car je vous ai élevée et je vous aime comme si vous étiez ma fille. Nous voilà dans la plus grande circonstance de votre vie; mais avant que de m'expliquer, je veux jeter un regard en arrière et mettre sous vos yeux des circonstances très-connues de vous, et qu'il est essentiel de vous rappeler afin que vous en sentiez l'importance. Vous savez de quel sang vous êtes née, vous savez quel amour Louis XIV eut pour votre illustre mère, vous savez quels liens l'unissaient à la reine, et que, si vous êtes la fille du plus grand roi du monde, vous êtes aussi celle de mademoiselle de La Beaume Le Blanc, duchesse de La Vallière.

— C'est bien, c'est bien, je n'ai pas oublié cela, interrompit avec impatience mademoiselle de Blois; mais vous n'ajoutez pas que je suis fille légitimée de France.

— Vous et M. le duc de Vermandois, vous avez été déposés entre mes mains, j'ai remplacé près de vous celle qui ne pouvait vous avouer, et j'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre de mes soins et de ma tendresse.

— Non, non, ma chère maman, vous avez toujours été la meilleure des mères, et je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

— L'heure est venue où la volonté du roi va vous enlever à ma sollicitude. Vous allez être mariée.

— Je vais être mariée, moi!

— Oui, Mademoiselle; quoique bien jeune encore, votre auguste père veut qu'il en soit ainsi.

— Et moi je ne le veux pas, répliqua la princesse une larme dans les yeux; je ne veux pas me marier.

— Mademoiselle, c'est l'ordre du roi. D'ailleurs le parti est si brillant, si inespéré!

— Vous me semblez bien modeste pour moi, Madame; à quel parti mademoiselle de Blois, légitimée de France, ne peut-elle pas aspirer? d'ailleurs, quel que soit ce parti, je le refuse.

— Encore une fois, Mademoiselle, Votre Altesse ne pense pas à ce qu'elle vient de répondre; Sa Majesté l'ordonne, le consentement de la famille royale est donné, celui de madame la duchesse de La Vallière aussi, on n'attend plus que le vôtre.

— Et pourquoi m'avoir consultée la dernière?

— On n'a pas supposé que vous eussiez une objection à faire.

— Je n'en fais pas, je refuse.

— Que Votre Altesse se charge donc d'en instruire le roi et M. le prince de Conti.

— Quoi! que dites-vous, maman Colbert? le prince de Conti!

— Certainement; c'est lui que Votre Altesse doit épouser.

La jeune fille devint rouge comme une cerise, baissa les yeux et se tut; puis elle prit une adorable mine d'embarras, elle allongea sa petite main jusqu'à celle de madame Colbert, et, souriant à demi, elle ajouta:

— Je n'oserai jamais dire non en face de mon père et à mon cousin de Conti.

Madame Colbert baisa la main de son élève.

— Permettez-moi donc, Mademoiselle, d'être la première à saluer Votre Altesse Sérénissime.

Mademoiselle de Blois demeura rêveuse pendant quelques minutes; tout à coup elle releva fièrement sa belle tête, la secoua en arrière et, se regardant dans la glace.

— Je serai princesse de Conti, sa femme! dit-elle, alors je n'aurai plus les yeux rouges comme aujourd'hui, car je ne pleurerai plus. C'est que je l'aime depuis longtemps, chère maman Colbert.

— Nous le savions, Mademoiselle, et voilà pourquoi tout à l'heure je ne le nommais point; c'était une épreuve de votre constance.

— Oh! ma constance, elle est éternelle, interrompit la princesse avec une fermeté enfantine, rien ne me fera changer; hors lui, j'aurais refusé tout le monde. Ce matin si Rechecourt ne m'avait pas forcée à danser, je pleurerais encore. Et quand nous marions-nous?

— Ce soir, avant le jeu, les accords auront lieu dans le cabinet du roi, et on annoncera ensuite cette union à la cour.

— Ma bonne maman, il faut que je sois éblouissante.

— Vous le serez, Mademoiselle, je vous parerai, pour la première fois, des pierreries de votre sainte mère. Je vous remettrai l'écrin qui m'a été confié par elle lors de sa retraite aux Carmélites. Sa Majesté m'en a également donné d'autres, et m'a commandé de vous faire faire un habit et un corps de jupe de la plus grande magnificence.

— Avez-vous vu M. le prince de Conti? maman.

— Oui, Mademoiselle, il est transporté de joie.

— Et Monseigneur?

— Monseigneur aime tant Votre Altesse! il a fait mille offres de service à M. son cousin, et a répété plusieurs fois qu'il avait ce mariage pour très-agréable et que rien ne saurait lui plaire davantage.

— Allons m'habiller, maman; je ne dois pas faire attendre. A propos, reprit-elle en riant aux éclats, Madame doit être furieuse; elle qui ne me parle jamais, de peur de déroger.

— Madame se tait devant le roi.

— Qu'aurait-elle à dire? Je n'épouse pas mon cousin de Chartres. Vous allez faire venir Rechecourt à ma toilette; il me tarde de lui annoncer tout cela. Elle y sera, n'est-ce pas?

— Sans doute. N'est-elle pas toujours votre confidente?

— J'espère qu'on ne nous séparera pas, je vais de-

mander au roi de la marier et de la nommer ma dame d'honneur.

— Elle est un peu jeune pour cela, Mademoiselle, contentez-vous de la prendre parmi vos filles.

— Mais, maman, elle est de mon âge; je vais avoir seize ans, et l'on me marie.

— Mademoiselle de Rechecourt n'est pas la fille d'un grand roi, Mademoiselle.

La princesse s'était déjà levée et passait dans son cabinet de toilette, gaie et heureuse comme on l'est à son âge; elle ne voyait de l'existence que le beau côté, et le chemin s'ouvrait à elle semé de couronnes fraîchement cueillies. Avec l'insouciance de la jeunesse, elle les foulait aux pieds sans les ramasser : c'est ainsi que nous faisons toutes, jusqu'à ce que nous couvrions de nos larmes les fleurs que nous avons dédaignées; mais elles ne renaissent pas sous ces larmes, il ne nous reste que des débris.

Mademoiselle de Blois était, ainsi que je viens de le dire, fille de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière. Les amours de cette sensible et malheureuse femme sont trop connues pour que j'en rappelle ici les circonstances. Tout le monde sait avec quelle passion elle aima le roi, avec quelle modestie elle porta sa faveur, avec quel repentir et quelle abnégation elle entra aux Carmélites, où elle vécut de longues années dans la pénitence et les austérités. Sa fille était certainement la personne la plus complétement belle qu'il y eût à cette cour de France, où toutes les femmes étaient belles.

Sa grâce enchanteresse, la régularité de ses traits, la souplesse et la perfection de sa taille, jointes à une physionomie ravissante, ne le cédaient qu'à l'élégance de ses manières et à la majesté de son port. Elle avait pris de ses parents ce qu'ils avaient de mieux. On retrouvait chez elle le regard tendre et mélancolique de la douce Louise de la Miséricorde, et toute la vivacité, toute la grandeur de ce monarque qui domina l'Europe

pendant quarante ans. Ses cheveux blonds tombaient en boucles ondoyantes sur son col de cygne, et le feu de ses yeux noirs ne connaissait point de rival. Son esprit brillant et animé, son caractère bouillant et orgueilleux, la profondeur de ses impressions, la rendaient propre à inspirer et surtout à ressentir des sentiments exaltés. Fière, exclusive, quoique bonne et généreuse, elle avait en elle les germes de nos malheurs les plus certains, un cœur passionné et une imagination ardente.

Confiée depuis sa naissance à madame Colbert, elle n'avait reçu d'elle que de bons enseignements et d'excellents principes; elle la chérissait presque à l'égal de sa véritable mère, éloignée d'elle d'abord par sa position à la cour, ensuite par sa retraite. Le roi avait pour mademoiselle de Blois une préférence bien justifiée, et qu'il conserva toute sa vie. Un de ses plus grands désirs était de la marier près de lui et d'une manière brillante. Madame Colbert s'aperçut de l'inclination réciproque de son élève et de M. le prince de Conti. Elle en prévint Louis XIV, qui se hâta de profiter de cet avis. Malgré l'opposition de la famille royale et des princes du sang, il parvint à arranger ce mariage, en promettant une grosse dot et de nouveaux honneurs.

Il fit à sa fille naturelle les mêmes avantages qu'à une fille légitime de France épousant un souverain, avec la différence que les sommes accordées furent réellement payées aux jeunes époux, ce qui n'arrivait presque jamais dans les alliances étrangères. Il donna cinq cent mille livres de pierreries et cinq cent mille écus d'argent comptant. Il était question à la même époque du mariage de M. le Dauphin avec une princesse de Bavière. C'était M. Colbert de Croissy, frère du ministre, qui négociait à Munich cette union tant attendue. La cour tout entière s'agitait; on allait former une maison à la nouvelle Dauphine et à madame la princesse de Conti : il y avait des chances pour beaucoup d'ambitions.

En entrant dans son cabinet, la première chose qui frappa les yeux de la belle fiancée, ce fut un habit et un corps de jupe en or brodé en perles et en rubis. L'éclat de cette étoffe ne peut se rendre. Mademoiselle de Rechecourt l'admirait en silence et comme éblouie d'une magnificence pareille.

— Mais, Madame, que portera donc mademoiselle de Blois le jour de ses noces, si on la pare ainsi pour les accords? s'écria-t-elle en s'approchant de madame Colbert.

— Madame la princesse de Conti aura ce jour-là des vêtements blancs, Mademoiselle. D'où vient donc votre étonnement? il ressemble presque à de l'envie.

La jeune fille poussa un gros soupir et leva les yeux au ciel, sans oser répondre; elle aurait donné sa vie pour porter un jour, à la face de tout Saint-Germain, une semblable toilette. Chez certaines femmes, la vanité et la coquetterie sont plus puissantes que les passions.

— Voici la clé d'un coffre envoyé par Sa Majesté, Mademoiselle; ce n'est qu'une faible partie des diamants qui vous sont destinés, continua madame Colbert. Voici également l'étui qui renferme les bijoux laissés par madame la duchesse de La Vallière.

— Ma mère! interrompit la princesse, oh! donnez, Madame, je veux me parer aujourd'hui de ce qui vient de ma mère. Le roi le trouvera bon, j'en suis sûre.

Elle ouvrit la boîte avec empressement. Sur le devant elle aperçut une lettre.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Cet écrin est tel que me l'a remis madame la duchesse; je ne me suis pas permis de l'ouvrir. Si Votre Altesse veut me confier ce papier, je lui dirai ce qu'il renferme.

— L'écriture de ma mère! c'est une lettre de ma mère! vous n'avez pas besoin de la lire, Madame, vos fonctions de gouvernante s'arrêtent devant l'autorité maternelle, je pense.

Dans ce moment mademoiselle de Blois avait toute la fierté, toute la hauteur de Louis XIV, madame Colbert en fut interdite et s'inclina sans répondre.

— Je veux rester seule pour lire cette lettre; passez dans ma chambre, Mesdames, je vous rappellerai.

La jeune fille devenait femme, l'enfant devenait princesse, le sang royal bouillait dans ses veines.

Mademoiselle de Blois s'approcha de la fenêtre, car le jour commençait à baisser, elle s'assit sur un pliant et ouvrit ce papier, mouillé peut-être des larmes d'une sainte. Elle lut :

« Ma fille, ma bien-aimée fille, vous dont j'ai tant » pleuré la naissance, vous dont je vais expier la ten- » dresse par une pénitence de toute ma vie, j'ai reçu » votre dernier adieu, je ne vous reverrai plus que » sous l'habit de carmélite : à dater de ce jour, je ne » suis plus votre mère. Vous lirez ces lignes dans le » moment le plus solennel de votre vie, lorsque votre » père vous aura choisi un époux digne de ce qu'il » vous a faite, vous serez donc en âge de me com- » prendre. Mon enfant chéri, soyez toujours sage, gar- » dez-vous des passions, gardez-vous d'aimer ainsi que » j'ai aimé, moi! Oh! pardonnez la tache dont vous » êtes souillée, pardonnez-moi d'avoir été faible, d'a- » voir été tendre, d'avoir été votre mère. Si vous sa- » viez de combien de larmes, de combien de remords » j'ai payé ce bonheur, cette honte! Dieu vous garde » de l'apprendre jamais!

» Respectez et honorez le roi, il vous a comblée de » bienfaits, il vous a reconnue pour sa fille; vous n'y » aviez aucuns droits, par la faute que j'avais commise. » Soyez pour la reine une servante dévouée; tâchez de » lui faire oublier qui vous êtes et ce qu'elle a souffert » de ma coupable liaison. Vous devez également le » respect à tous les princes, à toutes les princesses du » sang, à Monsieur, à Madame en particulier; ils veu- » lent bien vous admettre à leurs côtés, soyez-en re- » connaissante.

» Monseigneur le Dauphin m'a promis, pour vous et » pour votre frère, ses bontés et sa protection. Votre » frère, ma fille, c'est à vous que je le recommande. » Malgré son jeune âge, mon cœur a deviné les dan- » gers qui fermentent dans son sein : il ne se soumettra » à aucun joug, il se croit fils du roi aussi bien que le » Dauphin de France; je vous en supplie, veillez sur » lui, enseignez-lui l'obéissance et l'humilité.

» N'ayez jamais ni jalousie ni haine contre les en- » fants de madame de Montespan, ce sont vos frères, » ce sont les enfants du roi comme vous. Restez tou- » jours bonne et affectueuse envers eux, vous serez » ainsi plus agréable à votre auguste père.

» Je ne puis prévoir l'alliance à laquelle vous êtes » destinée. Quelle qu'elle soit, du moment où Sa Ma- » jesté l'aura choisie pour vous, montrez-vous recon- » naissante et obéissez. Remplissez vos devoirs; suivez » l'exemple de la reine, que vous devez imiter, vénérer » avant tout. Si vous sentiez s'éveiller en vous des mou- » vements coupables, oh ! ma fille, hâtez-vous de fuir, » hâtez-vous de mettre entre vous et le démon la bar- » rière de la religion. Vous voyez par mon exemple où » conduisent ces funestes sentiments.

» Adieu, ma bien-aimée Louise, adieu vous que je » ne devrais plus aimer et que j'aimerai toute ma vie. » Recevez la bénédiction de votre mère, soyez heu- » reuse, soyez innocente et gardez-moi dans votre ten- » dresse la place que j'y ai toujours occupée. Quand je » pense à vous, à votre frère, je ne me trouve pas assez » détachée des choses de ce monde, mais j'espère que » Dieu me le pardonnera, puisque je me sépare de ce » qui m'est cher. »

La princesse, en lisant cette lettre, répandit d'abon- dantes larmes. Le sacrifice de sa mère lui apparut alors pour la première fois dans sa force. Elle se de- manda si elle aurait ainsi le courage d'abandonner le monde, d'abandonner surtout le prince auquel elle de- vait être unie, et son être se révoltait contre cette pensée.

— Demain, se disait-elle, j'irai voir ma mère, j'irai la rassurer en lui avouant mon amour, elle ne craindra rien pour moi, puisque je vais appartenir à celui que j'ai choisi moi-même.

Ses regards encore humides se portèrent sur l'écrin ouvert et resplendissant de mille feux. Au milieu se trouvait un portrait du roi, entouré de magnifiques diamants. L'attention de la princesse se concentra sur ce portrait où la beauté de Louis XIV était admirablement représentée.

— Il était donc ainsi lorsque ma mère l'aima. Je conçois bien son amour. Il ressemble au prince : ce sont les mêmes traits. Oh ! cette image ne me quittera plus !

Mademoiselle de Blois rappela madame Colbert et ses femmes, et commença sa toilette. Le désir de plaire effaça bientôt de son esprit tous les nuages, elle ne songea plus qu'à se parer, et, pendant un instant, elle oublia même son amour.

Heureux âge où les passions s'oublient pour des caprices !

La fille de Louis XIV sortit des mains de ses filles de chambre d'une beauté à éblouir les yeux. Elle se mira avec orgueil dans une grande glace de Venise et ne put s'empêcher de sourire à son charmant visage. Madame Colbert l'embrassa avec transport en la trouvant si charmante, et mademoiselle de Rechecourt répétait, en la regardant marcher : Quelle taille ! quelle taille !

— Nous allons donc chez le roi, maman !

— Oui, Mademoiselle, Sa Majesté attend Votre Altesse à six heures.

— Adieu, Rechecourt, je te retrouverai dans la galerie.

— Oui, Mademoiselle, répondit en soupirant la jeune fille.

La princesse traversa les appartements qui séparaient le sien de celui du roi, au milieu d'une foule empressée. Chacun se récria sur sa beauté ; le bruit de son mariage s'était répandu, elle entendait de toutes parts des bénédictions et des concerts de louanges, et

son émotion était si vive lorsqu'elle entra dans le cabinet royal, qu'elle avait peine à se soutenir. Louis XIV était seul, il s'avança au-devant de sa fille et l'embrassa, puis il resta quelques minutes à la contempler en silence. Le médaillon qu'elle portait au cou, les pierreries dont elle était couverte et qu'il reconnut parfaitement, lui rappelèrent sans doute la seule femme qu'il eût réellement aimée. Il embrassa de nouveau mademoiselle de Blois en disant d'une voix émue :

— Ma fille! ma chère enfant!

La jeune fille oublia aussi la majesté du roi, l'étiquette, la grandeur dont il était environné, et se jeta à son cou en murmurant tout bas :

— Mon père! mon père!

Ce fut peut-être une des seules fois de sa vie où ce monarque altier laissa voir les sentiments qui l'animaient; aussi ne fut-il pas longtemps à se remettre.

— Calmez-vous, mon enfant, dit-il, asseyez-vous là et écoutez-moi.

La princesse, guidée par son instinct d'obéissance et de respect, essuya ses yeux et se plaça sur un tabouret, mais le mouvement précipité de son sein montrait son agitation, elle contenait ses sanglots et baissait les yeux afin de ne pas rencontrer ceux de son père.

— Madame Colbert vous a instruite de ma volonté, ma fille?

— Oui, Sire,

— Vous savez que j'ai promis votre main au prince de Conti.

— Oui Sire.

— Vous savez ce que je fais pour ce mariage, à cause de vous d'abord, et puis à cause de M. le prince, qui m'a demandé ces avantages pour son neveu, et je n'ai pas voulu lui rien refuser.

— Je le sais, Sire.

— Cette alliance vous convient-elle, n'avez-vous aucune objection à me faire? Donnez-vous votre consentement?

Mademoiselle de Blois suffoquait. Comme le dit madame de Sévigné : *Son petit cœur ne pouvait contenir tant de joie*; elle ne répondit que par des larmes.

— Allons, allons, reprit le roi en souriant, je vois bien que ce mari ne vous convient pas et qu'il faudra vous en donner un autre.

— Oh ! Sire, s'écria la princesse en pleurs, ne le croyez pas; je suis prête à vous obéir sur-le-champ.

— Vous aviez raison, madame Colbert, il est temps de finir ce joli roman : il tourne à l'excès, à ce qu'il me semble. N'ayez aucune crainte, ma fille, ma tendresse vous est connue, et je ne vous contrarierai jamais. Je n'aurais pu me résoudre à vous donner pour époux un prince étranger et à vous éloigner de moi. J'ai besoin de vous voir, de vous savoir près de ma cour, et je ne m'accoutumerais pas à votre absence. J'espère que vous serez heureuse. Votre inclination, le mérite de notre cousin de Conti, l'amour qu'il a pour vous, me sont un garant de ce bonheur. Je n'ai pas besoin de vous rappeler vos devoirs, vous les connaissez, et je suis assuré que vous les remplirez tous.

La princesse baisa la main du roi.

— Vous irez voir votre mère demain, il est bon qu'elle sache ce que je fais pour vous, et c'est vous qui devez le lui apprendre de ma part. J'ai permis au duc de Vermandois de paraître ce soir au jeu, j'ai levé la pénitence que je lui avais infligée, et j'espère qu'il ne me mettra plus dans le cas de le condamner encore.

— Merci, merci, mon père. Je vous promets pour lui qu'il ne s'y exposera plus.

— La reine et les princes vont se rendre ici, je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous devez à la reine et aux princes, Mademoiselle.

La princesse baissa la tête, un éclair de fierté brilla dans ses yeux, Louis XIV s'en aperçut et il sourit de nouveau. Cette ressemblance de sa fille chérie avec son propre caractère flattait à la fois son cœur et son amour-propre.

— Je vous ai donné pour dame d'honneur la comtesse de Buri, c'est une personne pieuse et parfaitement honnête, très-capable de vous diriger. Elle a vécu en dehors des intrigues et des déportements. Vous aurez aussi des dames du palais et plusieurs filles : je veux que votre maison soit sur un grand pied.

— Sire, interrompit mademoiselle de Blois, me sera-t-il permis de vous demander une grâce?

— Qu'est-ce que c'est, mon enfant?

— J'ai une amie, une compagne, mademoiselle de Rechecourt, élevée avec moi chez madame Colbert, je désirerais la placer parmi mes filles d'honneur?

— Je ne veux pas vous séparer d'une personne qui vous est agréable. Nous nous occuperons plus tard de la marier.

En ce moment on entendit du bruit dans les antichambres, les deux battants s'ouvrirent, et on annonça :

— La reine!

II

LE JEU DU ROI

Le roi se leva vivement et alla au-devant de la reine, à laquelle il prit respectueusement la main. Pour mademoiselle de Blois, elle se tint debout, immobile, dans une attitude de crainte et d'humilité si gracieuse, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être attendri. Le roi s'avança vers elle, tenant toujours Marie-Thérèse par la main. La jeune princesse salua en baissant les yeux, et attendit ainsi le bon plaisir de la reine.

— Madame, dit Louis XIV, permettez-moi de vous demander vos bontés pour une petite personne qui va épouser mon cousin de Conti. Elle aura l'honneur de vous appartenir, et je réponds en son nom qu'elle ne négligera rien pour avoir le bonheur de vous plaire. Elle est très-jeune, elle a besoin de conseils et d'exemples ; elle ne peut faire mieux qu'en suivant les vôtres, et elle les suivra.

— Je suis disposée à vous être agréable, Sire, et la princesse de Conti peut compter sur mon intérêt et mon affection ; elle fait partie de votre famille, et vous savez que j'aime ce qui appartient à Votre Majesté.

La reine détacha alors de son bras un admirable bracelet de diamants, valant des sommes immenses, et le passa elle-même au bras de mademoiselle de Blois. La princesse se pencha pour baiser la robe de Marie-Thérèse ; mais la reine la releva avec une bonté touchante et l'embrassa. Elle aperçut en ce moment le médaillon que la fille de madame de La Vallière portait au cou ; elle pâlit et s'appuya sur le bras du roi. Que de larmes il y avait eu pour elle dans ce bijou ! quels souvenirs il lui rappelait ! Louis XIV comprit cela, et, baisant la main de la reine :

— Merci, Madame, merci, dit-il d'une voix émue.

Cette petite scène n'avait eu pour témoin que madame Colbert, laquelle se tenait respectueusement à l'autre bout du cabinet. Mais tout le monde à la cour connaissait l'angélique douceur de Marie-Thérèse et ce qu'elle avait eu à souffrir des infidélités de son mari. A cette époque-là même, le roi n'avait pas moins de trois maîtresses, qui se disputaient le pouvoir, les unes ouvertement, telles que madame de Montespan ; les autres d'une façon hypocrite, telles que madame de Maintenon, cette femme à laquelle la France dut tant de malheurs et le grand monarque tant d'abaissement. Quant à mademoiselle de Fontanges, cette belle poupée sans esprit et sans conséquence, elle aimait avant tout le faste, et demandait de l'or afin de le répandre à pleines mains et de satisfaire ses fantaisies.

Le roi appela le gentilhomme de service, il donna ordre qu'on introduisît M. le Dauphin et la famille royale, rassemblés dans la pièce voisine, en attendant la cérémonie des accords.

Monseigneur, fils du roi, Dauphin de France, entra le premier, conduisant Madame, Charlotte de Bavière, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. Le Dauphin avait une admirable tête, sur un corps grossier ; ainsi que le disait son père, *il avait la bonne grâce d'un prince allemand*. Son caractère, comme

son physique, manquait de grandeur. Quoiqu'il eût de la bonté, du courage, et même une certaine intelligence, il n'eût jamais continué le règne du grand roi. Son défaut principal, incompatible avec toute espèce de dignité, c'était le commérage. Il aimait à causer, à savoir les propos, il les répétait et en riait avec ses familiers. Son père ne lui accordait ni considération ni confiance. Il lui donnait à peine entrée dans le conseil ; et, excepté le droit de sa naissance qu'il ne pouvait lui enlever, il n'écoutait pas plus ses avis qu'il ne croyait en ses lumières. Monseigneur venait en ce moment de quitter son gouverneur, le duc de Montausier, et allait épouser très-incessamment une princesse de Bavière.

Monsieur, frère du roi, qui suivait Madame et M. le Dauphin, tient fort peu de place dans cette histoire. Son caractère et sa vie sont appréciés de tout le monde. Madame, plus connue sous le nom de la *Palatine*, a laissé de nombreux volumes de lettres qui prouvent ce qu'il y avait en elle de morgue allemande, d'esprit, de bonté et de brusquerie en même temps. Elle n'était ni belle, ni agréable, et sa physionomie de mauvaise humeur ne s'animait jamais qu'en racontant les hauts faits et les grandes alliances des princes ses aïeux.

Mademoiselle de Montpensier marchait ensuite avec le grand Condé, ce héros sans égal, oncle de M. le prince de Conti, fiancé de mademoiselle de Blois, accompagné de son fils, M. le duc de Bourbon, et de sa belle-fille, madame la duchesse. Puis venaient M. le prince de Conti lui-même, son frère, M. le prince de La Roche-sur-Yon, les enfants de Monsieur, M. le duc de Chartres et mademoiselle de Valois, ceux de M. le duc de Bourbon, tous bien jeunes encore, et enfin le duc de Vermandois, frère de mademoiselle de Blois et, ainsi qu'elle, enfant de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière.

Parmi ces augustes personnages, trois seulement doivent nous occuper ici, c'est-à-dire M. le prince de

Conti, M. le prince de la Roche-sur-Yon et le duc de Vermandois; les autres ne passeront dans ce récit que comme une galerie de portraits. De cette cour où tout était grand, à commencer par le monarque, rien n'est indifférent sans doute; mais il faudrait une autre plume que la mienne pour raconter ces merveilles. Madame de Sévigné, avec son charmant esprit, son style de grande dame, sa légèreté de bon goût, nous en donne une parfaite idée. Pour connaître ce siècle, il faut la lire et la relire souvent; elle nous initie dans les secrets, dans les intrigues; on la voit au milieu des fêtes de Versailles, on entend ces causeries dont les acteurs s'appelaient La Rochefoucault, Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, Lafayette et Montespan; on sait les habitudes et les pensées de chacun, et quand on jette ensuite un coup d'œil sur la société actuelle, le regret vous prend au cœur, on sent amèrement combien nous avons dégénéré.

M. le prince de Conti n'avait pas plus de vingt-un ans. Il était petit et mince; son visage, un peu trop coloré peut-être, avait beaucoup de charmes, sans régularité; ses yeux brillaient d'intelligence, quoique pour un observateur le feu en semblât plutôt léger que solide. Une sorte de nonchalance dans sa tournure lui donnait l'air indolent, et une grande timidité lui imposait une gaucherie qu'il perdait en se sentant parfaitement à son aise. La suite des événements fera connaître son caractère, inutile à développer ici.

M. le prince de La Roche-sur-Yon devint plus tard ce héros plein de bravoure, ce prince accompli, auquel le trône de Pologne fut offert sans intrigue et sans la moindre démarche de sa part. Il n'était alors qu'un enfant passablement espiègle, dont l'ardeur se révélait par folies, et dont les mille sarcasmes annonçaient l'esprit vif et pénétrant. Le grand Condé, devinant l'avenir, préférait ce neveu aux autres, et le chérissait presque à l'égal de M. le duc de Bourbon, son fils.

Le duc de Vermandois suivait les princes, ses cou-

sins, et les suivait en homme qui ne se croit pas à sa place. Il avait alors dix-neuf ans, et rien n'était plus parfaitement beau que sa taille et son visage. Il ressemblait beaucoup à sa sœur; seulement l'expression de leurs traits restait complétement différente. Chez la princesse, tout était grâce, folie, jeunesse et gaieté; chez le prince, la réflexion, la mélancolie, poussées jusqu'à la souffrance, l'abattement même, tempéraient cette noble physionomie; et si parfois un éclair sortait de ses yeux noirs, la colère allumait cette flamme. Impétueux, ardent, brave, généreux et fier, il ne pouvait supporter aucun joug, aucune contrainte. Seul entre les princes, il osait résister au roi, qui, pour cette raison, se sentait éloigné de lui. Il se jeta dans des débauches aussi nuisibles à sa santé qu'à sa réputation, et cela pour oublier, disait-il, les dégoûts dont on l'abreuvait sans cesse. Sa pieuse mère avait bien deviné cette nature indomptable, et souvent sa tendresse s'effraya de l'espèce de fatalité empreinte sur ce front superbe.

Ce jour-là il venait à la cour, après un exil de quelques semaines. Le roi lui avait pardonné ses dernières folies, en faveur du mariage de mademoiselle de Blois. Loin d'en être reconnaissant, il maudissait la nécessité de paraître à cette cérémonie derrière les cadets de la branche de Condé, lui fils de Louis XIV, lui frère du Dauphin de France. Aussitôt que le roi l'aperçut il l'appela :

— J'espère, Monsieur, lui dit-il, que vous ne me ferez pas repentir de mon indulgence, et que vous sentirez comme vous le devez l'honneur que vous recevez aujourd'hui.

Le jeune homme s'inclina profondément et ne répondit pas. Lorsqu'il retourna à sa place, il était pâle comme un linge, et le sang coulait de sa lèvre qu'il avait mordue avec rage.

— Mademoiselle de Blois est très-reconnaissante de ce que vous faites pour elle, mon cousin, continua le roi en s'adressant à M. le prince; elle accepte vos pro-

positions, et nous signerons les articles très-incessamment. Je vous recommande cette jeune personne, Madame, ajouta-t-il en se retournant vers madame la duchesse; permettez qu'elle soit souvent avec vous et qu'elle profite de vos bons exemples : à son âge on en a besoin.

— Je suis trop flattée de ce que vous voulez bien me demander, Sire. Ma cousine est sûre de mon amitié.

— Et vous, mon cousin, vous aurez pour elle la bienveillance qu'elle mérite, n'est-il pas vrai?

— Sire, répondit le grand Condé, vous savez combien j'ai de joie de cette alliance.

Madame fit une grimace : le roi s'en aperçut et rougit.

— Mademoiselle, dit-il en prenant la main de sa fille et en la conduisant lui-même vers la princesse, demandez à Madame son intérêt pour vous.

Madame fut forcée de rendre par une inclination de tête la révérence profonde qu'elle recevait. Les yeux de mademoiselle de Blois petillaient de malice; elle aimait cette petite vengeance sans en comprendre la portée. La Palatine murmura quelques paroles inintelligibles, et, se retournant vers Monsieur, qui souriait d'un air agréable :

— N'avez-vous pas de honte, poursuivit-elle tout bas, de souffrir ces indignités!

Le roi l'entendit, mais comme de coutume il *n'osa* rien dire. Madame avait son franc parler à la cour, elle ne connaissait pas de frein; et, sur le chapitre des bâtards, elle se montrait impitoyable. Tout ce qu'on pouvait obtenir d'elle, c'était une apparence de politesse, presque toujours démentie.

— Nous allons maintenant nous rendre au jeu, reprit Louis XIV, et annoncer aux courtisans cet heureux mariage.

L'auguste réunion se leva, et, le roi en tête, marcha vers la galerie où les tables étaient disposées. Le visage du roi était rayonnant, il racontait à chaque per-

sonne la joie qu'il avait de marier sa fille, tel qu'un *bon bourgeois*, suivant l'expression de madame de Sévigné. A l'exemple du maître, chacun se montrait heureux, et on l'était réellement. Mademoiselle de Blois et M. le prince de Conti étaient fort aimés; d'ailleurs, à cette époque, où la famille royale était la famille de tout le monde, les événements qui s'y passaient avaient de l'écho dans les cœurs. L'égoïsme ne régnait point comme maintenant. On se félicitait mutuellement du bonheur arrivé au monarque; il semblait que tous ses sujets en avaient leur part. Hélas! nous sommes bien loin de là aujourd'hui!

Les parties s'arrangèrent: mademoiselle de Blois, trop jeune pour y être admise, resta près de madame la duchesse et reçut les compliments qu'on s'empressa de lui offrir. Mademoiselle de Rechecourt l'avait rejointe et écoutait avidement les récits de ce qui venait de se passer dans le cabinet du roi.

— Oui, Rechecourt, oui, j'ai parlé de toi, tu seras la première de mes filles jusqu'à ce qu'on te marie, et alors tu deviendras ma dame d'atours; tu n'es pas assez respectable pour être une dame d'honneur : c'est la comtesse de Buri qu'on m'a donnée, la connais-tu?

— Oh! Mademoiselle, quelle bavarde! elle est venue un jour chez madame Colbert, et a parlé trois heures durant.

— Tant mieux, elle nous racontera des histoires.

— Mademoiselle, prenez pitié de M. le prince de Conti, qui vous regarde là-bas et qui n'ose pas approcher.

— Oh! qu'il ose donc, Rechecourt, est-ce que je n'en serai pas plus heureuse que lui!

En disant ces mots, elle regarda aussi son fiancé, et dans ce coup d'œil, le prince trouva du courage. Il vint auprès d'elle; bientôt ils oublièrent tout ce qui les entourait, même mademoiselle de Rechecourt, qui ne les oubliait pas et qui ne perdit pas un mot de leur conversation.

Depuis un instant, des éclats de voix inaccoutumés en ce séjour de l'étiquette, se faisaient entendre autour d'une table de lansquenet occupée par quelques jeunes seigneurs, entre autres par M. le prince de La Roche-sur-Yon et le duc de Vermandois. Le roi fronçait le sourcil ; mais, comme il était dans un jour de clémence, il ne donnait pas d'autre marque de mécontentement. Enfin un : *J'ai encore perdu!* jeté par le duc de Vermandois d'une façon par trop bruyante, attira l'attention même des amoureux.

— C'est mon frère, dit mademoiselle de Blois, il va se compromettre de nouveau. Je vous en supplie, Monsieur, allez le chercher de ma part, qu'il vienne sur-le-champ : voyez combien le visage du roi se rembrunit, il le renverra en exil !

M. le prince de Conti se leva sur-le-champ, s'approcha du duc de Vermandois, et lui glissa dans l'oreille ce dont il était chargé.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit le duc; veuillez répondre à mademoiselle de Blois que je ne puis quitter le jeu en ce moment.

— Venez, je vous en conjure, mon cousin, je ne retournerai pas vers elle sans vous.

— Encore une fois cela est impossible.

— Eh bien! je tiendrai votre jeu.

— C'est différent alors, et je vous le laisse. Soyez tranquille, vous ne le garderez pas longtemps.

M. le duc de Vermandois remit les cartes entre les mains du prince, et se rendit auprès de sa sœur.

— Mon frère, lui dit-elle, je vous demande en grâce de ne point faire de bruit. Il faut si peu de chose pour irriter le roi, et vous savez combien il est sévère dans ce qui touche à l'étiquette. Du silence donc, ou vous vous perdez encore.

Les beaux traits du jeune homme s'animèrent, il regarda sa sœur d'un air hautain.

— Mon Dieu! ma belle petite sœur, que vous importe? n'allez-vous pas être mariée, princesse du sang?

n'aurez-vous pas la palme de la beauté et de l'élégance? Jouez, amusez-vous, soyez heureuse, et laissez-moi me gouverner à ma guise.

— Mon frère, mon frère, interrompit la princesse, croyez-vous que je ne vous aime pas?

— Vous m'aimez, Louise, répliqua le duc; cela est-il vrai? y a-t-il au monde quelqu'un qui m'aime?

Les yeux du jeune homme tombèrent par hasard sur mademoiselle de Rechecourt et rencontrèrent les siens. Il trouva dans ce visage quelque chose de si ému, une telle surprise, qu'il en resta étonné lui-même et l'examina longuement.

— Vous demandez si je vous aime, Monsieur? continua mademoiselle de Blois avec une mine boudeuse adorable. Rechecourt, dis-lui donc si je l'aime et si je parle de lui.

— Son Altesse est injuste pour Mademoiselle, répondit Rechecourt en baissant les yeux; nous parlons de M. le duc de Vermandois presque autant que de M. le prince de Conti.

Y avait-il une intention dans le *nous* qu'avait employé la jeune fille? M. le duc de Vermandois en douta apparemment, car il reprit :

— Si je pouvais le croire, je serais moins malheureux : cela est-il bien sûr, Mademoiselle, parlez-vous de moi avec ma sœur?

— Monseigneur doit croire Son Altesse.

— Eh bien! s'il en est réellement ainsi, Louise, j'irai chez vous demain matin. Madame Colbert vous permettra de me recevoir.

— Oh! venez, venez, mon frère. Nous avons tant de choses à nous dire! et si vous le voulez, nous irons aux Carmélites ensemble, la duchesse sera heureuse de nous voir.

— Cela est convenu. Je vais délivrer mon cousin de Conti, il trouve notre entretien trop long, et vous aussi peut-être.

— Monseigneur va jouer encore! s'écria étourdiment mademoiselle de Rechecourt.

— Tu as raison, mignonne; s'il était tout à fait aimable, il chercherait M. le prince de Conti et ils reviendraient tous les deux près de nous.

— Le voulez-vous? poursuivit le jeune prince en regardant mademoiselle de Rechecourt.

La princesse répondit pour elle, sans s'apercevoir de ce petit manége.

— Oh! oui, oui, je le veux.

M. de Vermandois retourna au lansquenet, appela son futur beau-frère, et refusa de prendre place de nouveau. M. le prince de Conti se retrouva avec bonheur à côté de sa fiancée; mademoiselle de Rechecourt restait seule derrière la princesse, le duc de Vermandois s'approcha d'elle et recommença la conversation :

— Quel est donc ce jeune seigneur de si bonne mine, qui se tient debout près de la chaise de Monseigneur? demanda mademoiselle de Blois à son cousin de Conti.

— C'est le comte de Clermont-Chatte : il part demain pour l'Inde, chargé d'une mission auprès du gouvernement de ce pays.

— La cour y perdra. Peu de courtisans sont aussi bien faits.

— Et aussi spirituels. C'est un émule de Chaulieu, de La Fare; il fait des vers et cause comme madame de Thianges. Aussi son absence de deux ans laissera bien des veuves inconsolables.

— Qui se consoleront dans huit jours, mon frère, ajouta M. le prince de La Roche-sur-Yon, qui survenait.

— Se console-t-on donc ainsi quand on a perdu celui qu'on aime?

— Ma cousine, vous apprendrez plus tard ces choses-là et d'autres, continua M. de La Roche-sur-Yon.

La princesse regarda quelques instants encore le

comte de Clermont-Chatte, et n'en parla plus. Une demi-heure après, le roi se leva et donna ainsi le signal du départ.

— Vous viendrez demain, n'est-ce pas, mon frère?

— Demain, je vous le promets.

Ces mots, échangés rapidement entre mademoiselle de Blois et le jeune duc, ne furent entendus que de mademoiselle de Rechecourt. Tous les yeux étaient fixés sur Sa Majesté, qui, avant de se retirer, se retourna vers sa fille et lui fit de la main un signe amical. C'était le comble de la faveur; aussi chacun s'empressa-t-il de nouveau autour de la future princesse de Conti. Monseigneur, qui l'aimait fort, vint aussi jusqu'à elle lorsqu'il eut fini son jeu. Il adressa quelques phrases affectueuses à M. le prince de Conti, sans rien dire au duc de Vermandois, dont l'embarras devint visible.

— Monseigneur, murmura mademoiselle de Rechecourt, contenez-vous, je vous en conjure; quel chagrin vous feriez à Mademoiselle, si votre mécontentement éclatait!

Cet avertissement calma sur l'heure le *jeune glorieux;* il releva la tête, et se sentit appuyé sur une force invincible.

— Merci, Mademoiselle, merci pour ma sœur et pour moi.

Madame la duchesse quitta la galerie lorsque le roi et la reine furent rentrés dans leurs appartements; mademoiselle de Blois dut en faire autant, non sans avoir promis à son fiancé de le voir le lendemain de bonne heure.

Quand les jeunes filles furent retirées et que madame Colbert les eut laissées seules, la princesse dit à son amie :

— As-tu compris quelque chose à cette histoire du comte de Clermont-Chatte, et que signifie cette plaisanterie de M. le comte de La Roche-sur-Yon?

— Mademoiselle sait combien le prince est étourdi

et léger. Je n'ai pas plus compris que Son Altesse ce qu'il a voulu dire.

— Tu as causé longtemps avec mon frère, n'est-il pas vrai qu'il est charmant?

— Oui, Mademoiselle.

— Et bien malheureux! Quel caractère! oh! ma mère avait raison. Et Monseigneur qui ne l'aime pas!

— Et Monseigneur sera le maître un jour, Mademoiselle.

— Voilà pourquoi cela m'effraie tant. Enfin nous raisonnerons Vermandois demain. Rechecourt, tu viendras avec nous aux Carmélites.

— Si mademoiselle le permet...

— Sans doute, je ne veux pas que tu me quittes. Maintenant couchons-nous et dormons si c'est possible. Quant à moi, j'aurai bien de la peine, j'ai tant de choses dans la tête!

— Et tant de bonheur, Mademoiselle, répondit madame Dupont, qui présidait au coucher de la princesse. Le bonheur est un mauvais oreiller; il réveille plus encore que le chagrin.

— Bonsoir, bonsoir, Mimi Dupont, répliqua la jeune fille. Va te reposer, et demain matin éveille-moi de bonne heure. M. le prince de Conti viendra, et il faut que je m'habille.

On ferma les rideaux et la porte, et mademoiselle de Rechecourt rentra chez elle, après avoir dit adieu à madame Dupont. Aussitôt qu'elle fut seule, elle se jeta sur une chaise et fondit en larmes.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'elle est heureuse, Mademoiselle! elle est princesse, elle se marie, elle a des diamants, des perles, des habits magnifiques. Tout le monde la respecte et la chérit. Et moi, pauvre fille, sans amis, sans parents, sans fortune, personne ne songe à moi, personne ne m'aime. Personne ne m'aime, répéta-t-elle avec une expression étrange, un autre a dit cela ce soir, un autre qui est aussi riche et prince. Il n'est donc pas plus heureux que moi!

Elle tomba dans une profonde rêverie, et resta de la sorte une demi-heure, sans s'apercevoir que sa lumière s'éteignait et que l'obscurité régnait autour d'elle. Tout à coup elle se leva en secouant sa belle chevelure, ralluma à la flamme du foyer plusieurs bougies autour de sa toilette, et se regarda longtemps dans une glace. Peu à peu sa physionomie redevint sereine, un sourire erra sur ses lèvres, elle essaya sur son front un bandeau de perles fausses, son plus beau bijou cependant.

— J'en aurai de fines un jour! continua-t-elle avec un indicible orgueil.

III

SŒUR LOUISE DE LA MISÉRICORDE

Le lendemain, mademoiselle de Blois fut éveillée avant l'aurore. Elle n'appela pas néanmoins, elle se sentait le besoin de penser, et penser lorsqu'on aime, c'est sentir son amour, c'est le goûter pour ainsi dire. Elle souriait à son avenir, à son présent, elle entrevoyait une vie de délices et de plaisirs, elle écoutait la sonnerie de sa pendule, comme pour presser les heures. Au moment convenu, madame Dupont entra dans sa chambre et ouvrit ses rideaux.

— Bonjour, Mimi Dupont, s'écria joyeusement la princesse, que m'apportes-tu là ?

— Un présent de M. le prince, je suppose, Mademoiselle ; du moins c'est un laquais ventre-de-biche ! qui l'a apporté ce matin.

— Donne, donne vite, un laquais ventre-de-biche mais, malheureuse ! n'est-ce pas aussi la livrée de Conti ? c'est de lui peut-être !

La jeune fille fit sauter le cachet et resta éblouie, enchantée, en face d'un médaillon entouré de brillants gros comme des noisettes, et dans lequel elle reconnut *les traits* de son fiancé.

— Oh! regarde, regarde, le voilà, c'est bien lui! mon cousin, mon fiancé, que je l'aime! que je le trouve beau! N'est-ce pas, Rechecourt, que personne n'a meilleur air, ni une si belle taille?

Mademoiselle de Rechecourt, qui venait d'entrer, regarda le portrait sans répondre, puis elle le rendit à sa maîtresse.

— Quels beaux diamants, Mademoiselle! lui dit-elle enfin. Ce sont assurément ceux que M. le cardinal Mazarin a vendus à M. le prince, et dont on a tant parlé.

— Tu as raison, Rechecourt; eh bien! je n'y avais pas pensé, tant cette chère peinture m'est précieuse. Je vais la porter à ma mère aux Carmélites, et ce médaillon ne me quittera pas plus que celui-ci n'a quitté ma pauvre mère!

Elle montrait le portrait du roi.

— Hélas! Mademoiselle, ne dites pas cela; madame la duchesse ne le porte plus depuis longtemps!

— Tu es toujours la même, Dupont, toujours tu veux m'ôter mes belles idées pour en mettre de tristes à la place; c'est très-mal. Je ne me ferai pas carmélite apparemment, puisque je me marie.

En parlant ainsi, mademoiselle de Blois se faisait chausser et roulait ses jolis doigts autour de ses cheveux blonds. Elle était ravissante, à demi-nue, appuyée sur ses oreillers de dentelles, le regard voilé par une larme qui tremblait à ses cils.

— Tu me fais pleurer à présent, j'aurai les yeux rouges, continua-t-elle. Ma pauvre mère! je vais la voir heureusement, et ce sera un moment de bonheur que je lui apporterai.

La toilette continuait, la princesse se hâtait malgré elle; elle venait de mettre sa robe, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la salle qui précédait sa chambre. Elle resta tout émue : c'étaient M. le prince de Conti et madame Colbert qui discutaient.

— Il est impossible que je ne la voie pas, disait l'a-

moureux jeune homme ; laissez-moi la voir, Madame.

— Je suis désolée, Monseigneur, le roi a décidé que Son Altesse ne recevrait Monseigneur que le soir, et, malgré mon désir de lui être agréable, je dois obéir au roi.

— Mais il faut que je lui parle, une affreuse nouvelle m'a été transmise ce matin ; on retarde notre mariage. Elle seule peut fléchir le roi, Madame, il n'y a pas de temps à perdre.

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit.

— Nous séparer ! s'écria la princesse en accourant à demi vêtue, qui ose dire cela, mon cousin, retarder ce mariage? Oh ! non, je cours trouver le roi.

M. le prince de Conti se jeta aux genoux de sa fiancée, lui baisa la main, dans une ivresse difficile à dépeindre. Elle, dans son innocente passion, l'embrassa tout à fait; il le lui rendit, et bientôt ils se mirent à pleurer, tant leurs jeunes cœurs étaient pleins de ces sentiments adorables qui ne peuvent se traduire que par des larmes.

— Non, non, répétait-elle, non ! on ne retardera pas notre union, soyez tranquille, Armand. Et pourquoi la retarder?

— Pour les articles, prétend mon oncle, il y a des difficultés.

— Qu'est-ce que cela nous fait, les articles ?

—Nous nous marierons d'abord, on les règlera après.

— Sans doute. Attendre à l'année prochaine, je ne pourrais jamais.

— Mademoiselle, interrompit madame Colbert, Monseigneur doit se retirer. Je ne pourrai cacher au roi que Son Altesse a forcé vos portes, et...

— Il ne les a point forcées, je les ai ouvertes. Je vais aux Carmélites, mon cousin, avec mon frère : accompagnez-nous, ce sera charmant.

— Cela est impossible, Mademoiselle, le roi ne le permettra pas.

— Le roi ! le roi ! répliqua le prince, avait-il demandé

la permission lorsqu'il courait sur les toits pour retrouver Louise de La Vallière?

— Mon cousin! continua la jeune fille, ne prononcez pas ainsi le nom de ma mère, cela ne se doit pas. Puisque maman Colbert le défend, allez donc à Paris de votre côté; par exemple, rien ne vous empêche de nous y rejoindre.

Madame Colbert sourit et s'inclina.

— Ce soir, à mon retour, je verrai le roi; je le supplierai, je le conjurerai; il m'écoutera, j'en suis sûre, et tout ira bien. Voilà ce que M. le prince m'a envoyé ce matin; n'est-ce pas là un charmant cadeau? le plus précieux pour moi, Armand.

—N'aurai-je donc pas aussi votre portrait, ma cousine?

— Vous l'aurez, je vous le promets, je ferai venir Mignard.

— Mademoiselle, il est l'heure de partir, dit madame Colbert.

— J'attends mon frère, maman.

— M. le duc de Vermandois est dans le premier salon depuis quelques instants.

— Alors adieu, mon cousin, ou plutôt au revoir.

Et, lui jetant un baiser du bout de ses doigts réunis sur ses lèvres, elle rentra dans sa chambre à coucher.

Une demi-heure après, un carrosse renfermant mademoiselle de Blois, le duc de Vermandois, madame Colbert, mademoiselle de Rechecourt et le chevalier de Jumilhac, gouverneur du prince, roulait sur la route de Paris. Il s'arrêta devant la porte des Grandes-Carmélites. On annonça aux religieuses l'illustre visite qu'elles allaient recevoir, et les grilles du parloir s'ouvrirent. La supérieure parut seule.

— Et madame la duchesse de La Vallière, ne la verrai-je point, ma mère? demanda mademoiselle de Blois.

— Sœur Louise de la Miséricorde est en ce moment à la chapelle; elle prie Votre Altesse de l'excuser si elle la fait attendre quelques minutes.

— Madame la duchesse de La Vallière a voulu prier Dieu avant de voir ses enfants; c'est une précaution contre son cœur, elle craint de nous trop aimer, ma sœur, ajouta M. le duc de Vermandois.

— Hélas! mon frère, nous lui coûtons si cher! Vous n'avez pas d'indulgence pour ses larmes.

— Non, continua le jeune homme, je ne conçois pas une piété qui m'enlève l'amour de ma mère, moi qui ne vais pas me marier, moi que le roi déteste, que tout le monde repousse, je serais si heureux de l'amour de ma mère! elle aussi elle ne m'aime pas!

— Taisez-vous, taisez-vous, ingrat! personne ne vous repousse; le roi vous gronde, parce que vous êtes un fou! Notre mère est un ange, elle nous cache son affection, parce que cette affection est un péché, mais elle nous chérit. Et moi, est-ce que je ne vous aime pas, Louis?

— Vous m'aimez, ma sœur, comme un enfant, et maintenant vous n'aimerez plus que votre mari. Devenue princesse du sang, vous ne sentirez jamais la tache de votre naissance, vous ne comprendrez pas ce qu'il y a d'humiliant dans ce mot : bâtard! Il me faudra obéir servilement à Monseigneur, qui est mon frère; mon sort dépend de lui, il peut, s'il le veut, me faire rentrer dans le néant. Je n'ai aucun droit ni à la couronne, ni aux honneurs. Toute la famille royale s'éteindrait, que jamais je ne succèderais au trône, on prendrait un étranger plutôt; moi, fils de Louis XIV, je ne suis, je ne puis rien être. Oh! ma mère a bien raison de pleurer sa faute, elle a fait un grand malheureux!

La grille s'était ouverte sans que les deux enfants, qui parlaient bas dans un coin du parloir, s'en fussent aperçus. Une noble et belle figure se tenait auprès d'eux et entendait leur conversation. Pendant que le duc de Vermandois exprimait l'amertume de ses pensées, les yeux de mademoiselle de Blois, baissés jusque-là, se relevèrent, et elle aperçut sœur Louise de la

Miséricorde, les mains jointes, la douleur peinte sur ses traits, dans l'attitude d'une personne qui prie, acceptant les paroles de son fils comme une expiation méritée, et les offrant à Dieu dans l'humilité et le repentir de son âme.

— Mon frère ! s'écria la princesse, voilà madame la duchesse, voilà notre mère.

Elle embrassa la sainte pécheresse, sans s'inquiéter de la règle ni de l'étiquette. Le duc de Vermandois lui prit la main qu'il baisa froidement.

— Ma belle maman, ma chère maman ! répétait la jeune fiancée, que je suis heureuse de vous voir !

— Et moi aussi, Mademoiselle, je remercie Dieu de toutes les grâces qu'il vous fait.

— C'est le roi qui m'envoie, Madame, il a voulu que je vinsse vous dire moi-même ses bontés. Il me marie à M. le prince de Conti, il me comble d'honneurs, de présents ; il me nomme hautement sa fille, enfin je n'ai rien à désirer.

— Portez au roi l'assurance de mon respect et de ma reconnaissance, Mademoiselle, et rendez-vous toujours digne de ses bienfaits. On vous a remis ma lettre, poursuivit-elle en rougissant ; méditez les conseils que je vous donne, ils sont dictés par mon cœur et par ma raison. Je ne puis vous suivre dans votre brillante carrière, mes prières seules vous y accompagneront : puisse le ciel les exaucer ! Et vous, Monsieur, reprit-elle après un moment de silence, en se retournant vers son fils, le roi vous a rappelé à la cour, m'a-t-on dit ; vous réfléchirez sans doute, et vous ne le mettrez plus dans le cas de vous punir.

— Le roi a accordé ma grâce à ma sœur, Madame ; c'est à elle que j'en ai eu l'obligation, je ne l'oublierai pas.

— Toujours le même ! toujours cette hauteur, cet orgueil indomptable, oh ! que de chagrins vous vous préparez, Monsieur !

— Ma mère, mon cousin de Conti va venir, inter-

rompit la jeune personne, pour briser la conversation, vous allez le voir : il est beau, il ressemble au roi. Voilà son portrait que m'a envoyé ce matin M. le prince : n'est-il pas vrai qu'il est charmant ?

La pieuse recluse sourit d'un sourire triste comme un rayon de soleil sur une tombe.

— Il a surtout une âme noble et de grandes qualités, c'est l'essentiel, Mademoiselle. Je le recevrai avec grand plaisir.

Madame la duchesse de La Vallière était aux Carmélites depuis six ans à peu près. Elle restait belle, malgré les austérités de sa vie.

« C'étaient les mêmes charmes que nous ayions connus autrefois ; je ne la trouvai ni bouffie, ni jaune; elle est moins maigre et plus contente : elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards ; la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les ont ni creusés, ni battus ; cet habit si étrange n'ôte rien ni à la bonne grâce, ni au bon air; pour sa modestie, elle n'est pas plus grande que lorsqu'elle donnait au monde une princesse de Conti, et c'est assez pour une Carmélite. En vérité, cette retraite est une grande dignité pour elle. »

Voilà ce que madame de Sévigné écrivait à madame de Grignan, justement ce jour où mademoiselle de Blois et M. le prince de Conti venaient au parloir des Grandes-Carmélites, de la part du roi. Ces lignes éloquentes peignent d'un trait la Madeleine du XVII^e^ siècle. Elle resta ainsi presque jusqu'à sa mort, arrivée à un âge avancé, comme pour apprendre au monde les consolations cachées sous la bure du cloître et la solitude des cellules de Sainte-Thérèse. En ce moment, où ses enfants se présentaient ainsi, avec une position et des dispositions si différentes, un combat violent s'élevait en elle. Elle repoussait cet attachement mondain, très-puissant encore sur son esprit. Les plaintes et les douleurs de son fils brisaient son cœur; elle eût voulu lui ouvrir ses bras, consoler cette jeune âme,

froissée par les impossibilités de la vie et par les fantômes de l'ambition. Son devoir, ses serments de renoncer à tout ce qui est terrestre, la forçaient au silence ; il lui fallait rester froide et sévère, lorsque les sanglots gonflaient sa poitrine. Elle voyait s'éteindre la tendresse de son enfant, elle voyait le découragement, le désespoir envahir ses facultés, et il lui était défendu de ranimer cette tendresse, de calmer ce désespoir : c'est le plus grand des supplices pour une mère. Heureusement l'arrivée de son gendre futur apporta une distraction forcée à ces douloureuses impressions. Elle le reçut avec la sérénité, la bienveillance de la vertu. Elle crut lire sur sa physionomie l'assurance du bonheur de sa fille, et, lorsque ses yeux retombèrent sur ce pauvre être souffrant qui était aussi l'enfant de son amour, elle ne put s'empêcher de dire aux fiancés :

— Je vous recommande votre frère : aimez-le, il en a grand besoin.

Ce peu de mots arrachés à ses inquiétudes maternelles fit une impression profonde sur ceux qui l'entendirent. M. le prince de Vermandois rougit jusqu'au front ; et, prenant vivement la main de la duchesse, il y colla ses lèvres avec une émotion telle, qu'elle se communiqua même à la sainte carmélite. Elle fit un faible effort pour retirer sa main ; le prince la retint, elle ne chercha plus à la reprendre.

Pour mademoiselle de Blois, elle se sentait profondément heureuse entre toutes ces personnes si chères ; elle ne devinait qu'à moitié les tourments de son frère et ceux de la sœur Louise. Ses regards ne quittaient pas M. le prince de Conti, qui la regardait sans cesse. L'amour sépare de toutes choses, semblable au liége qui surnage sur une onde pure comme sur des eaux dormantes, il en a la légèreté et la puissance d'isolement. Peut-être l'imagination de madame de La Vallière la reporta-t-elle à l'époque où le plus grand roi du monde soupirait aussi près d'elle ; peut-être les regrets d'une flamme mal éteinte, transformés en remords par des

années d'abandon, arrachèrent-ils un soupir à son âme purifiée. Elle contempla longtemps ce charmant tableau d'un amour partagé et sanctionné par le ciel; et, posant la main sur la tête de sa fille :

— Puissiez-vous, ma chère enfant, vivre longtemps ainsi!

La cloche annonça la fin des visites, elle appelait les religieuses à la chapelle; madame de La Vallière se leva et dit adieu à ses enfants. Mademoiselle de Blois la reconduisit jusqu'à la grille avec madame Colbert et M. le prince de Conti. Mademoiselle de Rechecourt et M. le duc de Vermandois restèrent seuls quelques minutes.

— Monseigneur, dit la jeune fille, je vous en supplie, ne vous laissez point aller ainsi à vos tristesses, vous ferez du chagrin à Mademoiselle.

— Ma sœur n'a pas besoin de moi pour être heureuse, répliqua le prince avec un sourire amer.

— Elle vous est tendrement dévouée, je vous assure, ne dites donc pas ainsi que personne ne vous aime, cela est injuste; vous avez une famille, vous n'êtes pas orphelin.

— Je suis plus qu'orphelin, mademoiselle, j'ai des parents qui ne m'aiment pas.

— Croyez-moi, monseigneur, il y a encore loin de là à un isolement absolu.

— Vous êtes donc orpheline, vous?

— Oui, monseigneur. C'est bien moi qui puis dire : Personne ne m'aime!

— Personne ne vous aime! Eh bien! je vous aimerai.

— Monseigneur! répondit la jeune fille en s'inclinant surprise et honteuse.

— Oui, nous réunirons nos deux infortunes, nous deviendrons l'un pour l'autre un univers, nous trouverons en nous ce que l'on nous refuse.

— Votre Altesse oublie que je n'ai ni rang, ni biens.

— Et qu'importe! je ne vous demande que l'amour.

Oh ! oui, être aimé, uniquement, par un jeune cœur comme le vôtre, par vous, ma compagne d'isolement, ce serait le bonheur suprême. Pourquoi ai-je donc cherché ailleurs ce qui était si près de moi ? pourquoi ne vous ai-je pas ouvert mon âme plus tôt ? pourquoi ai-je perdu tant de temps à souffrir ? Hier, au jeu du roi, cette idée m'est venue pour la première fois ; j'ai trouvé dans vos regards une pitié si tendre ! Voici ma sœur, pas un mot de tout ceci, je vous en conjure.

Madame Colbert appela mademoiselle de Rechecourt pour monter en carrosse. Elle n'eut pas le temps de répondre, mais elle était vivement émue. Elle garda le silence pendant tout le voyage, M. de Vermandois aussi. Mademoiselle de Blois gazouillait comme un jeune oiseau. Arrivée à Saint-Germain, elle s'élança du carrosse, légère et joyeuse, cette charmante créature de qui La Fontaine disait :

— Conti me parut mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la nymphe et la bergère :
L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.

La princesse se hâta de rentrer chez elle et de faire sa toilette, afin de se trouver au jeu le soir. Elle ne put arriver néanmoins que pour rencontrer le roi dans la galerie. Dès qu'il l'aperçut, il l'appela, l'embrassa devant tout le monde en l'appelant sa fille. Madame de Montespan, assise auprès de Louis XIV, prit un visage contrarié, son amant ne daigna pas s'en apercevoir.

— Voyez donc, marquise, lui dit-il, quelle démarche de déesse a ma fille !

— Je trouve, Sire, qu'elle me rappelle beaucoup mademoiselle de La Vallière, répliqua la favorite d'un air piqué.

— Pourrais-je parler au roi ? demanda timidement la jeune princesse.

— Certainement, mademoiselle, répondit Louis XIV en souriant, tant qu'il vous plaira.

— Mais au roi seul, insista-t-elle, ce que j'ai à lui dire est très-secret et très-pressé.

— Voyons donc cè grand mystère, reprit Sa Majesté en se levant et en s'approchant de la cheminée avec mademoiselle de Blois.

— Sire, j'ai vu ma mère ce matin, elle m'a chargée de mettre toute sa reconnaissance à vos pieds. Elle vous supplie d'étendre aussi vos bontés sur mon frère.

Le front du roi se rembrunit à ces mots.

— Qu'elle lui apprenne donc l'obéissance, alors.

— Sire, je vous en conjure, soyez indulgent pour lui, soyez-le pour moi, et ne remettez pas mon mariage à l'année prochaine, ainsi que vous en avez menacé M. le Prince.

— Ah! ah! notre plaisanterie a porté son fruit. Vous avez donc été bien inquiète, bien agitée, et le prince de Conti aussi, n'est-ce pas?

— Quoi! Sire, c'était une plaisanterie?

— Une épreuve pour mon jeune cousin. Calmez-vous, ma fille, tout est décidé, au contraire. Vous serez mariée le 15 janvier.

— Le 15 janvier, Sire!

— Oui, dans trois semaines, et d'ici là vous recevrez vos étrennes comme princesse de Conti.

— Voulez-vous me les donner dès à présent, Sire?

— Vous êtes bien pressée, mademoiselle.

— Dites une bonne parole au duc de Vermandois dans la soirée, cela me rendra si heureuse et cela vous sera si facile!

— Allons, vous avez un bon petit cœur, j'en suis bien aise. Nous arrangerons cela, je vous le promets.

Le roi retourna à son jeu et s'en occupa exclusivement jusqu'à la fin. Au moment de se retirer, il appela le prince de Marsillac.

— Faites venir ici le duc de Vermandois, lui dit-il.

Le prince approcha d'un air à la fois hautain et triste,

il salua profondément; mais ce jeune regard était déjà rempli d'un feu sombre, il n'y avait rien dans sa physionomie de la gaieté de son âge. Son père l'examina un instant en silence.

— Monsieur, dit-il enfin, je marie mademoiselle de Blois; afin que vous ne preniez point de jalousie, je veux faire aussi quelque chose pour vous. Vous ne le méritez pas, cependant, et si je ne comptais sur votre repentir, je me reprocherais de vous récompenser ainsi. Vous êtes colonel général des Suisses. Vous pourrez en recevoir les compliments.

M. de Vermandois répondit par un profond salut, puis il releva la tête et ajouta :

— Je remercie le roi, mais je refuse.

— Vous refusez, monsieur?

— Je refuse, puisque le roi ne me croit pas digne de la faveur qu'il m'accorde. Je tâcherai de la mériter, il me la rendra ensuite s'il le veut.

— J'exige que vous la gardiez pour cette réponse, monsieur, elle vous honore et me comble de joie; allez, je vous le répète, vous êtes colonel général des Suisses.

Le roi sortit alors de la galerie; la foule des courtisans entoura le jeune prince qui reçut les félicitations avec la même hauteur et le même dédain. Son œil s'anima pourtant quand il rencontra celui de mademoiselle de Rechecourt qui suivait mademoiselle de Blois, et qui s'avançait vers lui.

— Mon frère, s'écria la princesse, que je suis heureuse! Vous voilà donc rentré en faveur.

— C'est à vous que je le dois, ma sœur, et c'est vous que j'en remercie.

— Prenez garde, mon frère, vous fâcherez encore le roi.

— Oh! maintenant, murmura le jeune prince en se tournant vers mademoiselle de Rechecourt, je n'ai plus peur, je suis heureux.

IV.

MARIAGE

Le temps qui devait s'écouler jusqu'au mariage de madame la princesse de Conti passa comme un songe. Il était question à cette époque d'une union entre Monseigneur et la princesse Victoire de Bavière, de sorte que toute la cour, depuis le roi jusqu'aux ministres, s'occupait des préparatifs de ces illustres hyménées. On intriguait de tous côtés pour entrer dans les maisons des princesses, on préparait des fêtes, on faisait monter des diamants, les tailleurs et les tailleuses passaient les nuits, c'était enfin un bouleversement général à Paris et à Versailles.

Chaque matin mademoiselle de Blois recevait un nouveau présent, soit du roi, soit de son fiancé. Son appartement était encombré de bijoux et d'étoffes. Elle essayait à toutes les heures du jour de nouvelles parures. Sa jeune tête en tournait de joie. Monseigneur, qui l'aimait tendrement, lui envoya un diadème et des pendants d'oreilles en rubis d'un prix inestimable. Elle *retourna* plusieurs fois encore au parloir des Grandes-Carmélites. Sœur Louise se complaisait dans ce

bonheur d'un amour légitime, qui lui avait été refusé et qu'elle était si bien faite pour comprendre. M. le duc de Vermandois accompagna toujours sa sœur. Il s'était fait en lui un changement prodigieux. Il paraissait gai, content, d'humeur égale, il se rattachait à la vie. Il portait fièrement ses insignes de colonel général des Suisses, rendant aux princes ce qu'il leur devait néanmoins. Il se montrait respectueux envers le roi et M. le Dauphin, affectueux avec sa sœur, presque tendre avec sa mère. Il supportait et provoquait même les plaisanteries sur sa tristesse passée, et prétendait que la bonté de Louis XIV lui avait ouvert une nouvelle route dans laquelle il voulait marcher désormais sans s'inquiéter de l'avenir, s'en rapportant en tout à la Providence et à la sollicitude paternelle.

Mademoiselle de Rechecourt ne quittait pas la princesse; elle avait fait un petit héritage d'une tante de province qui lui avait permis une certaine élégance dans sa toilette. La future princesse de Conti lui avait donné de jolis bijoux, elle la comblait d'amitié. Aussi la fille d'honneur brillait-elle d'un éclat radieux. La seule personne préoccupée dans tout ce coin du château, était madame Colbert, dont la surveillance autour de ses élèves se montrait plus sévère que jamais. On eût dit qu'elle redoutait pour eux un danger inconnu; elle les examinait l'un après l'autre, et cherchait à lire dans leur âme. Soit qu'ils n'eussent rien à lui dire, soit qu'ils eussent déjà appris la dissimulation, rien ne justifia ses craintes, et on arriva au 14 janvier sans le plus petit événement.

Ce jour-là même, au matin, mademoiselle de Blois reçut un message de son père, il lui ordonnait de suivre madame Dupont qui devait la conduire près de lui. La bonne femme avait pris une mine de circonstance, bien plus importante encore qu'à l'ordinaire, et marchait devant la princesse sans répondre à ses questions autrement que par ces mots :

— Votre Altesse verra tout à l'heure.

Elles arrivèrent à l'angle du château donnant sur la terrasse, à côté des appartements du roi, au premier étage, jusqu'à une porte fermée depuis longtemps sans doute, car madame Dupont eut beaucoup de peine à l'ouvrir. Un garçon bleu qui les suivait jeta dans la cheminée un fagot de bois menu; il produisit sur-le-champ une flamme vive et brillante. Le froid de cette petite pièce se tempéra un peu. Néanmoins la jeune fille s'enveloppa dans sa mante en grelottant, et ne pouvant comprendre ce que signifiait une entrevue dans un lieu inconnu; sa curiosité était vivement excitée et elle regarda autour d'elle.

La chambre était ronde, lambrissée en blanc et rechampie d'or. En face de la porte, sur la cheminée, se trouvait un portrait du roi de grandeur naturelle, peint à mi-corps, dans un médaillon ovale. Il resplendissait du triple éclat de la jeunesse, de l'amour et de la gloire. Vis-à-vis de la fenêtre donnant sur le magnifique panorama de la terrasse, dans une alcôve à demi enfoncée, au plafond en coquille, se voyait un lit en damas bleu, à courtine d'or; quelques meubles pareils garnissaient l'appartement. Ils n'étaient plus frais et paraissaient neufs pourtant comme ceux d'une demeure inhabitée. Un crucifix d'ivoire, posé sur du velours dans un cadre d'ébène, remplissait le fond de l'alcôve.

— Quel est cet oratoire, Mimi Dupont? cela ressemble à une cellule malgré l'espèce de luxe que voici.

— Le roi le dira lui-même à mademoiselle, répliqua madame Dupont. J'ai l'ordre d'attendre ici Sa Majesté.

A peine avait-elle achevé de parler que Louis XIV entra, le visage pâle, la démarche lente, le regard triste. Il salua de la main mademoiselle de Blois, qui s'était levée, puis il resta un instant immobile, examinant attentivement son portrait et la jeune princesse.

— Laissez-nous, madame Dupont, dit enfin le roi d'un air de bonté.

Madame Dupont fit une grande révérence et sortit.

— Ma fille! s'écria le monarque en ouvrant les bras dès qu'ils furent seuls.

Mademoiselle de Blois s'y précipita, des larmes de joie dans les yeux.

— Ma fille, reprit-il profondément ému, ma chère enfant! que ce moment est doux et cruel! J'ai voulu vous voir aujourd'hui, ici. J'ai voulu vous donner moi-même mes derniers conseils à l'endroit où vous êtes née. Cet appartement était celui de mademoiselle de La Vallière, et cette petite chambre me rappelle les plus doux souvenirs de ma vie. Là je fus aimé comme je ne le serai plus, comme je ne l'ai jamais été. Ce portrait et ce crucifix résument toute l'existence de votre mère. Elle m'a aimé, puis elle a prié et souffert, puis elle s'est repentie; Dieu et moi avons seuls régné dans cette âme si pure et si tendre. Je n'ai voulu permettre à personne d'habiter ce sanctuaire, il a été fermé le jour où la divinité s'est éclipsée, on a muré la porte du temple. Vous seule, Louise, aviez le droit d'y demeurer, le voulez-vous?

— Vous me comblerez de joie en me le permettant, Sire. C'est le plus cher de mes vœux.

— Oui, je me vois encore à vingt-deux ans que j'avais alors, continua le roi sans paraître avoir entendu sa fille, je venais chercher ici le bonheur et l'amour près de cette créature adorable, dont les scrupules sans cesse renaissants mouraient sans cesse sous les preuves réitérées de ma passion. Comme mon cœur battait! quelles émotions enivrantes et à jamais perdues j'ai trouvées ici! Ma fille, reprit-il après un instant de silence, vous allez épouser l'homme de votre choix, restez-lui fidèle, ne vous permettez pas la moindre faute, songez à votre mère qui est une sainte, songez à la tendresse que je vous porte, à tout ce que j'ai fait pour vous, mon enfant chérie. Soyez toujours pure et belle comme vous voilà, rappelez-moi toujours cette pure et belle Louise à qui vous ressemblez tant.

La princesse baisa la main du roi et y laissa tomber une larme.

— Ne pleurez pas, ma fille. Pourquoi pleurer? vous avez tout ce qui rend la vie précieuse. Juste assez de grandeur pour en être fière, et pas assez pour en être accablée; vous n'avez point à vous occuper des raisons d'État, ni des querelles politiques. L'affection de Monseigneur pour vous, vous procurera, après moi, la même position à la cour. Votre mari vous adore, il est dévot, il sera constant. Ayez donc du courage et espérez dans l'avenir. Demain votre mariage sera béni; vous viendrez le soir dans cet appartement que je vais faire décorer convenablement pour vous recevoir. Vous serez libre d'habiter quelquefois aussi l'hôtel de Condé. Cependant je désire vous garder le plus longtemps possible auprès de moi. M. le Prince veut vous donner des fêtes à Chantilly, au printemps, j'irai avec vous, vous serez de tous mes voyages. Êtes-vous contente, mademoiselle?

— Vous êtes trop bon, Sire. J'ai pourtant encore deux grâces à solliciter de Votre Majesté.

— Quoi donc, et que vous faut-il de plus?

— Veuillez ne rien changer à l'ameublement de cette pièce, que je l'habite telle qu'elle l'a été par ma mère.

— Comme il vous plaira. On ornera davantage le reste de l'appartement.

— Je ne suis pas la seule qui ait le droit d'y entrer avec vous aujourd'hui, Sire.

— Aujourd'hui, vous vous trompez; demain vous aurez raison, et le prince de Conti...

— Aujourd'hui je ne me trompe pas, Sire, vous avez deux enfants : le duc de Vermandois n'est-il pas aussi le fils du même amour?

— Quel indomptable caractère que celui de ce jeune homme! comment voulez-vous que je lui montre en moi un père, lorsqu'il résiste même au roi?

— Il ne résisterait pas au père, j'en suis certaine;

essayez une fois, une fois seulement. Le lieu où nous sommes doit vous parler pour lui. Il est né comme moi à cette place, que Votre Majesté daigne s'en souvenir.

— Qu'il vienne donc, répliqua le roi ému.

Mademoiselle de Blois ouvrit la porte, dit quelques mots à madame Dupont, qui attendait dans la galerie, et peu de minutes après M. le duc de Vermandois parut.

— Approchez, mon fils, reprit Louis XIV, votre sœur assure que je puis compter désormais sur votre obéissance et votre tendresse : cela est il vrai ?

— Sire, murmura le prince en se jetant aux genoux du roi, pardonnez-moi mes fautes passées, je tâcherai de mériter vos bontés.

— C'est bien, je suis en effet plus content de vous depuis quelque temps ; cela continuera, je l'espère. Adieu, mes enfants, voici l'heure du conseil, je vous reverrai ce soir, et demain est un grand jour pour nous tous.

Il leur fit de la main un signe rempli de bienveillance et se retira.

— Oh ! s'il était toujours ainsi, s'écria le duc de Vermandois, qui ne voudrait mourir pour lui !

— Mon frère, voici ma chambre.

— Elle est bien petite, c'est un singulier choix.

— C'est cependant à elle que vous devez l'accueil favorable que vous avez reçu, Louis. Cette chambre est celle qu'a occupée mademoiselle de La Vallière.

— Quoi ! s'écria le jeune homme, c'est ici que le roi a aimé ma mère, c'est ici que se sont passées les belles scènes de leur jeunesse ? Je comprends alors pourquoi ce souvenir l'a rendu bon et indulgent, je conçois pourquoi son œil était si tendre et sa parole si douce. C'est un reflet de son amour.

Il regarda autour de lui, et sa figure prit une expression radieuse. Sa sœur l'examina toute surprise, elle ne l'avait jamais vu ainsi.

— Qu'avez-vous donc, mon frère, à quoi pensez-vous ?

— Je suis heureux, Louise, un bonheur immense déborde mon âme ; je n'ai plus ni doutes, ni craintes, je suis aimé !

— Le roi vous aime, il vous a toujours aimé, je vous l'ai bien dit.

— Le roi, oui, le roi, sans doute, répondit le duc d'un air distrait.

— Je rentre dans mon appartement, venez-vous avec moi ? madame Colbert vous tiendra compagnie pendant ma toilette avec Rechecourt. A propos, je veux la marier.

— Marier mademoiselle de Rechecourt ! et pourquoi faire, mademoiselle ?

Le prince prit, en interrogeant la princesse, un air de hauteur qui lui rappela son père, tant il y avait du *Jupiter Olympien* dans son sourcil froncé.

— Pourquoi faire, monsieur ? répéta mademoiselle de Blois en éclatant de rire ; mon Dieu ! pour qu'elle ait un mari apparemment, et pour qu'elle soit ma dame d'atours.

— Elle n'a pas besoin d'un mari pour cela ; ne la gardez-vous pas auprès de vous ? n'est-ce pas une des conditions de votre mariage ?

— Je ne me séparerai pas de mon amie d'enfance, certainement, elle sera ma première fille d'honneur.

— Fille d'honneur comme mademoiselle de La Vallière, ajouta le prince en se parlant à lui-même.

— Comme mademoiselle de Fontanges ; mais je ne veux pas qu'elle se conduise comme elle, dût-elle être duchesse au même prix, et je lui donnerai un protecteur.

— M. le prince de Conti et vous, ma sœur, vous suffisez bien, ce me semble, pour protéger les gens de votre maison.

— Nous verrons cela, mon frère, voilà Mimi Dupont qui m'attend. Donnez-moi la main jusque chez moi.

C'est la dernière fois que je sors seule; à l'avenir, madame de Buri sera toujours là. Elle est *terriblement* ennuyeuse, comme dit Mascarille : elle parle Buri, c'est une langue, je ne sais pas si je la comprendrai jamais.

Le lendemain, dès l'aurore, tout fut en mouvement dans le château de Saint-Germain. La princesse avait été fiancée la veille en grande cérémonie; elle avait assisté à un dîner d'étiquette, reçu mille compliments, auxquels il fallut répondre. Elle ne dormit pas de la nuit, et cependant elle n'avait pas l'air fatigué en se levant. On la para de toutes ses pierreries, on lui mit une admirable robe en brocart d'argent, brodée de perles fines. Elle porta sur ses cheveux une couronne de diamants, et dans ses boucles des flots de perles de la plus belle eau. A son cou des rivières à plusieurs rangs; son corps de jupe avait une sorte de plastron brodé de perles et de brillants, qui était la plus superbe chose qu'on puisse imaginer. Elle éclatait d'une beauté sans pareille, d'une beauté qui confondit la cour entière lorsqu'elle arriva ainsi parée.

— Mon frère, dit M. le prince de La Roche-sur-Yon au futur époux, vous aurez assurément la plus jolie femme de France.

M. le prince de Conti ne répondit pas; il semblait rêveur depuis un entretien qu'il avait eu avec M. le Prince, trois jours auparavant. Son bonheur l'accablait sans doute, car il en parlait à peine. Il regardait mademoiselle de Blois d'un œil presque craintif. Quant à elle, la joie la plus innocente brillait dans sa physionomie. Elle ne cherchait pas à la cacher, et, lorsqu'elle prononça le serment irrévocable, elle éleva la voix, comme pour être entendue de tous.

Après la messe, le roi la conduisit jusqu'à la porte de son appartement, où elle devait recevoir sa maison en cérémonie. On lui présenta, l'une après l'autre, ses dames et ses filles, puis les chevaliers d'honneur et les pages, chacun prêta entre ses mains le serment ordi-

naire. Madame la princesse de Conti se rendit ensuite au dîner de Leurs Majestés, où elle fut placée à côté du roi, qui ne se possédait pas de joie. A la suite du dîner, il y eut comédie, puis le cercle avant le coucher. Les habits étaient d'une magnificence sans pareille; le grand Condé, ordinairement si négligé dans sa mise, voulut faire honneur à cette réunion, et consentit à se laisser friser, raser, parfumer par son valet de chambre. On lui fit endosser un justaucorps à boutonnières de diamants. M. le Duc, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon étaient couverts de pierreries. M. le prince de Conti portait une broderie de diamants fort gros, suivant les compartiments d'un velouté noir sur fond paille. La doublure de son manteau était en satin noir, piqué de diamants comme une moucheture : rien n'était comparable à cette richesse.

Lorsqu'arriva l'heure du coucher, les mariés furent conduits dans la chambre d'apparat, où ils se déshabillèrent en cérémonie, ainsi qu'on le faisait alors. Le roi et la reine leur donnèrent la chemise. Avant de se retirer, Louis XIV ferma lui-même les rideaux et embrassa sa fille.

Madame la princesse de Conti parut le lendemain à la messe : c'était la même grâce, les mêmes regards, la même innocence que mademoiselle de Blois. Sa joie n'avait pas cessé d'être naïve, ses lèvres et ses joues avaient conservé leur fraîcheur. Elle regardait son mari avec une tendresse adorable, et ne montrait pas le plus léger embarras. Quant à lui, il se recueillit plus que jamais dans son bonheur. Il n'entendait pas les questions, il ne voyait personne, à peine répondit-il au roi lorsqu'il lui adressa la parole.

— On perdrait la tête à moins, disait le chevalier de Lorraine à Monsieur.

Les divertissements continuèrent à la cour pendant plus de trois semaines.

V

LA POMME D'ÈVE

M. le Dauphin se maria au mois de mars suivant. La princesse Victoire de Bavière, sa femme, se montra pleine de bonne grâce pour madame la princesse de Conti. Elles passèrent chaque jour plusieurs heures ensemble, mais ces premiers moments d'étiquette excluaient les conversations particulières, et ni l'une ni l'autre ne pensaient encore aux confidences, ce grand lien des jeunes femmes, la plus dangereuse des épreuves et certainement la plus nuisible à leur avenir. Il est très-rare qu'une des deux n'ait pas acquis une instruction plus étendue que l'autre; elles se racontent tout, elles cherchent à deviner, et leur curiosité est d'autant plus ardente qu'elle est à moitié satisfaite. Elles savent ce que leurs mères et leurs maris leur ont enseigné de la vie, mais elles ne connaissent que la route droite, et ce qu'on leur cache les occupe bien plus que ce qu'on leur a permis d'apprendre. La société des femmes est plus dangereuse de toutes manières que celle des hommes, lorsqu'on n'a pas d'expérience. On se méfie de l'amour, on ne craint pas

l'amitié, on s'y livre, il est tel sentier glissant où on n'oserait pas s'aventurer seule et où l'on entre avec une compagne. A force de s'encourager, on se décide et l'on se perd plus facilement lorsqu'on redoute moins les difficultés du voyage.

Parmi les filles d'honneur de madame la princesse de Conti, se trouvait une personne fort spirituelle, sinon fort belle, et du premier coup d'œil la princesse la distingua. Mademoiselle Chouin arrivait de province et n'avait encore aucun usage de la cour. Présentée à la princesse par madame la duchesse de Villeroi, elle appartenait à une famille honorable, mais sans fortune, et elle venait chercher à Versailles un établissement quelconque. Petite, grosse, ramassée, elle n'avait d'autre beauté qu'une grande fraîcheur et de superbes cheveux bruns, aussi demeurait-elle complétement en arrière. Elle apportait à rester inconnue le même soin que ses compagnes mettaient à paraître, à faire parler d'elles. Son tact exquis lui tenait lieu d'expérience, elle voyait et retenait tout, c'était enfin une personne tout à fait distinguée, une spirituelle femme et un noble cœur, ce qui de tout temps a été rare autour des grands de la terre.

Elle s'attacha vivement à sa maîtresse, elle se voua à son service, non par intérêt, mais par dévouement. Mademoiselle de Rechecourt n'occupa bientôt plus que le second rang dans les affections de madame la princesse de Conti. Elle-même, du reste, avait complétement changé de caractère ; rêveuse et préoccupée, elle ne cherchait plus de longues conversations avec sa compagne d'enfance, elle lui rendait les devoirs exigés par sa place, mais sans empressement, sans tous ces petits soins éclairés qui séparent l'obligation du dévouement. Elle s'enfermait des heures entières dans sa chambre, n'ouvrait à personne, sous prétexte qu'elle était malade, et, lorsque la princesse lui demanda l'explication de cette conduite étrange, ce fut encore l'excuse qu'elle donna.

De son côté, M. le duc de Vermandois persévérait dans une voie nouvelle, il avait renoncé au jeu, aux parties de débauches. Assidu au cercle de Sa Majesté, il ne quittait pas Madame, sa sœur, et causait tout le temps avec les dames qui l'entouraient. Madame de Buri, très-prude et très-sévère, obligeait les filles d'honneur à une tenue des plus réservées. Elle répondait modestement aux questions des jeunes seigneurs, et les regards de plus d'un protestaient contre cette contrainte.

Un soir, au moment où la reine se retirait et où, par conséquent, une sorte de confusion s'établissait dans les groupes, mademoiselle de Rechecourt sentit une main qui cherchait la sienne, et un billet tenta de s'y glisser. Madame de Buri la regardait en ce moment, elle se troubla, et le papier s'échappa de ses doigts; elle se baissa vivement pour le ramasser, la dame d'honneur mit le pied dessus.

— Qu'est-ce cela, mademoiselle? dit-elle aigrement.

— Je ne sais, je l'ignore... madame... cela ne m'appartient pas.

— Ma sœur, reprit M. le duc de Vermandois à l'oreille de la princesse, ma sœur, sauvez-la ou je ne réponds plus de moi.

La princesse se retourna étonnée.

— Qu'est-ce... qu'y a-t-il?

— Sauvez-la, sauvez-la, ne voyez-vous donc pas que cette femme va la perdre.

Madame de Buri tenait déjà la lettre et se disposait à la mettre dans sa poche, lorsque madame la princesse de Conti jeta les yeux sur elle...

— Quel est ce papier, madame? demanda-t-elle. Vous serait-il agréable de me le remettre?

— Ce papier vient de tomber au milieu des filles de Votre Altesse... Madame, mon devoir m'oblige à en prendre connaissance.

— Votre devoir ne vous oblige pas, je pense, madame, à vous emparer d'une lettre écrite par moi à ma

sœur, interrompit avec hauteur M. le duc de Vermandois.

— Comment, monseigneur...

— Cette lettre est pour ma sœur, vous dis-je.

— Donnez-la-moi donc, madame, poursuivit la princesse impatientée.

Madame de Buri hésitait.

— Je l'exige, madame, je le veux.

Madame de Buri devint rouge de colère et d'indignation.

— Je serai obligée d'en rendre compte à M. le prince de Conti, madame.

— Je vous en épargnerai la peine, madame, je l'en instruirai moi-même ce soir. Une correspondance entre M. le duc de Vermandois et moi n'est pas sous votre surveillance, que je sache.

Mademoiselle de Rechecourt se contenait à peine, elle s'appuya involontairement sur l'épaule de mademoiselle Chouin, placée à côté d'elle.

— Observez-vous, Rechecourt, dit celle-ci, madame de Buri vous regarde. Nous sommes chez une très-jeune princesse, on sera bien plus sévère pour nous que pour les autres filles, nous devons nous y attendre. Ainsi du courage, ou vous êtes perdue.

— Ma sœur, continuait le duc, vous brûlerez cette lettre sans la lire, vous me le promettez.

— Je la lirai, au contraire, monsieur, je dois savoir ce que tout cela signifie.

— J'irai vous voir demain, tout vous expliquer, vous tout dire, je vous le jure, mais rendez-moi ce billet.

— Que renferme donc ce papier de si terrible ? que pouviez-vous écrire à Rechecourt qui la trouble ainsi? J'ai fait ce que vous avez voulu, mais ma complaisance ne peut aller plus loin.

Le jeu finit au milieu de ce discours, madame de Buri assista en silence au coucher de la princesse, que ses femmes déshabillèrent sous la surveillance de madame Dupont, dont le vieil attachement bravait l'éti-

quette ; aussitôt que le cérémonial ordinaire fut rempli, Son Altesse renvoya tout le monde, hors la gouvernante, et la chargea d'aller chercher mademoiselle de Rechecourt, déjà retirée dans sa chambre.

Dès qu'elle fut seule, elle lut :

« Ma bien-aimée Renée, nous ne pouvons plus vivre » ainsi, vos larmes, vos prières me déchirent l'âme. Je » dirai tout au roi, et dût sa colère m'accabler, dût-il » me chasser de sa présence, je vous rendrai la justice » que vous méritez. Comptez à jamais sur mon amour » et sur ma parole. Si j'étais le Dauphin de France, » je ne serais pas libre de disposer de moi, mais un » pauvre prince légitimé a bien au moins le droit, ce me » semble, de choisir sa femme à sa guise, lorsque sur- » tout elle apporte avec elle plus de grâces et plus de » vertus que toutes les princesses de l'univers. Ce soir » je serai chez vous à l'heure ordinaire, laissez votre » porte ouverte, car je crains toujours d'éveiller ma- » dame Dupont, et que dirait-elle en me reconnaissant » sous ces habits ! Du courage donc, mon amie, Dieu » et l'amour ne nous abandonneront pas.

» Louis-Henri-Auguste. »

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre! murmura la princesse : mon malheureux frère....

Mademoiselle de Rechecourt entra les yeux baissés, la démarche chancelante, elle s'approcha de la balustrade du lit sans oser la franchir, et attendit, tremblante, les ordres de sa maîtresse.

— Mimi Dupont, laissez-nous, dit celle-ci d'un ton qui ne permettait pas de réplique : venez, mademoiselle, et expliquez-moi cette étrange lettre, continua-t-elle dès qu'elles furent seules; il faut que je sache tout, c'est le seul moyen de réparer le mal, peut-être.

— Madame, madame, ayez pitié de moi, répliqua mademoiselle de Rechecourt en s'agenouillant tout en larmes sur le tapis.

— J'aurai pitié de vous, mademoiselle, si vous êtes franche et si vous m'aidez à sauver mon frère.

— Oh! madame, je ferai tout pour lui, mais je ne puis supporter la honte.

— Si vous vous l'êtes attirée, vous en serez punie : le roi en sera juge.

— Le roi, le roi, madame ! dites-vous véritablement le roi ?

— M. le duc de Vermandois vous écrit qu'il a résolu de tout lui révéler.

— Oh! madame, défendez-moi : le roi me chassera, il m'exilera, il me tuera peut-être.

— Mais pourquoi ? qu'avez-vous fait ? mon frère vous aime, vous l'aimez, je le comprends : ensuite d'où viennent vos larmes ? quelle justice réclamez-vous ? qui peut vous la rendre si ce n'est le roi ?

— M. le duc de Vermandois, madame.

— Que peut-il de plus pour vous ? il vous aime.

— Je vous ai parlé de ma honte, madame, répondit-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine.

— Dites de vos remords, car, grâce à Dieu, il n'y a point de honte, votre faute est cachée.

— Elle ne peut l'être longtemps, Madame.

— Si vous avez du courage, si vous aimez véritablement le prince, elle peut l'être toujours : vous romprez, vous devez rompre ces liens qui ne peuvent jamais être sanctifiés.

— Il est trop tard, madame.

— Auriez-vous donc entraîné mon malheureux frère dans une folie irréparable ? Vous aurait-il épousée secrètement ? Insensée, ce mariage est nul, le roi ne le reconnaîtra jamais.

— Non, madame.

— Eh bien ! au nom du ciel, qu'est-ce qu'il y a donc alors ?

Mademoiselle de Rechecourt éclata en sanglots et garda le silence.

— Parlez, parlez, vous me faites mourir d'inquiétude.

— Madame, pardonnez-moi, ne me bannissez pas, je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Achevez...

— Madame... eh bien... eh bien... je vais être mère.

— Vous allez être mère! cela est impossible! vous voyez donc bien que vous êtes mariée.

Renée, malgré sa douleur, releva les yeux et regarda la princesse d'un air étonné; celle-ci reprit :

— Ne me cache rien, Rechecourt, on a abusé de ta jeunesse et de ton innocence, ce n'est pas, ce ne peut pas être mon frère. Explique-toi, je te promets toute mon indulgence!

Sans s'en apercevoir, madame la princesse de Conti avait repris avec son ancienne favorite le ton de la familiarité; son imagination entrevoyait une confidence étrange, elle la dévorait d'avance, elle la hâtait de tous ses vœux, elle pardonnait ce qu'elle ne comprenait pas, selon l'inconséquence et la légèreté de son âge, et puis, dans cette conversation, c'était elle qui *croyait savoir*.

— Madame a deviné la vérité : monsieur le duc de Vermandois m'a fait l'honneur de me distinguer, et moi, seule au monde, sans conseils, sans guide, comment aurais-je résisté à cette séduction puissante? Il était malheureux, je l'étais aussi, tel a été notre premier péril; il a trouvé le moyen de me voir sans témoins, en dérobant à madame Dupont un de ses jupons et ses grandes coiffes : j'ai résisté, j'ai résisté longtemps; mais il est revenu chaque soir, plus pressant encore, plus triste et plus affligé; il a daigné me dire que si je ne lui consacrais ma vie, je changerais toute la sienne, qu'un mot de moi, un de mes regards le rendraient capable des plus grandes actions, il a mis au prix de ma faiblesse son obéissance au roi, sa gloire; et moi, Madame, je n'ai pas eu la force de repousser ce rôle d'ange gardien, j'ai été coupable : pour le sauver, je me suis perdue : à présent je voulais qu'il me réconciliât avec le ciel, qu'une union secrète, ignorée de tous, fît taire les remords de ma conscience; voilà où nous en sommes,

madame, voilà pourquoi je suis à vos genoux, vous suppliant de venir à mon secours, à celui de monseigneur. Vous à qui on ne saurait rien refuser, vous qui êtes toute-puissante sur ceux qui vous entourent, vous nous couvrirez de votre égide, vous détournerez les maux prêts à fondre sur nous.

Madame la princesse de Conti, le coude appuyé sur ses oreillers, les yeux fixes, paraissait réfléchir profondément : elle n'écoutait plus sa fille d'honneur, elle ne la releva pas, celle-ci attendait demi-morte la décision de son sort.

— Tu dis, Rechecourt, reprit lentement la jeune femme, que mon frère vient chez toi chaque soir ?

— Oui, madame, il y venait du moins.

— Chaque soir ! il t'aime donc bien Rechecourt !

— Oh ! oui, madame, oui : il m'aime et je l'aime, moi !

— Et près de toi est-il embarrassé, sérieux ? se jette-t-il à tes genoux pour les couvrir de baisers et de larmes ? te jure-t-il qu'il t'adore, qu'il te conjure de lui pardonner ?

— Oh ! non, madame, il n'est point triste, il n'est ni embarrassé, ni sérieux ; il ne pleure pas, il ne demande pas pardon ; au contraire, nous sommes gais, nous sommes heureux, nous faisons mille projets d'avenir.

— Et quand vous vous séparez, est-ce toujours lui qui veut partir ?

— C'est toujours moi qui le renvoie, et c'est bien difficile, je vous assure, madame.

— De sorte que s'il pouvait rester près de toi, il y resterait ?

— Il ne me quitterait jamais. N'est-ce pas toujours ainsi quand on aime ? Votre Altesse le sait bien, elle si chérie de son noble époux.

La princesse ne répondit pas.

— Tu peux te retirer, Rechecourt, je verrai demain Vermandois, nous chercherons ce qu'il est nécessaire

de faire dans la position où vous vous trouvez. Va, va, j'ai besoin d'être seule.

Mademoiselle de Rechecourt baisa la main de la princesse, qui la laissa faire, et resta dans la même position rêveuse après son départ. Elle attendit encore plus d'une heure, enfin elle se laissa tomber sur ses coussins et s'endormit.

Le lendemain elle n'était pas éveillée encore, que M. le duc de Vermandois attendait déjà dans son cabinet de toilette. Madame de Buri le reçut, elle essaya d'obtenir de lui quelques confidences au sujet de l'événement de la veille; il lui répondit à peine, et montra une grande impatience d'être admis auprès de sa sœur. Madame Dupont vint le chercher aussitôt qu'elle fut entrée chez madame la princesse de Conti; il se hâta de s'y rendre, et laissa la dame d'honneur stupéfaite de cette contravention aux usages de la cour.

Le prince trouva la jeune femme pâle et attristée; elle lui fit signe de s'asseoir auprès de son lit, et ajouta que, se sentant souffrante, elle ne se lèverait pas.

— Et moi, ma sœur, si vous saviez tout ce que j'ai souffert cette nuit!

— Je m'en doute, Louis, car j'ai causé avec Rechecourt hier soir; elle m'a dit des choses incompréhensibles, des choses qui m'ont laissé dans l'imagination les idées les plus étranges et les craintes les plus vives pour vous et pour moi.

— Vous savez donc tout, ma sœur?

— Je sais tout, et j'en ai deviné plus encore. Qu'allez-vous faire?

— Mon devoir... parler au roi, lui tout déclarer, épouser Renée, et reconnaître mon enfant.

— Mon frère, vous me faites frémir! le roi vous enverra à la Bastille, enfermera Rechecourt dans un couvent, voilà ce que vous y gagnerez. Je crois que le mieux est de me charger de cette affaire. Le roi m'écoute volontiers; je prendrai son bon moment, je lui racon-

terai vos amours si semblables aux siennes, il s'y intéressera, il pardonnera, j'en suis sûre.

— Ma bien-aimée sœur, comment vous remercier !

— En continuant à vous montrer le modèle des jeunes seigneurs, en obéissant toujours aux ordres du roi, à mes prières.

— Et quand ferez-vous cette demande ?

— Aujourd'hui, si j'en ai la force. D'ailleurs je veux aussi parler au roi, ajouta-t-elle en soupirant.

On annonça M. le prince de Conti.

— Vous êtes indisposée, mâdame, dit-il avec inquiétude, je viens de l'apprendre à la messe, et je m'empresse d'accourir. Qui a donc pu vous rendre ainsi malade ? vous étiez si belle et si brillante hier soir.

— Je ne sais, répliqua-t-elle froidement, j'ai mal dormi, la tête me brûle, je n'ai pas faim.

— Maladie de jeune femme, poursuivit M. le duc de Vermandois, elle n'a rien d'étonnant ni de dangereux.

M. le prince de Conti devint extrêmement rouge. Sa femme le regarda fixement, ni l'un ni l'autre ne répondirent à l'observation du duc.

— Je me lèverai pour aller chez le roi et chez madame la Dauphine, reprit madame la princesse de Conti ; il est indispensable que tout cela finisse.

— Pourquoi aller chez le roi et chez madame la Dauphine ? demanda timidement son mari.

— Je dois leur parler à tous les deux, de la part de mon frère, monsieur.

— Mais, souffrante comme vous l'êtes, cela est-il prudent ?

— Je me sens beaucoup mieux depuis une heure, ne craignez rien, monsieur, il n'en résultera point d'inconvénient pour moi.

— Il faut que je vous quitte, M. le Prince m'attend ; nous devons visiter ensemble la caserne des gardes, il le leur a promis ; je vous reverrai dans la journée.

Le neveu du grand Condé sortit après avoir de nouveau baisé la main de sa femme.

— Qu'a donc mon cousin ? demanda le duc, il me semble bien singulier avec vous. Le grand amour est-il donc éteint ?

La princesse se troubla.

— Je vais faire ma toilette, mon frère, je suis obligée de vous prier de me laisser seule.

— Allez donc, Louise, employez toute votre éloquence, et songez que vous tenez en votre main ma vie ou ma mort.

M. le duc de Vermandois sortit, madame la princesse de Conti s'habilla en silence, elle ordinairement si gaie et si avenante ; madame Dupont même n'obtint pas un sourire. Elle se rendit chez madame la Dauphine, et y resta enfermée avec Son Altesse royale. Lorsqu'elle traversa la salle des gardes après cette entrevue pour entrer chez le roi, on remarqua que les yeux de Son Altesse sérénissime, ordinairement si beaux, étaient rouges et gonflés de larmes.

VI

UN ROI ET UNE CARMÉLITE

Louis XIV sortait du conseil lorsque madame la princesse de Conti lui fit demander la permission de le voir : il donna ordre de l'introduire, quoique ce ne fût pas son heure d'audience, et il alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son cabinet, avec la sollicitude la plus vive.

— Que me voulez-vous, ma fille? lui demanda-t-il.

— Je viens à Votre Majesté dans toute la confiance de mon âme, comme à mon père, et j'ose espérer qu'elle ne me punira pas de ma témérité.

— Parlez, je vous écoute.

— Le roi m'a toujours montré une indulgence et une bonté si grandes, que je suis tout enhardie, malgré la délicatesse des choses que j'ai à lui confier.

— Vous savez combien je vous aime, mon enfant, n'ayez aucune peur.

— Votre Majesté n'ignore pas quelle tendresse j'ai pour mon frère.

Le roi fronça le sourcil.

— Est-ce de lui qu'il s'agit? est-il déjà las de se

bien conduire? et cette indulgence que vous réclamiez tout à l'heure, doit-elle donc s'exercer en sa faveur?

— Oui, Sire, mais sa faute, du moins, n'est pas de celles que votre cœur ne peut excuser. Vous qui avez tant aimé madame la duchesse de La Vallière, vous comprendrez que son fils ait trouvé comme vous du bonheur auprès d'une jeune et charmante fille.

— Un amour avec une fille de la cour, madame, je ne souffrirai pas cela, et vous vous trompez étrangement si vous croyez obtenir de moi la moindre grâce pour lui.

— Sire, écoutez-moi avant de le condamner, écoutez-moi sans prévention. Hélas! mon pauvre frère, depuis quelques heures seulement, je comprends sa douleur et sa faute, aussi je vous en parlerai comme lui-même, maintenant que j'ai appris sa souffrance.

— Qu'avez-vous, ma fille? que signifient ces paroles? En effet, vos traits sont altérés, je ne trouve plus en vous la gaieté de votre âge.

— Ce n'est pas de moi qu'il est question, Sire, c'est de mon frère. Il y a du remède à ses maux, et c'est à cela seulement qu'il faut songer. Votre Majesté n'a jamais bien connu le caractère de M. de Vermandois; qu'elle me pardonne cette hardiesse, elle n'a jamais cherché à le connaître; il est vif, impétueux, passionné, mais essentiellement bon et noble. Son premier besoin est d'être aimé, d'être encouragé, et son enfance s'est passée entre les larmes de notre mère et la grandeur de Votre Majesté. Votre position ne vous a permis ni à l'un ni à l'autre de lui montrer votre tendresse, son cœur s'est resserré pour ainsi dire; il a désespéré de lui-même et de son avenir. Glorieux et fier d'être le fils de Louis le Grand, il n'a pu supporter l'espèce de honte qui s'attache à une naissance illégitime; il a renié son infériorité, il a senti que le sang d'un héros bouillonnait dans ses veines : de là son indocilité, sa hauteur, son ambition. Quelques mots affectueux auraient calmé cette fougue, au lieu de

cela on a usé de rigueur. Votre Majesté, occupée des grands intérêts de l'État, n'a pas cherché à voir de près ce fils qui se montrait rebelle; ma mère, accablée de remords, expiant sa faute par sa pénitence, a quitté ses enfants, témoignages vivants de son péché; moi j'étais trop jeune pour offrir à mon frère ce qu'il cherchait autour de lui. Il se crut repoussé, déshérité d'affections, il désespéra de lui-même et de tous.

— Poursuivez, madame, j'écoute avec attention.

— Eh bien! Sire, dans ce désespoir, il rencontra une jeune et belle personne qui, comme lui, n'avait rien à aimer au monde. Elle n'usa de son empire sur lui que pour le conduire au bien, c'est à elle que vous devez attribuer le changement opéré en lui; elle lui a donné un bras pour le soutenir, une main pour l'encourager; il s'est senti revivre, il a trouvé un but à ses efforts, depuis lors il a été l'exemple de la cour entière. Sans expérience tous les deux, ils se sont abandonnés au sentiment qui les attirait l'un vers l'autre; ils n'en ont pas prévu les suites, elles sont devenues si imminentes, qu'il n'est plus possible de les cacher.

— Madame, s'écria le roi pâle de colère, ce n'est pas à votre âge qu'on se charge de semblables négociations. Comment votre frère respecte-t-il assez peu sa dignité et la vôtre pour vous en faire la confidence? comment votre mari vous a-t-il permis cette démarche?

— Le hasard a tout fait, Sire, j'ai tout découvert, et j'ai voulu alors affronter seule votre colère. Nous sommes de pauvres orphelins, nous n'avons de soutiens que nous-mêmes, nous nous aimons, et si j'avais été coupable, mon frère eût imploré ma grâce. Quant à M. le prince de Conti, ajouta-t-elle avec un sourire amer, il ignore tout, je ne l'ai pas vu depuis que je suis instruite. Funeste lumière que je maudis sans pouvoir l'écarter.

— Vous me paraissez déjà bien révoltée contre l'autorité conjugale, madame, prenez-y garde, c'est une

mauvaise habitude qui mène souvent plus loin qu'on ne le croit.

— Mon frère! Sire, parlons de mon frère, il attendra, il souffrira. Que désire Votre Majesté?

— Quel est le nom de sa complice?

— Votre Majesté daignera m'excuser, je n'exposerai pas cette malheureuse à sa colère. Je ne la nommerai point.

— Si je l'exige, cependant, il faudra bien me la faire connaître.

— Le roi ne l'exigera pas, qu'importe la personne. La position seule est intéressante.

— Elle doit, dans tous les cas, s'attendre à ma rigueur, et un couvent est le meilleur asile qui lui convienne désormais.

— C'en est fait de mon malheureux frère, Sire, il retombera dans ses égarements.

— Il ne veut pas l'épouser, je suppose, et il n'attend pas de moi que je serve ses amours clandestines.

— Il veut l'épouser, parce qu'il l'aime et la respecte; mais je sais, moi, que cela est impossible, et je me charge de le lui faire comprendre, à une condition.

— La meilleure condition est ma volonté; cependant, voyons que prétendez-vous encore?

— La permission de reconnaître son enfant, et la liberté pour celle qu'il aime.

— La reconnaissance de son enfant et la liberté pou celle qu'il aime? c'est de la démence. Il fallait alors se cacher de moi, maintenant que je suis instruit, puis-je tolérer ce désordre, sous mes yeux, dans votre maison, sans doute? Non, que cette fille parte, vous dis-je; qu'elle aille cacher sa honte, que le duc de Vermandois rentre dans le devoir; alors seulement je pourrai lui pardonner.

La princesse fondit en larmes avec des sanglots si violents que le roi s'en inquiéta.

— N'était-ce pas assez de mon malheur, faut-il en-

core assister à celui de mon frère ? Oh ! Sire, ayez pitié de nous, répétait-elle.

— Que parlez-vous de votre malheur, ma fille ? lorsque j'ai tout fait pour vous rendre heureuse, que vous manque-t-il ?

— Mon père ! mon père, ayez pitié de vos enfants !...

Et elle se jetait dans les bras du roi, dont l'amour paternel ne s'offensait pas de ces libertés chez cette fille chérie.

— Encore ! expliquez-vous tout à fait, qui vous fait souffrir ainsi ?

— Mon père, M. le prince de Conti nous a trompés, il ne m'aime pas. Et ses sanglots redoublèrent.

Le roi se redressa de toute sa hauteur, avec un mouvement aussi brusque que si un aspic l'avait piqué.

— Vous délirez, madame, vous oubliez à qui vous parlez et de qui vous parlez.

La réponse de la princesse fut prononcée d'une voix si basse et si près de l'oreille du monarque que lui seul put l'entendre.

— Cela n'est pas possible ! s'écria-t-il.

Et, faisant asseoir sa fille sur un tabouret à côté de lui, il essuya ses larmes, il l'embrassa, il l'interrogea avec des caresses, pour ainsi dire. Elle se calma un peu et répondit sans trop de difficultés à ses questions. A mesure qu'elle parlait, le visage de Louis XIV prenait une expression de chagrin et de tendresse que rien ne peut rendre. Il n'eut jamais d'affection que pour ses enfants naturels, et surtout pour mademoiselle de Blois, dont l'esprit et la beauté flattaient singulièrement son amour-propre. On assure qu'une des causes de sa haine pour le prince d'Orange fut le refus qu'il fit de la main de cette princesse, sous prétexte que ceux de sa maison étaient accoutumés à épouser les filles des grands rois et non pas leurs bâtardes.

— Je ferai casser ce mariage, s'écria-il enfin en se levant agité. M. le Prince et les Condé se sont moqués de moi.

— Oh! non, Sire, interrompit la jeune princesse, ce mariage ne sera pas cassé, je l'aime trop, et puis d'ailleurs il est inutile de publier ces détails. Pourquoi en instruire la cour et l'Europe entière? Mon mari ne m'aime pas, peut-être m'aimera-t-il plus tard. Je ne lui plais pas; je lui plairai peut-être dans l'avenir. Non, pour me faire oublier mes chagrins je ne vous demande qu'une chose, la grâce de mon frère, celle de la femme qu'il aime. Après je serai contente, je ne pleurerai plus, je vous le promets.

— Si jeune! si belle! reprenait le roi, et destinée à n'être jamais heureuse. Je ne puis souffrir cela.

— Mon père, mon père, si vous m'aimez ne repoussez pas ma prière.

Le roi se promenait toujours et semblait réfléchir. Son front était chargé de soucis. C'étaient bien ces sourcils froncés qui faisaient trembler la terre.

— Vous avez donc confié cela à la Dauphine?

— Oui, Sire, les chagrins de mon frère et les miens.

— Et vous en avez été contente?

— Elle m'a comblée de bontés.

— C'est bien, je l'en remercierai. Maintenant, rentrez chez vous, ma fille, prenez courage. Je vais songer à vous. Ne vous affligez pas pour votre frère, j'oublierai ce que vous m'avez dit, c'est tout ce que je puis promettre. Quant à la reconnaissance de l'enfant, il sera assez temps de s'en occuper lorsqu'il sera né. Je vous reverrai ce soir.

— Sire, je voudrais encore obtenir une faveur de Votre Majesté.

— Laquelle?

— J'ai besoin de voir ma mère, je désire aller à Paris, ce soir même, afin d'être aux Carmélites demain matin de bonne heure.

— Allez, ma fille, je vous permets de ne point venir au jeu.

— Oh! merci, merci; je ne sais comment remercier Votre Majesté de ses bontés pour moi.

Dès que la princesse fut de retour chez elle, elle fit appeler mademoiselle de Rechecourt. Celle-ci se présenta tremblante.

—Votre sort est réglé, mademoiselle, lui dit-elle avec une dignité bien au-dessus de son âge, vous allez quitter ma maison. Vous vous rendrez où bon vous semblera, entendez-vous? vous êtes libre. Je ne puis cependant oublier notre ancienne amitié, voici de quoi vous établir dans votre nouvelle position. Je ne puis, je ne veux plus vous voir, mais je désire connaître votre sort, il vous sera permis de m'en instruire. Allez et soyez heureuse, vous sortirez aujourd'hui même du château.

Mademoiselle de Rechecourt se jeta à genoux et couvrit sa main de baisers et de larmes.

— Oh! madame, quelle adorable bonté, que ne vous dois-je pas? aussi ma reconnaissance...

— C'est bien, c'est bien, Rechecourt, je vous crois. Obéissez à mes ordres, c'est la seule manière de me prouver cette reconnaissance dont vous parlez. Voici madame de Buri, elle ignore et ignorera tout, soyez tranquille. Madame, continua-t-elle en s'adressant à sa dame d'honneur, veuillez dire qu'on prépare mes équipages, je pars pour Paris dans une demi-heure.

— A cette heure, madame, et le cercle?

— J'ai l'autorisation du roi. Envoyez M. de Coëtquen chez M. le prince de Conti, il lui dira de ma part que j'ai affaire à Paris et que je m'y rends.

Madame de Buri vit dans les yeux de sa maîtresse qu'elle ne permettrait aucune observation, elle s'inclina en silence et sortit.

Une demi-heure après, la princesse et sa suite étaient sur la route. Pas un mot ne fut prononcé. M. le duc de Vermandois accompagnait sa sœur; il savait par elle l'indulgence du roi; tout à son amour, à ses projets, il ne devinait pas l'amère douleur de la jeune femme. En arrivant à l'hôtel de Condé, ils se séparèrent. Madame la princesse de Conti s'enferma seule

dans sa chambre, elle congédia sa suite, même mademoiselle Chouin, qu'elle admettait cependant à ses privés les plus intimes. Cette longue soirée, cette longue nuit passée dans la solitude, lui inspirèrent apparemment de nouvelles idées, car le lendemain à sa toilette elle semblait plus calme et moins affligée. Elle alla entendre la messe aux Grandes-Carmélites, puis elle fit dire à la sœur Louise de la Miséricorde qu'elle avait absolument besoin de la voir en particulier.

— Répondez à Son Altesse, répliqua la pieuse recluse, que je dois rester encore une heure en oraison.

— J'attendrai, interrompit la jeune femme; prévenez ma mère que j'attendrai.

Et elle s'assit dans un coin du parloir, sans montrer ni mauvaise humeur ni impatience. Au bout de l'heure fixée, madame de La Vallière parut.

— Que me voulez-vous, madame, demanda-t-elle.

— J'ai besoin de vous voir, ma mère, de vous ouvrir mon âme, car je souffre.

— Vous souffrez, madame, et que vous manque-t-il donc pour être heureuse?

— Hélas! ma mère, il me manque l'amour de mon mari, moi qui l'aime tant, moi qui ai cru en sa tendresse; il nous a tous trompés.

— Priez alors, ma fille; contre de tels chagrins il n'y a d'autre bouclier que la prière. Cependant mon cœur vous est ouvert, confiez-moi vos peines, je vous aiderai à les supporter, je redoublerai de pénitence, afin de détourner de vous la colère céleste. C'est, hélas! tout ce que je puis faire à présent.

La jeune femme parla alors, elle parla longtemps. Ainsi que Louis XIV, la duchesse la regarda d'un air de pitié et de tendresse. L'étonnement se peignit dans ses yeux.

— Dieu m'éprouve et me punit jusque dans mes enfants, murmura la Carmélite; ils souffrent tous les

deux, tous les deux souffrent par le cœur, par où j'ai failli, par où j'ai souffert comme eux. Ma fille, il faut respecter la volonté de la Providence, il faut la remercier encore, vous pourriez être plus malheureuse. Surtout fuyez les projets de vengeance. Jetez-vous aux pieds du roi pour obtenir qu'il ne fasse point d'éclat. Vous êtes unie devant Dieu à ce prince infortuné dont le désespoir doit être encore plus grand que le vôtre. Vous avez une belle mission, celle de le consoler, de le soutenir dans ses cruelles épreuves. Il vous aime, j'en suis certaine, j'ai lu souvent dans son âme; je n'y ai jamais trouvé qu'une grande passion pour vous, jointe à une profonde mélancolie, dont je ne pouvais m'expliquer la source, la voilà connue maintenant. Soyez toujours la même, cachez-lui cette funeste découverte, cachez-la-lui bien, ou vous amèneriez le désespoir dans son cœur. N'est-ce pas que vous suivrez mes avis, ma Louise?

— Je tâcherai, ma mère.

— Ne confiez plus à personne cette cruelle séparation. Ne cherchez de secours et de consolations que dans la prière; je vous l'ai dit, vous n'en obtiendrez que là. Je le sais bien, moi, qui ai cru si longtemps en la distraction du monde! Tout est vide, hors la clémence céleste, hors cette bonté inépuisable qui nous écoute et nous protége, même lorsque nous en sommes indignes.

— Et vous, vous, ma mère?

— Moi, je ne suis qu'une indigne servante de Dieu. J'ai tant de fautes à me reprocher, tant de pénitence à faire pour l'expiation, que je n'ose vous promettre un appui bien solide. Je me reproche ma tendresse pour vous; si j'étais une sainte, je ne devrais placer cette tendresse qu'après l'intérêt de mon salut. Je n'en ai pas la force. Votre nom et celui de votre frère arrivent toujours de mon cœur à mes lèvres, et lorsque je mouille de mes larmes le marbre du sanctuaire, je ne sais pas souvent si notre séparation n'en est pas aussi bien la cause que mes remords.

— Pauvre bonne mère!

— Je ne suis point à plaindre, car je crois et j'espère. Je regarde au ciel pour me détacher de la terre. Il faut que nous nous y retrouvions, pour cela acceptez avec courage l'épreuve qui vous est envoyée. Retournez à Saint-Germain. Que le roi vous voie ce soir calme et résignée, sa colère s'apaisera.

— Combien il va m'en coûter de rencontrer le prince!

— Il doit être inquiet et alarmé de votre absence, ne la faites pas durer plus longtemps. Allez, ma fille; la destinée des femmes est de souffrir. Celle des princes est plus misérable encore. Au moins avez-vous autour de vous votre famille, vous êtes dans votre patrie. Comptez-vous cela pour rien? — Adieu, revenez ici, revenez souvent. Je vous apprendrai comment on se console dans la religion.

Madame la princesse de Conti reprit le chemin de la Cour. Son frère ne l'accompagna pas, il lui fit dire qu'il ne rentrerait au château que pour l'heure du jeu.

VII

LA FILLE D'HONNEUR

Madame la princesse de Conti, en arrivant à Saint-Germain, trouva son mari chez elle; il l'attendait, lui dit madame Dupont, depuis la sortie de la messe et il montrait une grande inquiétude.

— Vous voilà donc enfin! s'écria-t-il, j'étais dans un état de crainte horrible en ne vous voyant pas revenir.

— Je vous ai fait prévenir hier par M. de Coëtquen, monsieur.

— Sans doute, mais je n'étais pas chez moi, je ne vous avais pas vue avant votre départ si précipité; je ne pouvais, je ne puis encore m'expliquer cette hâte.

— Je voulais parler à ma mère, le roi me l'avait permis, et puis j'étais trop triste pour rester au jeu le soir.

— Trop triste, et pourquoi? murmura le prince en pâlissant.

— C'était pour mon frère, pour mon frère seul, je vous assure, reprit-elle en faisant un effort visible sur elle-même. C'était aussi pour lui que je devais voir *madame de La* Vallière.

— Qu'a-t-il donc encore ?

— Permettez-moi de vous le taire, le roi l'a ordonné. C'est une affaire complétement personnelle à lui. Que Dieu le protége et le sauve! Notre famille n'est pas heureuse.

— Une lettre de Monseigneur, madame, dit madame de Buri, après avoir gratté à la porte et reçu la permission d'entrer. Votre Altesse veut-elle y répondre ?

— Sans doute, répliqua la princesse après l'avoir lue, je serai charmée de cette soirée. Et vous, monsieur, vous convient-il de m'accompagner ce soir chez M. le dauphin, où nous sommes conviés à souper ?

— Vous savez bien, madame, que partout où vous êtes, je veux être.

— Merci, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main avec émotion.

Le prince baisa passionnément cette main si belle et si blanche, et la retint un instant dans les siennes. Madame la princesse de Conti parut embarrassée, mais elle ne la retira point.

— Nous irons chez Monseigneur en sortant du jeu, qui ne se prolongera pas tard, la reine étant indisposée, probablement le souper nous conduira bien avant dans la nuit, vous savez combien le dauphin aime à veiller.

— Cela ne vous fatiguera-t-il pas ? Je vous trouve pâle, vous n'avez pas bien dormi, sans doute, après votre voyage....

— Non, non. On sera gai, j'espère, et j'ai besoin de gaieté avant tout.

M. le prince de Conti garda le silence; mais cette sorte de gêne, un moment dissipée, reparut entre les époux. Un instant après, le prince se leva, prit congé et rentra chez lui. La jeune femme, restée seule, fit appeler mademoiselle Chouin.

— Venez ici, Chouin, et donnez-moi un conseil pour ma toilette de ce soir, je veux être très-belle au jeu, très-belle surtout au souper. Mon Dieu! n'y aurait-il

pas moyen de me débarrasser pour ce repas de madame de Buri ? C'est une très-bonne et très-respectable personne, mais c'est bien la dame d'honneur la plus insupportable ! Trouvez-moi donc une défaite.

— Je n'en vois aucune, madame, à moins cependant que madame la dauphine ne renvoie madame de Richelieu; sans cela, s'il y a une dame d'honneur, les autres réclameront leur droit.

— Y viendrez-vous, Chouin ?

— Si madame me l'ordonne, répondit la jeune fille en rougissant ; mais je préférerais ne pas avoir cet honneur.

— Oh ! oui, vous craignez de veiller.

— D'ailleurs, si Son Altesse ne prend pas madame de Buri, je ne puis point la suivre.

— C'est juste. Occupons-nous donc de ma toilette. Que pensez-vous d'un habit de satin blanc avec de beaux points de Venise ?

— Madame aura l'air d'une mariée.

— Oh ! non, non, pas cela alors. Le pékin damassé fleur de mauve et des agrafes d'améthyste, qu'en dites-vous ?

— Cela sied admirablement à Votre Altesse.

— Je le prendrai alors. Ah ! ôtez ce portrait, donnez-moi celui du roi, il y a bien longtemps que je ne l'ai porté. Si madame de La Chapelle arrivait, elle vous accuserait d'empiéter sur ses fonctions, ainsi dépêchez-vous. Les dames d'atours sont terribles.

— Quel beau portrait que celui-là, madame ! Combien le roi était charmant alors !

— En voici un autre auquel je tiens beaucoup et que ous n'avez pas vu, je crois, je ne le possède que depuis quelques jours. C'est celui de Monseigneur.

— Mademoiselle Chouin referma vivement la boîte par un mouvement involontaire.

— Eh bien ! qu'est-ce? On croirait que M. le dauphin vous fait peur à voir.

— Madame... pardon... c'est malgré moi... le cou-

vercle est retombé de lui-même. Certes, c'est aussi une belle peinture que celle-là.

— Et un admirable visage. Ne le trouvez-vous pas ?

— Mon opinion est bien peu de chose lorsqu'il s'agit d'un si grand prince, madame.

— Ne la donniez-vous pas tout à l'heure librement sur le roi ?

— Votre Altesse me la demandait...

—Allons, Chouin, interrompit la princesse en riant, vous êtes si prude que vous ne voulez pas même convenir de la beauté d'un jeune homme.

— En vérité, madame, cela est si faux que je regardais tout à l'heure M. le prince de Conti et que je m'extasiais sur ce délicieux visage.

Ce fut au tour de la princesse à se troubler. Elle parla sur le champ d'autre chose, et se remit à examiner sa toilette. L'heure arriva de s'habiller et bientôt on se rendit chez le roi. Sa Majesté s'approcha de sa fille chérie aussitôt qu'il l'aperçut. Il s'informa de sa santé avec une tendre sollicitude : en la voyant si belle, Louis XIV crut à plus de tranquillité de sa part.

— Votre voyage vous a été salutaire, madame, lui dit-il; c'est une bonne chose pour la jeunesse que la distraction, et en courant par les chemins, on y laisse souvent sa douleur.

— Je remercie le roi, Sa Majesté a raison, je me trouve infiniment mieux.

Le prince de Conti s'approchait en ce moment; le roi, à son aspect, fronça le sourcil, il lui tourna le dos sans lui parler, au grand étonnement des courtisans. Le prince resta ébahi et sa femme porta les yeux d'un autre côté, feignant de ne pas s'en apercevoir. Cette petite scène fut un événement dans Saint-Germain, et le soir même les conjectures les plus contradictoires se répandaient. Le mari de mademoiselle de Blois resta dès lors dans un isolement complet. M. le prince de la Roche-sur-Yon en fit mille plaisanteries qui furent bien près de mettre le public sur la voie. Madame de

Sévigné raconte différents bons mots de lui, que nos mœurs plus prudes ne me permettent pas de répéter. Bientôt, grâce à ces indiscrétions, le secret de ce ménage n'en fut plus un pour personne.

Cependant le neveu du grand Condé était une bonne et noble créature. Sa libéralité, sa franchise et sa bravoure le rendaient un digne descendant du Béarnais. Il se faisait aimer de tous, et certainement il le méritait. Les esprits sérieux lui accordaient pleine et entière justice. Les jeunes gens, les courtisans qui le virent en disgrâce, s'éloignèrent de lui, selon l'usage immémorial des cours. M. le dauphin continua cependant sa liaison d'amitié avec lui, et ce jour-là même, au souper, il le traita avec une distinction toute particulière.

Monseigneur n'avait aucun des goûts de son illustre père, il trouvait la grandeur ennuyeuse, et rien ne lui plaisait comme la conversation intime. Gai, d'humeur facile, il avait la bonhomie d'Henri IV, s'il n'en eut pas les grandes qualités, aussi le peuple de Paris l'adorait. Les poissardes allaient le voir à Saint-Germain et à Versailles, il badinait avec elles, les connaissant toutes par leur nom, du moins celles qui venaient ordinairement en députation près de lui. Tant que madame la dauphine vécut, comme c'était une princesse réservée et sérieuse, Monseigneur fut obligé de se contraindre dans ses réunions intimes. Après sa mort seulement, il donna à sa maison l'air de sans gêne qui convenait à son caractère, A l'époque où nous sommes, quoique marié depuis peu de temps, il faisait de nombreuses infidélités à sa femme. Mademoiselle Raisin, de la Comédie-Française, madame de Brou et mille autres se partageaient ses faveurs ; la princesse ne s'en inquiétait guère. Renfermée chez elle, elle se livrait à l'étude et aux souvenirs de son pays, dans de longues conversations avec une femme de chambre, nommée Bessola, qui l'avait suivie. Le roi venait souvent à son cercle, et lorsqu'après le jeu, M. le dauphin réunissait quel-

ques personnes amies de la gaieté et de la bonne chère, presque toujours madame la dauphine se faisait malade afin de ne pas paraître.

Son absence permettait un peu plus de liberté, cependant la convenance exigeait qu'aussi près d'une dame souffrante on modérât les élans de la joie. On se tenait un peu, Monseigneur en murmurait quelquefois, et il glissait à l'oreille de ses favoris une plaisanterie hasardée dont il riait à gorge déployée, soit qu'elle fût bonne ou mauvaise. Les femmes en rougissaient ou faisaient semblant d'en rougir, ce qui redoublait l'hilarité du prince.

Le jour où il avait engagé madame la princesse de Conti, il avait passé la journée à la chasse, où il avait été très-heureux, et sa belle humeur en augmenta. Aussitôt qu'il aperçut sa sœur, il alla au-devant d'elle.

— C'est vous qui présiderez la table ce soir, princesse, lui dit-il, madame la dauphine est fatiguée, elle nous a quittés en rentrant. Votre santé me paraît excellente, vous êtes plus belle que jamais, et cependant vous vous êtes mariée deux mois plus tôt que nous ; vous avez l'esprit de conserver votre visage de jeune fille. C'est sagement penser, n'est-ce pas, mon cousin ?

M. le prince de Conti répondit par une inclination, et se mêla aux autres convives.

— J'aurais bien désiré voir madame la dauphine, Monseigneur; pendant le jeu il m'a été impossible de causer avec elle, et j'en avais grand besoin, reprit la princesse en soupirant.

— Oui, pour faire comme ce matin, pour mouiller de larmes ces jolis yeux. Non, je ne le souffrirai pas, nous devons nous amuser à présent. Il y a temps pour tout, madame.

— Puisque vous le voulez, Monseigneur, il faut bien vous obéir.

Quelques femmes seulement se trouvaient dans cette

réunion; l'absence de madame la dauphine, de madame de Richelieu, par conséquent, permit à madame la princesse de Conti de se débarrasser de sa dame d'honneur. Mademoiselle Chouin suivit la comtesse, avec un peu de répugnance peut-être.

— Où est donc cette jolie demoiselle de Rechecourt, madame? demanda M. le dauphin, pourquoi ne l'avez-vous pas amenée?

— Elle est retournée dans sa famille, Monseigneur.

— Ah! c'est dommage... Et quelle est la grosse fille fraîche qui la remplace?

— Mademoiselle Chouin.

— Elle n'est pas belle, pourtant sa figure me revient, ce doit être une joyeuse personne?

— Joyeuse et bonne, et spirituelle à l'excès, Monseigneur.

— C'est égal, cette petite Rechecourt avait un minois fripon à faire tourner la tête. Vous auriez dû la garder, mon cousin, cela réjouit les yeux. Madame la dauphine a congédié ses filles bien malgré moi; avez-vous consenti de bonne grâce au renvoi de Rechecourt? n'est-ce pas un coup d'autorité de la princesse?

— Je ne me mêle en rien de la maison de madame, Monseigneur, je n'ai jamais regardé une de ses filles, je ne sais pas le nom d'une seule d'entre elles, et j'ignorais même qu'il y eût le moindre changement dans le service de la princesse, répliqua M. le prince de Conti.

— Nous n'en croirons rien, je vous en avertis. Allons donc! à votre âge, c'est de l'hypocrisie.

— J'ai cependant dit la vérité, je l'atteste.

— Ma sœur, votre mari vous trompera bientôt, vous prenez tous les deux le bon moyen. Vous, en étant jalouse, lui, en faisant le saint, ah! il vous en arrivera de belles!

Lorsque M. le dauphin appelait mademoiselle de

Blois, *ma sœur*, ceux qui l'approchaient se croyaient en droit de tout lui demander, car il était dans la meilleure disposition possible. Il est cependant à remarquer qu'il ne fit jamais cet honneur à aucun des enfants de madame de Montespan, et que cette princesse fut la seule de tous ses frères naturels qu'il traita en parente aussi proche. Nul doute que s'il eût régné, madame la princesse de Conti ne fût parvenue aux plus grands honneurs.

— Monseigneur, répliqua-t-elle vivement, vous prenez trop à cœur les sentiments de M. le prince de Conti ; je suis très-tranquille à cet égard, et je remercie Votre Altesse royale de sa sollicitude.

Le bon dauphin resta stupéfait devant cette réponse sérieuse ; il riait et voulait faire rire les autres, sans la moindre arrière-pensée de malice. Il baissa l'oreille devant cette jeune colère, et adressa sur-le-champ une nouvelle question comme pour réparer sa maladresse.

— Où est donc le duc de Vermandois? il n'a pas paru depuis deux jours, aurait-il repris ses anciennes habitudes?

— Il est à Paris, Monseigneur, je l'y ai conduit moi-même hier, il en reviendra demain, je suppose.

— Je l'avais fait engager ce soir, je ne suis pas trop fâché de son absence, il a une figure grave qui m'afflige et m'attriste. Mais voilà justement que vous lui ressemblez, ma sœur, et vous allez m'attrister aussi.

Le reste du souper se passa ainsi en plaisanteries qui tourmentèrent outre mesure le jeune ménage. En rentrant chez eux, ils se séparèrent. Mademoiselle de Blois pleura toute la nuit ; à son lever elle avait les yeux rouges et le visage bouleversé. Elle fit présenter ses excuses au roi de ne pas aller à la messe, et passa la journée chez elle. M. le prince de Conti vint la voir, elle le reçut avec les larmes aux yeux, malgré ses efforts pour les cacher. Il ne la questionna pas cependant, mais il se montra si triste lui-même, que la douleur de

sa femme céda un peu devant la sienne. Elle lui tendit la main en lui disant :

— Je vais mieux, Armand, ne vous tourmentez pas.

Le prince baisa cette main, et sortit presque suffoqué par les sanglots.

Monseigneur, en apprenant l'indisposition de sa sœur, s'empressa d'accourir. La princesse reposait, madame de Buri restait dans sa chambre, il ne trouva au salon que mademoiselle Chouin, assise auprès d'une table et lisant. Elle se leva à l'aspect de M. le dauphin, lui fit une profonde révérence, et attendit qu'il daignât lui adresser la parole.

— Voudriez-vous m'annoncer chez madame la princesse de Conti ? mademoiselle, lui dit-il avec sa politesse accoutumée.

— Monseigneur m'ordonne-t-il de réveiller son Altesse ? elle dort en ce moment.

— Non, non, c'est inutile, j'attendrai, je ne suis pas pressé. Asseyez-vous, mademoiselle, et ne rougissez pas ainsi, vous me feriez croire que je vous effraye. Je suis chez ma sœur, sans suite, sans menins, sans étiquette, grâce à Dieu ! il serait mal à vous de m'y rappeler malgré moi. Que lisiez-vous donc là, mademoiselle ?

— La princesse de Clèves, de madame la marquise de La Fayette, Monseigneur.

— Oh ! c'est une charmante histoire à ce qu'on m'a assuré; madame de La Fayette est une personne de beaucoup d'esprit. Est-ce la princesse de Conti qui vous a prêté ce livre ?

— Il appartient à madame, en effet, Monseigneur, et elle a eu la bonté de me donner la clé de sa bibliothèque.

— C'est bien fait à elle, vous êtes donc heureuse chez la princesse de Conti ?

— Parfaitement heureuse, Monseigneur.

— Vous n'aimeriez pas mieux être chez la reine ou chez Madame ?

— Tant que Son Altesse Sérénissime voudra bien me garder, je resterai près d'elle de préférence à toute autre.

— Pourtant les filles de la reine et celles de Madame arrivent quelquefois à de hautes destinées. Voyez mademoiselle de Fontanges et autrefois madame de La Vallière. Vous n'avez jamais envié la faveur, mademoiselle?

— Mademoiselle de Fontanges se meurt et mademoiselle de La Vallière est aux Carmélites. Monseigneur voit où conduit cette faveur si enviée et si fragile. Je préfère ma modeste position, je suis certaine de ne pas la perdre.

— Vous êtes bien raisonnable pour une fille de votre âge, mademoiselle.

— Je me rends justice, Monseigneur, je sais que rien ne me permet d'aspirer aux hautes sphères dont me parlait Votre Altesse Royale, et je vis tranquille dans la mienne.

— Je ne sais réellement pas pourquoi vous êtes si modeste, l'esprit donne tous les droits à la célébrité, quand vous n'y joindriez pas votre jeunesse et votre fraîcheur.

Mademoiselle Chouin baissa les yeux en rougissant, et s'inclina pour toute réponse.

— Avez-vous envie de vous marier, mademoiselle? demanda le prince, après un instant de silence.

— Non, Monseigneur, tout mon désir est de rester comme je suis.

— J'en suis fâché, vous m'intéressez, et j'aurais voulu faire quelque chose pour vous. Vous ne ressemblez pas aux autres filles, puisque vous ne songez pas au mariage, c'est leur unique but, leur unique affaire. Voyez cette Rechecourt, n'est-elle pas retournée pour cela chez ses parents?

— Je l'ai entendu dire, Monseigneur.

— Elle eût mieux fait de rester à la cour, c'est là qu'on trouve les bons maris. Ceux de province sont quelquefois incommodes, ils veulent qu'on les aime et

qu'on les respecte, et c'est fort difficile, convenez-en.

— Pas toujours, Monseigneur, et puis le devoir vous aide.

— C'est un secours bien fragile en général, mademoiselle, nous sommes si faibles contre le péché !

Le visage de Monseigneur prit une expression de crainte et de conviction qui prouvait jusqu'à l'évidence la vérité de ses paroles. Mademoiselle Chouin sourit tristement.

— Ma sœur m'a dit que vous étiez fort gaie, mademoiselle ; vous me semblez au contraire bien sérieuse pour votre âge. Est-ce que ma présence vous impose assez pour changer votre caractère ?

— Je sais trop ce que je dois à Son Altesse Royale, pour ne pas lui montrer le respect le plus...

— Mademoiselle, je tiens moins au respect qu'à l'amour des femmes.

— Monseigneur... permettez...

— Eh ! ne vous effarouchez pas ainsi pour une galanterie sans conséquence. Mademoiselle de Rochecourt n'est pas si timide, ni les filles de Madame la dauphine non plus.

— Aussi, Monseigneur...

— Vous allez me dire que l'une est chez ses parents, et les autres renvoyées ; vous profitez beaucoup des exemples qu'on vous donne, à ce qu'il me semble.

— Trop heureuse de m'épargner ainsi des chagrins, Monseigneur ; mais si Monsieur le dauphin le désire, ajouta-t-elle, avec l'intention visible de rompre l'entretien, j'irai voir si Son Altesse Sérénissime est éveillée.

— Comme il vous plaira, mademoiselle, il vous semble donc que notre conversation a duré assez longtemps ?

Mademoiselle Chouin entra dans la chambre de la princesse, elle la trouva avec la comtesse de Buri, à demi sommeillant ; dès qu'elle eut annoncé l'arrivée de Monseigneur, elle reçut l'ordre de le faire entrer.

— Attend-il depuis longtemps, Chouin ? ajouta mademoiselle de Blois.

— Depuis une demi-heure environ.

— Et vous êtes restée ainsi seule avec M. le dauphin ? demanda madame de Buri d'un air sévère.

— Son Altesse me l'avait ordonné, madame.

— On n'exécute point des ordres de ce genre, mademoiselle ; si madame n'y prend garde, la réputation de sa maison va se trouver compromise. Ce billet de l'autre soir au jeu, cette entrevue, on parlera bientôt des filles de madame la princesse de Conti comme de celles de madame la dauphine, et on sera obligé de finir de la même manière.

— Faites entrer M. le dauphin, madame, interrompit la princesse, et veuillez à l'avenir me laisser le soin de juger ce qui se passe chez moi.

M. le Dauphin s'approcha du lit de sa sœur et lui demanda avec un intérêt très-véritable de ses nouvelles ; celle-ci le remercia vivement, puis elle ordonna à ses dames de se retirer.

— Monseigneur, dit-elle dès qu'ils furent seuls, vous venez de me faire gronder par madame de Buri : pourquoi rester ainsi en tête-à-tête avec Chouin ? Vous me compromettez en compromettant mes filles, et je ne dois pas souffrir ces choses-là.

— Je vous assure, madame, que ces mercuriales me rompent la tête, répliqua M. le dauphin en riant : chez madame la dauphine, chez Madame, chez vous à présent on ne tient pas un autre langage ; il règne à la cour un air de pruderie incroyable : vous allez voir que cette Maintenon, devenue dévote pour faire oublier sa vie passée, donnera le ton à la France entière. Savez-vous que ses progrès dans le cœur du roi m'effraient ; j'aimerais mieux cent Montespan, au moins si elle est méchante, elle n'est pas hypocrite, on sait à quoi s'en tenir avec elle ; mais l'autre ! elle nous fera faire du chemin : elle a déjà détourné le roi de cette pauvre

petite duchesse de Fontanges, qui se meurt. Je ne puis souffrir cette femme !

— Elle est bien belle !

— Sans doute, elle est belle et spirituelle comme un démon; elle a l'expérience d'une femme de quarante-cinq ans et le charme d'une femme de trente, rien n'est plus dangereux, vous dis-je : elle a fasciné M. de Meaux, au point qu'il la regarde comme un ange descendu sur la terre et appelé à convertir le roi ; avec de pareilles idées, elle aura tout le clergé à ses ordres.

— Monseigneur, il ne s'agit pas du roi, il s'agit seulement de mes filles d'honneur.

— Rassurez-vous, princesse, vos filles d'honneur méritent ce titre plus qu'aucune d'entre leurs compagnes, ce sont des parangons de vertu.

— Monsieur le duc de Vermandois demande à voir Son Altesse Sérénissime, interrompit madame de Buri après avoir gratté à la porte.

— Si Monseigneur le permet, nous le recevrons sur-le-champ, répondit madame la princesse de Conti, il me tarde de le retrouver.

— Je vous laisse avec lui, madame, nous allons courre un cerf dans la forêt, et M. de Soyecourt m'attend, afin de me montrer les nouvelles meutes du roi ; je reviendrai ce soir. Adieu, et soyez tranquille.

VIII

DEUX MOIS APRÈS

Le temps court, il court plus vite encore dans la vie réelle que dans les romans. Un des grands malheurs de notre existence, malheur que rien ne peut empêcher apparemment, puisqu'il se propage de générations en générations c'est de ne nous apercevoir de cette vérité que lorsqu'elle ne nous apporte que des regrets. Si nous étions bien persuadés dans notre jeunesse du peu de durée de nos chagrins et de nos joies, si nous savions préparer l'avenir par le présent, nous aurions moins de larmes à verser; la moitié de nos douleurs arrivent par notre faute, et nous nous consolerions plus vite si nous savions combien on se console de tout.

Madame la princesse de Conti avait été fort malheureuse pendant quelques mois; mais elle s'était fait une sorte d'héroïsme, et elle avait décidé qu'elle n'en conviendrait pas. Le roi n'en conserva pas moins la plus grande froideur pour son gendre, et toute la cour l'accabla de dégoûts; peu à peu la jeune femme, à force de chercher à se distraire, laissa envoler son chagrin. Elle se plut dans les fêtes et les parties de plaisir; elle

reprit toute sa gaieté, sa beauté devint éclatante, elle eut mille adorateurs, qu'elle s'attacha à désespérer ; son mari l'adorait de plus en plus, il en était jaloux jusqu'à la frénésie, et rien ne peut dépeindre ses tourments, car mademoiselle de Blois ne lui montrait que de l'indifférence, presque du mépris.

Il ne trouva de refuge que dans la religion et dans les entretiens de la sœur Louise de la Miséricorde : elle soutenait son courage en lui montrant un meilleur avenir, lorsque sa fille, plus âgée, apprécierait les imminentes qualités qui le distinguaient.

— Elle vous aimera de nouveau, lui répétait-elle, laissez-la se rassasier de fêtes, elle sentira le besoin de retrouver le bonheur lorsqu'elle aura épuisé le plaisir.

— Le bonheur, répondait le prince, ah ! madame, n'est-il pas cruel de me parler ainsi ? le bonheur ! il est enfui sans retour.

— Voyez ce que deviennent ces joies de la terre, Monseigneur, voyez où je suis à présent ; regardez le ciel, c'est là que vous serez récompensé de vos épreuves, et soumettez-vous à la volonté de Dieu.

Après chacune de ces entrevues, M. le prince de Conti revenait un peu plus fort contre ses dégoûts ; mais le soir, la froideur du roi, la coquetterie de sa femme, l'indifférence qu'elle lui montrait le ramenaient à sa position ; il passait des nuits affreuses, il demandait la mort à grands cris, car il ne trouvait dans son avenir aucune espérance.

Un jour de la Saint-Louis, on avait célébré la fête du roi avec une pompe très-brillante : madame la princesse de Conti avait dansé un menuet d'une grâce tellement ravissante qu'on ne parlait d'autre chose à la cour. Il y avait alors à Versailles un prince de Bavière, frère de madame la dauphine, dont la tête s'était tournée pour mademoiselle de Blois. C'était une passion folle, indomptable ; il ne pensait qu'à elle, ne parlait que d'elle, et certainement il eût essayé toutes les extravagances possibles pour réussir. Beau, bien fait,

agréable d'esprit, il avait justement cette tournure d'imagination qui plaît aux jeunes femmes, et s'il eût voulu s'en donner la peine, de nombreux succès le lui auraient prouvé ; mais il n'avait d'yeux que pour madame la princesse de Conti, et les préférences les plus marquées d'une autre n'auraient pu l'en distraire.

Ce jour de la Saint-Louis, il faisait un temps admirable : monsieur le dauphin proposa une promenade aux flambeaux dans le parc, la jeunesse tout entière se hâta d'accepter, et lorsque le roi se fut retiré chez lui, on sortit du château pour se répandre dans les bosquets. Il est impossible de rien voir de plus beau que le coup d'œil de cet admirable lieu, ainsi peuplé de seigneurs et de dames couvertes de pierreries et de velours : la lune brillait, sa lumière éclipsait celle des torches portées par les pages et les officiers ; l'eau des bassins réfléchissait ces illuminations, qui semaient de paillettes brillantes les jets d'eau et les cascades ; des musiques cachées exécutaient les plus beaux morceaux des opéras de Lully, tout portait à la volupté, à la tendresse, à cet enivrement involontaire dont rien ne garantit qu'une raison austère ou des principes inébranlables.

Le prince Maximilien de Bavière suivait son idole et brûlait à ses pieds tout l'encens de son cœur ; elle l'écoutait rêveuse et préoccupée, pour la première fois ces paroles brûlantes arrivaient à son oreille sans l'égide du devoir, elle tremblait et de crainte et de surprise, les mots expiraient sur ses lèvres ; elle voulait repousser loin d'elle cette séduction dangereuse, et cependant elle l'aspirait avidement, elle comprenait enfin ce qui manquait à sa vie. Peu à peu le prince et la princesse restèrent en arrière, la troupe joyeuse changea de route sans qu'ils s'en aperçussent : ils continuèrent à marcher, et bientôt ils se trouvèrent seuls à l'entrée du bosquet de Diane, éclairé par la lune, couvert par le mystère et embaumé des senteurs des bois.

— Je ne saurais aller plus loin, dit-elle, nous sommes égarés, je n'entends plus rien, il faut revenir sur

nos pas, monsieur : on nous cherchera, sans doute, et voyez à quoi vous m'exposez avec vos galanteries.

Elle essayait de sourire pour cacher son trouble.

— Des galanteries, madame ! voilà bien le malheur de ce beau pays, il mesure tout à son point de vue : la passion s'appelle ici galanterie, comme le caprice, et vous n'avez qu'un mot dans votre langue pour ce qui est vrai et pour ce qui est faux, pour ce qui est solide et pour ce qui est léger.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, que nous en agissons ainsi par prudence ? Une honnête femme peut quelquefois entendre des galanteries ; mais tout ce qui est sérieux nous est défendu : nous acceptons le badinage, nous y répondons, c'est un échange de fausse monnaie qui n'engage personne et qui amuse tout le monde.

Le prince remua tristement la tête.

— Vous avez raison, madame, du badinage, toujours du badinage !

— Hélas ! monsieur, ne faut-il pas redouter le reste à l'égal de la mort ? Regardez autour de vous, dans cette cour même que vous accusez de futilité, combien de victimes l'amour n'a-t-il pas semées sous ses pas : ma mère d'abord, mademoiselle de Fontanges, la première Madame, la connétable, madame de Longueville, et mille autres que je pourrais vous citer.

— Cet amour n'était pas comme le mien, madame, désintéressé, prêt à tout, sans craintes et sans reproches.

— Mademoiselle de Montpensier me disait l'autre jour que tous les hommes assuraient la même chose, et parmi les victimes j'ai oublié celle-là, cependant elle mérite presque la première place.

— Elle a aimé un simple gentilhomme, un fat, un écervelé.

— Elle a été bien près d'en faire un comte d'Eu, un duc de Montpensier, ma pauvre cousine ! Mais, brisons là. Je ne veux pas rentrer avec vous au château.

Continuez votre promenade, moi je vais retrouver Monseigneur. C'est déjà trop d'une si longue absence. Madame de Buri prendra ses airs de prude, et si le roi et M. le prince de Conti le savaient, ils ne me le pardonneraient pas.

Le prince voulut répliquer, elle lui imposa silence, et faisant de la main un geste impérieux, elle se dirigea seule du côté où les cris joyeux retentissaient par intervalle. A peine eut-elle tourné une allée, qu'elle rencontra plusieurs personnes qui la cherchaient avec des torches, et madame de Buri à leur tête.

— Il était temps ! pensa-t-elle.

— Monseigneur est inquiet de votre Altesse, madame, et je craignais vivement qu'elle ne fût indisposée, dit la dame d'honneur, d'un ton contraint.

— J'ai voulu me promener seule un instant, madame, voilà tout, il n'y avait pas de quoi inquiéter personne. Où est Monseigneur ?

— On s'est arrêté au tapis vert, afin d'attendre madame.

— Allons-y donc, puisqu'il n'est pas possible de faire autrement.

La jeune femme pensait tout haut sans s'en apercevoir. Elle oubliait les témoins qui l'entouraient, elle oubliait cet espionnage des cours, si habile à saisir un geste, un mot, et à le traduire selon son intérêt, elle causait avec son cœur, avec son imagination, qui venaient de se réveiller ; et ce langage si nouveau pour elle lui semblait bien plus doux à entendre que les compliments et les phrases vides de sens dont elle était saturée.

En arrivant au tapis vert, elle fut tout étonnée d'y trouver Maximilien déjà établi près de son beau-frère et aussi tranquille que s'il ne l'eût jamais quitté. Son regard le remercia de cette attention. Elle comprit qu'il évitait de la compromettre, elle y vit une preuve d'amour de plus et une raison de lui être reconnaissante, dont elle s'applaudit en secret. A peine fut-elle réunie

aux promeneurs, que mademoiselle Chouin se glissa derrière elle.

— Madame, murmura-t-elle, puis-je parler à votre Altesse ?

— Comment, mignonne, que me voulez-vous ?

— Que madame prenne garde, on cherche à nous entendre. Monseigneur le prince de Conti a suivi madame de bien près lorsqu'elle s'est écartée. Il n'a pas reparu depuis. Son front était soucieux; il a repoussé ses gentilshommes qui voulaient l'accompagner, voilà pourquoi Monseigneur a envoyé madame de Buri à votre rencontre. J'ai craint qu'elle n'ait pas prévenu madame et j'ai cru devoir le faire.

— Je vous en remercie, répliqua la princesse, j'ignorais tout cela, en effet, et il est bon que j'en sois instruite. Pas un mot à personne, Chouin, vous me le promettez.

— Votre Altesse connaît mon dévouement pour elle, cela me suffit.

La gaieté s'était enfuie par cet incident. M. le dauphin, sincèrement attaché à sa sœur, craignait les suites de son imprudence. Il vint à elle sans affectation pendant qu'on retournait au château, et il la conduisit à la tête de la troupe.

— Vous avez été inconséquente, madame, et si madame de Maintenon apprend cette légèreté, vous n'en serez pas quitte pour un sermon, je vous le jure. Madame de Montespan n'aura plus le crédit de vous défendre, ainsi qu'elle le faisait dans l'intérêt de ses enfants, et je crains pour vous toute la sévérité du roi.

— Je vous assure, Monseigneur, que je n'ai pas songé à tout cela. Le prince Maximilien parlait de son pays, de ses voyages, j'ai cru que nous étions à cette heure à l'abri de l'étiquette, puisque nous l'avions bravée par notre promenade même, et j'ai marché sans savoir où, intéressée par les récits du prince de Bavière.

— Vous êtes trop jeune et trop belle pour prêter cette

attention à des contes plus ou moins vrais, madame ; je le dis à regret, je ne sais aucun moyen d'arrêter la colère du roi.

— Pourquoi le roi serait-il en colère, Monseigneur? Qu'ai-je fait de si étrange ?

— Dieu veuille que je me trompe ! Votre madame de Buri est une fine mouche, elle ne prendra pas cette aventure sur elle. Je ferai ce qui dépendra de moi, mais je ne suis pas le maître.

Bien qu'elle ne voulût pas en convenir, madame la princesse de Conti avait une étrange peur des suites de son étourderie. Au lieu de rentrer chez Monseigneur prendre des sorbets et des glaces, elle prétexta une migraine pour se retirer chez elle. Ses dames la suivirent jusqu'à la porte de sa chambre, où elle les congédia, ajoutant qu'elle était souffrante et qu'elle avait besoin d'être seule avec madame Dupont, accoutumée depuis son enfance à la soigner. Elle ouvrit la porte elle-même et resta stupéfaite en apercevant M. le prince de Conti, appuyé contre la cheminée, les traits bouleversés, le visage pâle et dans l'attitude de la désolation. Elle fut sur le point de s'enfuir, car elle prévoyait une scène désagréable ; son mari lui prit la main et la conduisit vers un fauteuil. Elle ne fit aucune résistance, s'assit machinalement comme un automate et attendit. Le prince se promena quelques minutes par la chambre, puis il vint se placer devant sa femme et la regarda.

— Vous avez donc résolu de me faire boire le calice jusqu'à la lie, lui dit-il d'un ton amer? Vous avez donc résolu que je deviendrais le jouet de cette cour oisive ? Vous vous êtes trompée, madame, et toute fille du roi que vous soyez, j'espère assez en sa justice pour être sûr de m'en faire entendre lorsque j'irai la lui demander.

— Je ne sais, monsieur, de quoi vous parlez en ce moment. Que signifient ces paroles ? Qu'avez-vous à me reprocher ? Je suis curieuse de vous entendre, et

les moyens de vous répondre ne me manqueront pas.

Il y avait dans cette phrase une bravade si altière, un mépris si écrasant, que le prince fut quelques secondes sans répliquer. Une douleur poignante brisait son âme, il lui fallut un effort suprême pour la cacher. Il fut pour ainsi dire obligé de se recueillir en lui-même, enfin il parla.

— Depuis deux ans, madame, j'ai tout supporté de vous, je me suis laissé fouler aux pieds sans murmurer, je vous ai permis de courir à ces fêtes qui me composaient un martyre, je n'ai jamais résisté à la moindre de vos volontés. J'avais peut-être le droit d'attendre, en retour, sinon de l'amour, au moins des égards, au moins de la pitié, et vous n'en avez eu aucuns, et vous vous êtes montrée dure et cruelle, et vous venez ce soir de mettre le comble à mes tourments en vous compromettant aux yeux de tous.

Mademoiselle de Blois resta dans la même attitude sans paraître émue le moins du monde.

— Vous ne pensiez pas que j'étais là, vous ignoriez donc que je pouvais vous suivre?

— Je sais que vous m'avez suivie, monsieur, répondit-elle avec la même tranquillité.

Le prince fit un mouvement de surprise.

— Vous avez parlé alors comme si je devais vous entendre, si vous ne l'aviez pas su vous eussiez accueilli autrement les discours qu'on vous adressait sans doute?

— Vous êtes jaloux, monsieur, c'est un affreux défaut. Je vous avertis qu'il me déplaît infiniment.

— Répondez donc, madame, répondez. Était-ce une comédie, un jeu joué pour m'induire en erreur, pour me rendre la risée de tous?

— Puisque vous avez tout entendu, monsieur, que puis-je ajouter de plus?

— Oui, oui, j'ai entendu cet étranger vous adresser les protestations de son insolent amour; oui, il ose prétendre à se faire aimer de vous; oui, vous lui avez

répondu avec tout l'art de votre coquetterie perfide, mais vous étiez émue, mais votre voix tremblait et vos joues devenaient pâles; vous l'aimerez, madame, il a raison, si vous ne l'aimez déjà peut-être.

— Je ne l'aime pas, monsieur, interrompit la princesse irritée, vous savez bien que je ne puis aimer personne, moi!

— Oh! madame, que vous êtes cruelle! de quelles blessures horribles ne percez-vous pas ce cœur qui vous adore! Vous ne saurez jamais ce que vous me faites souffrir.

— J'en suis désolée, monsieur, ce n'est pas mon intention. Vous n'ignorez pas que souvent on détruit, on tue l'avenir d'un autre malgré soi, selon la fatalité des circonstances.

— Encore! impitoyable enfant! vous jouez avec ma vie!

Une larme tomba sur la main du prince en sillonnant son visage; debout en face de sa femme, il semblait l'image de la douleur. Bientôt il se mit à pleurer amèrement, mademoiselle de Blois le regarda, plus surprise que touchée. Lorsqu'il se sentit suffoqué, lorsqu'il ne fut plus maître de lui, il tomba à genoux devant elle.

— Pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi; je vois bien, hélas! que je vous ennuie et que je ne vous afflige pas. Je ne puis dominer ma misérable passion, je suis jaloux, je le suis jusqu'à la frénésie, jusqu'à la démence; je voudrais vous arracher à ces plaisirs qui vous enivrent, à ces hommages qui vous étourdissent; je voudrais vous garder pour moi seul, vous couvrir de mes regards, afin de vous préserver des autres, et je sens que moi, votre mari, je sens que je suis pour vous le dernier des êtres; je sens qu'aucuns liens ne nous attachent, je sens que vous ne m'aimez plus, vous qui m'avez tant aimé, et alors je désespère de la bonté de Dieu, de mon salut éternel, il me semble que je serais capable d'un crime pour reconquérir votre amour.

Madame la princesse de Conti écoutait avec embarras ces protestations déchirantes, elle essaya plusieurs fois de relever le prince toujours à genoux devant elle, et chercha à s'éviter une réponse pénible.

— Non, je ne me relèverai pas que je n'aie lu dans votre âme, comme vous venez de lire dans la mienne. Cet entretien doit amener un résultat, il faut que je connaisse mon sort. Je ne puis supporter plus longtemps cette incertitude, ces fausses espérances toujours détruites et toujours renaissantes. Quand vous aurez parlé, je ne pourrai plus me créer de chimères, la réalité les éteindra toutes.

— Pourquoi, monsieur, revenir sans cesse sur un sujet aussi douloureux, pourquoi renouveler ces pénibles discussions dont vous devriez sentir comme moi l'inutilité? Qu'exigez-vous enfin?

— Je vous l'ai dit, je me meurs, je veux recevoir le dernier coup, ou me reprendre à l'existence... c'est trop souffrir.

— Je vous en conjure, laissons cela, vous me faites un mal affreux.

— Ayez pitié de moi, Louise, parlez...

— Vous le voulez donc absolument?

— Je l'exige.

— Eh bien! Armand, je rends justice à votre mérite, je sais ce que vous valez, je sais tout ce que je vous dois, et je n'y manquerai jamais...

— Ensuite, ensuite..

— Eh bien! que désirez-vous de plus?

— Il faut me dire si vous m'aimez, si vous m'aimerez toujours, s'écria le malheureux prince au désespoir, que m'importe le reste.

— Toute mon amitié, toute ma tendresse sont à vous, je vous le jure.

— Et votre amour?

La princesse se tut.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! elle ne m'aime plus, elle ne pourra plus m'aimer!

La princesse se taisait encore.

— Elle ne m'aime plus, elle ne pourra plus m'aimer, c'est ma destinée qui le veut ainsi, je ne dois ni me plaindre, ni l'accuser.

— Armand, je vous en supplie, calmez-vous, vous me faites un mal affreux. Pourquoi vous décourager, pouvons-nous répondre de l'avenir? Je vous ai passionnément aimé, ainsi que vous le disiez, les circonstances, la destinée, ont changé la nature de cet amour, mais il peut reprendre sa première forme, puisque les brillantes qualités qui me l'ont inspiré existent toujours. A présent, il sommeille sans doute, il se réveillera, le bonheur doit revenir, vous le méritez trop bien pour qu'il vous ait quitté sans retour.

— Est-ce bien vrai? ne m'abusez-vous pas?..., Louise, n'est-ce pas une fausse joie que vous me donnez là?

— Je vous parle selon mon cœur, selon mon désir, je vous aime trop pour vous voir malheureux, Dieu fera le reste.

— Il faut donc attendre, mais attendre ainsi en vous voyant indifférente, je ne le puis, j'aime mieux vous fuir, j'aime mieux essayer de mériter le prix que vous me laissez entrevoir par quelque action éclatante. Oh! si je trouvais de la gloire à mettre à vos pieds! ma situation à la cour est si embarrassante. Le roi m'accable de dégoûts, tout le monde me fuit, excepté Monseigneur et M. le prince, je ne trouve que froideur et dédains. Il faut que je parte, peut-être l'absence me rendra-t-elle plus tranquille, peut-être attendrai-je mieux loin de vous. Mon frère m'a fait part d'un projet que j'avais repoussé hier, et qui me paraît maintenant le seul à exécuter. Le Turc fait la guerre aux Hongrois, ce brave peuple lutte seul contre les ennemis de la Foi, le reste de l'Europe est en paix, là seulement on peut se faire un nom et rapporter des lauriers. C'est une guerre sainte, c'est une guerre juste, nous allons nous y rendre.

— Et le roi, croyez-vous qu'il y consente?

— Le roi n'y consentira pas, il tient les princes de son sang dans une nullité oisive qui convient à sa politique et qui les efface. Mon frère et moi nous nous y soustrairons, il nous pardonnera au retour.

— Voulez-vous que je sollicite son approbation?

— Cela est inutile, il la refuserait, et nous empêcherait de partir. Je m'arracherai au triste bonheur de vous voir, j'irai loin de vous combattre pour la religion et pour la gloire, pendant ce temps, vous me resterez fidèle, Louise, vous ne donnerez à personne ce cœur, mon seul bien en ce monde?

— Je vous ai dit, Armand, que je n'oublierais jamais ce que je vous dois.

— Le prince de Bavière, je le laisserai à Versailles, il vous verra chaque jour, il vous parlera encore de sa flamme, et qui sait?...

— Le prince de Bavière partira, monsieur, j'irai prier demain le roi de l'exiger de lui, cela est nécessaire à votre repos, à ma réputation.

— Oh! vous êtes un ange, Louise, un ange qu'il faut adorer à genoux.

Il lui baisa la main par un mouvement passionné, la princesse la retira avec un froid embarras.

— Vous me permettez donc de courir en Hongrie?

— Je crains que vous n'irritiez le roi par cette fuite, vous connaissez son inflexibilité pour la désobéissance.

— Je ne puis cependant rester ici davantage, ma position n'est plus tenable. M. le prince a promis à La Roche-sur-Yon de nous excuser auprès du roi, le roi l'écoutera.

— Le roi n'écoute que lui-même et madame de Maintenon.

— Eh bien! il faut risquer quelque chose pour sortir à tout prix de l'état où je suis; pourvu que vous me restiez, vous, peu m'importe le reste!

— Réfléchissez néanmoins avant de prendre cette décision, elle est grave, monsieur, très-grave.

— Mon frère en a parlé à Monseigneur, qui, tout en ne lui dissimulant pas le danger, l'a néanmoins engagé à passer outre. Le roi s'apaisera, vous dis-je.

— Que vous le connaissez peu ! Il n'oublie jamais la moindre infraction à sa volonté, si par hasard il la pardonne ; à votre retour vous le trouverez inexorable, vous vous fermez à jamais la porte des honneurs et du commandement.

— Je crois que vous vous trompez, le roi aime la gloire.

— Il aime la gloire acquise pour lui ou avec sa permission.

— Nous comptions emmener le duc de Vermandois.

— N'en faites rien, au nom du ciel ! c'est pour lui surtout que ce serait dangereux, mon pauvre frère ! d'ailleurs il vous refuserait, il ne quittera pas la France.

— Est-ce que cette passion dure toujours ? Cette fille est donc bien séduisante ?

— Plus séduisante que vous ne pouvez le croire. Elle a maintenant jeté le masque, elle affiche publiquement sa conduite. C'est une manière de Ninon de Lenclos, elle en a la beauté, l'esprit et l'adresse, mais elle n'en a ni le cœur, ni les qualités solides. Elle reçoit la cour et la ville ; tous les princes, tous les ambassadeurs, les courtisans les plus brillants assiégent sa porte. Mon frère est fasciné d'une façon incroyable. Il a en elle toute confiance, et je ne voudrais pas assurer qu'ils ne soient point mariés secrètement.

— Le trompe-t-elle ?

— Tout le monde l'assure, et rien ne le prouve malheureusement.

— Elle n'a pas l'audace de se présenter chez vous, j'imagine?

— Jamais; lorsqu'elle a perdu son enfant, j'ai reçu d'elle une lettre à laquelle je n'ai pas répondu; depuis lors elle a gardé le silence.

— Votre pauvre frère! il est bien malheureux aussi. Cependant il est aimé, peut-il se plaindre?

IX

L'ISOLEMENT DU CŒUR

Le lendemain, lorsque madame la princesse de Conti se rendit à la messe, elle put reconnaître la vérité des prédictions de Monseigneur. Au lieu du sourire gracieux auquel elle était accoutumée en paraissant dans sa tribune, elle ne reçut du roi qu'un regard sévère et interrogateur. Cependant elle ne baissa pas les yeux, forte de son innocence, de la résolution qu'elle avait prise, elle ne se troubla pas et continua de lire ses prières avec le même calme que si elle n'eût eu rien à craindre. La comtesse de Buri ne partageait pas sa sérénité, elle avait deviné le mécontentement de Louis XIV, et elle s'attendait à une cruelle remontrance pour avoir quitté la princesse et ne pas avoir exactement suivi le devoir de sa charge et les ordres du roi.

En sortant de la chapelle, Bontems, valet de chambre de Sa Majesté, vint dire à mademoiselle de Blois qu'elle était attendue chez madame de Maintenon.

— Soyez tranquille, madame, dit-elle à madame de

Buri, dont elle comprenait l'anxiété, je prends tout sur moi, vous serez excusée et blanche comme la neige.

— Votre Altesse sait que je ne suis point coupable ; elle ne m'a pas avertie qu'elle ne suivait plus Monseigneur : monsieur le duc de Chartres me parlait, je ne pouvais laisser ainsi son Altesse Royale.

— Je me rappelle très-bien tout cela, madame, encore une fois soyez tranquille.

— Dois-je accompagner madame ?

— Non, je veux voir seule le roi, je le préfère ainsi.

La princesse se dirigea vers l'appartement de madame de Maintenon, alors favorite en titre, quoique madame de Montespan n'eût pas encore quitté la cour. Cette femme ambitieuse et vaine prétendait seulement au rôle brillant qu'elle était appelée à jouer. Elle se montrait alors aussi modeste qu'elle devint orgueilleuse. Bien loin de traiter les princes en inférieurs, ainsi qu'elle le fit plus tard, elle leur prodiguait les respects et les attentions. Elle alla au-devant de madame la princesse de Conti jusqu'à son antichambre, lui témoigna sa reconnaissance de l'honneur qu'elle daignait lui faire, et après lui avoir offert un fauteuil, elle se tint debout devant elle.

— Asseyez-vous, madame, dit la princesse; je viens attendre ici le roi, qui m'a donné ordre de m'y rendre. Vous connaissez sans doute le sujet de cet entretien ?

— Je l'ignore absolument, madame, répliqua la dévote d'un air béat, Sa Majesté n'a pas daigné m'en instruire.

— Dans tous les cas, madame, je désire rester seule avec le roi, vous voudrez bien vous le rappeler.

La marquise mordit ses lèvres et devint pâle de rage. Elle comprit l'affront qui lui était fait par une enfant, par une bâtarde, par la fille de mademoiselle de La Vallière, et elle jura de s'en venger. Lorsqu'elle fut

quasi-reine, elle le fit payer à la princesse par mille dédains, par des ennuis de cour qui, semblables à des coups d'épingle, rendent l'existence insupportable, et si Louis XIV n'eût pas été si réellement attaché à sa fille, nul doute qu'elle ne fût parvenue à la faire disgracier. Mademoiselle de Blois se rappela souvent le fauteuil qu'elle avait occupé ce jour-là, quand on lui offrait à peine un pliant, et quand madame de Maintenon la recevait sans bouger de son siége, même en présence de témoins.

Le roi ne tarda pas à arriver, madame la princesse de Conti le salua avec un respect plus grand encore que de coutume et attendit pour se rasseoir qu'il l'y eût invitée, en lui montrant un tabouret à côté de lui. La marquise restait à sa place; la jeune femme, se retournant vers elle, la pria de vouloir bien ne pas oublier sa demande.

— Que désirez-vous de la marquise ? reprit le roi.

— Son Altesse Sérénissime voudrait parler en particulier à Votre Majesté, Sire, je dois me retirer dans ma chambre, à moins que le roi ne me donne des ordres contraires.

— Puisque madame le demande, j'y consens; je vous rappellerai tout à l'heure. Il se peut qu'elle ait à me faire de telles confidences que mes oreilles seules doivent les entendre.

Madame de Maintenon fit une révérence et se retira presque aussi mécontente de son amant que de la princesse, car elle s'attendait à tout autre chose. Elle se trouvait humiliée de n'avoir pas été retenue par lui, et quoique instruite d'avance de ce qui allait se passer, quoiqu'elle eût elle-même raconté au roi l'incident de la veille, elle regarda comme un manque d'égards de ne pas l'avoir admise à cet entretien intime et complétement hostile à mademoiselle de Blois. Elle avait élevé et elle adorait M. le duc du Maine; elle était jalouse pour lui de la tendresse de Louis XIV, et les enfants de madame de La Vallière lui semblaient

d'odieux larrons qui en ravissaient la plus grande part à son élève chéri.

Aussitôt qu'ils furent seuls, madame la princesse de Conti se jeta aux pieds du roi et le supplia de l'entendre sans colère et de lui accorder une grâce.

— Que parlez-vous de préventions, madame, je n'en ai aucune, et quant à la grâce que vous sollicitez, c'est probablement la vôtre, vous n'êtes pas en position d'en solliciter pour qui que ce soit.

— Je suis sans crainte et sans remords, sire, et le placet que j'adresse à Votre Majesté ne s'adresse pas à sa clémence mais à sa justice.

— Comment ? Qu'est-ce à dire?

— Une circonstance malheureuse, indépendante de ma volonté, a attiré sur moi la colère du roi et les regards de la cour ; il y a un moyen de réparer ce mal, j'espère que Sa Majesté ne me le refusera pas.

— Vous me parlez, madame, d'une étrange manière.

— Je vous parle, sire, comme à mon père et à mon roi. Une étourderie, si vous voulez, a compromis mon nom avec celui du prince de Bavière, il faut que le prince de Bavière parte sur-le-champ, c'est là ce que je conjure Votre Majesté d'accorder à ma prière.

— Relevez-vous, madame, ce que vous faites est d'une honnête femme qui ne veut pas qu'on la soupçonne, et je vous en sais gré. Cependant vous avez été très-légère et vous ne mériteriez pas d'en être quitte à si bon marché.

— Je suis bien jeune, sire, bien isolée. Votre Majesté ne l'ignore pas, peut-être ces considérations appelleront-elles votre indulgence. Je n'ai d'ailleurs rien à me reprocher de plus que d'avoir écouté dans le bosquet de Diane, pendant quelques minutes, des paroles de galanterie sans conséquence, pour moi du moins.

— J'en suis persuadé, cependant c'est trop encore.

Tous les yeux sont sur vous; ce matin on ne parlait d'autre chose à l'Œil-de-Bœuf, à mon réveil je le savais. Vous voyez quel scandale!

— Ah! sire, si Votre Majesté n'écoutait rien contre ses enfants, si on ne se plaisait pas à les noircir à ses yeux, ce scandale eût été bien moindre.

Le roi ne releva pas ces mots. Après quelques instants de silence, il reprit:

— Le prince de Bavière doit partir, je le ferai comprendre à la dauphine.

— Et au prince surtout, sire.

— Le prince est un jeune fou qui devrait respecter davantage l'hospitalité qu'il trouve à ma cour, et ne pas s'attaquer à vous, madame.

La conversation dura ainsi près d'une heure entre le père et la fille. Le roi ne rappela pas madame de Maintenon et la princesse sortit sans l'avoir revue. Il avait été longuement question de M. le prince de Conti, mademoiselle de Blois ne trahit pas son secret, mais elle le défendit auprès du monarque qui l'attaquait vivement. Au fond de l'âme, Louis lui en savait gré, il en était heureux, et il le témoigna à sa confidente qui lui répondit:

— Puisque la princesse défend son mari c'est qu'elle ne l'aime plus, sire. Lorsqu'une femme pardonne, c'est par indifférence, ou dans l'exaltation d'une passion violente. Nous sommes sûrs que la passion n'existe pas. Dieu fasse que je me trompe sur l'indifférence!

Les personnes qui ont une grande expérience de la vie, finissent par mettre cette expérience à la place de leur cœur. Elles jugent tout avec ce coup d'œil froid et sec du désenchantement qui ne se trompe presque jamais parce que rien ne l'aveugle, rien ne l'influence. C'est alors que l'on devient de grands politiques ou des femmes véritablement dangereuses. Qu'on ouvre l'histoire, excepté Agnès Sorel, qui du reste ne chercha à éveiller chez son amant que le patriotisme et l'amour de la gloire, et qui fut supplantée par eux, toutes les maîtresses des souverains ou des grands personnages, qui

exercèrent sur eux une puissance longue et entière, furent des femmes presque âgées. Ainsi Diane de Poitiers, ainsi madame de Maintenon, ainsi la princesse des Ursins, ainsi Isabeau de Bavière et de nos jours encore Joséphine sur Napoléon. Une femme parvenue à la fin de sa jeunesse est un fruit mûr dont la saveur est dans toute sa force, il n'a plus la beauté de la fleur, mais il a sa beauté particulière, et si ses parfums sont envolés, il lui reste un goût exquis plus enivrant quelquefois. Malheureusement ce fruit ne dure pas longtemps dans cet état de perfection, chaque jour lui ôte de sa valeur jusqu'à ce qu'il la perde tout entière. Quelques-uns de ces fruits, à force d'art, se conservent jusqu'à une saison nouvelle, et ceux-là, si privilégiés, sont les plus recherchés des connaisseurs, ils les préfèrent à tout, même à la rose naissante, ou si quelquefois la rose les attire, le fruit les rappelle et ils lui reviennent encore. Il y aurait un livre à faire sur ces influences irrésistibles d'une nature parvenue à sa maturité sur celle qui commence. Lorsqu'elles existent réellement, ce sont les plus durables de toutes.

Le soir au jeu on remarquait de l'inquiétude dans tous les regards; il régnait une de ces grandes agitations qui annoncent les événements importants. Le prince Maximilien prenait congé du roi, sous prétexte d'une nouvelle qui le rappelait en Bavière; madame la princesse de Conti, dont le charmant visage était pâle et attristé, recevait ses compliments d'un air de langueur et presque avec distraction. Madame de Buri la suivait comme son ombre. M. le duc de Vermandois jouait avec frénésie au reversis avec M. le dauphin, Dangeau et Langlée, les deux plus fameux joueurs de l'époque. Mademoiselle Chouin se tenait derrière sa maîtresse dans son attitude de modestie ordinaire. Cependant on remarquait en elle quelque chose de plus agité qu'autrefois, ses yeux se tournaient fréquemment vers la table de Monseigneur, et se portaient ailleurs dès qu'elle rencontrait ceux de Son Altesse Royale.

Monsieur le prince de Conti causait avec M. le Prince et M. le prince de la Roche-sur-Yon. Leur entretien animé intriguait beaucoup les courtisans, qui, par respect, n'osaient y prendre part. Quant à Louis XIV, il conservait son attitude majestueuse et impassible, dominant tout de sa puissance et de sa volonté. A ses côtés la reine et si bonne, si timide, madame la dauphine, dont le visage sérieux ne se déridait un peu qu'en causant de son pays natal avec l'ambassadeur de l'empire, puis mesdames de Maintenon et de Montespan, celle-ci voyant son étoile pâlir, tandis que celle de l'ancienne gouvernante de ses enfants commençait à briller, tout ce cercle imposant se réglait sur le monarque, et jamais absolutisme, au milieu d'intérêts si opposés, ne fut plus entier que le sien.

Au moment de se séparer, le prince de Bavière ne put s'empêcher de revenir vers la femme dont il était idolâtre et de s'incliner devant elle.

— Je viens prendre vos derniers ordres, madame, car nous ne nous reverrons jamais, sans doute.

— Soyez heureux, monsieur, et lorsque vous règnerez sur vos peuples, accordez-leur votre clémence en mémoire des amis que vous avez ici.

— Je vais chercher la mort en Hongrie, madame, ma vie est à Versailles, je la laisse loin de moi.

— En Hongrie, monsieur! n'allez pas en Hongrie, si vous m'aimez.

— Oh! Madame, ne me faites pas croire que ma vie vous importe en quoi que ce soit, ne me trompez pas, ne me permettez pas d'emporter un espoir que rien ne justifiera et qui me rendrait fou.

— Monsieur, interrompit la princesse très-émue, on nous écoute et nos discours pourraient être mal interprétés, je ne puis que vous supplier encore de ne pas vous rendre dans ce pays, vous en saurez plus tard la raison, attendez seulement un peu.

— J'obéirai à vos ordres, madame, mais je n'en mourrai pas moins.

Monseigneur appela son beau-frère, il fallut quitter la galerie. Madame la princesse de Conti rentra chez elle et s'y enferma avec mademoiselle Chouin. Aussitôt qu'elle fut couchée, elles causèrent longuement, et la princesse trouva dans la raison éclairée de sa fille d'honneur un grand calme et un grand repos.

Mademoiselle de Blois resta toute la journée chez elle, triste et presque malheureuse de cette séparation. Le départ du prince de Bavière avait déjà effleuré son cœur, il lui sembla qu'elle restait isolée au milieu de cette cour, et son caractère changea entièrement.

Elle resta rêveuse et triste et prit dès lors une habitude qu'elle conserva pendant bien des années, celle de se promener chaque soir dans le parc aussitôt que la saison le permettait. Involontairement elle portait ses pas vers le bosquet de Diane où elle avait entendu ces paroles d'amour, si douces et si chères; elle les repassait dans sa mémoire, elle se les répétait à elle-même en se demandant si elle était condamnée à passer sa vie entière dans l'isolement, si, seule entre toutes les créatures, elle devait être déshéritée de bonheur. Ses rêveries se prolongeaient longtemps, et lorsqu'elle rentrait chez elle, ses yeux étaient rougis par les larmes. La seule compagne, la seule confidente de ses promenades était mademoiselle Chouin; la dame d'honneur dormait profondément. Un garçon bleu, gagné par la princesse, ouvrait une des portes de service, personne ne se doutait de ses mystérieuses sorties, bien innocentes sans doute, mais bien faciles à transformer, à la cour surtout.

Une nuit, le temps était beau et calme, il faisait clair de lune, tout rappelait à la princesse le jour de cette fête qu'elle regrettait malgré elle. Assise sur un banc dans son bosquet favori, bercée par le mélancolique murmure des eaux, elle regardait ces blanches statues dont elle était entourée et les comparait, dans son imagination, à autant de spectres bienveillants venant peupler pour elle le monde idéal qu'elle s'était formé.

— Vois-tu, disait-elle à mademoiselle Chouin, vois-tu ce charmant visage de pâtre qui tourne vers moi ses yeux immobiles et son chalumeau de marbre. Eh bien! je l'aime, il me plaît. Je cause avec lui, il me semble qu'il a vécu, qu'il vit encore pour moi seule et par moi. N'est-ce pas là une espèce de folie, dis-moi?

— La folie de toutes les âmes aimantes et inoccupées, madame. Folie douloureuse et chérie, qu'on ne veut pas perdre et que l'on caresse.

— Vois jusqu'à quel point je l'ai poussée tout à l'heure, j'ai cru entendre du bruit vers cette statue, j'ai cru la voir remuer, et une note plaintive est arrivée jusqu'à mon cœur.

— J'ai entendu comme Votre Altesse, madame.

— Ce n'était donc pas une illusion, j'ai peur maintenant. Si quelqu'un nous avait suivies, si on se cachait dans ce bois autour de nous?

Comme pour répondre à la princesse, le son d'une flûte jouant un air d'une douceur infinie, interrompit le silence de la nuit. Les deux femmes jetèrent un cri de surprise et se levèrent à la fois.

— Taisons-nous, murmura mademoiselle de Blois, n'interrompons pas ce charmant musicien, il ne peut être dangereux, puisqu'il s'annonce ainsi.

Elles reprirent leurs places et écoutèrent avec ravissement. A cet air en succéda un autre et ainsi de suite pendant près d'un quart d'heure. Rien n'égalait le talent de l'artiste si ce n'est l'expression touchante qu'il mettait dans sa manière. Il avait fini qu'on l'écoutait encore.

— Que peut être cet inconnu, ma mie? reprit madame la princesse de Conti. Je n'ai jamais rien ouï de semblable, et Batiste n'a pas dans son orchestre un enchanteur comme celui-là. Pour moi, je crois à du surnaturel, car personne ne peut être dans le parc à pareille heure, personne que les gardes et les jardiniers, et il n'est pas probable qu'ils sachent jouer d'un instrument aussi difficile. Cela doit être la statue.

— Dans tous les cas, madame, il faut rentrer par pru-

dence. Si c'était un homme et qu'il connût Vc
tesse, on saurait bien vite notre secret et adieu n
res promenades.

— Si c'est un homme il se taira. Il y a trop
dans sa musique pour qu'il puisse être méchar
Chouin, quelle langue que la musique! comı
pénètre jusqu'au fond du cœur! Il doit être faci
faire aimer lorsqu'on possède cette puissance
rentrons, puisqu'il se tait. Demain peut-être l
drons-nous encore.

Les deux jeunes femmes reprirent la route d
teau, et pas un mot ne fut prononcé entre elles
ce qu'elles fussent rentrées dans l'appartemen
princesse.

X

DEUX FRÈRES

Au lever de madame la princesse de Conti, la comtesse de Buri prévint Son Altesse Sérénissime que le comte de Coetquen, son chevalier d'honneur, désirant se retirer de la Cour, demandait à la princesse son autorisation pour vendre sa charge au comte de Clermont-Chatte, lequel avait déjà l'approbation du roi.

— Le comte de Clermont-Chatte? il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu, mais il m'est impossible de me rappeler la personne.

— Cela n'a rien d'étonnant, madame, M. de Clermont a quitté la France à l'époque du mariage de Votre Altesse, et n'y est pas revenu depuis.

— Où donc a-t-il passé tout ce temps?

— Dans nos établissements des Indes. Sa Majesté l'y avait envoyé en mission. Il en rapporte d'étranges récits et de grandes curiosités.

— On me le présentera demain, je suis bien aise de le voir avant de signer son brevet.

Mademoiselle de Blois venait de se rappeler le jeune courtisan dont la bonne mine l'avait frappée le jour de

ses fiançailles, et, malgré elle, cette pensée la fit rougir. Le soir, au jeu, elle chercha à reconnaître dans la foule le visage dont elle avait conservé le souvenir, elle ne l'y rencontra pas. A peine déshabillée et débarrassée des importuns, elle entraîna mademoiselle Chouin dans le parc à leur place accoutumée. Elles s'étaient assises depuis quelque minutes seulement, lorsque le concert mystérieux commença. On avait choisi les airs de l'opéra d'Atys, dont un surtout fit venir les larmes aux yeux de la princesse, tant il y avait de déchirement dans la douleur de celui qui chantait. Les paroles étaient ainsi :

Je dois bientôt quitter la vie,
Car j'ai perdu ce que j'aimais !

L'instrument le faisait entendre, pour ainsi dire.

— Ce doit être un amant malheureux, mignonne, dit la princesse. Il faut qu'il ait bien souffert.

— Mon Dieu ! madame, je me meurs de peur, c'est l'âme de quelque pauvre amoureux qui erre dans ces bosquets. Personne à la cour ne possède un talent semblable, on le saurait, il se donnerait de garde de ne pas le montrer. Votre Altesse a raison; il y a là du surnaturel.

— Eh bien ! je le voudrais, je t'assure. Il me serait pénible d'imaginer que c'est un homme trompeur et léger qui vient de m'émouvoir ainsi.

— C'est un malheureux, madame, il n'en faut pas douter. Les hommes, comme le dit Votre Altesse, n'ont de cœur que lorsqu'ils souffrent.

— C'est une cruelle chose pourtant, ma belle, une triste condition de la vie. On ne peut être heureux lorsqu'on n'aime pas, on est toujours malheureux quand on aime.

— Hélas ! oui, madame, et malgré cela on veut aimer.

Le lendemain, à l'heure des audiences de madame la princesse de Conti, l'huissier introduisait le comte

de Clermont-Chatte. C'était un grand jeune homme de vingt-sept ans à peu près, admirablement beau de visage et de taille. Il régnait dans sa toilette un luxe et une élégance d'une recherche sans pareille. Il avait surtout ce qui s'appelait alors un grand air, ce que l'on trouve bien rarement aujourd'hui, même chez les gens de naissance et de rang, c'est une tradition presque perdue.

La princesse le reconnut alors, et il y eut dans sa pensée comme une espèce de gêne, qui se refléta jusque sur ses manières. Elle se remit néanmoins assez promptement, et adressa au comte quelques phrases polies. Les princes ont le secret de ces mots à effet, presque toujours vides de sens et d'intérêt, avec lesquels ils séduisent. Leur éducation leur apprend à flatter les courtisans et à être flattés par eux, les plus médiocres même excellent dans cette science, l'amour-propre est le meilleur des maîtres.

— Vous avez vu de bien beaux pays, monsieur, et vous en rapportez, dit-on, de merveilleux récits.

— Oui, madame, et Votre Altesse sérénissime ne se doute guères du culte qu'on lui rend dans ces contrées.

— J'y suis probablement inconnue, et si quelque chose de la France arrive jusqu'à ces peuples barbares, ce ne peut être que le bruit de la gloire du roi.

— La gloire du roi retentit dans tout l'univers, mais le nom de madame brille d'un éclat plus grand encore, s'il m'est permis de le dire.

— Et comment donc cela? reprit mademoiselle de Blois d'un air réservé.

— Oui, madame, un voyageur français, jaloux apparemment de faire admirer aux deux hémisphères la beauté de l'auguste fille de Louis le Grand, avait emporté de Paris un portrait de Son Altesse Sérénissime madame la princesse de Conti, le portrait lui fut enlevé par l'ordre du roi de Lahore, auquel il avait eu l'imprudence de le montrer, et maintenant il est élevé à la place de l'idole dans la principale pagode de l'em-

pire. On lui adresse des hommages divins, on lui présente des victimes, les jeunes Indiennes lui offrent leurs sacrifices.

— Ceci est assurément une plaisanterie, monsieur, ou une fiction de voyageur.

— Ceci, madame, est une vérité, j'en donne ma parole d'honneur à Votre Altesse. J'ai vu la pagode et la divinité.

— Nous connaissons les exagérations de l'éloignement monsieur, et je vous assure que mon rang de déesse me semble bien peu de chose, vu de cette distance.

La fille de Louis XIV coupa court à cet entretien par quelques questions sur la charge dont M. de Clermont voulait devenir titulaire, puis elle termina l'audience en lui accordant l'autorisation demandée.

Mademoiselle Chouin fut alors appelée, sans savoir pourquoi, la princesse avait besoin d'une conversation intime, il fallait qu'elle pensât tout haut, et cependant elle avait presque honte de sa pensée. Les cœurs jeunes et passionnés sont ainsi pleins de contradiction. Lorsqu'on peut expliquer tout ce qu'on sent, c'est qu'on a payé bien cher cette lumière, c'est que chaque découverte a été achetée par un coup de poignard. La princesse raconta à mademoiselle Chouin son apothéose, sans parler toutefois de celui qui la lui avait apprise autrement que comme d'une gazette.

— Comment, madame, ce beau M. de Clermont a osé dire cela à Votre Altesse! Voyez ce que c'est que la beauté : tous les courtisans le pensent, mais pas un ne le montre à madame.

— Je vois, Chouin, que vous êtes de mon avis et que vous prenez toute cette histoire pour une flatterie.

— Sans aucun doute, madame. Non pas que la beauté de Votre Altesse ne mérite des autels mieux placés qu'à Lahore, mais qui donc, je vous prie, aurait porté le portrait de madame aux Grandes-Indes? D'abord qu'est-ce qui va aux Grandes-Indes?

— M. de Clermont-Chatte apparemment, puisqu'il en arrive, répliqua vivement la princesse.

Elle s'arrêta tout à coup et rougit. L'idée qu'il était lui-même le voyageur se présenta à son imagination.

— Cessons cette folie, Chouin, et parlons de notre musicien. Je donnerais beaucoup pour le connaître.

— Le mystère pique la curiosité, madame, peut-être est-ce un homme bien vulgaire.

— Si je faisais cacher ce soir un laquais dans le parc?

— Oh! madame, gardez-vous-en bien. Un laquais serait indiscret et le roi apprendrait nos promenades, on nous enfermerait chaque nuit.

— Madame de Buri en est très-capable. C'est cependant piquant d'être intriguée ainsi au milieu de la cour de France, sans qu'il soit possible de découvrir comment cela se passe.

— Si madame voulait me croire elle n'en demanderait pas davantage.

— Monseigneur le dauphin, dit l'huissier de service, en ouvrant les deux battants de la porte.

Mademoiselle Chouin s'échappa par une porte dérobée.

— Je fais fuir une de vos dames, ma sœur, je ne me croyais pas si effroyable.

— Monseigneur, c'est le respect! répliqua la princesse en riant.

— Et qui est cette belle respectueuse?

— Mademoiselle Chouin, monseigneur.

— Oh! cette grosse et fraîche Hébé. Eh bien! elle a tort de me fuir, car je ne la fuirais pas.

— Chut! monseigneur, si madame de Buri vous entendait!

— Cette Buri est un vrai dragon en jupon, encore pire que madame de Richelieu chez la dauphine. Et cependant celle-là aussi surpasse toutes les duègnes espagnoles. Je voulais justement vous conter un bon tour de sa façon. Elle a avisé, je ne sais comment, car elle ne sort jamais, elle a avisé donc un pauvre diable

qui chaque nuit chante dans le parc son amoureux martyre sur un flageolet ou une flûte, n'importe. Elle a prétendu que cette déclaration musicale devait s'adresser à la princesse, elle en a fait son rapport au roi et on doit ce soir faire cacher des gardes suisses pour surprendre le malheureux Égipan. Madame la dauphine a eu beau prier, beau supplier, moi de même, elle n'en a tenu compte, elle a l'ordre du roi et elle l'exécutera. Je donnerais cent louis pour qu'elle surprenne un marmiton en bonne fortune avec une jardinière.

La princesse rougit beaucoup pendant ce récit, M. le dauphin ne s'en aperçut pas. Il reprit :

— Que pensez-vous de cela, madame ?

— Je pense, monseigneur, que madame de Richelieu se mêle de ce qui ne la regarde pas, et qu'elle va peut-être compromettre quelqu'un avec sa police.

— Si cela arrive nous rirons, madame. Je gage que mon cousin de Conti l'approuverait. A propos, quand part-il ?

— Très-incessamment, après-demain, je crois.

— Nous ferons sa paix avec le roi, il a raison de s'en aller en Hongrie. Les jeunes princes se gâtent dans l'inaction.

— Je crains bien que Sa Majesté ne pardonne pas, et j'ai retenu mon frère.

— Quoi ! interrompit M. le dauphin évidemment troublé, le duc de Vermandois n'accompagne pas le prince de Conti, vous en êtes certaine ?

— Mon frère m'en a donné sa parole, et j'y compte.

— Vous avez tort, madame, de l'en empêcher, rien ne saurait être mieux pour lui.

— Monseigneur m'étonne en me parlant de la sorte. Mon frère serait perdu s'il désobéissait au roi, il n'y aurait pour lui aucune grâce à espérer.

— Et pourquoi ? le roi est père, il finirait par s'apaiser.

— Le roi est roi, monseigneur, lorsqu'il le veut il

oublie le père. Votre Altesse le sait mieux que personne.

— Oui, mais je suis dauphin, et c'est là surtout ce que le roi n'oublie pas. Depuis qu'il se laisse dominer par madame de Maintenon, cette ambitieuse dévote, qui en viendra à gouverner la France, il m'éloigne plus que jamais des affaires et de son intimité. Cette pauvre madame de Montespan a nourri là un serpent dans son sein, il l'étouffera. Je ne lui donne pas un an à rester à la cour.

— Madame de Montespan trouve sa pareille, monseigneur, vous n'ignorez pas qu'en semblable occasion, elle a fait autrefois la même chose.

— Oh ! madame, ceci ne se ressemble pas. Elle a accepté les hommages du roi, elle ne les a pas ménagés avec cette politique infernale qui refuse et accorde en proportion de ce qu'elle veut obtenir. Je déteste cette femme et je sens que je la haïrai toujours.

— Vous ne savez pas haïr, Monseigneur, votre âme est trop grande et trop belle.

Au moment où la princesse disait ces mots, la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et M. le duc de Vermandois entra sans être annoncé. Il était pâle comme un spectre, ses vêtements en désordre et couverts de poussière, la sueur qui tombait de son front, indiquaient et une course précipitée et une émotion plus qu'ordinaire. Aussitôt qu'il aperçut monseigneur, il marcha vers lui sans s'inquiéter de madame la princesse de Conti, qu'il ne voyait pas même peut-être.

— Monsieur, lui dit-il, je viens de chez vous, on m'a dit que vous étiez ici. Il faut que je vous parle; ma sœur, laissez-nous.

— Que signifie cela, monsieur ? demanda M. le dauphin, oubliez-vous chez qui vous êtes, à qui vous vous adressez ? êtes-vous ivre enfin ?

— Je ne suis pas ivre, monsieur, et vous n'ignorez pas de quoi il s'agit. Vous ne voulez pas plus que moi sans doute que nous nous expliquions devant madame

la princesse de Conti, ordonnez-lui donc de rentrer chez elle.

— Je ne vous demande aucune explication et je n'en attends aucune de vous, poursuivit M. le dauphin avec hauteur, je vous quitte la place et vous devez m'en remercier, monsieur, c'est plus que vous ne pouviez attendre de ma bonté.

— Et moi, monsieur, je veux que nous nous expliquions, s'écria le jeune prince en se jetant devant la porte, vous ne sortirez pas d'ici sans cela.

— Mon frère, vous manquez de respect à monseigneur, vous vous égarez, poursuivit la princesse.

— Laissez-nous, madame, vous dis-je, et n'excitez pas ma colère, je ne sais à quelle extrémité elle me porterait.

Monseigneur comprit qu'il ne pouvait éviter la scène; il tenait à garder son sang-froid pour montrer sa supériorité, il tenait surtout à ce que la princesse ignorât le sujet de la querelle; il lui prit la main et la conduisit vers sa chambre à coucher.

— Entrez là, ma sœur, je vais entendre ce jeune insensé, puisqu'il l'exige absolument; je suis sûr que quelques minutes de conversation éclairciront tout, et nous vous rappellerons aussitôt, soyez tranquille.

— Monseigneur, répétait la jeune femme en s'en allant, n'oubliez pas qu'il est votre frère, Louis, n'oubliez pas qu'il doit être votre roi.

Aussitôt que la portière fut abaissée derrière elle, M. le dauphin montra un siége à M. le duc de Vermandois.

— Je vous écoute, monsieur, lui dit-il froidement.

Le prince le regardait étonné de tant de sang-froid, et dominé malgré lui par la dignité empreinte dans tous les traits du fils de Louis-le-Grand. Mais bientôt sa colère reprenant le dessus, il repoussa la chaise qui lui était offerte.

— Dites-moi, monsieur, comment on appelle à la

cour celui qui se rend coupable d'une infâme trahison envers son frère?

— On l'appelle, monsieur, un traître et un infâme.

— Et lequel de ces noms voulez-vous porter, monsieur?

— Monsieur! s'écria le dauphin en se levant rouge d'indignation, monsieur, prenez garde à vous!

— Je vous le répète, monsieur voulez-vous être appelé traître ou infâme?

Monseigneur ne répondit pas, sa colère s'était apaisée sur-le-champ, son visage exprimait une sorte de compassion mélancolique. Il leva lentement les yeux sur son frère, et d'un signe majestueux lui coupant la parole au moment où il préparait sans doute quelque nouvelle injure, il se rapprocha de lui.

— Monsieur, lui dit-il, pas un mot de plus, c'est assez, ce serait trop si je n'étais pas votre frère. Je sais pourquoi vous jouez ainsi tout votre avenir, et, de bonne foi, cela en vaut-il la peine? Vous avez séduit une jeune fille d'un caractère indigne de vous. Vous l'avez aimée d'une passion folle; cette jeune fille n'avait d'autre amour que l'ambition et la coquetterie; je l'ai vue, elle a cherché à me plaire parce que je suis l'héritier du trône, que j'ai de grandes richesses, et que je pouvais mieux que vous satisfaire ses fantaisies. Elle vous a délaissé pour moi, parce que je l'ai payée plus cher, ainsi que je viens de vous le dire, et non parce qu'elle m'aimait mieux. Je vous le demande, une pareille femme doit-elle amener entre deux frères une collision semblable? Faut-il, pour celle qui vous a oublié, oublier à votre tour ce que nous sommes l'un à l'autre et ce que je puis être un jour pour vous?

La modération de ces paroles domina quelques instants la fureur du prince et changea les dispositions de son âme.

— Oh! que vous parlez bien en dauphin de France, monsieur, dit-il avec des larmes dans les yeux. Comme votre vie est belle! comme l'abandon d'un objet aimé

est peu de chose pour vous ! Vous avez tant de courtisans, tant de gens qui vous sont dévoués, vous avez une femme, une famille, un père et une mère qui vous chérissent. Si, comme moi, pauvre enfant déshérité d'affection, vous aviez placé toute votre tendresse, toute votre âme sur la tête d'une femme, si cette femme vous avait entraîné au point de lui promettre la foi du mariage, et si un jour, entrant chez cette femme sans être attendu, vous la trouviez parée des présents d'un autre, si vous voyiez dans sa main un billet d'un autre qui ne vous laissât pas de doutes sur l'infidélité de cette femme, et que cet autre qui vous aurait enlevé votre seul bien en ce monde fût votre frère, si tout cela vous était arrivé, monsieur, oh ! vous comprendriez mon désespoir, et vous ne diriez pas : cela n'en vaut pas la peine !

Le dauphin était essentiellement bon et pitoyable; en voyant cette douleur si vraie, si profondément sentie, il eut un remords de ce qu'il avait regardé jusque-là comme une plaisanterie de franc jeu.

— Mon frère, c'était la première fois qu'il donnait ce titre à qui que ce fût, mon frère, je ne savais pas que cette fille fût pour vous d'un aussi grand prix, sans cela je n'y aurais jamais songé, je vous le jure.

— Oui, vous l'avez prise comme une distraction de prince, comme un joujou, répliqua amèrement le jeune homme; c'était encore beaucoup d'honneur pour elle.

— Je l'ai prise comme elle mérite de l'être, monsieur, comme on devrait toujours prendre ces sortes de créatures, si dangereuses pour les seigneurs de votre âge lorsqu'ils n'ont pas le bon esprit de juger sainement leur position respective.

Il y a dans le cœur humain d'étranges cordes. Quand nous aimons réellement, nous ne voulons permettre à qui que ce soit de nous dire ce que nous ne savons que trop nous-même. Ainsi le moindre mot sur notre idole, dont nous connaissons l'indignité, dont nous venons de publier les vices et les infidélités, nous semble alors une offense mortelle. Il en fut ainsi du duc de Ver-

mandois. Il était certain de l'indignité de sa maîtresse, il l'avait vue, il avouait qu'elle s'était vendue à M. le dauphin, il se révolta contre le mépris avec lequel monseigneur parlait de sa conquête.

— Il se peut, monsieur, que mademoiselle de Rechecourt ait des torts envers moi, mais cela me regarde seul, et je ne souffrirai jamais qu'elle soit insultée, je vous prie de vous le rappeler.

Monseigneur, qui ne voulait pas exciter ce jeune fou, tourna la chose en plaisanterie.

— De mieux en mieux! Prenez maintenant une lance et guerroyez par les chemins pour soutenir l'honneur de votre belle. Vous avez beaucoup à faire, je vous en avertis. Je ne suis pas le seul qui l'attaque : la liste en est nombreuse, et l'on cite entre autres un magnifique collier de perles auquel mon oncle d'Orléans ne serait pas étranger.

— De par le ciel, monsieur, s'écria le jeune homme en s'élançant vers le prince, de par le ciel, monsieur, cela n'est pas.

— Cela est, monsieur, reprit avec fierté le dauphin, dont la patience commençait à se lasser, et je vous trouve bien osé de me donner ainsi un démenti.

— Puissé-je vous en donner cent, monsieur, car ce que vous dites est cent fois calomnieux.

— Vous m'insultez, monsieur le duc de Vermandois.

— Eh bien! oui, monsieur, je vous insulte, je vous insulte à dessein, car je vous hais, car je voudrais vous forcer à m'en demander raison. Si vous n'êtes pas un lâche, vous le ferez, et quoique nous soyons sans témoins, je saurai bien vous y forcer.

— Insensé! vous jouez votre tête, revenez à vous.

— De la pitié! du ménagement! dernière injure. Vous ne voyez donc pas qu'il me faut une vengeance de vous qui avez souillé la femme que j'aime, et par vos caresses et par vos plaisanteries, vous ne voyez donc pas que rien ne me coûtera pour cela, que je vous

y contraindrai, que vous aurez beau vous retrancher derrière votre grandeur...

— Vous m'assassinerez alors, monsieur, car rien ne me forcera à me défendre contre vous.

— Oh ! oui, je le comprends, je ne suis qu'un bâtard, et par cela même indigne de croiser le fer avec Votre Altesse Royale. Ah ! rien ne vous y forcera !

— Rien.

— Rien ? reprit-il avec un rire effrayant.

— Absolument rien.

— Pas même cela ?

Et, s'approchant du fils de Louis XIV, il lui donna un soufflet dont le bruit retentit dans toute la chambre.

Le premier mouvement de Monseigneur fut de tirer son épée et de s'en servir, le duc de Vermandois avait déjà la sienne en main, lorsque madame la princesse de Conti, effrayée des éclats de voix qu'elle avait entendus, se précipita dans le salon et fut bientôt entre les combattants.

— Monseigneur, mon frère ! répétait-elle en allant de l'un à l'autre, qu'y a-t-il, au nom du Ciel ? qu'est-il arrivé ? pourquoi ces armes, cette colère ?

Ainsi que je l'ai répété plusieurs fois, M. le dauphin avait un noble et généreux caractère : ennemi de l'étiquette et de la grandeur autant que son père en était entiché, il aurait préféré être un bon bourgeois de Paris, libre de s'amuser, de rire avec de joyeux compagnons, à toutes les pompes de Versailles. Son esprit, sans être brillant, était juste et il comprit qu'il ne pouvait se trouver offensé, puisqu'il lui était interdit de demander une réparation sans perdre son adversaire. Un mot de lui et son frère périssait sur l'échafaud, le roi eût été inflexible. Cependant le sang d'Henri IV bouillonna encore quelques instants dans ses veines à l'idée de l'outrage qu'il avait reçu, il eut quelque peine à dominer son ressentiment, et il y eut, pendant plusieurs secondes, un combat acharné entre sa générosité et sa colère, enfin la clémence l'emporta.

— Taisez-vous, madame, n'appelez personne ici, que nul ne pénètre le secret de cet entretien, si vous aimez votre frère, si vous m'aimez.

— Monseigneur.... ayez pitié de sa jeunesse, qu'a-t-il fait ? s'il vous a manqué, excusez-le, il n'est souvent pas maître de lui.

— Ne craignez rien, madame, il est sauvé. Un instant plus tard si je ne l'avais pas désarmé, il voulait attenter à sa vie, car le malheureux enfant a la tête perdue de l'infidélité de sa maîtresse.

— Louis, s'écria la princesse en se jetant dans les bras de son frère, vous ne pensiez donc ni à moi ni à notre mère ?

Le bon dauphin en faisant ce mensonge rougit jusqu'aux cheveux.

— Monsieur, dit-il, croyez-vous qu'il y ait des occasions où le dauphin de France voudrait avoir la liberté d'un simple gentilhomme ?

Peu à peu, le sentiment de sa bonne action reprenant le dessus, il ajouta :

— Comme le dauphin de France a des devoirs plus étendus que les autres, il a aussi de plus grands droits. Celui de la clémence est le premier de tous, et il ne saurait y renoncer : je vous donne ma parole que jamais le roi, jamais personne ne saura le mouvement de désespoir auquel vous vous êtes abandonné. Vous pouvez reprendre votre épée.

L'arme de M. le duc de Vermandois s'était échappée de sa main aussitôt que l'exclamation de sa sœur lui avait montré l'énormité de sa faute. Les yeux baissés vers la terre, la tête inclinée, il comprenait à peine les paroles du dauphin, ces derniers mots lui en révélèrent toute la noblesse. En se baissant pour ramasser son épée, ses genoux se ployèrent involontairement, sa tête s'inclina encore davantage, et il se trouva devant son frère dans l'attitude de la prière et du repentir.

— Relevez-vous, relevez-vous, monsieur, je ne me

souviens plus de rien. Cependant il me faut une réparation, et celle-là, je l'exige de votre honneur.

— Laquelle, monseigneur, je suis prêt à toutes.

— Vous allez remettre dans le fourreau cette arme, avec laquelle vous vouliez répandre *votre propre sang*, et vous me promettrez de ne la retirer jamais que pour le service du roi ou pour la défense d'une bonne cause.

— Je le jure, monseigneur.

— C'est bien. Si vous avez à cœur votre renommée, vous ne reverrez plus la personne qui vous a conduit à de si fâcheuses extrémités : vengez-vous par le mépris. Je n'ai pas besoin de vous assurer que pour moi je n'en entendrai plus parler.

— Monseigneur, veut-il me permettre de lui adresser une prière?

— Parlez, monsieur.

— Son Altesse Royale comprendra facilement combien le séjour de la cour et celui de Paris me seront odieux désormais. Je n'oserai plus paraître devant ceux que j'ai offensés et dont la généreuse...

— Bien, bien, monsieur, ensuite?

— Je ne dois, je ne peux plus revoir celle qui m'a égaré, il faut que je parte, je suivrai mes cousins de Conti à l'armée de Hongrie.

— Mon frère, et le roi!

— Je voulais supplier monseigneur d'intercéder pour moi auprès de lui, de m'obtenir son indulgence, lorsque je serai parti. J'espère me conduire de manière à montrer de quel sang je sors et à ne pas faire honte au nom de Bourbon que je suis si fier de porter.

— Bien, monsieur, j'aime à vous voir dans ces dispositions, et si le roi daigne m'en croire, vous serez bientôt rentré en grâce auprès de lui.

— Vous me comblez, monseigneur, répondit le duc de Vermandois, une larme dans les yeux.

— Le prince de Conti partant dans la nuit d'après-demain, il ne vous reste que le temps de faire vos préparatifs. Je reçois ici vos adieux, il vaut mieux que

vous ne vous présentiez pas chez moi. Vous avez une grande tache à effacer, qu'à votre retour elle soit cachée sous les lauriers.

— Elle sera couverte de mon sang, monseigneur.

M. le dauphin fit un signe amical de la main et quitta l'appartement. Il avait repris à la fin de cette scène toute la dignité de son père. Madame la princesse de Conti, interdite et tremblante, le suivit jusqu'à l'antichambre ; il la congédia en cherchant à la rassurer. Rentrée chez elle, elle trouva son frère appuyé contre la cheminée, et triste.

— Ma sœur, lui dit-il, je ne reviendrai pas de cette guerre ; il s'est passé aujourd'hui de telles choses, que je ne puis rester en ce monde.

— Et quoi donc, Louis ? Vous me faites mourir !

— J'ai donné un soufflet à M. le Dauphin ! Vous comprenez qu'un pareil affront veut du sang, et que je ne puis plus me trouver en face de monseigneur : vous comprenez pourquoi il m'a interdit sa présence.

Madame la princesse de Conti, étourdie de cette énormité, tomba sur un fauteuil ; elle ne trouva pas une parole.

XI

CROISADE

Madame la princesse de Conti avait été si profondément blessée de la scène du matin, qu'elle ne put se lever de la journée, ni paraître au jeu. Par conséquent sa promenade secrète n'eut pas lieu ce jour-là. Mademoiselle Chouin ne fut point admise auprès de son lit; et si la jeune femme donna une pensée au musicien nocturne, elle fut bientôt étouffée par les inquiétudes que lui causa son frère. Elle eut avec lui une longue conversation dans laquelle il lui raconta les détails de sa funeste liaison : elle écouta avidement ce récit passionné, et il révéla à son cœur bien des choses qu'elle ignorait encore.

— Mais, Louis, disait-elle, comment avez-vous pu sacrifier à cette fille et votre avenir et la tendresse du roi ?

— Parce que je l'aimais follement.

— Vous voyez où ce sentiment vous a conduit, et à présent que vous ne l'avez plus, vous en rougissez apparemment.

— Je l'ai toujours, Louise, et c'est là mon malheur.

— Comment, reprit-elle au comble de la surprise, comment, après ce qu'elle a fait, après sa perfidie, vous l'aimez encore ?

— Plus que jamais ; et je ne la reverrai plus, car si je ne la tuais pas, je lui pardonnerais, et je ne veux ni l'un ni l'autre.

— La tuer ! tuer une femme ! mais c'est un crime affreux !

— Pauvre sœur, vous croyez avoir aimé ; vous ne vous en doutez même pas.

— Cela se peut, mon frère, je ne conçois pas qu'on tue sa maîtresse, encore moins qu'on lui pardonne une semblable infidélité ; le mépris seul me paraît possible dans la position où vous êtes.

M. le prince de Conti, que mademoiselle de Blois avait fait mander, arriva en sortant de chez monseigneur : il avait appris de lui la résolution de M. le duc de Vermandois, et, sans en connaître la raison, il l'approuva.

— Je vous recommande mon frère, dit la princesse ; je vous le recommande, monsieur, comme ce que j'ai de plus cher au monde. Je ne vous cache pas qu'il part désespéré ; il veut trouver sur un champ de bataille la fin de ses douleurs. Veillez sur lui, retirez-lui cette funeste résolution ; faites-lui comprendre qu'il doit vivre avec ses chagrins, qu'il est aimé, puisque sa mort plongerait dans le deuil un pauvre cœur isolé dans ce monde, qui n'a que lui pour tout bien et pour toute affection.

— Ma sœur, interrompit M. de Vermandois, vous êtes injuste, vous l'êtes surtout pour notre mère, dont l'amour fut si éprouvé, vous l'êtes pour le roi, pour tout le monde, car tout le monde vous aime.

— Oui, reprit la jeune femme éclatant en sanglots, oui, vous allez partir tous les deux, vous me laissez seule en face de cette cour où tant d'écueils m'attendent sans doute : vous me quittez avec des résolutions funestes, avec des pressentiments cruels. Je vous re-

commande l'un à l'autre ; soutenez-vous, soignez-vous mutuellement : Armand, si vous voulez que je croie à votre amour ; Louis, si vous voulez que je vive.

M. le prince de Conti fut au comble de la joie. Cette marque de tendresse à laquelle il s'attendait si peu le transporta au ciel. Il y a un sentiment inconnu aux hommes et qui les égare souvent dans les jugements qu'ils portent sur nous, c'est ce besoin de soutien que nous éprouvons toutes ; c'est l'horrible douleur de l'isolement contre laquelle nous n'avons pas de force. Mademoiselle de Blois était sous l'empire d'un de ces moments. Elle devinait par intuition combien l'absence de son mari et de son frère la laisserait abandonnée, et elle reculait devant cette crainte.

Pendant le reste de la nuit elle ne put trouver le sommeil. Elle repassa dans son imagination ce qu'elle avait entendu, ce qu'elle avait vu, et elle chercha à s'en rendre compte, avec son expérience de jeune fille. Tout lui sembla inexplicable. Son cœur battait à la découverte de cette passion si extrême à peine entrevue par elle. Elle se sentit un irrésistible désir d'aimer et d'être aimée ainsi. Ses regrets prirent alors plus de puissance, et elle murmura presque contre sa destinée qui lui interdisait jusqu'à cet espoir.

Le lendemain elle voulut aller à la messe, afin d'écarter les soupçons du roi. Elle sortit de sa chambre pâle et triste et trouva son service qui l'attendait. Le comte de Clermont-Chatte entrait en exercice. Il était mis d'un air miraculeux, et certes jamais plus beau chevalier d'honneur n'occupa cette place près d'une plus belle princesse. Mademoiselle de Blois rougit malgré elle en l'apercevant. Il la salua avec un grave et triste respect.

A la messe il y eut quelques chuchotements parmi les filles, madame de Buri les apaisa par son regard sévère, néanmoins la princesse s'en aperçut, et dès qu'elle fut rentrée elle en demanda la raison. Mademoiselle Chouin s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— C'est, madame, qu'on a découvert notre musicien.

— Comment cela, répliqua vivement la jeune femme.

— Madame de Richelieu l'a fait saisir, et jugez de son étonnement, c'est un homme de qualité, un homme de la cour.

— Vraiment?

— Un homme attaché à la maison de Votre Altesse Sérénissime.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— Le comte de Clermont-Chatte lui-même.

— Et qu'allait-il faire ainsi la nuit dans le parc? Il y avait sans doute quelque rendez-vous?

— Voilà justement ce que l'on ne sait pas. Madame de Richelieu le prenait pour un amoureux de madame la dauphine, elle l'a interrogé, il a répondu qu'il aimait à jouer de la flûte la nuit près des jets d'eau et des bosquets, qu'il n'avait pas d'autre but que celui-là, qu'il ne croyait faire aucun mal en se donnant ce plaisir, mais qu'il y renoncerait volontiers si on y trouvait le moindre inconvénient.

— Voilà tout?

— Oui, madame.

— Et le roi a-t-il été prévenu?

— Je le crois bien, M. le dauphin aussi. Madame de Richelieu a voulu faire la duchesse de Navailles au petit pied.

— Qu'a dit le roi?

— Il a interrogé lui-même le comte, madame, et après cette conversation, il a assuré aux dames que c'était une pure plaisanterie qui ne valait pas la peine d'être prise au sérieux, que M. de Clermont lui avait donné des raisons excellentes, qu'il n'avait rien perdu de sa faveur, seulement il le priait de faire de la musique ailleurs que dans le parc de Versailles.

— Et monseigneur?

— Monseigneur a ri.

— Allons, ma pauvre Chouin, nous voilà privées de

notre joli concert, en vérité, c'est dommage, reprit mademoiselle de Blois après un instant de silence.

— Madame peut se donner ce plaisir-là chez elle, M. de Clermont sera trop heureux.

— Oh ! ce ne serait pas la même chose.

L'entretien en resta là, mais non l'imagination de la jeune femme. Quelque chose lui disait que son chevalier d'honneur n'allait pas ainsi la nuit dans les bosquets pour le seul agrément de jouer de la flûte. Elle sentit qu'un autre motif l'y attirait sans doute, et elle se mit à en chercher l'objet. Qu'il fût amoureux, c'était certain ; de qui ? Il y avait à la cour tant de femmes jeunes et charmantes ! Elle songea alors à l'histoire de la pagode, aux regards tristes qu'il jetait sur elle, à l'empressement qu'il avait montré de se rapprocher de sa personne, car il avait payé la charge de M. de Coetquen deux fois sa valeur. Puis il allait dans le parc à l'heure de sa promenade, il jouait des airs passionnés et craintifs, il ne s'occupait de nulle autre ; c'était donc elle peut-être.

— Qu'importe ! répondit-elle avec un grand soupir, est-ce que je puis m'occuper de ces choses-là ?

M. le prince de Conti passa cette journée auprès de sa femme ; il était malheureux de son départ, tout en en comprenant la nécessité. Sa position à la cour et dans son ménage n'était plus tenable. Sa femme avait maintenu jusque-là la mauvaise humeur du roi, mais il ne fallait qu'une circonstance pour la faire éclater dans toute sa force. M. le prince de la Roche-sur-Yon, tout à l'idée de sa gloire, n'emportait aucuns regrets ; il aspirait aux succès de son oncle le grand Condé, et celui-ci, charmé de retrouver son ardeur belliqueuse dans un prince de son sang, se plaisait à encourager son innocente rébellion.

— Ne pleurez pas, ma sœur, disait-il à mademoiselle de Blois, Conti, Vermandois et moi nous reviendrons couverts de lauriers, et de lauriers conquis sur les infidèles encore, sur les Turcs, vous verrez quel ef-

fet cela produira. C'est presque une croisade. Qui a combattu les Turcs à la cour ? personne, ni M. le prince, ni M. de Turenne de son vivant. Et quel pays nous allons voir ! le Danube, le Pruth, toutes ces rivières que l'on ne connaît pas. J'en ferai de beaux contes pour ma part.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, d'être si gai.

— Je sais qu'à la place de mon frère, je ne consentirais pas à quitter une femme telle que vous pour tout l'empire ottoman réuni. Je sais aussi, il est vrai, que si j'étais à sa place...

— Que Dieu vous accompagne tous, interrompit vivement la princesse. Je suis inquiète de mon frère. Il devait être ici à six heures, il en est huit. Il est sorti à midi pour quelques préparatifs indispensables, pourvu qu'il ne soit pas allé à Paris ! S'il a cherché cette fille tout est perdu !

— Il ne peut pas reculer à présent, il viendra avec nous, il s'y est engagé d'honneur. A-t-il vu madame la duchesse de La Vallière ?

— Il l'a vue hier, mais il ne lui a pas confié son dessein, la pauvre mère ! Cette tâche m'est réservée.

A dix heures du soir le duc de Vermandois revint pâle et défait comme après une grande maladie. Le départ était fixé à deux heures du matin. Madame la princesse de Conti se précipita à sa rencontre, car son inquiétude était extrême. Elle l'interrogea avec toute sa tendresse, il ne répondit d'abord rien, enfin vaincu, brisé par tant d'émotions diverses si longtemps contenues, il se jeta dans ses bras en sanglotant. Les deux princes de Conti respectèrent cette douleur et passèrent dans la chambà côté.

— Louise, s'écria le malheurenx jeune homme, au milieu de ses larmes, Louise je ne l'ai pas revue, je ne la reverrai pas, je vais me faire tuer, vous au moins gardez mon souvenir !

— Mais d'où venez-vous ! qu'avez-vous fait depuis ce matin, Louis ? pourquoi m'avoir tourmentée ainsi ?

— Je viens comme un misérable insensé d'errer autour de sa demeure, je ne voulais pas y entrer, mais j'espérais qu'elle sortirait, que je l'apercevrais encore une fois. Elle ne s'est pas montrée : alors je n'ai plus été maître de moi, je suis entré. Hélas ! on m'a dit heureusement qu'elle était partie hier lorsque je l'ai eu quittée et que personne ne savait de quel côté elle se dirigeait. Il m'a semblé alors qu'on m'arrachait la vie, et jamais je ne ferai à l'honneur un plus grand sacrifice qu'en renonçant à la poursuivre.

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc qu'une semblable passion !

— C'est l'amour, l'amour vrai, l'amour complet, l'amour qui perd, qui détruit toute l'existence de celui qui l'éprouve ainsi. Oh ! c'est une horrible chose, voyez-vous, c'est un fléau, c'est un malheur, c'est presque un crime. Aussi je veux mourir, car si je vivais je serais capable de tout. Le roi ne me retiendrait même pas. Que lui dois-je tant à ce père qui ne m'a jamais souri, qui ne m'a jamais caressé ? Il m'a mis sur le front une marque déshonorante, il m'a fait bâtard. Je ne suis rien en France. Le dernier gentilhomme qui porte le nom de ses ancêtres a le droit de m'insulter s'il en a le courage.

— Vous le disiez hier vous-même, mon frère, vous portez le nom de Bourbon, il est assez beau, ce me semble, pour ne rien envier à personne.

— On me l'a jeté comme une aumône, ce nom, ma sœur, on peut me le reprendre, car il ne m'appartient pas. Je suis fils de mademoiselle de la Beaume-le-Blanc de La Vallière, voilà tout.

— Le fils d'une sainte et de Louis le Grand, n'est-ce pas assez ?

— C'est assez pour vous, madame la princesse de Conti, princesse du sang aujourd'hui et qui n'avez gardé d'illégitime que l'affection de votre père. Ce n'est pas assez pour moi, duc de Vermandois, qui n'ai ni état, ni fortune indépendante, pour moi dont le père

me repousse, et dont la mère pleure ma naissance : pour moi qu'*elle* a si indignement trahi.

Ce furent ensuite des sanglots, des cris déchirants, de ces désespoirs affreux que rien ne calme et que rien n'exprime ; ce fut ce complet découragement, lequel ne peut avoir de terme que la mort. Mademoiselle de Blois partagea sans les comprendre toutes les impressions de son frère. Ces deux êtres jeunes, naïfs, aimants, sentirent en ce moment tout ce qu'ils étaient l'un pour l'autre et jamais larmes plus sincères ne furent recueillies par un cœur plus dévoué.

L'heure du départ arriva. M. le prince de Conti se jeta aux genoux de la princesse, plus malheureux encore, si c'est possible, que M. le duc de Vermandois. Il jura à sa charmante femme qu'il reviendrait digne de son amour, qu'il l'aimerait toute sa vie; quant à elle, brisée de ses émotions successives, elle s'évanouit et ses femmes la transportèrent sur son lit au moment où les princes sortirent de l'appartement.

Le reste de la nuit se passa en convulsions. Madame de Buri, au comble de l'étonnement, elle qui n'avait jamais rien senti, engagea néanmoins la princesse à se faire violence et à se rendre à la chapelle.

— Car si Son Altesse Sérénissime laisse prévenir le roi par les bruits publics, il ne pardonnera ni à elle, ni à M. le prince de Conti.

— Vous avez raison, madame, je me lèverai. Envoyez, je vous prie, chez M. le prince : il m'a promis de m'accompagner dans cette occasion, afin de détourner de concert la colère de Sa Majesté, si c'est possible.

— Un des laquais de la maison de Condé est depuis ce matin à la porte, sans doute il attend des ordres.

— Voyez cela, madame, et faites que tout soit prêt à l'heure.

En entrant à la messe, la princesse avait les yeux rouges et le teint plombé. Elle leva les yeux vers le roi en tremblant. Il ne la regarda pas, son visage était sévère, et à plusieurs reprises il se retourna vers la place

occupée d'ordinaire par les princes de Conti. La jeune femme pensa qu'il était déjà prévenu, et que la tempête allait éclater. Monseigneur lui fit un petit signe d'encouragement, où il y avait presque une promesse de secours. Quant à M. le prince il était accompagné de M. le duc de Bourbon; cette circonstance lui paraissait grave pour la famille et il croyait devoir la traiter solennellement.

Aussitôt après l'office, le roi marcha comme à l'ordinaire vers la galerie, suivi des princes et des dames. Il se retourna brusquement vers le grand Condé.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, quel devoir si pressant retient les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon ? je ne les ai point vus à la messe.

— Sire, répondit le héros, madame la princesse de Conti, mon fils et moi, nous demandons à Votre Majesté la faveur d'un moment d'audience, nous désirons avoir l'honneur d'entretenir Votre Majesté à cet égard.

— Et si le roi le permet, ajouta Monseigneur, j'assisterai à cet entretien.

— Vraiment, messieurs! répliqua Louis XIV avec un sourire amer, un conseil de famille! Je passe chez madame la dauphine, vous pouvez m'y suivre.

Les princes marchèrent derrière le roi, un peu troublés, mademoiselle de Blois jeta un regard reconnaissant vers M. le dauphin.

— Ma sœur, lui dit-il, vous n'ignorez pas que tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

Arrivée chez madame la dauphine, le roi avant de s'asseoir demanda aux princes s'ils pouvaient s'expliquer devant elle.

— Ce sera pour nous un honneur et un plaisir si Son Altesse Royale daigne rester, répondit le grand Condé.

— Que signifie cela, madame? ajouta le roi en se retournant vers madame la princesse de Conti, qui éclatait en sanglots et qui s'était précipitée à ses pieds. Qu'ont

donc fait les princes pour vous inspirer une pareille douleur?....

— Sire, ils ont désobéi à Votre Majesté, répliqua M. le prince, ils ont été chercher des lauriers sans vos ordres.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit froidement Louis XIV.

— Sire, les princes mes neveux et le duc de Vermandois sont partis ce matin pour la Hongrie.

Le roi réprima un mouvement de colère, il se fit un grand silence, pendant lequel on n'entendait que les pleurs de mademoiselle de Blois, toujours agenouillée. Monseigneur crut que l'instant de l'intervention était arrivé.

— Sire, mes cousins sont bien jeunes, bien impatients de marcher sur les traces de Votre Majesté. Le sang qui coule dans nos veines à tous est bouillant et généreux, il nous faut de la gloire. N'excuserez-vous pas chez les autres cet instinct guerrier qui vous a conduit à une si haute renommée? ne pardonnerez-vous pas une faute dont les motifs viennent de tant de courage et de dévoûment à votre service?

— J'admire la manière dont vous défendez les rebelles, monsieur; cette clémence convient peut-être au dauphin de France, mais je vous engage à vous en guérir quand vous règnerez. Oh! vraiment, messieurs les princes, vous voulez recommencer la Fronde et vous vous permettez d'agir sans y être autorisés par moi. Je vous avertis que le jeu est dangereux. Ce n'est plus ma mère et le cardinal Mazarin qui gouvernent, c'est moi, c'est moi qui ai toujours été le maître dans mon royaume et à l'étranger, c'est moi qui prétends surtout rester le maître dans ma famille.

— Mais, Sire...

— Mais, monsieur, je sais ce que vous allez me dire. Les princes de mon sang se plaignent d'être éloignés des affaires et des armées, ils voudraient me servir à leur guise et non à la mienne. Ce ne sera pas, entendez-

vous ? qu'exigent-ils ? que leur manque-t-il ? après moi ne sont-ils pas les premiers partout ? ne leur ai-je pas donné à tous des dignités, des richesses ? ils désirent se mêler du gouvernement et ceci je ne le permettrai jamais. L'État c'est moi, tous me doivent obéissance, tous doivent se soumettre aveuglément à mes volontés. Il me semble que jusqu'ici la France n'a point à se plaindre de la manière dont je la dirige. C'est en vain que vous m'implorez, je n'oublierai jamais cette offense.

— Sire, Sire, ayez pitié de moi, de mon frère, de M. le prince de Conti, répétait la jeune fille.

— Je ne sais comment vous osez me le demander, madame, vous qui connaissez ma bonté pour ces deux indignes, vous qui savez combien je leur ai déjà pardonné. Craignez vous-même ma colère, vous étiez instruite de cette rébellion et vous l'avez cachée. Vous avez méconnu vos devoirs de fille et de sujette.

— Sire, je ne pouvais trahir mon mari et mon frère,

— Vous *deviez* avant tout m'obéir, madame. Je n'ai qu'une réponse à vous faire, messieurs : les princes qui ont agi sans mon autorisation n'ont plus rien à attendre de moi. Quelle que soit leur embarras en pays étranger, je n'en veux rien savoir. J'en préviendrai mes ambassadeurs. Cependant j'engage messieurs de Conti et M. de Vermandois à ne pas revenir en France, car le moins qui pourrait leur arriver serait de finir leurs jours à Pignerol ou aux îles Sainte-Marguerite, vous pourrez le leur écrire. Maintenant qu'on ne me parle plus d'eux, ils n'existent plus pour moi.

— Mais, Sire, vous me condamnez donc à vivre toujours séparée de mon frère et de M. le prince de Conti, interrompit la jeune princesse, qui suffoquait.

— Vous êtes parfaitement libre d'aller les rejoindre, madame, si vous les préférez à moi. C'est à vous de choisir.

Madame la dauphine, attendrie des larmes de son amie, la serra dans ses bras.

— Sire, dit-elle avec un accent de reproche, n'aurez-vous pas pitié de cette enfant, sa douleur l'étouffe.

— La seule chose dont je ne puisse avoir pitié, madame, c'est de la désobéissance.

Le bon dauphin était au bout de son énergie, et pourtant il souffrait réellement de l'état où il voyait sa sœur chérie. Il voulut tenter un dernier effort.

— Sire, je vous en conjure, laissez au moins l'espérance.

— L'espérance est toute dans votre règne, monsieur, quant à moi tant que je vivrai je me rappellerai. Le duc de Vermandois surtout m'a offensé et comme père et comme souverain, c'est là ma récompense d'avoir été trop bon, trop indulgent. Il a montré depuis son enfance de grands défauts, et puis il a été si mal élevé!

— Il est certain que ni mon frère ni moi n'avons eu le bonheur d'être instruits par madame Scarron, dit vivement la jeune femme.

Un orage bien plus redoutable se forma sur ce front olympien à ces paroles hardies; tous les assistants en frémirent; personne, pas même le grand Condé, tout héros qu'il était, n'aurait osé parler ainsi à Louis XIV.

— Si vous eussiez été instruits par cette sage et honnête personne, madame, vous seriez des sujets soumis, des enfants affectionnés, elle vous aurait appris à mesurer vos actions et vos paroles, et cela eût été salutaire pour tous les deux. J'excuse votre douleur, sans cela je vous aurais chassée de cette chambre et de la cour.

Je l'ai dit, il y avait dans mademoiselle de Blois tout l'orgueil du sang de son père. En s'entendant traiter ainsi elle releva la tête et osa le regarder en face. Leur ressemblance fut alors frappante, le roi lui-même, la reconnut et le plaisir de retrouver à la fois ses traits et sa fierté dans cette délicieuse créature, fut le meilleur calmant apporté à sa fureur. Madame la dauphine s'en aperçut, elle espéra au moins le pardon de la fille, si ce n'était celui des autres. Avec son tact ordinaire, elle comprit que le roi serait plus miséricordieux seul avec

la princesse, et fit signe à M. le dauphin et à MM. de Condé de sortir sans bruit, comme elle-même allait le faire. Louis XIV vit ce signe et n'en fit pas semblant, intérieurement il était malheureux d'affliger sa fille, néanmoins en présence de témoins il n'eût jamais montré sa tendresse.

Aussitôt qu'ils furent en tête-à-tête, le roi se leva et fit deux tours par la chambre; il s'arrêta devant mademoiselle de Blois, qui restait debout appuyée contre un meuble.

— Votre mère sait-elle l'équipée du duc de Vermandois?

— Non, Sire, je dois lui porter aujourd'hui une lettre de son fils.

— Jamais les enfants de madame de Montespan ne se permettraient rien de semblable, ils savent trop qu'elle ne le leur pardonnerait pas.

— Ma mère est une sainte, Sire, elle a toujours tout pardonné.

— J'entends, madame, ceci est encore une accusation contre moi. Vous êtes bien hardie, en vérité.

— Sire, c'est que je vous aime tant et que je suis si malheureuse!

Le cœur du roi s'attendrit à ces simples paroles.

— Écoutez, Louise, laissez-moi casser votre mariage, rien n'est plus facile, il est nul, vous ne l'ignorez pas et les canons de l'Eglise m'y autorisent même. Vous épouserez ensuite un prince plus digne de vous, et vous ne serez plus malheureuse.

— Je ne veux pas casser mon mariage, Sire.

— Je puis le faire sans votre autorisation, madame.

— Non, Sire, si vous voulez mon bonheur, il est entre vos mains d'une manière bien plus facile. Laissez-moi vivre près de vous, laissez-moi jouir de votre précieuse amitié. Permettez-moi de vous voir souvent, à toute heure, cela me consolera de tout. Nallez pas croire que je sollicite votre faveur. Non, non, je ne vous demanderai rien, je ne me mêlerai de rien; de quoi ai-je be-

soin d'ailleurs? Ne m'avez-vous pas comblée? je n'ai plus que vous au monde, je vous aimerai uniquement.

Personne, fût-on roi du monde entier, n'est insensible à l'idée d'être aimé d'un être aussi charmant que l'était mademoiselle de Blois. Louis XIV, le plus grand égoïste de son siècle, devait comprendre mieux qu'un autre la douceur d'un pareil lien. Il était fier de sa fille, il la chérissait autant que sa nature sèche le lui permettait, il n'avait garde de refuser cette tendresse naïve et sans intérêt.

— Je vous remercie, mon enfant, je suis heureux de voir votre attachement pour moi. Restez donc comme vous êtes, venez autant que vous le voudrez chez moi, vous y trouverez toujours un père.

— Et vous m'autoriserez à plaider la cause des absents, à vous rappeler ceux qui vous sont dévoués comme moi et qui souffrent?

Le roi fronça le sourcil; cependant il ne voulut pas gâter ce moment si rare où il parlait avec son cœur.

— Vous êtes bien exigeante, madame, nous verrons cela. Tenez, ajouta-t-il en sortant un écrin de sa cassette, voilà ce que je vous destinais. Cela vous fera-t-il sourire et croirez-vous que je vous aime toujours?

C'était un bracelet de rubis, avec des perles grosses comme des noisettes.

XII

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande...

LA FONTAINE.

Le temps passa. Madame la princesse de Conti recevait souvent des nouvelles des voyageurs; le roi, jaloux de tenir sa promesse, entourait sa fille de tous les plaisirs. Jamais, depuis l'époque de ses amours avec mademoiselle de La Vallière, la cour n'avait été aussi brillante. La naissance de M. le duc de Bourgogne, fils de M. le dauphin, servit de prétexte à ces fêtes. La jeune princesse y brilla d'un éclat radieux. Elle était belle à miracles et les hommages les plus flatteurs l'entouraient. Cependant sa réputation restait jusque-là sans tache. Il n'était bruit à Versailles, car alors Louis XIV avait entièrement abandonné Saint-Germain, il n'était bruit que de son zèle à défendre M. le prince de Conti et à plaider sa cause auprès du roi.

— Elle l'aimait bien plus, disait le comte de Grammont, lorsqu'elle l'attaquait elle-même, attendez et vous verrez.

Je ne sais si Louis XIV partageait cette opinion,

mais il restait sourd aux prières de la princesse et montrait même une sorte de mauvaise humeur quand elle insistait. Tout changeait cependant. Monseigneur, fatigué du grave et juste esprit de madame la dauphine, s'éloignait d'elle chaque jour davantage ; il passait une grande partie de son temps chez sa sœur, dont la jeunesse et la gaieté convenaient infiniment mieux à son caractère jovial. Malgré les observations de madame de Buri, il s'organisa des soupers joyeux, des parties brillantes, où la présence de Monseigneur autorisait mademoiselle de Blois à paraître : elle y conduisait sa dame et ses filles d'honneur. Le comte de Clermont-Chatte l'y accompagnait presque toujours, l'intimité remplaça bientôt l'étiquette dans ce petit cercle.

Un soir, M. le dauphin qui, à l'imitation du roi aimait beaucoup les loteries, en fit tirer une dans son appartement. Ainsi qu'on le pense bien, les lots avaient été disposés d'avance. Madame la princesse de Conti eut pour sa part un miroir en filigrane d'or, garni de pierreries, mademoiselle Chouin reçut une bague en émail bleu, sur laquelle était un chiffre en diamants. Ce chiffre était entrelacé de telle manière, que malgré tous leurs efforts, aucune des personnes présentes ne put en reconnaître les lettres. Un fait curieux, c'est que la propriétaire de l'anneau se montra la moins empressée d'avoir la clef de cette énigme. M. de Clermont-Chatte, après l'avoir bien examiné, déclara que c'était un talisman oriental.

— Vous croyez? répondit le dauphin en riant.

— Oui, Monseigneur, pendant mes voyages j'avais un bracelet absolument semblable, seulement la plaque recouvrait un portrait.

Mademoiselle de Blois se sentit rougir.

— Avez-vous encore ce bijou? nous pourrions le comparer à celui-ci.

— Non, Monseigneur, je l'ai perdu d'une étrange manière.

— Où cela! aux Indes?

— Non, Monseigneur, à mon retour. Nous fûmes pris par les corsaires marocains, ils nous enlevaient tout et nous emmenaient prisonniers lorsqu'une frégate française nous délivra. Je retrouvai une partie de mon bagage, mais non le bracelet, je le regretterai toute ma vie.

— Tu es malheureux avec les portraits, Clermont, continua M. de Chiverni. Ne t'en a-t-on pas pris un autre dans l'Inde? Heureusement que tu en fais collection, tu en as toujours un autre dans ta poche cachée.

— Le portrait que j'ai perdu au Maroc était une copie de celui de l'Inde, reprit sérieusement le comte, je n'en avais, je n'en aurai jamais d'autre.

— Et celui de la belle pour qui vous soupiriez dans le parc, en cherchant bien vous le trouveriez dans quelque coin, continua M. le dauphin.

— J'ai eu l'honneur de dire à monseigneur qu'on m'avait dérobé deux fois cette adorable peinture.

— C'était donc la même?

— Oui, Monseigneur.

— Voilà une constance tout à fait admirable, messieurs, prenez exemple. Et si l'on vous demandait le nom de cette divinité, feriez-vous des difficultés pour nous l'apprendre?

— L'objet de ce culte secret est aussi pur qu'il est beau, monseigneur, ni mes lèvres, ni même mes regards n'auraient osé lui faire connaître ma passion. Son Altesse Royale doit comprendre que ce mystère caché à la divinité, ainsi que l'appelle Monseigneur, ne doit être révélé à personne.

— De mieux en mieux! un amour platonique!

— Monseigneur, ce sont les plus charmants, poursuivit M. de Grammont, il n'y a pas de raison pour qu'ils finissent.

— Qu'en pensez-vous, ma sœur? Ne voilà-t-il pas une belle histoire que nous conte là votre chevalier d'honneur? Si nous l'envoyions à mademoiselle de Scudéri, elle en ferait un roman en dix volumes.

Cet entretien, sorte de tête-à-tête public entre ma-

demoiselle de Blois et le comte de Clermont, l'avait mise dans un embarras extrême. Eux seuls en comprenaient la véritable portée. C'était un aveu que la princesse se trouvait forcée de recevoir sous peine de le révéler à tous. Elle se troubla malgré elle et la question de monseigneur la trouva sans réponse.

— Qu'est-ce?... Je ne sais, balbutia-t-elle.

— Vous êtes donc en Hongrie que vous ne nous écoutez pas, madame, pourriez-vous nous aider à trouver le nom d'une beauté cachée sous les nuages? Cela est difficile, il y en a tant à la cour!

— Pas beaucoup qui ne percent bien vite les nuages de ce genre, monseigneur.

— Beaucoup plus que vous ne pensez, Grammont, dit le prince en regardant tendrement mademoiselle Chouin.

— Enfin qui cela peut-il être?

— Mon Dieu! c'est bien facile à trouver, s'écria étourdiment mademoiselle de Lisbonne, c'est madame de Maintenon.

Cette saillie rendit un grand service à madame la princesse de Conti : elle coupa court à la conversation. Nul n'osa poursuivre une plaisanterie sur ce terrain dangereux et le comte de Clermont en profita pour détourner les idées sur un autre sujet. Pendant tout le reste de la soirée mademoiselle de Blois demeura rêveuse, elle se retira de bonne heure et le lendemain elle fit une longue visite à madame de La Vallière aux Carmélites.

Cependant les princes se couvraient de gloire en Hongrie, il n'était bruit que de leurs exploits. M. le prince de Conti et M. le duc de Vermandois portaient partout cette tristesse qui les dévorait. M. le prince de la Roche-sur-Yon seul soutenait la réputation de la galanterie française et ses succès en amour étaient aussi nombreux que ses lauriers sur le champ de bataille. Madame la princesse de Conti en parlait souvent

au roi, malgré le mécontentement que ses récits ne manquaient pas d'amener.

— Vous avez juré de me déplaire? lui dit un jour Louis XIV.

— Non, Sire, j'ai juré de vous amener à la clémence.

— Vous ne voulez donc toujours pas casser votre mariage?

— Moins que jamais, Sire.

— C'est dommage, car il se présente en ce moment un parti inespéré.

— Qui donc peut songer à m'épouser lorsque toute l'Europe sait que je suis mariée?

— Aussi n'est-ce en Europe.

— Ce n'est pas en Europe!

— Non. J'ai reçu de mon ambassadeur de la Porte la plus singulière communication!

— Ah! mon Dieu, c'est le Grand Turc!

— C'est bien autre chose, il s'agit de vous faire impératrice.

— Et où cela?

— En Maroc.

— Quoi! le roi de Maroc?...

— Le roi de Maroc est amoureux de vous et il vous demande en mariage.

— C'est une plaisanterie, Sire.

— C'est une vérité. Voici la dépêche de Boutville. Ce Marocain a trouvé au bras d'un officier un portrait de vous; ce portrait l'a enflammé sur-le-champ, et tout son désir a été d'en posséder l'original anonyme. Le costume lui a montré que c'était une femme de ma cour, il s'est informé, il a demandé à tous les échos, enfin il a découvert votre nom. Aussitôt il a chargé mon envoyé à Constantinople de me sonder à cet égard, se promettant, pour le peu qu'il eût la moindre espérance, de déployer sa magnificence par une ambassade digne de tous et de lui, à la demande officielle.

— Et qu'a répondu le roi?

— Rien encore, je voulais vous consulter, répliqua

Sa Majesté en riant, peut-être serez-vous tentée de régner sur les Barbaresques.

La princesse rit beaucoup aussi.

— Eh bien, sire, répondez au roi de Maroc que je suis très-reconnaissante de sa recherche, mais, qu'ayant déjà un temple dans l'Inde, je ne puis accepter un trône en Afrique, ce serait déroger.

Elle raconta au roi l'histoire de la pagode, sans parler de M. de Clermont-Chatte, bien entendu.

— Mais, madame, comment vos portraits courent-ils le monde ainsi?

— Votre Majesté a donc oublié celui envoyé au prince d'Orange? Rien n'est plus facile que d'en faire des copies.

— Ne me parlez pas de cela, madame. Cet insolent Hollandais me le payera toute sa vie.

— J'ai une grâce à demander au roi pour ce qu'il vient de m'apprendre.

— Quelle est-elle?

— C'est de me garder ce secret. Si on le savait à la cour on m'accablerait de plaisanteries, monseigneur surtout. Jugez donc, le roi de Maroc! c'est comme qui dirait l'empereur de la Chine. Promettez-le moi, Sire.

— Je me tairai, si vous l'exigez, c'est pourtant un grand triomphe pour vos charmes.

— Demain on va à Marly, on y sera gai, on y sera disposé à médire, oh! je n'irai pas plutôt.

— Soyez tranquille, ma fille, je ménagerai votre modestie.

Louis XIV eut toujours le goût du bâtiment. Lorsqu'il acheva Versailles il le trouva trop grand, il s'imagina qu'il lui fallait un château plus petit, où il irait avec ses familiers, une espèce de rendez-vous de chasse. Il choisit Marly dans l'idée d'en faire un pavillon et d'y épargner la dépense. Peu à peu les plans s'agrandirent et Marly coûta presque autant que Versailles. Il en fit un séjour ravissant, les meilleurs artistes y travaillèrent et Coustou y commença sa répu-

tation. Les voyages de Marly devinrent l'objet de l'ambition des courtisans, les listes en étaient triées et choisies, la faveur la plus grande était de n'en point être rayé. Les princes et les princesses du sang y accompagnaient toujours le roi, ainsi que leurs maisons. Madame la princesse de Conti avait une prédilection particulière pour cette résidence. Elle obtenait quelquefois d'y précéder son père, avec M. le dauphin, ce fut ce qui arriva en cette circonstance.

Madame de Buri avait fini par se soumettre à la nécessité. Elle accompagnait partout mademoiselle de Blois, selon les devoirs de sa charge, et s'abstenait d'observations. Mademoiselle Chouin, depuis quelques mois, ne quittait pas sa maîtresse; elle était de toutes ses parties et M. le dauphin se rapprochait d'elle avec un évident plaisir. Quelques propos circulaient déjà à cet égard, on parlait tout bas encore. L'histoire de la bague s'était répandue, et comme la fille d'honneur ne la quittait pas, on assurait avoir déchiffré le fameux emblême : c'était un dauphin entrelacé avec une licorne, armes de mademoiselle Chouin, le tout surchargé d'un L et d'un C, signifiant Louis et Charlotte, et surmonté d'une couronne fleurdelisée cachée dans un lacs d'amour.

En arrivant à Marly ce jour-là, mademoiselle de Blois se déclara souffrante, et n'admit dans son appartement que mademoiselle Chouin et monseigneur, arrivé un peu avant elle.

— Mon Dieu! qu'on est heureux ici, dit le prince, et quelle joie d'être à l'abri de la cour et des courtisans! J'ai aussi une bonne nouvelle à vous annoncer, ma sœur, le roi m'a dit ce matin qu'il se déciderait à me donner Choisy, nous y serons bien mieux encore, car nous y serons tout à fait chez nous.

— J'aime ce château de Choisy, Monseigneur, j'y ai passé d'heureux moments, ce pays me plaît, il domine la Seine avec ses charmants bosquets et ses jolis coteaux. Le seul défaut que j'y trouve, c'est le voisi-

nage de madame de Montespan. Gardera-t-elle Petit-Bourg après sa retraite? nous l'aurions sans cesse alors, et je hais cet esprit méchant, tout charmant qu'il soit.

— Rassurez-vous, ma sœur, madame de Montespan n'est pas encore partie; sa faveur, ou du moins l'ombre de sa faveur n'est pas à son terme.

Il s'était établi entre M. le dauphin et mademoiselle Chouin une liaison platonique que la vertu de la fille d'honneur avait jusque-là conservée innocente. Monseigneur s'accommodait assez de ce joli mystère; c'était du nouveau, et puis il courait les comédiennes, il courtisait les femmes de la cour; de la sorte la satiété n'arrivait point. Mademoiselle Chouin adorait ce prince et ne se permettait pas d'en être jalouse. Elle connaissait son peu de beauté, et elle se rendait parfaitement justice. Cette confidence faite à madame de Conti devint dangereuse pour elle, elle lui montra sous un dehors honnête une union illégitime, elle agrandit le cercle de ce qu'elle croyait possible, et lui apprit qu'on pouvait trouver en dehors de ses devoirs le bonheur qu'ils refusent, sans cesser d'être estimable.

Ce soir-là, le retour qu'elle avait fait sur le passé, le spectacle qu'elle avait devant les yeux, la mettaient dans une disposition funeste. Elle cessa d'écouter l'entretien de son frère et de sa fille d'honneur. Elle se promena par la chambre; la porte donnait sur le parc, elle en franchit le seuil et s'enfonça dans la première allée. Lorsqu'elle eut fait quelques pas, elle aperçut M. de Clermont-Chatte, que son service retenait aux alentours du pavillon où était situé son appartement.

— Son Altesse Sérénissime m'ordonne-t-elle de la suivre? demanda-t-il.

Elle fut tirée de sa rêverie par ces paroles:

— Je n'ai point mandé madame de Buri, elle dort sans doute, monsieur, je vais me promener quelques instants, vous pouvez venir. Appelez quelques laquais,

je ne sais jusqu'où j'irai et ils me seront peut-être utiles.

Le comte obéit, et revint près de mademoiselle de Blois ; de la sorte, ils pouvaient causer et ils n'étaient pas seuls. La jeune femme était rassurée par cette espèce de sauvegarde. Ce fut elle qui la première reprit sa présence d'esprit. Elle commença la conversation sur un ton de mélancolie qui se communiqua bien vite à M. de Clermont. Rien n'est sympathique comme la mélancolie, rien ne *se gagne* plus promptement, mais aussi rien ne conduit aussi loin deux personnes qui s'aiment et qui sont au moment du premier aveu. La scène que la princesse avait eue avec le prince Maximilien de Bavière se renouvela presque de point en point : c'étaient les mêmes circonstances, la même heure, c'était aussi la lune, les bosquets, les cascades, c'était tout ce qui parle à l'imagination et au cœur. Seulement cette fois la jeune femme aimait à son insu, et ces paroles, dont elle avait été charmée dans la bouche du prince Maximilien, l'enivrèrent dans celle du comte de Clermont. Elle ne fit point d'esprit avec lui, elle resta interdite, elle balbutia, elle écouta de toute son âme, et ne pensa pas à répondre. C'était ce ravissement d'un être qui s'ignore et à qui on révèle des espaces inconnus. Ce qu'elle éprouvait ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait ressenti la première fois. L'amour des petites filles n'est pas de l'amour. Ils marchèrent ainsi pendant de longues heures sans s'en apercevoir. La disposition où était la princesse en arrivant près du jeune homme fut pour beaucoup dans les conséquences de cette soirée. Je n'essayerai pas de raconter cet entretien ; il ressembla à tous ceux de ce genre, et il l'a déjà été mille fois. Seulement, en rentrant au château, vers minuit, madame la princesse de Conti avait avoué au comte de Clermont-Chatte comment elle l'aimait depuis près d'un an, elle savait aussi de quelle passion le jeune homme était dévoré pour elle, et ils avaient formé mille projets de bonheur.

Elle trouva mademoiselle Chouin dans sa chambre, et rougit à sa vue.

— Madame, dit la jeune fille, nous n'avons pas voulu interrompre votre promenade. Voici une lettre qu'un courrier a apportée pour Votre Altesse, il y a une demi-heure.

Mademoiselle de Blois, descendue de son ciel par ces paroles, jeta les yeux sur l'adresse et tressaillit; elle rompit vivement le cachet et, lorsqu'elle eut lu les quelques lignes tracées à la hâte, elle jeta un grand cri et tomba évanouie.

XIII

LAURIERS FUNÈBRES

En revenant à elle, la jeune princesse se trouva dans son lit, entourée de ses femmes. L'impassible visage de la dame d'honneur à son chevet, et mademoiselle Chouin tout en larmes, agenouillée à côté d'elle, formaient un contraste si étrange, qu'elle ne put s'empêcher d'en être frappée.

— Ce n'est rien, mignonne, dit-elle à celle qui souffrait. Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers l'autre, faites commander mon carrosse, il faut que je parte sur-le-champ pour Paris.

— Je ferai observer à Son Altesse que le roi compte la trouver ici demain et que je ne puis me permettre...

— Vous vous permettrez de m'obéir, madame, je suppose. Qu'on prie Monseigneur de vouloir bien monter un instant ici.

Quelques minutes après, Monseigneur le dauphin arriva.

— Qu'y a-t-il, ma sœur ? Vous êtes malade, m'a-t-on dit ? ce mal a été bien subit. Aussi comment vous promenez-vous au serein, il n'y a rien de plus dangereux.

— Laissez-nous, ordonna la princesse à sa suite ; Chouin, tu peux rester, j'aurai besoin de toi. M. le prince de Conti est de retour, continua-t-elle aussitôt qu'ils furent seuls. Il est descendu à l'hôtel de Condé. Je vais l'y joindre, Monseigneur, je tâcherai d'être revenue pour le dîner du roi, mais, si je n'y paraissais pas, je compte sur vous pour m'excuser.

— Soyez tranquille, d'ailleurs le roi trouvera tout simple que vous soyez allée près de votre mari.

— Non pas, car mon mari est en disgrâce.

— Vous avez été bien vivement surprise de cette nouvelle, madame, poursuivit Monseigneur en riant, bien joyeuse, joyeuse jusqu'à en perdre connaissance.

— Sans doute, sans doute, interrompit la princesse embarrassée, mais ce n'est pas tout, M. le prince de Conti m'engage à m'armer de courage, sa lettre est triste, il ne me parle pas de mon frère, lui serait-il donc arrivé quelque malheur ?

— J'espère que non, répliqua gravement M. le dauphin, cependant ce sont les hasards de la guerre.

— Vous me faites frémir, Monseigneur. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans avoir encore à pleurer mon pauvre Vermandois ?

On avertit la princesse que ses équipages étaient prêts, elle se hâta de se couvrir d'une mante et ordonna qu'on la conduisît au galop à l'hôtel de Condé. Ses réflexions, pendant la route, furent bien douloureuses. Au moment où une passion coupable s'emparait de tout son être, son mari revenait. La veille encore elle était libre, peut-être sa présence l'eût-elle sauvée du dangereux bonheur qu'elle avait goûté, peut-être eût-elle été retenue au bord du précipice dans lequel elle descendait déjà. Elle avait défendu qu'on appelât M. de Clermont ; par une délicatesse de femme, elle craignait de le rendre témoin d'une réunion dont son amour s'alarmerait certainement.

— Il le saura assez tôt ! pensait-elle.

En entrant dans la cour de l'hôtel, son cœur battait

à outrance. Pour la première fois, elle avait un tort à se reprocher; quelque innocente qu'elle fût encore, sa conscience la bourrelait. Lorsque M. le prince de Conti s'élança au-devant d'elle, au lieu de se jeter dans ses bras, elle se courba involontairement comme pour s'agenouiller, il ne lui en laissa pas le temps. M. le prince de la Roche-sur-Yon marchait derrière son frère; mademoiselle de Blois cherchait des yeux le sien.

— Mon Dieu, dit-elle, où est Louis? qu'avez-vous fait de Louis?

— Il est resté blessé à Vienne, ma sœur, interrompit vivement M. le prince de la Roche-sur-Yon.

— Blessé dangereusement? et pourquoi l'avez-vous quitté?

— Il n'est pas seul, M. de Liancourt est près de lui.

— Je veux partir sur-le-champ, il faut que je le soigne, pauvre Louis! à l'étranger sans moi, mais dites-moi donc si la blessure est grave.

— Bien grave, murmura son mari.

— Et vous êtes parti?... Il est mort! s'écria-t-elle, je vous connais, mon cousin, vous n'auriez pas abandonné Vermandois, il est mort!

Elle éclata en sanglots et en cris. Tout fut en mouvement dans l'hôtel. Cette douleur désespérée d'une sœur qui perd son frère unique, celui qu'elle regardait comme son appui, son ami, sa famille entière, se fit comprendre de tous. Le grand Condé vint près de sa nièce lui offrir les consolations de son amitié. Elle l'écoutait à peine et continuait à pleurer. Son mari lui baisait les mains, son beau-frère pleurait avec elle. Après quelques heures de spasmes, elle éprouva le besoin d'apprendre des détails. Le plus jeune des princes se chargea de les lui donner.

M. le duc de Vermandois avait cherché la mort depuis le commencement de la campagne; il avait fait des prodiges de valeur et en était sorti sain et sauf. Enfin, la veille de la dernière bataille, soupant avec

ses cousins dans leur tente, il leur déclara qu'il voulait à tout prix être tué le lendemain.

— J'irai plutôt à la bouche d'un canon, avait-il dit, je ne dois, ni ne veux retourner en France. Voici trois lettres que vous remettrez à leur adresse en y rentrant. Vous supplierez ma sœur, le seul être de ce monde dont je sois aimé, d'accomplir ma volonté dernière; vous lui apporterez mes derniers adieux, ma dernière pensée.

Le lendemain, en effet, dès le commencement de l'affaire, M. le duc de Vermandois se précipita dans les rangs de l'ennemi, il reçut dix blessures à la fois, pourtant il ne tomba pas. MM. de Conti le perdirent de vue en cet instant, malgré leur extrême désir de le joindre; un gros de Musulmans se jeta entre eux et il continua sa course désespérée. Ils ne le retrouvèrent plus. Après la victoire, ils parcoururent en tous sens le champ de bataille, visitèrent tous les cadavres, dont la plupart étaient dépouillés, enfin ils reconnurent son cheval étendu mort au milieu d'un cercle de Turcs et à côté de lui un corps privé de vie, défiguré par un éclat de bombe, mais dans lequel ils crurent retrouver les traits du fils de Louis XIV. Ses gens n'hésitèrent pas à l'affirmer, et son valet de chambre surtout jura qu'il n'y avait pas le moindre doute à conserver. Il fut religieusement enseveli dans un cercueil de plomb, et ses domestiques le ramenaient en France, où il ne tarderait pas à arriver.

Chacun de ces détails était un coup de poignar dans le cœur de mademoiselle de Blois. Elle voulut se bercer d'une illusion dangereuse et répétait qu'ils s'étaient trompés, que son frère n'était pas mort. M. le prince secoua la tête.

— Ne croyez pas à cela, ma chère enfant, il n'existe plus; on ne se sauve pas ainsi sans laisser de traces, lorsqu'on est criblé de blessures, en pays étranger. D'ailleurs il n'y avait pas d'erreur possible, votre mari, les domestiques du malheureux jeune homme le

connaissaient trop. Lorsqu'un homme a la volonté arrêtée de mourir, il y réussit toujours.

Madame la princesse de Conti rompit le cachet de la lettre qui lui était adressée ; elle en contenait une autre ; elle lut en frémissant le nom que portait la suscription : à mademoiselle de Rechecourt.

— Comment, pensa-t-elle, comment il lui écrit ! à elle qui a causé sa mort !

Voici ce que lui disait son pauvre frère.

— « Vous ne serez point étonnée, ma sœur, vous qui » savez tout. Je devais mourir, car j'avais perdu ce » qui attache à la vie, l'amour et l'espoir de l'avenir. » Vous, chaste et pure jeune femme, vous ne com- » prendrez pas que j'aime encore celle pour qui je » meurs, vous serez surprise de cette constance dans » le malheur qui me poursuit. C'est vous cependant que » je charge de lui faire remettre mon testament, le tes- » tament de mon cœur ; je vous supplie de n'y pas » manquer et de lui donner en même temps tout ce » que je laisse de fortune. Riche, elle ne se vendra plus ! » Veillez sur elle, Louise, vous qui l'avez tant aimée. » Oubliez comme moi sa faute, elle peut encore revenir » à la vertu, elle peut sentir un jour combien je l'ai- » mais et le mal qu'elle m'a fait : alors, ma sœur, si » elle se repent, si elle me regrette, adoucissez ses re- » mords, dites-lui qu'elle espère en Dieu, dites-lui » que je lui pardonne et que je ne veux pas qu'elle » soit malheureuse.

» Quant à vous, Louise, vous qui m'aimez tant, vous » qui m'aimez si bien, vous allez cruellement souffrir. » Soyez bénie mille fois pour la tendresse et les con- » solations que vous m'avez prodiguées, que le ciel » vous en récompense, vous étiez mon ange sauveur, » et si j'avais pu vivre, j'aurais vécu pour vous. Je » vous laisse entre les mains d'une mère qui vous » adore, que vous n'aimez pas moins. Le roi vous » chérit, vous êtes jeune, belle et brillante, vous vous

» consolerez. Ne m'oubliez pas tout à fait néanmoins, » car mon plus pur et mon plus doux souvenir est pour » vous, et mon âme ne vous quittera pas. Assurez M. le » dauphin que je meurs son serviteur dévoué. Je » remplis mon devoir en effaçant avec mon sang l'in- » jure faite au nom de Bourbon, injure qu'il m'a si » noblement pardonnée. Si le roi daigne me regretter » un instant, dites-lui que, s'il avait voulu être mon » père, je serais revenu digne de lui. Que votre mère » prie pour moi à présent; peut-être, si elle m'avait » montré plus d'affection, ne serais-je point à la veille » de l'éternité.

» Maintenant, adieu, ma sœur, ma bonne sœur, adieu » jusqu'au jour où nous nous retrouverons. Pensez à » moi ainsi que je penserai à vous jusqu'à ma dernière » heure. Je vous embrasse avec tout ce que j'ai dans » l'âme de sentiments d'amitié. Soyez à jamais heu- » reuse.

» Louis-Henri-Auguste. »

L'autre lettre était soigneusement cachetée. La princesse la plaça sous son oreiller sans la montrer à personne.

— Monsieur, dit-elle à son mari, le duc de Vermandois a disposé de sa fortune, il me charge de la remettre intacte à une personne qu'il me désigne, sans que ce secret soit révélé. J'espère que vous me permettrez de le faire.

— Vous savez bien, madame, que vos volontés sont sacrées pour moi.

— Il me faudra retourner à Marly de bonne heure; je veux annoncer à Sa Majesté la mort de mon malheureux frère et peut-être obtenir votre grâce à la faveur de cette triste nouvelle. La souffrance rend plus indulgent. Vous irez pendant ce temps aux Carmélites remettre à madame de La Vallière les derniers adieux de son fils : nous nous retrouverons ici ce soir.

A dix heures, le carrosse de mademoiselle de Blois

entrait dans la cour de Marly. Le roi était au conseil ; la princesse envoya le premier gentilhomme de sa chambre pour le prévenir qu'elle lui demandait un quart d'heure d'audience avant le dîner.

— Si la princesse de Conti vient me demander le pardon du prince, cette entrevue est inutile, car je ne l'accorderai certainement pas, vous pouvez le lui dire, monsieur.

— Sire, madame la princesse de Conti paraît fort triste et fort souffrante, elle a daigné me charger d'assurer au roi qu'elle avait un grand événement à apprendre à Sa Majesté.

— Qu'elle attende alors dans mon cabinet jusqu'à la fin du conseil.

La tendresse de Louis XIV pour sa fille était telle, qu'il fit ce jour-là ce qu'il n'avait jamais fait peut-être, il renvoya ses ministres une demi-heure plus tôt et se hâta de se rendre auprès d'elle ; il trouva la princesse, assise sur un tabouret, la tête cachée dans ses mains, pleurant à chaudes larmes. Toute à sa douleur, la malheureuse princesse n'entendit pas l'arrivée de son père ; à l'aspect de ses larmes, il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-il, d'où vient ce désespoir ?

Pour toute réponse, mademoiselle de Blois lui donna la lettre de son frère. En reconnaissant l'écriture, le roi la posa sur la table et ajouta d'un air d'humeur :

— Encore quelque folie de M. de Vermandois : cela ne finira donc jamais !

— C'est la dernière, Sire, répondit la jeune femme dont le cœur se fendait, car il n'existe plus !

— Il n'existe plus ! cela n'est pas possible, interrompit vivement le roi, qui retrouva une étincelle d'amour paternel.

— Lisez, lisez, Sire, et vous verrez bien.

Louis XIV lut les quelques lignes tracées par ce fils de son amour, par le premier-né de ses enfants naturels,

et il lui revint au cœur un souvenir de ce sentiment si beau, le seul véritable de toute sa vie. Il se rappela le jour où celui qui venait de mourir était arrivé au monde, ce jour où il l'avait reçu dans ses bras, ivre de joie ; il se rappela les baisers qu'il lui avait donnés et les paroles de sa mère : « Sire, aimez mon fils comme vous m'aimez ! » Hélas ! ce vœu n'était que trop accompli ; ainsi qu'il avait abandonné Louise de La Vallière, il avait abandonné Henri de Vermandois : cette lettre lui retraçait tout cela. Le pauvre jeune homme demandait à son père un regret, ce regret devint un remords. Ses yeux se reportèrent vers sa fille qui pleurait et il se sentit au milieu de sa tristesse une sorte de soulagement. Celle-là au moins il l'avait toujours chérie. Son charmant visage lui rappelait celui de sa mère ; ses larmes lui rappelèrent en même temps toutes celles que versait depuis tant d'années la pénitente ; il serra sa fille sur son sein, en s'écriant :

— Mon enfant, mon enfant, au moins soyez heureuse vous !

— Mon père, je vous remercie de m'aimer ainsi, mais rien ne me rendra mon frère !

— Cela est au-dessus de mon pouvoir, ma fille, plût à Dieu que cela me fût possible !

— Vous pouvez au moins me rendre mon mari, Sire ?

Le roi fronça le sourcil.

— En ce moment affreux, voulez-vous donc que je sois seule, mon père, voulez-vous que je n'aie pas une seule consolation ? Mon pauvre Vermandois ! son dernier vœu a été pour moi. Ne l'exaucerez-vous pas, Sire ? Le vœu d'un mourant est sacré.

Pour la première fois, le roi était frappé dans sa postérité, lui qui devait plus tard la voir disparaître presque tout entière. Jusque-là, il avait seulement perdu des enfants au berceau et qu'il connaissait à peine. Il craignait la mort ; cette faiblesse, la seule de ce roi si fort, il la cachait avec soin, pourtant il n'était pas moins dominé par elle. Il entendit donc la prière faite au

nom de la mort, et l'exauça avec une sorte de terreur.

— Eh bien ! qu'il reste donc près de vous, mais qu'il ne s'attende à aucune marque d'attention de ma part. Je ferai comme si je ne le voyais pas ; c'est tout ce que je puis accorder, et c'est à vous que je l'accorde. Qu'il ne me vienne pas saluer, c'est inutile; il reprendra son rang et ses attributions de prince du sang *en disgrâce*. Je le souffrirai dans votre appartement; dans le parc, à Marly, il devra s'abstenir du jeu, du dîner et de la promenade. Vous lui ferez comprendre cela.

La princesse baissa la tête et se tut.

— Il est bien entendu, reprit vivement le roi, que le prince de la Roche-sur-Yon restera en exil.

— Quoi, Sire!...

— Je sais que l'idée de ce voyage est venue de lui seul, d'ailleurs il n'est pas votre mari. Avez-vous fait connaître à votre mère le malheur qui l'a frappée?

— M. le prince de Conti est allé aux Carmélites, avec la lettre de mon pauvre frère. J'irai moi-même demain, si, comme je l'espère, Votre Majesté me permet de retourner à Paris ce soir.

— Vous le pouvez, madame, je comprends votre impatience; vous êtes dispensée du reste du voyage. On ne prendra le deuil qu'au retour à Versailles, cela dérangerait tout Marly : cependant je vais décommander les spectacles.

Un coup frappé à une porte intérieure fit monter la rougeur sur le visage du roi; il prit vivement la main de sa fille et la conduisit jusqu'à l'entrée ordinaire de son cabinet.

— Allez, mon enfant, prenez confiance en Dieu et priez pour l'infortuné jeune homme qu'il nous a enlevé, c'est aussi ce que je vais faire. Ah ! s'écria-t-il, au moment où la princesse sortait.

Il lui adressa une question à l'oreille ; la jeune femme secoua tristement la tête et répondit de la même manière. Le roi fronça le sourcil et embrassa mademoiselle de Blois sur le front.

La première personne qu'elle rencontra dans le salon d'attente fut le comte de Clermont-Chatte, pâle et défait : il s'avança vers elle et lui demanda ses ordres d'une voix tremblante.

— Je retourne à Paris, monsieur, et je n'ai pas besoin de vous, répondit-elle avec autant d'émotion que lui. Je vais rester quelques jours à l'hôtel de Condé; lorsque vous devrez reprendre votre service, je vous ferai prévenir.

Ce congé si cruel, auquel la douleur de mademoiselle de Blois donnait un peu d'adoucissement, n'en blessa pas moins M. de Clermont au cœur; il s'inclina profondément sans rien répondre. Madame la princesse de Conti le regarda et fut si frappée du désespoir empreint sur tous ses traits, qu'elle en eut elle-même un chagrin plus vif.

— Je vais, avant de partir, chez Monseigneur, vous pouvez m'y suivre, monsieur, poursuivit-elle; ensuite vous serez libre. Une fois que j'aurai quitté Marly, les personnes de ma maison ne seront plus tenues d'y rester.

Le comte se rapprocha et s'inclina de nouveau; il jeta autour de lui un coup d'œil rapide, et, voyant qu'il ne pouvait être entendu :

— Oh! madame, murmura-t-il, ce retour me fait-il donc perdre toute espérance?

— Soyez prudent, répondit très-vite la jeune femme, il faut oublier ce rêve d'hier, ou sans cela nous ne devons plus nous revoir.

Elle le croyait ainsi, elle qui ignorait la passion, elle croyait pouvoir s'arrêter au milieu de ce torrent qui emporte tout ce qui l'approche; elle ne savait pas qu'une fois engagée dans cette pente, il est presque impossible de retourner en arrière. L'abîme nous attire, quoique nous n'en connaissions pas le fond, même lorsque nous savons y trouver la mort.

M. le dauphin reçut dignement la nouvelle fatale. Il avait saisi la nuance si délicate d'un prince,

d'un frère, d'un homme d'honneur offensé qui pardonne, mais qui n'oublie pas.

— Devant le tombeau, ma sœur, dit-il, tous les ressentiments sont éteints. Je plains de tout mon cœur le comte de Vermandois, c'est mourir bien jeune! Cependant sa carrière était bornée par son imprudence; il ne pouvait être que malheureux avec des passions comme les siennes. Dieu l'a appelé, il faut nous soumettre.

— Hélas! Monseigneur, vous ne le connaissiez pas comme moi! Sans cette misérable Rochecourt, il ne se fût jamais oublié ainsi. Et il l'aimait encore en mourant!

— C'est qu'elle est bien séduisante, madame, j'ai eu moi-même bien de la peine à la quitter.

— Et savez-vous ce qu'elle est devenue? j'ai malheureusement besoin d'en être informée.

— Elle a vécu quelques mois en province; elle est maintenant revenue à Paris où elle a séduit, je ne sais comment, une vieille présidente qui l'a retirée chez elle. Elle joue la dévotion; je suis persuadé que ce n'est qu'un moyen; il y a dans cette fille trop de la courtisane pour qu'elle puisse jamais s'en dépouiller entièrement.

— Je ne veux plus la voir et cependant je dois avoir des rapports avec elle, comment faire?

— Prenez un intermédiaire, un de vos domestiques, par exemple, quelqu'un de discret, de sûr.

La princesse pensa sur-le-champ au comte de Clermont, et saisit ce prétexte pour le rapprocher d'elle. En quittant l'appartement de monseigneur, au moment où elle allait monter en voiture, elle lui dit:

— J'aurais besoin de vous demain à Paris, monsieur, trouvez-vous à l'hôtel de Condé vers midi; vous aurez soin de ne pas engager votre journée.

Le retour de la princesse auprès de son mari était attendu avec impatience; chacun l'interrogea dans la famille. Elle raconta ce qui s'était passé, comment M. le prince de Conti était à moitié rappelé, comment M. le

prince de la Roche-sur-Yon ne l'était pas du tout; les deux frères acceptèrent cette nouvelle chacun avec leur caractère. L'aîné s'estima heureux de se rapprocher de son idole; le cadet pensa qu'il aurait plus de liberté pour ses plaisirs. M. le prince et M. le duc ne voyaient que la disgrâce; les gens raisonnables regardent toujours le côté sérieux de la vie. Quant à mademoiselle de Blois, partagée entre la perte de son frère et son amour, elle trouvait partout des sujets de tristesse. M. le prince passa la soirée avec elle et la quitta de bonne heure; libre alors de se livrer à ses rêves, elle chercha en vain quelque espérance dans l'avenir, elle n'osait pas en accepter. Tremblante devant une faute, attirée par ces chimères si belles que nous présente toujours une passion naissante, elle ne sentait du refuge qu'en Dieu, aussi le pria-t-elle avec ferveur, comme prient les matelots pendant la tempête. Lorsque M. le prince de Conti s'était présenté aux Carmélites, chargé de son pénible message, il avait d'abord demandé la mère supérieure et c'est à elle qu'il avait confié la lettre de M. le duc de Vermandois. On avait ensuite appelé sœur Louise de la Miséricorde. La prieure lui parla longtemps de la résignation à la volonté du ciel, de la nécessité d'accepter nos chagrins pour la punition de nos fautes. Madame de La Vallière l'écouta pieusement sans l'interrompre. Enfin, M. le prince de Conti, lui prenant la main, la supplia d'avoir du courage; cette main était froide et humide, la mère l'emportait en ce moment sur la sainte.

— Monsieur, dit-elle, par pitié, lequel de mes enfants Dieu m'a-t-il pris?

Le prince regarda l'abbesse qui lui fit signe de parler.

— Le duc de Vermandois a été victime de sa brillante valeur dans un combat en Hongrie.

La duchesse se jeta à genoux.

— Hélas! dit-elle, je pleurais depuis si longtemps sa naissance; ce n'était pas assez, il me faut pleurer sa mort!

Elle s'informa ensuite s'il avait reçu les sacrements de l'Eglise.

— Il avait communié la veille de la bataille avec moi, madame.

— Dieu le reçoive donc dans son sein et me pardonne mes larmes, répliqua la religieuse en se frappant la poitrine.

XIV

LE VER DANS LA FLEUR

Le lendemain, le comte de Clermont se rendit aux ordres de madame la princesse de Conti. Il arriva dans une toilette dont le goût et l'élégance faisaient autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. Sans être en deuil, puisque la cour ne l'avait pas encore pris, il avait choisi un assortiment de gris, de blanc et de violet, qui seyait admirablement à sa personne, et qui marquait la part qu'il avait prise à la douleur de la princesse. Elle sentit cette intention et son regard l'en remercia; elle-même était tout en blanc, avec des rubans gris. Aussitôt qu'ils furent seuls, l'amoureux jeune homme se précipita à ses pieds, les couvrit de ses larmes et de ses baisers, en implorant qu'il lui fût au moins permis de la voir.

— Relevez-vous, lui dit-elle, je vous l'ai dit, nous avons rêvé; au réveil on oublie ses rêves; il nous reste une seule espérance, cette espérance ne sera point déçue, si vous le voulez; soyez mon ami. L'amitié est permise dans tous les états. Ce sentiment n'a rien dont mon devoir puisse s'alarmer; il est aussi pur que noble, et

si vous saviez combien j'ai besoin de cette amitié ! Je n'avais qu'un frère et je l'ai perdu, remplacez-le, comte, comme lui vous saurez toutes mes pensées, comme lui vous serez l'unique objet de mes affections. Je suis bien seule en ce monde, ma mère est un ange, mon père est un roi, mon mari...

— Eh bien ! votre mari, madame ?

— Mon mari est un saint qui ne comprend que la perfection, et moi je ne suis pas parfaite, hélas ! Voulez-vous accepter ce titre que je vous propose, cette place, la plus grande de mon cœur, la voulez-vous ?

Le comte était trop adroit, trop expérimenté pour ne pas accepter avec reconnaissance ; il montra juste assez de regrets pour en faire naître de plus grands chez la naïve jeune fille, et pas assez pour effaroucher sa pudeur ; il lui jura qu'il mourrait plutôt que de lui déplaire, et obtint, sous le masque de l'ami, un baiser qui eût certainement été refusé à l'amant.

— Notre amitié est bien nouvelle, reprit mademoiselle de Blois, et déjà je vais la mettre à l'épreuve, c'est vous prouver que j'y compte.

— Parlez, adorable princesse, je donnerais mon sang et ma vie pour une amitié si précieuse.

— Je n'en demande pas tant, grâce au ciel, c'est seulement une mission délicate dont je veux vous charger.

Elle lui expliqua alors ce qu'elle attendait de lui. Elle lui raconta la malheureuse passion de son frère, les suites cruelles qu'elle avait eues, tout, hors la scène entre lui et monseigneur, dont le souvenir seul la faisait trembler. Elle lui confia la lettre adressée à mademoiselle de Rechecourt, et la protection qu'elle s'était promise de lui accorder.

— On assure qu'elle s'est amendée. Dieu le veuille ! Vous la trouverez chez une présidente dont voici l'adresse, vous lui donnerez ce testament laissé par ce pauvre Louis, vous lui direz qu'elle recevra bientôt le montant de sa succession, ainsi qu'il l'a désiré, vous

lui direz qu'elle peut avoir recours à moi lorsqu'elle en aura besoin, je la prie seulement de ne jamais chercher à me voir.

— Je vais me rendre chez elle, madame, et je reviendrai vous apporter sa réponse.

M. le prince de Conti entra en cet instant; le comte sortit et se fit conduire à l'adresse indiquée.

Mademoiselle de Rechecourt était bien changée depuis le commencement de ce récit, sa beauté avait perdu ce caractère enfantin d'autrefois, et s'était développée avec une richesse et une perfection inattendues. Elle avait acquis ce qui manquait à sa taille en souplesse et en élégance, elle avait acquis le *savoir-faire* et le *savoir-dire*, c'était maintenant une personne remarquable par la finesse de son esprit et le charme de sa conversation. Il était difficile de rencontrer une plus dangereuse sirène, elle connaissait ses séductions et les ménageait de manière à n'en pas perdre une seule.

Lorsque le comte de Clermont se fit annoncer comme chargé d'un message de madame la princesse de Conti, on l'introduisit sur-le-champ dans un oratoire tendu en violet, coquet jusque dans les saintes images qui l'ornaient, et où le jour arrivait à travers des rideaux épais. Tout y était calculé avec une habileté bien rare et presque toujours sûre de triompher. Si accoutumé qu'il fût aux femmes et aux aventures, il se troubla légèrement à l'aspect d'une beauté si splendide et d'un champ de bataille si bizarrement nouveau pour lui.

— Madame la princesse de Conti me fait donc l'honneur de se souvenir de moi, dit-elle avec un ton amer; puis-je savoir à quoi elle daigne employer ma vieille amitié d'enfance?

— Madame la princesse de Conti m'envoie vers vous, mademoiselle...

— Monsieur, on m'appelle madame, interrompit-elle sèchement.

— Eh bien, madame; je suis envoyé vers vous dans une bien triste circonstance.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? Madame la princesse, complétement délaissée de son époux, a-t-elle besoin d'un attachement sans bornes. Est-elle encore assez malheureuse pour adorer cet homme qui ne peut pas aimer.

— Madame la princesse de Conti est, au contraire, adorée de son mari, madame, je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répliqua le comte de Clermont, dont le cœur battait à ces paroles et qui en attendait l'explication avec anxiété.

— Ah! vraiment, poursuivit-elle, s'apercevant de cette émotion, alors c'est depuis son voyage en Hongrie. Ce n'est pas cela, qu'est-ce donc alors ?

— Voici une lettre, madame, une triste lettre, ce sont les adieux d'un jeune et charmant prince que le ciel nous a enlevé.

— Et quel prince, monsieur ? s'écria-t-elle émue, malgré sa double cuirasse de fausseté et d'indifférence.

— Lisez, madame, vous le saurez.

— M. le duc de Vermandois, mon Dieu ! mort !

— Mort au champ d'honneur, comme un héros, madame; mort le plus malheureux des hommes.

Mademoiselle de Rechecourt resta un instant sans parole, cependant elle ne tarda pas à se remettre : elle essuya ses larmes qu'elle n'avait d'abord pu retenir, lut la lettre d'un bout à l'autre, la ploya en silence et la cacha dans son sein.

— M. le duc de Vermandois m'a donc recommandée à madame sa sœur, monsieur ? il m'a donc rendu justice ? il a donc reconnu ses torts ?

— Madame la princesse ne m'a point expliqué ces détails, je suis seulement chargé de vous remettre cette lettre, madame, et de vous assurer que les dernières volontés du prince seront scrupuleusement remplies.

— Je suppose qu'il me sera permis de porter le deuil de monseigneur ?

— Toute la France le portera, madame, répondit le comte étonné.

— Vous avez l'air de ne pas me comprendre, monsieur, on ne vous a pas tout dit, vous ignorez quels sont mes droits à la protection, à l'amitié de la princesse?

— Je sais que vous avez été élevée chez madame Colbert, avec madame la princesse de Conti et M. le duc de Vermandois, je sais que le prince, en mourant, vous a légué toute sa fortune comme gage de cette ancienne affection, voilà tout.

— Puisque mademoiselle de Blois a cru devoir vous taire ce secret, je ne vous le révèlerai point, elle avait sans doute ses raisons pour en agir ainsi, raisons que je respecte sans les connaître, je dirai plus, sans les comprendre. Assurez, monsieur, Son Altesse Sérénissime de tous mes respects, je la remercie de son intérêt et je me soumets d'avance à ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

— Son Altesse Sérénissime vous prie de ne pas chercher à la voir, à cela près vous pouvez compter sur elle.

— Je comprends, répliqua mademoiselle de Rechecourt, madame la princesse me garde rancune, c'est toujours ainsi. Faites aussi mes compliments à madame sur le nouveau bonheur descendu dans son ménage : j'y prends bien part, je vous assure.

— Nouveau bonheur? compliment? et de quoi, madame? demanda le comte de plus en plus surpris.

— Madame la princesse me comprendra parfaitement, monsieur, répétez-lui seulement mes paroles.

La porte du cabinet s'ouvrit à deux battants, et un valet de chambre, entièrement vêtu de noir, annonça madame la présidente. M. de Clermont remarqua avec étonnement que mademoiselle de Rechecourt ne quitta point son fauteuil, elle fit une simple inclination de tête, et montra à la vieille femme une chaise placée à sa droite; il y avait d'ailleurs dans ce geste gracieux quelque chose de protecteur, bien éloigné de leur situation respective.

— Mon Dieu! madame, dit la présidente la larme

à l'œil, il se répand un bruit affreux, en avez-vous des nouvelles?

— Voici M. le comte de Clermont-Chatte, chevalier d'honneur de madame la princesse de Conti, qui m'apporte de sa part une lettre de M. le duc de Vermandois, et les détails de la perte que nous avons faite.

— Cela est donc bien vrai, madame?

— Hélas! oui, madame la présidente, et je vous serai infiniment obligée de défendre ma porte, je ne suis en état de voir personne.

— Vous serez obéie, madame, votre douleur est trop légitime pour ne pas être appréciée.

M. de Clermont n'en pouvait revenir, il regardait alternativement les deux femmes, leur rôle lui paraissait interverti : celle qui protégeait semblait la protégée. Les révérences, les compliments de la présidente ne se pouvaient expliquer.

— Madame la princesse de Conti drapera-t-elle? demanda mademoiselle de Rechecourt.

— Certainement, madame, on portera le deuil comme pour un prince du sang.

— Et vous, madame, reprit la présidente.

Un regard sévère de la jeune fille fit baisser les yeux à l'indiscrète.

— Vous pouvez rendre ma réponse à mademoiselle de Blois, monsieur; je vous prie de lui présenter en même temps tous mes devoirs; lorsqu'elle voudra m'honorer de ses ordres, elle me trouvera ici, je ne compte pas quitter Paris à présent.

Le comte se leva à ce congé formel, donné d'un air de reine; il était déjà dans l'antichambre lorsque la présidente le rappela : mademoiselle de Rechecourt ne se leva pas davantage.

— Monsieur, dit-elle avec une sorte d'embarras qui lui prêta une grâce adorable, j'ai tout à craindre d'une indiscrétion! Pour avoir le moins de confidents possible, je désire que vous soyez toujours chargé des

communications que madame de Conti aura à m'adresser.

— Je suis trop heureux, madame, de la permission que vous voulez bien me donner pour ne pas réclamer ce droit, répondit le comte avec plus de chaleur que madame la princesse de Conti n'eût peut-être voulu lui en voir.

Aussitôt qu'il eut fermé la porte, mademoiselle de Rechecourt dit à la présidente.

— Voilà le seigneur le mieux fait de la cour, et madame la princesse de Conti a fait preuve d'un bon jugement en se l'attachant comme chevalier d'honneur; je me souviens qu'elle l'avait remarqué le jour où l'on signa les articles de son mariage.

La présidente, bonne créature, bornée et crédule, était complétement sous le joug de Renée; cependant elle ne pouvait comprendre sa philosophie dans un pareil moment, elle en exprima sa surprise par quelques phrases plutôt louangeuses qu'épigrammatiques, mademoiselle de Rechecourt l'interrompit.

— M. le duc de Vermandois répare ses torts, madame, je le lui pardonne en chrétienne, je prierai Dieu pour lui, mais ma douleur n'est que de la résignation, depuis longtemps tous nos liens sont rompus; ils n'auraient jamais pu être renoués dans ce monde.

De son côté, M. de Clermont-Chatte emportait une impression singulière de la visite qu'il venait de faire. Cette femme avait des manières si nobles, si grandes et si pleines de charmes, elle était si belle, si imposante et si *attirante* en même temps, il y avait dans son regard une expression si loyale et caressante, qu'il se promit de cacher à la princesse cette sorte d'admiration, très-convaincu qu'elle lui enlèverait ses pouvoirs d'ambassadeur, si elle en concevait le moindre doute. En arrivant à l'hôtel de Condé, il raconta ce qu'il avait vu, les demi-mots, les réticences de la fille d'honneur, et il se montra aussi intrigué des uns que des autres.

— Quoi ! dit la princesse, il n'y a dans ce cabinet qu'un seul fauteuil, cette femme, veuve d'un président à mortier au Parlement de Paris, lui fait la révérence et elle ne se lève même pas pour la lui rendre ! Vous me confondez ! quelle histoire a-t-elle pu lui faire !

— Et cependant, madame, elle ne m'a parlé de Votre Altesse qu'avec le respect et la convenance la plus parfaite, elle m'a congédié en princesse, après m'avoir tenu trois quarts d'heure sur un tabouret.

— N'est-il pas vrai qu'elle est jolie ? On prétend même qu'elle est singulièrement embellie.

— Pour un cœur plein de son amour, il n'y a rien de beau au monde, madame.

La princesse le remercia par un regard qui voulait être sévère.

— Ce n'est pas encore là tout ce qu'elle m'a donné à deviner, madame, elle m'a proposé bien d'autres énigmes.

— Et quoi donc encore ?

— Elle m'a parlé de dissensions dans votre ménage, elle a prétendu que vous aimiez sans espoir d'être aimée, je n'ose vous dire jusqu'où elle a conduit mon imagination dans ses conjectures.

— Monsieur ! s'écria la princesse en se levant, cette femme est un serpent, ne l'écoutez pas et ne me répétez jamais ses paroles empoisonnées. Je vous aime, je vous aime comme mon frère, mais mon frère n'eût pas osé me parler ainsi.

Cette colère ne parut pas naturelle à M. de Clermont, il ne répondit rien, plutôt parce qu'il ne cherchait à pénétrer ce mystère que par obéissance. La princesse apaisée désarma son regard, elle lui fit une question de sa voix la plus douce ; elle aimait, la pauvre femme, toute princesse, toute fille de Louis XIV, tout altière qu'elle fût, et tout cédait devant ce sentiment immense, le tyran de l'âme, le maître de la vie.

— Pardonnez-moi, madame, répondit le comte, je

crains tant de vous déplaire ; un reproche de votre bouche est pour moi une douleur si vraie que je ne sais plus où j'en suis. Ayez pitié de moi, je suis votre esclave soumis en tout ce que vous désirez ; je ne vous ferai plus une question, mais vous laissez dans mon esprit un chaos quile dominera malgré moi. Est-ce donc ainsi que vous entendez la confiance dans l'amitié ? Vous avez des chagrins que j'ignore, vous dévorez vos larmes peut-être loin de moi ; si j'étais encore votre amant, ou du moins si j'aspirais à devenir votre amant, je me tairais ; mais un ami, mais un frère, mais un homme qui a renoncé au plus enivrant espoir pour devenir digne de vous, que lui reste-t-il alors ? Songez-y, madame, ce n'est pas là ce que vous m'avez offert, ce n'est pas là ce que j'ai accepté, j'ai immolé mon amour sur un autre autel.

— Non, non, je ne veux pas, je ne puis pas vous tout avouer, ce n'est pas mon secret, Jacques, bien que ce soit le secret de toute ma vie. Pourquoi exiger ce qui n'est pas à moi ? Oui, il y a un malheur dans mon existence, et, s'il faut vous le dire, ce malheur je l'ai oublié depuis que je vous connais, depuis surtout que notre pure affection ouvre pour moi cet avenir de cœur auquel j'avais renoncé, que voulez-vous de plus ?

— Rien, rien, madame, et je vous remercie, répliqua le comte en couvrant sa main de baisers. Oh ! pensa-t-il, je saurai tout, j'interrogerai cette sirène, elle parlera, il faut que ce secret m'appartienne.

— Jacques, poursuivit mademoiselle de Blois, si je ne vous aimais pas tant, je ne vous reverrais jamais ; je suis bien la fille de Louis XIV, ce sang royal se révolte dans mes veines à la moindre contradiction. Oh ! je comprends à présent pourquoi mon frère voulait tuer Rechecourt, seulement je ne comprends pas comment il l'aimait encore et comment il ne s'est pas vengé d'elle.

XV

BRUITS DU MONDE

Madame la princesse de Conti obtint du roi la permission de prolonger son séjour auprès de M. le prince; lequel était alors fort souffrant. La jeunesse et les saillies de mademoiselle de Blois le réjouissaient; elle le suivit à Chantilly. M. le prince de la Roche-sur-Yon, dont le caractère s'accordait absolument avec celui de sa belle-sœur, s'attacha à elle dans son exil, au point de rendre M. de Clermont jaloux. Ils sortaient ensemble, ils avaient de ces bouderies de la première jeunesse qu'on regrette toujours. Ils jouaient comme deux enfants, en courant dans les jardins, et mademoiselle de Blois retrouvait en lui ce frère qu'elle pleurait. Elle le retrouvait, non plus mélancolique, rêveur, doutant de lui-même et des autres, mais franc, étourdi, jovial, spirituel, plein de confiance en son étoile; enfin, celui qui fut plus tard un héros, le digne neveu du grand Condé, et son remplaçant, sans doute, si les intrigues de cour et la mort l'avaient permis.

Ils avaient été à Saint-Cloud chez Monsieur : de tous

les enfants légitimés de Louis XIV, mademoiselle de Blois était la seule que Madame pût supporter.

— Elle est maintenant princesse du sang, disait-elle ; et puis elle ressemble tant à son père, et puis elle a la modestie de sa mère. On ne la croirait jamais bâtarde légitimée.

Cette fière princesse aimait la fille de mademoiselle de La Vallière, peut-être un peu en haine des enfants de madame de Montesquan, et surtout de madame de Maintenon, leur gouvernante, pour laquelle elle professa toute sa vie la haine la plus déterminée. Elle recevait donc souvent à Saint-Cloud ses cousins de Conti et la jeune princesse. Elle ne craignait rien de ses grâces.

« Car, disait-elle, elle est mariée ; le duc de Chartres » ne l'épousera pas. »

Pauvre princesse Palatine ! elle était loin de prévoir qu'un jour elle aurait pour belle-fille un de ces mêmes bâtards adultérins qu'elle détestait si fort.

Donc, ce jour, à Saint-Cloud, mademoiselle de Blois, dégagée de l'étiquette de Versailles, joua et courut toute la matinée dans le parc avec ses cousins et son beau-frère ; elle fut d'une folie étourdissante, et si belle et si gracieuse et si légère !

— Oh ! si j'avais été l'aîné ! dit le prince de la Roche-sur-Yon en la regardant former des pas sur le gazon, aussi aérienne, aussi gracieuse qu'une sylphide.

Ce propos ne fut pas perdu ; deux personnes surtout le retinrent en leur mémoire : M. de Clermont-Chatte, parce qu'il touchait à son amour, le chevalier de Lorraine, parce qu'il touchait à sa passion haineuse, la plus forte de toutes les passions chez lui. Chacun d'eux le répandit avec des commentaires, il arriva que toute la cour le répéta de même, et que huit jours après c'était le sujet des conversations.

— Je soutiens, disait le chevalier de Lorraine à Monsieur, que le prince de la Roche-sur-Yon est jaloux

de son frère, donc il est amoureux de la princesse. Elle a bien quelques raisons de se plaindre de son mari, et alors, alors !...

— Taisez-vous, monsieur, c'est une infamie, répondait Madame, qui détestait le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur : je le dirai à M. le prince.

— Vous pouvez bien le dire, madame, M. le prince sait tout cela.

Madame était trop Allemande pour y manquer, et M. le prince trop Français pour le cacher à son neveu, à celui qui s'y trouvait le plus intéressé, le prince de Conti. Celui-ci devint rouge comme une cerise, et assura à son oncle qu'il mettrait un terme à cela.

— Et vous ferez bien, mon neveu; si feu M. de Longueville en avait fait autant pour ma pauvre sœur, les calomnies de la Fronde n'auraient pas duré si longtemps. Si seulement j'avais été en France, moi ! Une princesse, une femme, doit être protégée par son mari ou par son frère, et la pauvre petite n'a que vous.

— Ces bruits sont absurdes, monsieur.

— Je le sais bien, c'est un ange, et la Roche-sur-Yon un enfant.

Huit jours après, M. le prince de Conti se promenait dans les jardins de Versailles, où, en sa qualité de disgracié, personne ne faisait attention à lui. Le comte de Clermont le croisa dans une allée, le prince l'appela.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes à madame la princesse de Conti, allez-moi quérir le chevalier de Lorraine que voici là-bas avec M. de Marsan, amenez-les-moi sans bruit dans l'allée d'Apollon, et revenez avec eux [1].

Aussitôt que le prince de Conti vit approcher les seigneurs qu'il avait mandés, il s'arrêta et les attendit.

[1] Édition Montmerqué, lettre 818.

— Monsieur, dit-il au chevalier de Lorraine, je trouve à propos de vous annoncer que je vous veux faire l'honneur de me battre avec vous : vous avez tenu des propos qui me déplaisent sur madame la princesse de Conti et sur mon frère.

— Monsieur, croyez bien que j'en suis incapable; ce sont des calomnies.

— Ce sont des vérités, monsieur, vous l'avez dit à Monsieur devant Madame, et M. le prince qui le tient d'elle me l'a répété afin que je me conduise en gentilhomme, c'est ce que je ferai. Vous pouvez prendre pour second M. de Marsan, que voilà, cela ne sortira pas de la famille.

— Monsieur, reprit M. de Marsan, veuillez me donner le comte de Soissons; depuis longtemps nous sommes ennemis et je serai charmé de cette circonstance pour vider tranquillement notre querelle.

— Je n'y vois point d'obstacle. M. de Clermont, vous préviendrez le comte; le rendez-vous est pour demain à onze heures dans les bois de Meudon, personne ne nous soupçonnera là.

— Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous voulez bien me faire, je ne l'ai pourtant pas mérité, reprit le chevalier de Lorraine en s'inclinant.

— Je n'ai pas besoin, messieurs, de vous recommander le secret, continua le neveu du grand Condé, nous y sommes tous intéressés, et vous, M. de Clermont, vous me répondez que madame la princesse de Conti ne sera instruite de rien.

— Je vous en donne ma parole, monseigneur.

— C'est bien, à demain donc, messieurs, à onze heures; ceux qui reviendront pourront être de retour pour le dîner du roi.

— Ou se mettre en route pour la frontière, monseigneur, répondit le comte de Marsan.

Mille idées diverses s'étaient élevées dans l'esprit du comte de Clermont à cette scène. La plus dominante

fut une jalousie effrénée au sujet du prince de la Roche-sur-Yon. Depuis le retour du prince, mademoiselle de Blois restait beaucoup à Paris, elle n'avait vu que deux fois son *ami* et encore à la dérobée. Il attribua cette séparation à une indifférence subite et n'hésita pas à en accuser un autre sentiment, suivant les dires du chevalier de Lorraine ; il envia ardemment à M. le prince de Conti la possibilité de venger son injure et il aurait payé bien cher le droit de croiser son épée avec son rival imaginaire. Une longue conversation chez mademoiselle de Rechecourt l'avait mis au fait du secret de ce ménage. Son amour et son espoir redoublèrent ; il jura de réussir, et l'adroite fille reçut la confidence de ses projets; elle les encouragea, lui donna des conseils, lui fit promettre de la tenir au courant de tout, aussi ce jour-là n'eut-il rien de plus pressé que d'aller lui raconter le duel et ses causes, elle l'écouta en silence, puis elle secoua la tête.

— Cetre rencontre n'aura pas lieu, dit-elle.

— C'est impossible maintenant, madame, j'ai moi-même prévenu le comte de Soissons; tout est arrangé.

— Elle n'aura pas lieu, vous dis-je, je connais le chevalier de Lorraine et sa prudence ; il n'a pas de preuves de bravoure à faire, elles sont connues, il ne se battra pas, il préviendra Monsieur, Monsieur préviendra le roi, on défendra le combat et les choses en resteront au même point, si ce n'est que M. le prince de Conti se sera posé en Don Quichotte de la vertu de madame sa femme, et qu'on se moquera de lui.

— Mais, madame, et M. le prince de la Roche-sur-Yon ?

— M. le prince de la Roche-sur-Yon rira plus fort que les autres, et continuera à courir les grisettes et les filles d'Opéra.

— Il n'aime donc pas madame sa belle-sœur?

— Que voilà bien une question d'amoureux ! Soyez donc tranquille, monsieur, vous êtes aimé, et chaque chose viendra en son temps.

Ce que mademoiselle de Rochecourt avait prévu arriva de point en point. Le roi, instruit par M. le duc d'Orléans, manda M. le prince et lui ordonna d'empêcher le duel.

— Je ne le veux pas, dit-il, d'abord pour l'exemple et pour ma fille elle-même, les propos ne feraient que redoubler. Votre neveu se donne des airs inouïs depuis ses lauriers de Hongrie, je vois qu'il faut rabattre ce caquet et, de par le ciel, je le ferai; j'espère, cependant, qu'il n'y a rien de vrai dans les discours du chevalier de Lorraine.

— Absolument rien, Sire, ce sont deux enfants qui jouent à la cligne-musette. Monsieur et Madame le diront à Votre Majesté.

— N'importe, envoyez le jeune ménage à l'Ile-Adam pour quelques semaines et emmenez le frère à Chantilly, cela apaisera tout; il faut que cette séparation s'opère naturellement, sans avoir un air d'exil ou de fait exprès.

— La princesse de Conti part demain pour rester avec monseigneur à Choisy ; mes neveux avaient formé le projet d'une grande chasse dans nos bois, ne serait-ce pas la même chose?

— Ne dérangez rien alors, cela est mieux ainsi, j'aime à voir ma fille avec M. le dauphin, cela est bon pour l'avenir.

Le même coup frappé à la même porte intérieure qui avait déjà interrompu l'audience de madame la princesse de Conti se renouvela en ce moment ; le roi congédia brusquement M. le prince, en lui recommandant d'accomplir de suite la mission dont il l'avait chargé, puis il courut à l'issue familière et l'ouvrit. Le père La Chaise et madame de Maintenon entrèrent. Tous les deux saluèrent profondément, tous les deux avec une mesure différente d'orgueil et d'ironie : le roi leur répondit par le plus aimable sourire.

— Nous dérangeons le roi peut-être, dit madame de Maintenon, le révérend père a insisté pour avancer

l'heure de notre conférence; sur ce que je lui ai confié de l'état de madame la dauphine, il a cru essentiel d'en prévenir Votre Majesté.

— Qu'a donc la dauphine, madame, que lui est-il arrivé?

— Madame la dauphine est réellement malade et ce n'est pas sans cause : monseigneur passe sa vie à Paris, il la délaisse complétement, et son caprice pour mademoiselle Raisin, ses assiduités près de madame Brou sont encore les moindres de ses torts.

Madame de Maintenon détestait le dauphin, qui lui donnait hautement des marques de son mépris et jamais elle ne manqua l'occasion de le desservir; elle avait encore un autre motif, cette fois plus personnel, comme on le verra. Le roi, qui tournait à la dévotion, voulait l'imposer à tous; les déréglements auxquels il ne se livrait plus l'importunaient dans les autres. Fatigué de madame de Montespan, dont les exigences le lassaient, il soupirait après l'instant de s'en débarrasser et préparait à cette intention une réforme générale. Madame Scarron voulait cette place, mais elle ne la voulait pas telle que l'avaient occupée ses rivales; elle y fondait des bases solides, elle s'emparait petit à petit de toutes les facultés de Louis XIV, afin de le dominer ensuite complétement et de gouverner le royaume. Son grand esprit, ses vues immenses l'en rendaient susceptible. Si elle eût aimé le roi, si elle eût eu du cœur et non de l'ambition, elle eût conduit la fin de ce grand règne d'une manière digne de son début, elle n'eût pas jeté la France à deux doigts de sa perte et commencé par la réaction les désordres de la régence.

Un de ses grands moyens était d'éloigner le roi de M. le dauphin, de semer la défiance entre eux et d'empêcher l'héritier du trône d'entrer dans les affaires. Tout était calcul et dissimulation chez cette femme. Elle cachait même sa beauté sous des coiffes et des dentelles noires, afin de n'être *elle-même* sous aucuns

rapports. Ce jour-là, elle désirait amener Louis XIV à tracer la conduite de son fils sur la sienne propre, afin de la justifier par un exemple. Aidée par le père La Chaise, bon et honnête homme, qui obéissait au double ascendant de la favorite et de sa compagnie, et ne voyait là qu'un seul but : la conversion entière de son illustre pénitent.

— Oui, Sire, reprit-il, Monseigneur délaisse madame la dauphine et se plonge dans tous les déportements, c'est un scandale que vous devez faire cesser.

— J'y aviserai, mon père; vous m'aviez parlé cependant d'un attachement honnête, il me semble?

— Sans doute, M. le dauphin, comme Votre Majesté, avait d'abord paru se plaire dans la société intime d'une amie sûre et pieuse, où il n'aurait trouvé que de bons conseils, et nous en bénissions le ciel.

— Une fille d'honneur de la princesse de Conti, je crois.

— Oui, Sire, mademoiselle Chouin.

— Mais n'était-ce pas un remède bien dangereux. Une jeune personne! Il pouvait s'y attacher de manière à donner des craintes plus sérieuses à la Dauphine.

— Mademoiselle Chouin est jeune, c'est vrai, Sire, mais elle n'est pas jolie et d'ailleurs elle est, avant toutes choses, esclave de sa vertu! Elle aime le prince d'une tendresse pure; elle veut sa gloire et son bonheur, elle ne cherche qu'à lui inspirer des sentiments dignes de lui et du grand roi dont il est fils; plût à Dieu qu'il s'attachât à elle.

Le roi sait, poursuivit le confesseur, et il le sait par expérience, quelle consolation, quelles forces on trouve près d'une amie de ce genre, il sait qu'un pareil attachement peut être sans reproches. Madame la dauphine, suivant l'exemple que la reine lui donne avec tant de joie, reconnaissait comme elle le bienfait d'une

pareille liaison, malheureusement Monseigneur s'en éloigne.

— Il faut l'y rappeler, mon, père, pourtant, à son âge, elle est bien plus difficile qu'au mien, je me souviens du passé.

— Monseigneur n'est pas son illustre père, Sire, et mademoiselle Chouin ne ressemble pas à mademoiselle de La Vallière.

Ce plan avait été adopté par madame de Maintenon; la position était identiquement la même à l'âge près, et elle comprenait qu'en soutenant mademoiselle Chouin elle se soutenait elle-même. Tout ce qu'elle n'osait pas demander pour elle, elle le demandait pour la fille d'honneur, l'application s'ensuivait naturellement. Elle bénissait les circonstances qui avaient amené ce hasard favorable et elle se promettait d'en profiter dans toute son étendue. Ce fut de la sorte qu'elle conduisit le grand roi si loin en s'autorisant toujours d'un exemple qu'elle dirigeait à sa guise.

— Monseigneur part demain pour Choisy, il y mène la princesse de Conti, sans doute mademoiselle Chouin sera du voyage, je ne vois rien de mieux, ajouta Louis XIV.

— Oui, Sire, et madame la dauphine a séché ses larmes lorsque je lui ai annoncé cette nouvelle; elle sait que son noble époux lui reviendra plus tendre, comme cela est toujours lorsqu'il a goûté quelque temps les sages entretiens de son amie.

— Si la dauphine le voulait, elle n'aurait pas besoin de cet auxiliaire; un peu plus de complaisance, plus de gaieté dans son intérieur et elle y retiendrait facilement son mari : que ne lui dites-vous cela, madame?

Madame de Maintenon sentit que le terrain devenait glissant, elle tourna la difficulté.

— Dieu seul est le maître des affections, Sire, il a placé ailleurs celle de M. le dauphin, il n'y a rien à faire qu'à se soumettre et à prier : c'est ce que fait madame la dauphine.

— Et ce qu'a toujours fait la reine, poursuivit le bonhomme de père La Chaise, ce sont deux saintes personnes.

Le roi et madame de Maintenon baissèrent les yeux et ne trouvèrent rien à répondre.

XVI

CHOISY-LE-ROI

Les intrigues se croisaient à la cour; ce pays où chacun vit pour soi, où l'on est attentif aux démarches des autres afin d'en profiter, était dans toute son agitation. M. le dauphin restait en dehors de tout cela, il ne songeait qu'au plaisir et à trouver près de mademoiselle Chouin l'oubli de l'intérieur si guindé de madame la Dauphine. Ils partirent pour Choisy, ainsi qu'il l'avait annoncé, et la troupe qui le suivit était la plus joyeuse du monde. Madame la princesse de Conti, sans oublier sa douleur, se laissait aller aux distractions de son âge et de sa passion encore innocente, elle emportait en cette partie la certitude de vivre quelques semaines près de M. de Clermont. L'absence de son mari faisait taire sa conscience, déjà bien apaisée par le voile d'amitié dont elle l'avait couverte; elle fut si gaie pendant la route qu'elle fit rire même madame de Buri, malgré la préoccupation de son procès avec la maison de Grignan, incident qui lui avait valu le surnom de comtesse de Pimbèche, que son extérieur justifiait assez bien du reste.

Choisy-le-Roi était alors une magnifique demeure; ce que la fureur révolutionnaire épargna, et ce qui reste debout au milieu de ses ruines, nous en montre encore la magnificence. Bâti par la grande Demoiselle, qui venait de le céder au roi pour M. le dauphin, il dominait la Seine et offrait des points de vue aussi variés que pittoresques. Mademoiselle de Montpensier y avait tracé de magnifiques jardins mais son plaisir favori, dans cette résidence, était la promenade sur l'eau. Elle avait fait construire un charmant navire, tout mignon et tout coquet, sur lequel elle se laissait aller à la rêverie, au temps de son amour avec Lauzun, le seul homme qu'elle eût voulu accepter pour époux, elle qui avait pu choisir parmi les rois de l'Europe, elle qui n'avait pas voulu être impératrice d'Allemagne! La pauvre princesse n'y trouva que le malheur.

En arrivant au château, en entrant dans son appartement, le même qu'avait habité sa cousine, mademoiselle de Blois, trouva madame Dupont occupée à arranger les armoires; son air soucieux, presque chagrin, la frappa au milieu de sa gaieté, et y jeta comme une sueur de glace.

— Qu'as-tu, mimi Dupont? lui demanda-t-elle.

— Madame est bien bonne, je me porte à merveille.

— Je pense que tu te portes bien, mais tu es triste et j'en veux savoir la cause.

— Oh! Son Altesse Sérénissime ne me comprendra pas; il est vrai que je suis triste, ce sont des souvenirs, et à l'âge de madame on n'a pas encore de souvenirs.

— C'est juste, tu as été ici au service de Mademoiselle, tu étais jeune dans ce temps-là et tu le regrettes.

— Ce n'est pas ma jeunesse que je regrette, madame, ce sont toutes les larmes que j'ai vu répandre là où vous êtes, à une bonne princesse que j'aimais tant.

— Elle a donc bien pleuré, mimi Dupont? continua la princesse devenue sérieuse.

— Je l'ai dit à Votre Altesse Sérénissime déjà, lorsqu'elle m'a fait l'honneur de me questionner là-dessus.

— N'importe, répète-le.

— Oh! madame, elle aimait tant M. le comte de Lauzun! elle aurait tout fait pour lui, et comme il était ingrat!

— Mais, Dupont, Mademoiselle avait quarante ans et M. de Lauzun était jeune?

— C'est vrai, madame, et cependant là n'était pas le mal, c'était dans l'inégalité. Une princesse, la petite-fille de Henri IV, descendre jusqu'à un simple gentilhomme! Il en a abusé, cela devait être.

— Et pourquoi cela ne pouvait-il être autrement? reprit la princesse avec aigreur; il ne l'aimait pas, voilà tout; s'il l'eût aimée, il eût eu de la reconnaissance.

— Non, madame, parce que l'amour passe, et qu'alors le courtisan reparaît. Ah! Mademoiselle a été heureuse que le mariage soit manqué et qu'on ait envoyé M. de Lauzun à Pignerol, sans cela elle serait morte.

— Morte! mimi Dupont, tu es folle! On ne meurt point lorsqu'on est princesse et qu'on est offensée, on se venge et on oublie.

Mademoiselle de Blois prononça ces paroles avec tant de force, que madame Dupont en fut frappée; elle la regarda et trouva dans son visage une émotion qui augmenta son étonnement. La jeune fille se mit alors à chanter un air de l'opéra de *Proserpine*, très-à la mode, et ne parut plus songer à cette conversation; madame Dupont, voyant cette légèreté, crut s'être trompée.

Les premiers jours se passèrent en courses dans les environs, en promenades sur l'eau; ce n'était que fêtes et festins. Le comte de Clermont, par le devoir de sa charge, suivait partout sa maîtresse, mais il ne partageait pas la gaieté générale. En vain la princesse employait-elle ses plus séduisantes manières pour

amener un sourire sur ses lèvres, il se contentait de baisser les yeux comme pour le fuir et pour montrer qu'il se complaisait dans sa douleur. Un jour qu'ils marchaient un peu en avant des autres, elle se décida à l'interroger.

— Ne me demandez rien, madame, lui dit-il, il n'est pas au pouvoir du roi même de m'ôter ma tristesse, je l'aime, j'en veux mourir et j'en mourrai.

— Vous mourrez, monsieur! sans ma permission, vous cherchez à m'effrayer, je sais bien que cela ne se peut pas.

— Cela sera, madame, répondit le comte, mais j'en suis heureux, je ne changerais pas mes souffrances pour une couronne.

— Enfin, vos souffrances, quelles sont-elles? Vous oubliez donc nos conditions! Nous ne devons rien nous cacher l'un à l'autre.

— Vous m'avez bien caché vos jeux avec M. le prince de la Roche-sur-Yon, madame, interrompit-il d'un ton de reproche.

— Je n'avais rien à vous apprendre à cet égard, monsieur, êtes-vous donc si confiant dans le chevalier de Lorraine? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; voyons, qu'avez-vous?

— J'ai mon amour, madame, j'ai mon amour qui me tue, car il ne peut se soumettre à la loi que vous lui avez imposée; je la respecterai cependant, mon dévouement et mon amitié sont trop au-dessus de l'égoïsme pour ne pas me faire un devoir d'y obéir aveuglément.

— Comte, répliqua-t-elle en rougissant, ce n'est pas bien.

— Aussi, madame, vous m'y avez forcé, je ne voulais pas vous parler ainsi, j'avais juré de me taire à jamais.

— Et vous vous tairez à l'avenir.

— Oui, madame, mais ne me demandez plus pourquoi je souffre.

A dater de ce moment, mademoiselle de Blois

perdit sa gaieté; malgré tous ses efforts, elle ne put ramener son esprit à cette charmante folie qu'elle avait montrée jusque-là. Le comte ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et seul de tous les courtisans il n'en fit paraître aucune surprise.

Un matin, la princesse n'avait pu dormir, elle quitta son lit de bonne heure et appela mimi Dupont; elle lui ordonna de s'apprêter à la suivre.

— Appelle seulement un valet de pied, ne réveille personne, ni dame, ni fille d'honneur, allons un peu comme autrefois à la maison de cette bonne comtesse Louise. Elle n'y est plus, c'est égal, je reverrai avec plaisir ce jardin, cette petite chambre où nous avons tant ri : Oh! si j'étais encore à ce temps-là.

Madame Dupont suivit son élève, et toutes deux, parcourant à pied la longue avenue, se rappelaient les jours passés.

— Tiens, Dupont, voilà la grille verte, comme il y a six ans, voilà Fidèle, le chien du concierge, un peu moins leste qu'il n'était seulement. Il me semble que je vais apercevoir là-haut cette jolie petite Antoinette venant au-devant de moi.

— La maison est habitée, madame; nous laissera-t-on entrer?

— Je l'espère bien, je veux faire un pèlerinage complet.

Le laquais ouvrit la barrière, Fidèle aboya, la princesse le flatta de sa main, il se tut. Au bruit de la sonnette, le concierge vint à la porte, il reconnut mademoiselle de Blois et madame Dupont.

— Nous voudrions revoir la maison, cela est-il possible? demanda la jeune femme.

— Madame, il y a un locataire; il est absent, et d'ailleurs je pense qu'il ne le refuserait pas. Si Votre Altesse veut me suivre?

— Non, non, j'irai seule avec madame Dupont; je retrouverai mieux mes souvenirs; quel est votre locataire?

— C'est M. Anselme, attaché à la maison de Monseigneur; il vient rarement, lorsqu'il n'est pas de service seulement.

— S'il me surprenait ici, il me connaît sans doute, vous lui diriez ce que j'y viens faire.

La princesse monta le petit escalier en échelle, elle entra dans la salle à manger et y retrouva la même table ronde autour de laquelle elle s'était si souvent assise.

— Oh! dit-elle avec émotion, voilà ma place; à côté de moi était notre poëte qui faisait et qui chantait de si charmants couplets; là était le docteur, dont la science était tout aimable et qui était si bon; puis les autres ici, et le marin joyeux, bon convive, brave et spirituel, ce pauvre chevalier de la Vieille-ville! Te les rappelles-tu, Dupont?

— Oui, madame, et je sais que Votre Altesse riait ici de bien bon cœur.

— Ah! voilà la chambre de l'excellente chanoinesse, voilà le jardin avec sa tourelle en pampres, les carrés de légumes, la niche du chien, les fleurs et les arbres à fruits. Voilà le fauteuil où elle travaillait à côté de sa table entre les deux fenêtres, et celui qu'on me donnait auprès d'elle; tout est encore là, il y manque seulement la cage de ces jolis oiseaux étrangers que nous lui avions donnés, Vermandois et moi; elle les a emportés sans doute. Tiens, mimi, laisse-moi un instant seule ici, je veux m'asseoir où je m'asseyais autrefois, je veux me rappeler ces affections envolées, et combien c'était doux d'être libre et d'être aimée ici.

Madame Dupont sortit, la princesse restée seule se laissa aller à cette vague rêverie, le plus dangereux des piéges qui soient tendus dans cette carrière semée de piéges que nous parcourons la moitié de notre vie. De ces amis absents et regrettés, elle se transporta à sa position présente. Elle se rappela son mariage, les espérances qui l'avaient entourée; elle déplora la perte de ces espérances, la mort de son frère, l'isolement de son

avenir, et son cœur se brisa. L'amour du comte, comme la colombe de l'arche, planait seul, le rameau d'olivier au bec, au-dessus de ce naufrage; elle sentit que, malgré elle, elle se raccrochait à cette branche, et l'espoir enfin se rapprocha d'elle.

— Oh! oui, se disait-elle, il m'aime bien, et cet amour n'est point éphémère, il dure depuis tant d'années et a résisté à tant d'épreuves, à tout, même à mes refus. Ne l'ai-je point banni? ne lui ai-je pas ordonné d'imposer silence à sa passion? il l'a fait, il a accepté le titre de mon ami, il n'a pas prononcé un mot dont mon devoir ait pu s'alarmer et il aimerait mieux mourir que de désobéir à mes ordres.

Jamais son âme ne fut plus disposée à la tendresse, jamais elle ne fut plus près d'oublier ses serments et sa vertu. Il est rare que le démon néglige une occasion semblable, aussi ne le fit-il pas, et, au moment où, se complaisant involontairement dans ses pensées, elle invoquait la présence du comte, il parut à ses yeux.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle honteuse, car il lui semblait qu'il lisait dans son imagination, que voulez-vous, monsieur?

— Je suis mille fois trop heureux, madame, mais je ne suis pas coupable. Comment vous supposer ici, chez moi?

— Chez vous! reprit la princesse en se levant, je suis chez M. Anselme, un des officiers de bouche de Monseigneur.

— Et M. Anselme est devant vous, madame.

— Que signifie cette mascarade, monsieur?

— Pardonnez-moi, madame, mais n'était-ce pas bien naturel? n'avez-vous pas parlé de cette petite maison comme d'un endroit qui vous est cher? n'avez-vous pas dit que vous y aviez été bien chérie? J'ai dès lors regardé ce réduit comme un temple et j'y ai rétabli l'idole qu'on y avait adorée. J'ai relevé cet autel, chaque jour j'y suis venu pleurer et gémir. Voilà, madame, quel est mon crime. Je n'ai rien dérangé, rien changé

à ce que vous aviez vu. Je respectais vos regards, qui s'étaient reposés tout autour de moi. Ne comprenez-vous pas cela, madame?

— Jacques! répondit-elle les larmes aux yeux, en lui tendant la main, qu'il couvrit de baisers, vous avez une âme belle et grande. Vous m'aimez bien ainsi que je désirais être aimée!

Hélas! hélas! la barrière était rompue, l'amour était accepté, il n'était plus possible de revenir à l'affection fraternelle. M. de Clermont le sentit et se fortifia dans sa position, pour ne pas en être chassé.

— Oh! s'écria-t-il, je vivrai maintenant!

— Oui, disait la jeune femme, oui, vous vivrez et nous serons heureux, mon ami; je ne veux songer qu'au bonheur d'être aimée ainsi; je l'ai tant désiré! j'ai tant souffert de mon abandon et de mon isolement! non, Dieu ne peut blâmer un sentiment si pur. Ce n'est pas de l'amitié, je le sens trop, j'en suis trop heureuse; c'est de l'amour, mais un amour chaste et innocent, un amour qui mettra sa gloire à rester toujours sans reproches. N'est-ce pas? n'est-ce pas?

Le comte se garda bien de la contredire. Sûr maintenant de son triomphe, il trouvait d'ailleurs un grand charme à entendre ces douces paroles d'une si belle bouche, à penser qu'il était choisi par la fille du plus puissant roi du monde. Son amour-propre savourait cette conquête, il était trop habile pour la brusquer. M. de Clermont avait beaucoup vécu, quoiqu'il n'eût pas trente ans. Les voyages et la cour forment vite un homme admirablement beau, car les occasions ne lui manquent pas. Sa passion pour mademoiselle de Blois était donc très-loin de ressembler à celle qu'il lui avait inspirée. Tout ardente qu'elle fût, elle ne lui ôtait aucune de ses facultés, il calculait jusqu'à la moindre démarche, il ne s'abandonnait pas, il voulait envahir cette jeune âme si dévouée et de si bonne foi; ce n'était pas difficile, elle se donnait sans réserve, elle allait d'elle-même au-devant du joug. Depuis un an, son

innocence l'avait défendue, mais en ce jour elle avait porté à ses lèvres la coupe de la passion, elle devait la vider tout entière.

— Combien ces lieux vont m'être plus chers encore! oh! j'y reviendrai, mon ami! Si je pouvais comme vous y rester inconnue, que de longues heures nous y passerions! A présent, il me faut vous quitter, madame Dupont est là qui m'attend, elle peut entrer d'un instant à l'autre, elle ne doit pas soupçonner.

— Soyez sans inquiétude, madame, je dois vous avouer que madame Dupont et le valet de pied sont retournés au château, nous avons devant nous deux ou trois heures d'entretien en toute liberté.

— Comment? qu'avez-vous fait, monsieur? voulez-vous me perdre aux yeux de mes gens?

— Vous perdre! Est-ce que votre honneur ne m'est pas plus cher que le mien? non, non, il n'y a rien à craindre. Mademoiselle Chouin a tout fait comme si je l'en avais priée. Elle se promenait dans le petit bois en face de cette maison, je ne sais pas si un auguste personnage ne l'avait pas accompagnée, mais elle en est sortie seule avec une de vos femmes. Madame Dupont restait devant cette porte et le laquais à quelques pas, j'ai paru dans l'avenue, toute votre maison se trouvait réunie là par hasard. Mademoiselle Chouin rougit d'être surprise, moi je savais que vous étiez ici, je vous avais suivie de loin, mademoiselle Chouin n'y pensa pas, elle se troublait; je la tirai d'embarras par un mensonge hardi.

— Mademoiselle, lui dis-je, Son Altesse Sérénissime me fait dire à l'instant qu'elle désire rester encore quelques heures dans sa retraite, elle y a été rejointe par une personne avec qui elle veut avoir un entretien important. Cet entretien doit être secret, à neuf heures nous reviendrons tous la chercher, et elle ne sera censée sortir qu'alors, avec nous. Ce sont ses ordres.

— Mais, monsieur le comte, reprit madame Dupont, vous avez donc vu madame la princesse depuis moi?

—A l'instant, dans cette maison, j'y ai conduit par le jardin la personne qu'elle y attendait. Je vous le répète, si on connaissait cette entrevue, les suites en seraient des plus graves. En restant ici, nous donnerions des soupçons, rentrons au château.

Nous rentrâmes tous, en effet. Madame Dupont est persuadée que vous recevez au moins le Père Lachaise, mademoiselle Chouin ne songe qu'à son secret, elles se tairont, soyez tranquille; moi, je suis revenu. J'ai envoyé mes concierges faire une commission lointaine, ils vous croient partie en même temps que vos gens, nous sommes seuls, seuls avec le bonheur et l'espérance.

La princesse voulut bien trouver cette fable convenable, et vraisemblable surtout; quand on aime on est si crédule! Ils rirent ensemble de l'espiéglerie qui les réunissait. Peu à peu la conversation prit une tournure plus intime encore, plus tendre. Mademoiselle de Blois prêtait l'oreille et le cœur à ces discours enivrants qui nous entraînent, elle oubliait ses sages résolutions, elle regardait avec moins de crainte le gouffre couvert de fleurs où son amour l'entraînait en souriant; enfin l'ange gardien s'envola en se voilant la face.

A neuf heures, les personnes désignées vinrent chercher madame la princesse de Conti ainsi qu'elle en avait donné l'ordre. Elle était soucieuse et malade de s'être levée d'aussi bonne heure sans doute, car elle, ordinairement si affable, ne parla point. Arrivée au château, elle se mit au lit et y resta pendant quelques jours avec la fièvre. Monseigneur s'inquiétait de cette indisposition et venait sans cesse chez sa sœur qui, hors lui, ne recevait personne; on lui apportait chaque matin plusieurs billets, auxquels elle n'eut pas d'abord la force de répondre, elle le fit néanmoins après une semaine, et le dimanche suivant elle parut à la chapelle. On la félicita sur son rétablissement, et le soir M. le dauphin donna une grande fête dans ses jardins, avec une illumination et une promenade sur

l'eau. Madame la princesse de Conti aimait passionnément les fleurs, elle portait ce jour-là un bouquet admirable, bien que ce ne fût pas l'usage du temps. Après le souper, le bouquet n'était plus là, elle l'avait laissé tomber dans la rivière, disait-elle. Mademoiselle Chouin, à qui rien n'échappait, remarqua que M. de Clermont exhalait de dessous sa veste une forte odeur de tubéreuse, et qu'il n'en était pas ainsi au commencement de la soirée.

Quelques semaines se passèrent, la santé de madame la princesse de Conti reprenait toute sa vigueur, sa gaieté redevenait aussi brillante, aussi vive que jamais. Le séjour de Choisy convenait tout à fait à ses goûts. Elle acheta la maison de la comtesse Louise, voulant, disait-elle à Monseigneur, être propriétaire à côté de lui. Elle s'y retirait souvent dans l'intimité, et nul ne venait alors troubler sa solitude. Le moment de retourner à Versailles arriva à son grand déplaisir. M. le prince de Conti, impatient de la revoir, s'y rendit de son côté. Elle le reçut froidement, avec embarras, et, lorsqu'il lui en demanda la raison, elle fondit en larmes.

— Ne me parlez pas ainsi, monsieur, lui dit-elle, il y a dans mon âme des douleurs qu'il ne faut pas réveiller.

Le prince crut la comprendre et se tut. Il devint aussi triste qu'elle-même, et jamais ménage n'offrit un plus malheureux tableau. Le roi, charmé de voir sa fille reprendre sa vie ordinaire, crut qu'elle s'adonnait aux plaisirs de la cour, et qu'il suffisait à ses vœux. Il l'aimait toujours tendrement et ne savait rien lui refuser.

Monseigneur s'attachait chaque jour davantage à mademoiselle Chouin, dont les excellentes qualités la rendaient digne de son choix. On en parlait beaucoup dans le monde, et madame de Maintenon avait soin de répandre le bruit de cette liaison et d'en vanter l'innocence. Elle comblait la fille d'honneur de bontés,

autant pour flatter M. le dauphin que pour marquer l'estime qu'elle faisait d'elle. Madame la dauphine, indifférente pour son mari, retirée dans son intérieur avec des Bavaroises et des Allemandes qu'elle avait amenées, ne s'occupait point des infidélités du prince, quoi qu'en ait dit madame de Maintenon. Monseigneur ne bougeait de chez madame la princesse de Conti, et rien n'égalait la faveur à laquelle elle était parvenue auprès de lui.

Un matin, la princesse se promenait à Saint-Cloud, où elle avait été visiter Monsieur et Madame, elle était seulement accompagnée de madame de Buri et de mademoiselle Chouin. Elles rencontrèrent au coin d'une allée une sorte de reître en uniforme, au teint brûlé du soleil, à la longue et épaisse barbe noire et à la tournure martiale; il portait une jambe de bois et un emplâtre sur l'œil; son visage, sillonné de blessures, aurait peut-être été beau s'il n'eût pas été si glorieusement défiguré. Il s'approcha de la princesse et lui remit un placet ployé sur son chapeau. Elle lui parla alors. Il lui répondit dans un jargon intraduisible, moitié allemand, moitié espagnol. Elle s'enfuit en riant, et dit à mademoiselle Chouin d'ouvrir la pétition aussitôt qu'elle fut de retour dans son appartement.

— Cette adresse porte, en très-bon français, pour madame la princesse de Conti seule, madame. Faut-il passer outre?

— Sans doute; ouvrez, ma belle, cela est curieux.

Mademoiselle Chouin lut:

« Madame la princesse de Conti doit être heureuse » et tranquille, elle est entourée d'amis, mais qu'elle » sache bien qu'il en existe un, inconnu à elle et » à tous. Il est prêt à sacrifier sa vie pour la défendre » et la sauver, il veille sur elle; il l'aime plus que tout » au monde, il n'aime qu'elle au monde, et il le lui » prouvera dans toutes les occasions possibles. Si elle

» a des chagrins, il les partagera; si on l'offense, il la » vengera. Il est plus puissant que tous, car il n'a ni » craintes ni espérances. Madame la princesse ne le » connaîtra jamais, un serment solennel l'engage. » Mais si elle voulait le rendre le plus heureux des » hommes, elle porterait le jour de la fête du roi un » bracelet en pierreries avec un nœud d'amour qu'elle » doit avoir dans son écrin. L'inconnu se rappellera » quelquefois au souvenir de Son Altesse Sérénis- » sime. »

— Eh bien ! Chouin, dit la princesse en éclatant de rire, voilà une déclaration. Si c'est ce pauvre reître, il a raison de se cacher. Je voudrais qu'on l'interrogeât, c'est un fou peut-être. Qu'on le cherche dans tout le jardin; il ne doit pas être loin.

On fit en vain le tour du parc, on s'informa dans la ville de Saint-Cloud, il fut impossible de découvrir la moindre trace du soldat mercenaire.

— C'est singulier, pensa la jeune femme.

XVII

LE CHEVALIER MYSTÉRIEUX

Mademoiselle Chouin plaisanta ce même soir avec madame la princesse de Conti au sujet du reître, et la princesse, tout en accueillant la plaisanterie, se montrait plus sérieuse que le sujet ne le comportait peut-être. M. de Clermont-Chatte en fit la remarque.

— Vous raillez admirablement, mademoiselle, dit-il, mais il me semble que son Altesse Sérénissime ne rit que du bout des lèvres. Il se pourrait que la tournure martiale du héros lui parût moins plaisante qu'à vous.

— Je suis intriguée, je l'avoue, et j'aurais voulu interroger cet homme. La lettre n'était point de lui, il n'était sans doute qu'un commissionnaire, et la preuve, c'est qu'il ne sait pas un mot de français. Et puis cette phrase : *Un serment solennel m'engage au silence.*

— Voilà bien les femmes, dit M. de Clermont; l'inconnu, le mystérieux, avec cela on les mène loin.

La conversation s'arrêta là; le comte avait visiblement de l'humeur. Sa jalousie ne déplaisait pas à la princesse, d'autant plus qu'il la montrait sans s'expli-

quer clairement. Toutes les femmes sont heureuses de la jalousie qu'elles inspirent, c'est une preuve d'amour. Louise était trop altière pour se laisser dominer par qui que ce fût, même par son amant, mais elle était bien aise de jouir de sa douleur, de le tourmenter un peu. Une très-jeune personne a encore quelque chose de l'enfant; elle est cruelle avec ses joujoux. Elle ignore la souffrance, car ce n'est que lorsqu'on l'a éprouvée soi-même qu'on devient pitoyable et qu'on cesse d'être coquette. On redoute de faire du mal, l'expérience nous a appris à le connaître. Quelquefois cependant, mais il nous faut avoir épuisé tous les désespoirs, cette même connaissance produit l'effet contraire. Nous cherchons une vengeance, nous la voulons à tout prix; quand tout est épuisé dans le cœur, nous croyons trouver une émotion dans les tortures que nous faisons naître.

Madame la princesse de Conti passa un mois entier à Saint-Cloud, sauf quelques visites à Versailles. Madame, malgré sa haine pour les bâtards, s'était laissé séduire par ce charme incroyable qu'elle portait en elle. Son Altesse Royale la retenait le plus longtemps possible, et la jeune femme aimait la vie de Saint-Cloud, où l'on était infiniment plus libre qu'à la cour. Elle courait dans le parc et laissait madame de Buri au château. Le comte ne la quittait pas, sa charge lui servait de prétexte et sa gaieté de voile. M. le dauphin venait souvent chez Monsieur, ainsi que les autres princes de la famille royale.

Un soir, Monsieur, inquiet du chevalier de Lorraine, son favori, qu'il attendait de Paris et qui n'arrivait pas, en impatientait Madame dont le prince lorrain était la bête noire.

— Il sera resté à s'amuser quelque part, votre chevalier. Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté de vous occuper ou de nous occuper tant de lui; cela devient fatigant.

— Je vous dis, moi, qu'il lui est arrivé quelque mal-

heur, autrement il serait ici! je le connais mieux que vous, madame.

— Et surtout plus que je ne voudrais le connaître. Mais voici un carrosse, c'est peut-être ce cher chevalier. Non, c'est l'abbé de Choisy, il nous donnera quelques nouvelles.

— Je suis envoyé près de Monsieur, répondit l'abbé après avoir rendu ses devoirs aux princes et princesses, avec les excuses de M. le chevalier de Lorraine.

— Vous voyez donc bien qu'il n'est pas mort!

— Non, madame, mais il ne s'en est guère fallu : il a la poitrine percée de part en part d'un coup d'épée.

— Et comment ? s'écria M. le duc d'Orléans, et où est-il ? il faut que je le voie.

— Il est à l'hôtel de Guise, monsieur, et il y reçoit tous les soins nécessaires à son état. Votre Altesse Royale peut être tranquille.

— J'espère, monsieur, que la blessure n'est pas dangereuse?

— On l'a crue mortelle; à présent, Maréchal répond du malade.

— Enfin, reprit Madame, plus curieuse qu'inquiète, comment et pourquoi cela est-il arrivé?

— J'ai tout vu, madame, je puis raconter le fait, quant à l'expliquer je ne m'en charge pas. M. le chevalier de Lorraine se promenait hier aux Tuileries avec M. le marquis de Villars, le chevalier de Grignan, M. le duc de Brancas et moi. Nous avions déjà fait quelques tours, lorsqu'en arrivant près du pont tournant, un abbé à cheveux blonds, avec des lunettes vertes et une charmante tournure, s'approcha de nous. Ses sourcils et ses cils noirs tranchaient d'une manière étrange avec sa chevelure. Il avait une espèce de marque sur le front et le teint rouge comme un suivant de Bacchus. L'abbé s'approcha de nous, et demanda en italien à M. le chevalier de Lorraine la permission de lui parler. Le chevalier l'accorda avec la courtoisie qui le caractérise; nous allions nous reculer.

— Restez, messieurs, dit-il, je n'ai point de secrets.

— Mais moi, monsieur, j'en ai, reprit l'abbé.

— Alors, c'est différent. Messieurs, je suis à vous dans cinq minutes.

Et ils s'écartèrent de quelques pas. L'abbé parla à voix basse; le visage du prince lorrain exprima le plus vif étonnement.

— Quoi! monsieur, s'écria-il, et nous l'entendîmes, quoi donc! un cartel. Vous, dans les Ordres et inconnu, à moi le chevalier de Lorraine!

— D'abord, monsieur, répliqua l'abbé du même ton, je ne suis pas dans les Ordres, et si vous voulez bien m'écouter, je vous prouverai, je l'espère, que vous ne dérogerez pas en croisant votre épée avec la mienne.

Ils s'éloignèrent encore. La conversation continua fort animée. L'abbé montra des papiers, le chevalier en prit lecture et ses manières changèrent entièrement. Il devint attentif, sérieux, et, lorsqu'il nous rejoignit, après avoir échangé un salut avec l'étranger :

— Monsieur, dit-il à M. de Villars, j'ai demain un duel, voulez-vous bien me servir de second ?

— Un duel? avec cet abbé?

— Un duel avec cet abbé, je n'aurais pu le refuser sans déshonneur. Ne me faites aucune question. Ma parole est engagée, je dois me taire. Vous ne connaîtrez ni le motif, ni l'adversaire de ce combat. Je vous prie même, messieurs, de ne le point répandre, car je le nierais, et la Bastille ne me ferait pas parler.

Ce matin, M. le chevalier et M. de Villars sont allés au bois de Boulogne ; ils y ont trouvé l'abbé et un de ses amis, Italien comme lui et gentilhomme, à ce qu'il paraît. Le prince lorrain a reçu un coup d'épée, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Monsieur, et voilà tout ce que je puis savoir.

— Il faut prévenir le roi, s'adresser à la police ; cet affreux abbé doit être châtié, s'écria Monsieur.

— M. le chevalier de Lorraine est engagé d'honneur, il supplie Son Altesse Royale de ne pas tenter de dé-

marche inutile. Il sait d'ailleurs que son adversaire a quitté Paris immédiatement après le combat; il doit sortir de France.

— Voilà qui est étrange, dit Madame en réfléchissant; un Italien! qui cela peut-il être? Et à qui donc ressemblait-il?

— A personne, madame, un peu à l'abbé Têtu peut-être.

— Était-il jeune ou vieux?

— Entre deux âges, quarante à cinquante ans.

— Il y a là de quoi faire parler huit jours à Versailles. Le roi voudra tout savoir, il forcera le chevalier à avouer.

— On ne le forcera pas, madame, il a sa réponse toute prête pour Sa Majesté. L'exil, la prison, tout ce qu'il plaira au roi, mais il ne trahira pas sa parole.

— Pauvre chevalier! continua Monsieur, il a tant d'honneur!

— Il ne lui manquerait plus que de renier la première vertu d'un gentilhomme, dit Madame. Je le reconnais bien là, il veut se donner des airs de Romain; n'aurait-il pas mieux valu cacher tout à fait la chose, plutôt que de le crier sur les toits et de résister ensuite afin de passer pour un héros.

On parla toute la soirée sur ce sujet. Le lendemain, de bonne heure, on apporta une lettre à madame la princesse de Conti. Un laquais en livrée l'avait remise au suisse de la grille d'en bas le même matin avant le jour. Le cachet portait pour emblème un astre caché par des nuages. Elle l'ouvrit fort intriguée de ce qu'elle pouvait contenir, et y trouva ces mots de la même écriture que celle du reître :

« Un homme vous avait offensée par de sots propos. » Votre défenseur naturel a été forcé de renoncer à la » vengeance. Mais moi, qui n'ai rien à attendre de » personne, j'ai fait ce qu'il n'a pu faire. Il en sera tou- » jours ainsi; soyez tranquille. Si vous croyez me de-

» voir quelque reconnaissance, ne parlez de moi à » qui ce soit au monde. On chercherait à me connaître. » On n'y réussirait pas, mais cela me forcerait à des » mesures auxquelles je répugne, surtout à cause » de vous. Contentez-vous de vous savoir chérie et » gardée en secret, comme aucune femme ne l'a été » peut-être. Si jamais vous avez besoin de moi, portez » à votre coiffure ce même nœud d'amour en pierreries » dont je vous ai parlé, quelques heures après vous » saurez où me donner des ordres. »

Et pas de signature, aucun indice, la chose commençait à devenir sérieuse. On demandait le mystère dans l'intérêt même de la princesse; elle réfléchit longtemps; enfin elle résolut de se taire. Peut-être craignait-elle d'être raillée en attachant de l'importance à cet espionnage anonyme. Cependant, la blessure du chevalier de Lorraine était là, on ne pouvait la révoquer en doute; le secret qu'il faisait du nom de son vainqueur se rapportait absolument à celui qu'on exigeait d'elle. Quant au nœud de pierreries, il avait été remis à madame la princesse de Conti, à son jour de naissance, avec d'autres présents; elle l'attribuait à Monseigneur, bien que celui-ci l'eût toujours nié. Il lui parut maintenant que l'auteur des lettres pouvait être aussi celui du cadeau. Elle alla chercher ce bijou, l'examina dans tous les sens, et ne trouva rien qui pût confirmer ou détruire ses soupçons. C'était un magnifique assemblage de pierres de couleurs, au milieu desquelles surtout brillait un admirable rubis balais, un rubis d'une valeur incalculable et digne d'une reine.

Elle pensa au prince Maximilien de Bavière; mais cette idée se dissipa promptement. Le prince était à Munich, marié, et près de sa famille,

— C'est donc alors le roi de Maroc, se dit-elle en riant.

Quoi qu'il en fût, cet incident l'occupa. M. de Clermont-Chatte, en sa qualité d'amoureux lucide, s'en

aperçut promptement. Il en demanda en vain la raison et en conçut quelque jalousie. Elle le rassura à demi, juste assez pour qu'il ne se fâchât pas. Pendant quelques mois, la princesse n'entendit plus parler de son chevalier inconnu. Plusieurs fois elle fut tentée d'arborer le signal, afin de le faire revenir, la crainte de s'avancer trop la retint, elle n'osa pas.

Dans un autre voyage à Saint-Cloud, elle se rencontra avec le chevalier de Lorraine, après qu'il fut guéri de sa blessure. Le temps était superbe et on formait des projets de promenade pour le lendemain.

— Ne vous occupez pas de cela, mesdames, dit-il, car demain il pleuvra toute la journée.

Chacun se récria sur la beauté du ciel et sur l'impossibilité.

— Je vous assure qu'il pleuvra et je n'en puis douter. Mon dernier coup d'épée m'a laissé la faculté très-commode d'indiquer le temps deux jours à l'avance; je ne me trompe jamais et je vous assure qu'il pleuvra.

Madame la princesse de Conti ne put s'empêcher de le regarder et de sourire légèrement. Quelque imperceptible que fût le sourire, le chevalier l'aperçut.

— Ah! madame, lui dit-il tout bas, vous savez tout, et vous ne m'avez pas averti, c'est mal. Et qu'est-il devenu ? avez-vous de ses nouvelles?

La jeune femme profita de cette erreur, espérant apprendre ainsi ce qu'elle ignorait.

— Non, répliqua-t-elle, et vous? J'ignore où il est, il m'aura oubliée, sans doute ! les passions sans espoir passent vite.

Le chevalier se retourna étonné.

— Ah! poursuivit-il, vous croyez cela?

— N'est-ce pas tout naturel, et me supposez-vous obligée d'encourager le premier venu qui veut prendre ma défense ? J'ai pourtant bonne idée de sa naissance et de sa fortune; vous ne lui auriez pas fait l'honneur d'accepter son cartel, si ce n'eût pas été un gentil-

homme de grande maison. Un prince, sans doute? ajouta-t-elle en voyant qu'il se taisait.

— Madame, j'ai toujours admis l'égalité devant les armes. Nous nous battons bien à la guerre avec le premier soldat venu, sans la moindre raison personnelle, pourquoi n'en ferions-nous pas autant lorsqu'il y a des motifs particuliers?

La princesse comprit qu'elle était devinée, et que par conséquent son projet échouait. Elle ne poussa pas plus loin l'entretien. Le soir même, elle retourna à Versailles; madame la dauphine étant alors tout près d'accoucher de son troisième enfant, les princesses s'écartaient peu du château. Il était ensuite question de guerre, madame la princesse de Conti voulait tenter un dernier effort pour faire rentrer son mari en grâce et lui obtenir un commandement. A la sortie de la messe, le matin suivant, elle s'approcha du roi, de manière à être remarquée. Il lui sourit comme à l'ordinaire. Elle en profita et risqua sa demande. Louis XIV pâlit de colère.

— Je vous ai défendu, madame, de jamais revenir sur ce sujet. Une fois pour toutes, je vous le répète, tant que je vivrai le prince de Conti n'obtiendra de moi aucune faveur. Il est donc inutile de m'en parler. Si vous tenez à la tranquillité, si vous voulez rester avec lui ce que vous êtes, tâchez que je ne l'oublie, ou sans cela, je mettrai mes anciennes menaces à exécution.

Les courtisans s'étaient écartés par respect pour cette conversation du roi et de sa fille. Ils n'entendirent point les paroles, mais ils virent le visage du maître irrité et la confusion de la jeune femme; aussi, lorsqu'elle retourna dans son appartement, trouva-t-elle une vaste solitude; on s'écartait à son passage, on la saluait respectueusement de loin, elle, l'idole de la cour! M. le dauphin vint chez sa sœur, elle lui raconta cet abandon, et ils en rirent ensemble.

— Ce soir, au jeu, ils reviendront ; vous les verrez

accourir, car, sûrement, d'ici là ils auront découvert que personnellement vous êtes plus en faveur que jamais. Ma chère princesse, nous irons faire nos adieux à Choisy. Le roi l'échange décidément avec Meudon, et j'en suis contrarié, j'étais plus chez moi là-bas. C'est justement ce que Sa Majesté trouve mauvais. Meudon est à la porte de Versailles, on me surveillera mieux, madame de Maintenon n'aura pas si loin à envoyer pour son espionnage, ce sera plus commode.

— Comment vous plaignez-vous d'elle, Monseigneur ? Elle vous sert merveilleusement auprès du roi. Elle accable Chouin de ses prévenances, et, enfin, elle a amené Louis le Grand à causer chaque jour plusieurs minutes avec une obscure fille d'honneur. Vous devez la remercier.

— Oui, je sers de poupée à son ambition. Elle me représente au roi comme un exemple d'un côté ; elle met un obstacle à tous mes plaisirs de l'autre, et cela pour amener mon père à se laisser dominer tout à fait. Elle a essayé de conduire aussi la dauphine, mais son indolence aidant, elle n'a pu lui inspirer d'ardentes passions, et j'ai la paix de ce côté-là. Meudon est charmant, j'en conviens, je vous en apporte le plan, et, s'il n'était pas une succursale de Versailles, je l'accepterais de grand cœur. La position en est plus belle que celle de Choisy, les forêts plus considérables, la chasse meilleure. Pourtant, tout cela ne vaut pas la liberté. Et votre petite maison, qu'en ferez-vous ?

— Je la conserve, Monseigneur, répondit la princesse en rougissant ; j'y tiens, elle me rappelle des souvenirs.

— Je vous en ferai bâtir une à Meudon, pour vos retraites, à condition que vous m'y recevrez.

— A toutes les heures, Monseigneur.

— Eh bien ! j'en prends acte et j'en profiterai.

— Voyons donc ce plan de votre nouveau séjour.

— Vous vous rappelez la position, n'est-ce pas ? on découvre Paris, Vincennes et toute la vallée. Voici

maintenant l'avenue et une grille dorée au bout. Elle mène à la terrasse fort élevée et fort grande qui sert, comme vous le voyez, d'avant-cour. L'édifice est imposant; il se compose d'une façade et de deux ailes, ornées de pilastres et de colonnes. Il y a en bas une galerie soutenant un balcon, qui continue tout autour du bâtiment. Le pavillon du milieu, un peu arrondi, avance plus que les autres, il est garni d'un second rang de pilastres et de bas-reliefs, représentant les saisons. Ce pavillon est surmonté d'une couverture octogone, sur laquelle se trouve encore une autre terrasse. Quant à l'intérieur, il a besoin d'être remis à neuf, nous y aviserons, et je ne connais que vous, chère sœur, qui puissiez entrer dans le cabinet de glaces dont madame de Louvois parle tant. Jusqu'au parquet tout est un miroir.

— Je m'en garderai bien, Monseigneur, et je crois que vous feriez mieux de le changer. Et les jardins, comment sont-ils?

— Dessinés par Le Nôtre, princesse, Mansard a aussi travaillé au château, l'ancienne construction a été faite sur les dessins de Philibert Delorme, par les ordres du cardinal de Lorraine, sous Henri II.

Voilà, en effet, ce qu'était Meudon encore avant la Révolution de 89. Ainsi que Marly, Choisy et d'autres belles résidences, il tomba sous la hache des vandales. Il n'en reste que ce que nous voyons aujourd'hui; c'est bien peu de chose pour donner une idée du reste.

XVIII

DEUX LITS DE MORT

Le même jour, madame la dauphine accoucha de
ı troisième fils, M. le duc de Berri, mort très-jeune,
rès avoir épousé la fille de M. le duc d'Orléans, de-
is régent de France. Il est à remarquer que ce titre
duc de Berri n'a été porté que trois fois pendant les
ıx derniers siècles : par ce duc de Berri, petit-fils de
uis XIV; par l'infortuné Louis XVI, avant d'être
ıphin, et par M. le duc de Berri, assassiné de nos
ırs. Ils moururent tous les trois bien malheureuse-
nt. L'un fut, dit-on, empoisonné, s'il faut en croire
bruits du temps; les deux autres tombèrent sous le
ıteau révolutionnaire; il y a vraiment d'étranges
ılités.

Madame la dauphine ne fit que languir depuis sa
ıche, elle succomba après deux mois de souffrances.
aut rendre justice à Monseigneur, il la soigna avec
zèle et une patience admirables, il embellit ses der-
rs moments de tout ce que l'affection a de plus
dre, il ne la quitta que pour ses devoirs indispen-
les, et montra toute la bonté de son cœur.

— Vous vous remarierez, mon ami, lui disait-elle, vous épouserez une princesse plus digne que moi de vivre avec vous, sans doute. Elle vous donnera d'autres enfants; oh! je vous en conjure, ne les préférez pas aux miens.

— Je ne me remarierai jamais, madame, jamais une autre femme ne porterait le titre de dauphine, soyez-en sûre, si j'avais le malheur de vous perdre.

— Je ne reçois pas ce serment, je veux avant tout que vous soyez heureux. Vous avez une amie à laquelle je vous lègue, dans ces premiers moments de votre douleur; car vous me regretterez, n'est-ce pas? Ce beau Meudon, je ne le verrai point, je l'avais pressenti. Je ne suis pas née pour le bonheur, il me faut mourir au moment où vous me donnez tant de preuves d'amitié, c'est là un chagrin à offrir à Dieu pour l'expiation de mes fautes. Mon pauvre petit Berri, continua-t-elle en embrassant le jeune prince, vous me coûtez bien cher.

En vain, M. le dauphin et ceux qui entouraient la princesse, lui répétèrent-ils chaque jour qu'elle se trompait sur sa maladie, qu'elle n'était point mortelle et qu'avec un peu de repos elle se remettrait. Elle demanda à voir le roi, car elle sentait son dernier moment venir. Elle lui recommanda encore ses enfants, les personnes de sa maison et ses pauvres.

— Quant à Monseigneur, Sire, je n'ai qu'une chose à vous dire: faites qu'il soit heureux. Les volontés des mourants sont sacrées et celle-là est ma dernière et ma plus formelle. Ne lui refusez rien de ce qui se pourra faire sans nuire à l'État, comme il est d'ailleurs incapable de vous le demander. S'il veut un second mariage, laissez-le choisir; s'il n'en veut pas, laissez-le libre; qu'il vive enfin à sa guise et que chacune de vos bontés lui rappelle la femme qui mourrait de bon cœur pour qu'il fût au comble de ses vœux.

— Je vous le promets, ma fille, et je tiendrai cette parole.

— Maintenant, Sire, je ne m'occuperai plus que de mon salut, je suis tranquille et j'ai foi en Votre Majesté. Elle se souviendra toujours que le dauphin est son fils et que mes enfants sont les siens.

En effet, depuis ce moment, la pieuse princesse ne vit que son confesseur. Elle reçut les derniers sacrements devant toute la cour et mourut le soir même dans les bras de Louis XIV, qui lui ferma les yeux en pleurant.

Monseigneur partit aussitôt pour Meudon, madame la princesse de Conti l'y suivit. Il était réellement affligé, et les consolations de sa sœur qu'il aimait tendrement lui étaient fort nécessaires. Mademoiselle Chouin se conduisit avec une mesure parfaite, elle ne montra point une douleur exagérée, à laquelle personne n'eût ajouté foi, mais elle fut convenable en tout ; sans fuir M. le dauphin avec affectation, elle s'arrangea de manière à ne le voir qu'en particulier, pendant les premiers jours. Madame de Maintenon lui fit insinuer qu'elle eût à faire usage de son empire sur M. le dauphin, pour le ramener à son parti. La fille d'honneur fut très-digne et répondit que Monseigneur savait mieux qu'elle ce qui lui convenait, et qu'elle ne se permettrait pas de lui donner des conseils.

Le deuil fut grand à la cour, bien que la perte de Victoire de Bavière n'y fît pas un grand vide, mais depuis la mort de la reine, elle seule avait tenu les cercles et il n'en faut pas davantage pour déranger les courtisans. Madame la princesse de Conti aimait madame la dauphine, elle n'oubliait pas les consolations qu'elle en avait reçues à l'époque de son malheureux mariage, et elle conserva une grande vénération à sa mémoire. Son temps se passait entre Meudon, Versailles et Chantilly. Depuis plusieurs mois, elle avait été forcée de laisser souvent M. de Clermont-Chatte loin d'elle. Quelques mots sur leur liaison s'étaient répandus à l'Œil-de-Bœuf, il lui importait que le roi n'en entendît pas parler, et elle n'ignorait pas qu'elle avait

dans madame de Maintenon une ennemie qui ne l'épargnerait point dans l'occasion.

Un jour du mois de juillet, M. le prince de Conti la quitta à Meudon, pour aller retrouver M. le prince à Chantilly. Il était plus triste encore que de coutume, il l'embrassa à plusieurs reprises avant de monter en carrosse et la regarda longtemps, vêtue de ses vêtements noirs.

— Le deuil vous sied bien Louise, vous êtes encore plus belle ainsi, vous devriez le porter toujours.

— Me préserve le ciel! Armand, de remettre de longtemps ces habits pour une cause semblable.

— Si Dieu m'exauçait, vous ne tarderiez pas à les reprendre; la vie m'est bien à charge. Et à vous aussi peut-être, ma vie vous pèse.

— Taisez-vous, monsieur, interrompit-elle en tremblant, il me semble que vous blasphémez.

Quelques jours après, la princesse avait oublié cette conversation, elle dormait profondément une nuit, et se réveilla en sursaut en apercevant M. le dauphin auprès d'elle.

— Qu'y a-t-il, Monseigneur? dit-elle avec inquiétude.

— Ma sœur, je reçois à l'instant une lettre de M. le duc.

On ne voulait pas que je vous la montrasse, mais je vous connais trop pour y manquer. Le prince de Conti a la petite vérole d'une malignité horrible. M. le duc ne vous dit pas de venir le soigner, il vous laisse libre de votre volonté, tout en croyant, avec raison, que vous devez être prévenue sur-le-champ. Si vous redoutez la maladie, on vous enverra soir et matin un bulletin ici. Le mal a pris presque subitement et d'une telle force qu'il a déjà fait des progrès immenses.

— Le prince est donc en danger?

— On le craint, c'est un fléau si terrible!

— Je vous remercie, Monseigneur, de m'avoir bien jugée, et d'avoir su d'avance ce que je voudrais

faire. Madame de Buri, donnez des ordres pour mon carrosse. Je ne force personne à me suivre, celles de ces dames qui ont quelques craintes peuvent rester ici. Quel bonheur ! pensa-t-elle, que le comte soit demeuré à Paris !

— Quoi, madame, disait madame de Buri pendant qu'on habillait la princesse, quoi ! vous ne pensez pas à votre beauté ! à votre existence même ! Vous soignerez M. le prince de Conti !

La princesse ne répondit pas. En cet instant, elle ne sentait que les remords. Ni la mort, ni les souffrances, ne lui semblaient suffisants pour expier sa faute, elle aurait voulu la racheter avec tout ce qu'elle possédait de grâces et de jeunesse. En face du danger de son mari, son ancienne affection se réveilla. Elle sentit tout ce qu'elle aurait pu goûter de bonheur dans cette union, si les circonstances eussent été différentes, elle sentit tout ce qu'elle avait rêvé ! Mademoiselle Chouin voulait absolument la suivre, elle lui ordonna de retourner à Paris.

— S'il y a du danger, si ce danger doit m'atteindre, il faut vous conserver, vous, pour Monseigneur. Que deviendrait-il, s'il perdait ainsi presque en même temps les personnes qu'il aime ? Non, je vous sais gré de votre amitié, de votre dévouement ; toutefois, je ne l'accepte pas.

La princesse monta en voiture et partit pour Chantilly, où elle arriva dans la matinée. M. le prince, M. le duc et M. le prince de la Roche-sur-Yon vinrent la recevoir au perron. Ils employèrent leurs efforts à l'empêcher d'entrer dans la chambre de son mari. Elle resta ferme en sa résolution.

— Vous dites que c'est un spectable horrible ; qui doit y assister, si ce n'est moi ? qui lui doit des soins, si ce n'est moi ? Prévenez le prince, pour éviter la surprise, et appelez-moi aussitôt. Je ne le quitterai plus.

M. le prince de la Roche-sur-Yon alla trouver son

frère et lui annonça avec ménagement l'arrivée de la princesse.

— Je ne veux pas qu'elle paraisse, s'écria-t-il, le venin est mortel, je le défends. Mon Dieu ! si elle allait être frappée !

— Me voici, Armand, et vous savez bien que je resterai près de vous, quelque chose qui puisse arriver.

La princesse entra, malgré ces défenses, et dans ce moment elle était plus belle que jamais, belle de son dévouement, de son repentir, de tout ce qu'il y a de grand et de noble dans notre nature. Les princes de Condé lui prirent la main et la baisèrent avec respect. Le prince de la Roche-sur-Yon était assez attendri pour avoir les larmes aux yeux, il s'approcha de la jeune femme :

— Ma sœur, dit-il, ce que vous faites là est bien, c'est généreux; Dieu vous en récompensera et nous tous nous ne l'oublierons jamais.

— Mon Dieu ! répondit-elle, vous êtes trop bons, il n'y a là que de très-simple, je remplis mon devoir, je suis l'instinct de mon cœur et voilà tout.

Depuis ce moment, madame la princesse de Conti s'établit auprès du lit du prince et ne le quitta ni le jour, ni la nuit; en vain la conjurait-on de prendre du repos, en vain le malade lui-même employait-il les plus tendres prières pour la décider à s'occuper d'elle-même, elle s'y refusa toujours.

— Quand vous serez guéri, je me soignerai, répliquait-elle.

Et elle restait. Les médecins les plus célèbres avaient été appelés, ils étaient tous d'accord, sur la malignité de la maladie et sur le danger imminent qu'elle présentait, il y avait alors à Paris un grand nombre de charlatans, qui trouvaient créance par suite de quelques cures heureuses. On proposa de les appeler.

— Vous le pouvez, dit Félix, un des médecins du roi, il n'y a plus d'autre espoir.

On communiqua cette réponse à la princesse, en en retranchant l'arrêt de la science.

— Oh! s'écria-t-elle, ils demandent d'autres conseils, ils l'abandonnent aux empiriques, si je savais où trouver mon docteur de Choisy, il le sauverait bien, lui! allons qu'on appelle l'Anglais, le chevalier Talbot et le frère Ange.

On les envoya chercher l'un après l'autre; bien entendu ils proposèrent chacun un remède, on les soumit aux médecins, ils choisirent celui du frère Ange. Madame la princesse de Conti exigea qu'on l'instruisît positivement de l'état du prince; elle craignait pardessus tout d'être induite en erreur, et les ménagements lui semblaient odieux, en ce qu'ils rendaient plus douloureux le coup qui devait la frapper.

— Eh bien! madame, lui dit le brusque et honnête Maréchal, le remède du frère Ange adoucira les derniers moments de Son Altesse Sérénissime, elle souffrira moins, mais il ne la sauvera pas; Dieu seul fait des miracles.

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, murmura-t-elle en sanglotant; j'aime mieux le savoir.

— On assure que le prince ne s'aveugle pas sur son état, il n'a cependant pas demandé à le connaître entièrement; je crois devoir le prévenir, afin qu'il prenne ses dernières dispositions, madame m'y autorise-t-elle?

— Oui, monsieur, oui, je suis sûre qu'il vous en saura gré; il faut qu'il mette ordre à sa conscience, bien pure, grand Dieu! car c'est un ange; néanmoins, parlez-lui.

Le chirurgien, accoutumé à de semblables scènes, ne fit aucune difficulté d'obéir.

— Monseigneur, dit-il, avant de prendre le remède de frère Ange, Votre Altesse n'a-t-elle rien à faire?

— Je vous comprends, monsieur, qu'on appelle mon confesseur.

Le prince ne montra point d'émotion, il semblait presque heureux de quitter la vie, il resta seulement

une demi-heure avec son directeur, prit le remède, puis il demanda la princesse; elle vint tout en larmes et se jeta à genoux près de son lit, il la regarda avec des yeux brillants déjà de la béatitude éternelle; il venait de recevoir les sacrements.

— Pourquoi pleurer ainsi, Louise? voulez-vous donc assombrir mes derniers instants? Je ne me suis jamais senti mieux depuis que je suis au monde, je ne souffre plus, cet élixir a porté du baume dans mon sang, j'éprouve une quiétude et une tranquillité parfaite, je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir.

— Vous avez toujours été un saint, monsieur, que pourriez-vous craindre à cette heure suprême?

— J'ai cependant un chagrin, un remords, Louise, qui trouble ce repos, et je l'emporterai dans la tombe, car rien ne peut malheureusement me l'arracher.

— Vous, un remords, Armand! et lequel? cela n'est pas possible.

— Vous êtes trop généreuse, mon amie, pour le croire et cependant! Le remords, le chagrin, c'est de n'avoir pas été pour vous ce que vous étiez en droit d'attendre, moi qui vous aimais, qui vous aime tant; j'aurais donné ma vie pour vous, je l'aurais donnée mille fois, soyez-en bien persuadée, vous ne vous êtes jamais plainte, et vous avez été si angélique!

— Monsieur! monsieur! s'écria la princesse dont les sanglots redoublaient.

— Non, je dois, je veux vous demander pardon pour le sort que je vous ai fait. Vous étiez fille d'un grand roi, belle, adorable, et je vous adorais; vous m'aimiez, j'ai perdu votre amour sans qu'il y eût de votre part ni légèreté, ni inconstance. C'est l'ouvrage de la fatalité, accordez-moi donc un généreux oubli, vous, ma victime, dont bien involontairement j'ai empoisonné l'existence, c'est vous qui êtes une sainte et devant qui je devrais être à genoux.

— Grâce, Armand, grâce, vous m'accablez.

— Vous avez seule arrêté la colère du roi, je ne

l'ignore pas. Vous avez refusé de rompre ce triste lien, je le sais aussi ; vous avez employé votre crédit pour moi, pour ma fortune et mon bonheur. Et, malgré les séductions qui vous entouraient, malgré les excuses que votre position vous offrait, vous êtes restée pure de toute souillure, vous êtes restée le modèle des femmes et des princesses.

— Mon Dieu ! c'en est trop, je n'y résisterai pas.

— Soyez donc bénie mille fois et pardonnez-moi pour amortir un peu ce regret accablant qui devait tôt ou tard me donner la mort, un mot, un mot, je vous en conjure.

— Eh bien ! reprit-elle en se levant et en essuyant ses yeux, je le dirai ce mot, car il faut une punition aux fautes, et les innocents ne doivent pas souffrir pour les coupables.

— Non, non, je ne veux pas que vous souffriez ! vous allez être libre et vous pourrez devenir heureuse.

— Laissez-moi parler, interrompit-elle, la tête à moitié perdue. Vous me brisez le cœur, monsieur, vous m'humiliez au point de me faire baiser la poussière de vos pieds, sans oser lever les yeux sur vous. Vous me demandez pardon, vous implorez ma générosité lorsque je suis coupable, lorsque je ne mérite ni votre pitié, ni votre indulgence.

— Vous ! vous, coupable, Louise ! est-il bien possible !

— Oui, oui, j'ai trahi mes devoirs, mes serments ; je vous ai trompé, j'ai trompé le monde ; j'en aimais un autre, et...

— Assez, s'écria le prince, assez, je n'en veux pas savoir davantage ; c'est trop encore, laissez-moi seul un instant, il me faut quelques minutes pour me remettre, allez, Louise, je vous rappellerai.

La jeune femme sortit sans oser répondre. Ses sanglots la suffoquaient et sa poitrine semblait prête à se briser ; à peine fut-elle à la porte, que le malade, touché de ce désespoir irrésistible, prononça son nom.

Elle courut à lui et se prosterna devant cette couche de mort.

— J'ai été surpris, Louise, voilà pourquoi j'ai paru cruel. Hélas! en pareille circonstance la cruauté est des deux côtés à la fois, nous nous blessons mutuellement. Votre conscience vous accuse, et moi je dois vous absoudre. Ce n'est pas si près du terrible passage que je verrai les choses de la terre avec un espoir de vengeance, l'aveu que j'ai entendu m'a causé une atroce douleur et cependant, après ce que je vous disais moi-même, si vous aviez pu le retenir, vous n'eussiez pas été digne de mon pardon. Abuser jusque dans la mort cela eût été d'une âme sans élévation et sans noblesse. Vous vous êtes avouée coupable parce que mes éloges vous humiliaient, cela devait être. Quelle a été votre faute? je ne peux, je ne veux pas le savoir, je crois fermement qu'un égarement de cœur est tout ce dont vous pouvez vous accuser; une autre à votre place eût été bien plus loin encore, elle ne m'eût pas prodigué ses soins, elle n'eût pas exposé pour moi sa vie et plus que sa vie, sa beauté. Croyez-vous qu'un semblable dévouement s'oublie? croyez-vous qu'il ne puisse pas tout effacer? Non, soyez heureuse, soyez tranquille, vous êtes pardonnée à ce moment solennel, je vous dis : Soyez bénie! Je prierai pour vous près de Dieu, où je serai bientôt, j'espère, alors je connaîtrai toutes les pensées de votre cœur et je suis certain de n'en pas trouver une qui ne lui soit honorable. Relevez-vous, Louise, et venez dans mes bras, je ne me souviens que de ma tendresse pour vous, que de celle dont vous m'avez donné tant de preuves; le reste, je l'ignore, je sais seulement que je vais vous quitter pour jamais et je suis avide de vos regards, de vos paroles : hélas! je dois perdre un bien si cher.

— Vous êtes sublime comme le Christ, qui pardonnait à ses bourreaux, s'écria la princesse, et je ne suis pas digne de tant de bonté.

Il la releva usant de ses forces éteintes et la fit

asseoir auprès de lui, puis il prit une de ses mains dans les siennes et lui parla avec tant de tendresse, tant d'amour, avec une indulgence si céleste, qu'elle fut prête à lui jurer de ne jamais revoir le comte ; il l'arrêta.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire une semblable promesse, c'est à Dieu, c'est à votre directeur, s'il l'exige. Je ne suis point votre juge, je suis seulement votre ami, je ne demande point de sacrifices, je n'en veux pas recevoir. Reprenez courage, à votre âge l'avenir est grand. Votre position vous permet un espoir qui vous serait interdit dans une plus élevée ou une moindre, et ne pleurez pas ainsi, Louise, félicitez-moi plutôt, je sens que je vais mourir.

Il y avait dans son regard une telle sérénité qu'elle eût fait envie au plus heureux de ce monde. Son agonie n'en était pas une. Le remède du frère Ange, composé des calmants les plus efficaces, lui procurait une sorte de bien-être, assez commun du reste au dernier moment. Il avait cependant perdu connaissance une fois et toute la famille était accourue près de lui. Dans l'intervalle de ses spasmes, qui se renouvelèrent toute la nuit, il trouva les phrases les plus propres à adoucir la douleur des siens. Il recommanda sans cesse la princesse à ses parents, à son frère ; il fut admirable enfin.

— O mon Dieu ! murmurait Louise à l'instant où elle reçut son dernier soupir, que ne puis-je mourir avec lui !

Maréchal, qui entendit ces mots, répondit :

— Votre Altesse Sérénissime n'a rien négligé pour cela ! et si elle n'y parvient point ce ne sera pas sa faute. Il faut à présent songer à vous, madame !

XIX

COMMENT ON OUBLIE

Madame la princesse de Conti resta quinze jours chez M. le prince, pendant les premiers moments de son deuil. Elle était d'ailleurs horriblement malade et l'on craignit qu'elle n'eût gagné la petite vérole. Heureusement ces craintes se dissipèrent et ce joli visage ne courut pas le risque d'être défiguré. Depuis son départ pour Chantilly elle n'avait pas vu le comte de Clermont et ne lui avait écrit aucune lettre. Il lui en adressait sans cesse, elle n'avait pas la force de les refuser, elle les lisait toutes et, malgré elle, elle se sentait heureuse d'être aimée. Cependant elle se promit à elle-même de rompre ces liens si chers; par respect pour la mémoire de son mari, elle voulait demander au comte de vendre sa charge et de perdre ainsi les occasions de se trouver sans cesse avec elle. Ce sacrifice était affreux, elle en comprenait l'étendue, mais elle croyait le devoir à celui qui s'était montré si généreux. Elle reçut un jour une lettre désespérée, son cœur se brisa, elle y répondit et sa réponse ne put être dure.

— Ce sera pour la première fois, pensa-t-elle.

A la première lettre, elle se dit qu'une semblable nouvelle ne s'envoyait pas de loin. Elle n'avait rien à reprocher au comte, c'était par vertu qu'elle le quittait, elle ne lui en devait pas moins des égards. Il fallait donc s'expliquer de vive voix, et le préparer à ce coup affreux, en amortir la violence. Elle voulait conserver au moins un ami, elle qui n'en avait pas au monde. Elle revint à Versailles enfin, et la première personne qu'elle trouva dans son appartement, ce fut lui. Elle tremblait à faire pitié, plutôt de bonheur peut-être que de crainte. Ils ne purent se voir seuls pendant plusieurs jours. Les compliments d'étiquette occupèrent le temps de la noble veuve, il lui fallut recevoir mille gens et leur répondre, il fallut rendre les visites aux princesses. D'ailleurs cette chambre tendue comme un catafalque, tout ce noir dont elle était entourée ne lui donnaient que des idées tristes. L'ombre de son mari la poursuivait au milieu de ce deuil et, si elle y fût restée davantage, sans doute elle eût trouvé le courage de mettre sa résolution en pratique. Mais Monseigneur, par le conseil des médecins, l'emmena à Meudon. On prit le prétexte de réparations à faire et d'un séjour provisoire pour ne pas draper l'appartement. M. le dauphin, en deuil lui-même, ne recevait personne, ils restèrent en famille avec leur service seulement et cette solitude était plus dangereuse que le tourbillon de la cour.

La première fois que les amants se réunirent, la princesse était décidée à aborder le terrible sujet. En se trouvant auprès de Jacques, après une longue absence, elle oublia tout et ne comprit plus que le bonheur et l'amour. Elle se reprocha sa faiblesse lorsqu'elle fut seule, elle voulait se promettre d'être plus forte à l'avenir, elle sentit que c'était impossible. Mille raisonnements se présentèrent à elle pour la convaincre. Son amour n'était pas coupable, puisqu'elle était libre; qui l'empêchait de le légitimer complétement par un mariage secret? Elle n'avait besoin pour cela du consentement de personne, et le comte serait certainement

trop heureux d'accepter sa main. Le prince lui-même n'y avait-il pas fait allusion à son dernier moment? Cette idée une fois entrée dans sa tête y germa et en chassa les autres. L'exemple de Mademoiselle ne l'effrayait pas. Le comte n'était pas un Lauzun, se répétait-elle, et elle avait aussi confiance dans ses charmes, dont la puissance lui était chaque jour révélée.

M. de Clermont ne se doutait pas de l'honneur qu'il devait recevoir. Il avait craint un instant de perdre sa belle maîtresse, et, comme cela arrive ordinairement, son amour avait redoublé. Il était, depuis quelques jours, inquiet d'une lettre qu'on avait remise à la princesse devant lui et dont elle refusait de lui faire connaître l'auteur : cette lettre venait de l'étranger mystérieux. A propos de la mort de M. le prince de Conti, il parlait comme l'ami le plus tendre; ses consolations étaient justes et délicates; il montrait à la jeune femme un avenir ouvert devant elle. Il la suppliait de se dire qu'elle n'était pas abandonnée et qu'elle avait en lui un défenseur, un appui qui ne lui faillirait jamais. Elle pensait souvent à cet inconnu, dans lequel elle trouvait un sentiment si d'accord avec les siens, et sa curiosité ne pouvait percer le nuage dont il s'enveloppait. Elle se surprenait à le chercher autour d'elle, et ses conjectures ne s'arrêtaient sur rien.

Pendant ce temps, Monseigneur s'attachait de plus en plus à mademoiselle Chouin. Ce lien prenait depuis la mort de Madame la dauphine une teinte tout à fait sérieuse. Il commençait à sentir le besoin de le consolider d'une manière plus intime. Il lui proposa donc de quitter le service de sa sœur et d'habiter à Paris une maison à elle où il irait la voir chaque jour.

— Non, Monseigneur, lui répondit-elle, on croirait que je suis votre maîtresse et que l'intérêt me guide. Non, je ne veux rien accepter de Votre Altesse Royale. Laissez-moi près de ma princesse, nous nous rencontrons aussi souvent et j'ai au moins la satisfaction de penser que vous êtes sûr d'être aimé pour vous-même.

— Mais, mademoiselle, on parle de mon départ pour l'armée, je puis être tué, vous me permettrez bien au moins d'assurer votre sort.

— Monseigneur, si j'avais le malheur de vous perdre, les mille écus de rente que je tiens de mon père suffiraient pour payer ma dot dans un couvent; c'est tout ce qu'il me faut, je n'ai besoin de rien.

— Vous ne me laisserez donc pas le bonheur d'enrichir ce que j'aime le plus au monde?

— Si j'étais votre égale, Monseigneur, j'accepterais tout de vous, car, moi aussi, je serais heureuse de vous tout devoir; mais, dans mon obscurité, c'est déjà trop d'être aimée d'un grand prince; je ne veux que cette eule gloire.

— Eh bien! dit-il, je vous forcerai bien d'en accepter une autre, et nous verrons si celle-là vous la repousserez encore.

— Je ferai tout pour vous, je vous le répète, Monseigneur, tout ce que peut faire un cœur où vous régnez en maître, excepté de dégrader à mes yeux et aux vôtres l'amour que je vous porte.

Madame de Maintenon en était enfin arrivée à son but. Elle faisait depuis quelque temps circonvenir le prince par deux de ses menins, ses créatures à elle et, sans qu'ils s'en doutassent, ils contribuaient à sa propre élévation. Ils répétaient à Monseigneur qu'il avait rempli ses devoirs envers la France en lui donnant trois princes, qu'il pouvait maintenant vivre à sa guise et choisir pour lui une compagne selon ses vœux. Elle n'avait pas besoin d'être de sang royal, elle ne demanderait certainement pas à être déclarée, elle lui rendrait son intérieur tel qu'il l'avait rêvé, joyeux, sans étiquette. Elle ne serait point exigeante : il pourrait à son gré régler sa vie et ses habitudes; ils lui firent le tableau le plus séduisant de ce bonheur *bourgeois* après lequel il avait tant soupiré, que le nom de mademoiselle Chouin et le désir de jouir de cette béatitude, se présentèrent en même temps à son imagination. Il

n'opposa plus que de faibles obstacles aux propositions de MM. d'O et de Chiverni ; il prononça enfin cette dernière objection où l'attendaient ses amis intéressés :

— Le roi ne le permettra pas.

On lui répondit alors qu'il avait toujours douté de la bonne volonté de madame de Maintenon à son égard, que cette bonne volonté était telle, qu'elle obtiendrait certainement pour lui cette grâce, elle ne demandait d'autre récompense que de convaincre M. le dauphin du respectueux dévouement qu'elle lui portait. Si le prince daignait y consentir, on lui parlerait de sa position, et, sans qu'il eût aucune démarche à faire, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. Monseigneur vit bien où tendait ce discours; mais il se croyait trop sûr du caractère de Louis XIV, pour qu'il consentît jamais à épouser la veuve de Scarron, dont la galanterie passée n'était un mystère pour personne. Ainsi nous sommes tous, et la parabole de l'Évangile, au sujet de la poutre et de la paille, restera une éternelle vérité.

Comme elle l'avait annoncé, la favorite obtint le consentement de Louis XIV. Elle lui représenta combien il était nécessaire de ramener M. le dauphin aux bonnes mœurs; elle assura qu'il n'existait pas d'autre moyen, et que d'ailleurs celui-là ne présentait aucuns dangers.

— J'en vois un grand, madame. Si, après ma mort, cette fille exigeait d'être déclarée reine, car de mon vivant elle ne sera pas dauphine, je vous en réponds, son empire sur mon fils est très-grand, elle l'obtiendrait peut-être.

— Vous ne la connaissez pas, Sire; elle n'aime que l'obscurité et la retraite, elle a horreur des affaires de l'État, et elle a toujours refusé de demander à Monseigneur la plus légère grâce même pour ses amis intimes.

— Vous comprenez, madame, que si elle vient à Versailles, elle n'y sera traitée que comme mademoiselle Chouin.

— Elle n'y viendra pas. Je la vois d'ici ménagère à Meudon, présidant les petits soupers de son mari, où on rit beaucoup, car elle est rieuse, et ne songeant pas même à réclamer le moindre cérémonial. Je répète au roi qu'on ne trouverait pas une autre fille de ce genre dans toute la France.

— Lorsque les princes et princesses iront à Meudon, ils s'arrangeront avec Monseigneur pour les fauteuils; je déclare d'avance que je ne m'en mêlerai point. Mais, mon Dieu! que dira Madame!

— Elle jettera feu et flamme, et puis elle se taira lorsqu'elle l'aura appris à tous les princes et princesses de l'Europe par sa correspondance. Vous savez bien, Sire, qu'il en est toujours ainsi.

— Qu'il soit donc selon ce que vous voulez, madame. Faites-le dire vous-même à Monseigneur; il saura qu'il vous doit ma condescendance.

Monseigneur, une fois sûr de l'autorisation de son père, prévint mademoiselle Chouin, qui n'en pouvait croire ses oreilles. Avant d'accepter, elle réclama vingt-quatre heures de réflexion, que l'impatient amoureux eut bien de la peine à lui accorder. Elle alla sur-le-champ près de madame la princesse de Conti, et lui fit part de cet événement singulier. La princesse l'écouta au comble de la surprise.

— Quoi! le roi l'a permis?

— Le roi l'a permis, madame.

— Eh bien! ma chère, il faut accepter, et sur-le-champ. Ne faites pas comme Mademoiselle, ne lui donnez pas le temps de se démentir. Puisque Monseigneur vous aime, puisque vous l'aimez, d'où vient votre hésitation? On est si heureux d'arriver à un mariage d'amour, c'est si rare!

— Mais songez-vous, madame, à mon obscurité? Mon père est à peine gentilhomme, je n'ai pas en moi une seule des choses qui excusent un pareil coup de tête, tout le monde blâmera Monseigneur.

— Que lui importe, puisqu'il vous aime?

— Cela m'importe, à moi, madame. Il n'y a pas de plus grands supplices, pour une âme délicate, que d'appeler le ridicule ou le blâme sur un être que l'on chérit, que l'on respecte; et, lorsqu'une femme s'y soumet sciemment, elle donne ainsi la preuve d'amour la plus éclatante, celle à laquelle on se résigne le plus difficilement.

— Je sais cela comme vous, mais vous n'en êtes pas là; croyez-moi, hâtez-vous de dire *oui*.

— J'y veux encore penser, madame.

Le résultat de ces pensées fut le mariage de mademoiselle Chouin avec Louis, dauphin de France, fils de Louis le Grand, qui se célébra à minuit, dans la chapelle de Meudon, peu de jours après, en présence de madame la princesse de Conti, de madame et mademoiselle de Lislebonne, de MM. d'O et de Chiverni, menins de Son Altesse Royale. Le lendemain, le roi en reçut la nouvelle, et le père La Chaise l'en complimenta au nom de la religion. A dater de ce moment, mademoiselle Chouin habita un entresol dans le château de Meudon, au-dessus de l'appartement de son mari. Elle déclara qu'elle ne ferait aucunes visites, qu'elle ne se trouverait jamais chez Monseigneur quand il lui en viendrait, qu'elle recevrait dans ses particuliers, ses amis et ceux du prince, qu'alors elle serait traitée, non pas avec les honneurs qu'on rend à la dauphine, mais avec les égards qu'on doit à une grande dame dans sa propre maison. Elle bannissait toute étiquette; ainsi elle suppliait madame la princesse de Conti de garder son fauteuil, seulement elle en aurait un aussi, au lieu du tabouret qu'on lui donnait autrefois. M. le dauphin consentit à tout cela, il ajouta cependant qu'il entendait laisser à sa femme la faculté de recevoir ceux des princes ou princesses qui le demanderaient, qu'alors ils la traiteraient en dauphine, n'ayant que des tabourets devant elle, ou tout au plus des chaises à dossier, c'est-à-dire, Madame seulement. Cette grande affaire réglée, on ne s'occupa

plus que d'arranger une joyeuse existence dans ce charmant château. Madame la princesse de Conti y passait sa vie. Elle méditait aussi un hymen secret et n'en parlait à personne, pas même à son amant. Elle voulait d'abord rendre sa vie complétement indépendante, pour cela il fallait se faire rembourser son douaire et obtenir du roi la libre disposition de sa dot. Elle comptait ensuite faire construire un château à l'endroit où fut plus tard celui de Mesdames, filles de Louis XV, sur les hauteurs de Bellevue, et que la révolution a détruit. Elle aurait été là entre Paris, Meudon, Saint-Cloud, tout près de Versailles, libre et maîtresse chez elle, et elle se sentait assez de force pour se faire à elle seule une existence selon son cœur, pour renoncer à la cour et au monde, si le monde et la cour n'acceptaient pas cette existence.

Le jour de son anniversaire elle reçut, comme l'année précédente, un présent mystérieux. C'était un portrait de mademoiselle de La Vallière telle qu'elle était à son arrivée à la cour; de l'autre côté du médaillon, entouré d'émeraudes d'un prix inestimable, on la voyait en habit de carmélite, avec des larmes dans les yeux et les mains jointes. Une lettre jointe à cet envoi en expliquait le sens. Elle était belle aussi. Elle aima un égoïste, un homme sans cœur, elle devint une pénitente, séparée et oubliée de tous. La morale à tirer de cela voulait-elle qu'on n'aimât pas du tout ou qu'on fixât son choix sur celui qui le méritait? L'inconnu ne s'expliquait pas. Toutefois la princesse le comprit ainsi. Elle ne douta pas que sa liaison ne fût connue et qu'on employât ce moyen pour l'en détourner. Elle ne vit dans ce conseil que de la jalousie, peut-être n'y avait-il pas autre chose.

M. le dauphin, après une lune de miel fort raisonnable, recommença ses voyages à Paris. Sa femme eut le bon esprit de ne pas être jalouse et de ne pas chercher la moindre information sur sa conduite.

— Qu'il s'amuse, disait-elle, je ne m'y opposerai

jamais. Lorsqu'il voudra être véritablement aimé, lorsqu'il voudra trouver le bien-être de l'âme, il me reviendra, c'est tout ce que je demande.

L'histoire nous offre peu de caractères plus sympathiques que celui de mademoiselle Chouin. Dans ce qui me reste à raconter, dans ce qui fait la catastrophe de ce livre, il a été injustement mêlé. Des documents inédits et certains m'ont donné la preuve de cette erreur. Je n'en avais jamais douté. En effet, comment accuser de pareilles infamies une personne dont chacun s'accorde en même temps à vanter le désintéressement, la piété, la raison, la bonté, je dirai plus, l'esprit? cela ne pouvait cadrer ensemble, il n'y avait pas moyen d'y croire. Les vices qui partent d'une âme basse ne sauraient s'allier avec des qualités semblables et avec toute une vie telle que celle de mademoiselle Chouin.

Elle souffrait certainement des absences répétées de Monseigneur, mais ce fut sans le lui montrer jamais. Aussi semblait-il avoir des remords et revenait-il à elle, tendre et empressé, lorsque l'impulsion n'était pas trop forte. Madame la princesse de Conti employait son amitié à consoler son ancienne fille d'honneur. Elle aussi n'était pas sans peines. M. de Clermont lui semblait moins amoureux. Elle n'avait pas à s'en plaindre positivement : il lui eût peut-être été plus difficile de dire sur quoi elle fondait ses doutes. Elle le sentait, c'était cet instinct du cœur qui nous égare quelquefois, et qui plus souvent encore nous éclaire. Il faut nous en méfier sans chercher à l'éteindre, car il est précieux. Ce n'était plus elle qui craignait de se compromettre en le gardant à son service. Il parlait, très en l'air, il est vrai, de se défaire de sa charge.

— On le remarquait, disait-il, le roi ne lui faisait plus aussi bonne mine ; madame de Maintenon le regardait à peine, et devant lui, au jeu du roi, elle avait blâmé les officiers qui oubliaient le service actif pour rester dans les maisons des princes et princesses.

La fierté de la jeune femme se trouva blessée, et pour rien au monde elle n'eût cherché à le retenir. La guerre allait bientôt commencer. Le comte ne faisait nul mystère de son désir d'y prendre part. Fatiguée de le lui entendre perpétuellement répéter, elle pria un jour Monseigneur de faire avoir à M. de Clermont la lieutenance des gendarmes-dauphins que le marquis de Sévigné voulait vendre. Cette affaire s'arrangea sur-le-champ : la princesse lui fit donner aussi un brevet de retenue sur la charge qu'il laissait vacante dans sa maison, et, lorsque vint le moment du départ, elle poussa le stoïcisme jusqu'à retenir ses larmes en disant adieu à son amant. Digne fille de son père, son orgueil imposa silence à son cœur.

XX

LA GRILLE DU PARLOIR

Au moment où Monseigneur allait partir pour l'armée, où ses équipages étaient prêts, ses dispositions prises, le roi changea tout à coup d'avis et lui fit dire qu'il désirait le garder près de lui. M. le dauphin, accoutumé à une obéissance passive, ne murmura pas, quoiqu'il fût extrêmement contrarié. Louis XIV n'aimait pas la gloire des autres; il tint ainsi toute sa vie son fils éloigné du conseil et les princes de son sang encore davantage. Hors le duc du Maine, dont son aveugle tendresse voulait faire un héros, il ne leur permit d'entrer en campagne qu'après des sollicitations sans nombre, et encore les rappelait-il dès qu'on commençait à parler d'eux. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à inculquer le courage à son précieux bâtard. Tout le monde connaissait sa poltronnerie et l'on en parlait tout haut à la cour.

— Une armée taillée en pièces par M. le duc du Maine! j'en voudrais bien voir les morceaux, disait le comte de Grammont à Versailles, un jour qu'on racontait devant lui un prétendu haut fait du prince.

Ce mot seul donne la mesure de l'opinion, et l'on connaît l'anecdote du roi cassant sa canne sur les épaules d'un valet du serdeau parce qu'il avait dérobé un biscuit. Ce jour-là, Le Vienne, son baigneur, le seul homme qui osât lui tout dire, lui avait révélé, à force de questions, la conduite de son fils chéri à l'armée de Flandre où il était alors. Il avait fallu l'emporter du champ de bataille, évanoui de peur, à la honte de nos soldats et du nom français. Le grand monarque en fut tellement blessé, que, pour la première fois de sa vie, il oublia sa dignité en frappant un laquais.

Monseigneur était brave comme les Français en général, comme tous les Bourbons.

Il souffrait donc de se voir éloigné de la gloire et cherchait à s'en consoler avec les plaisirs. Il se rendit à Paris plus fréquemment que jamais. Il y resta même plusieurs jours de suite; mademoiselle Chouin ne se plaignit pas. Madame la princesse de Conti resta avec elle pendant cette absence; tristes toutes les deux, elles s'entendaient à merveille. L'appartement de la demi-dauphine était le plus agréable du monde. Elle y avait réuni à profusion les tableaux et les objets d'art dont elle raffolait, et, malgré ses chagrins, elle y retrouvait souvent encore des étincelles de gaieté. La princesse, depuis qu'elle était malheureuse, avait éprouvé le besoin d'une confidente, et mademoiselle Chouin savait tout. La sage et tranquille raison avait consolé cette âme abattue; elle lui avait communiqué un peu de sa bonté, de son indulgence; elle lui avait appris à pardonner. Les lettres de la jeune femme à M. de Clermont se ressentaient de cette disposition nouvelle. Rien n'était plus tendre, plus dévoué, plus conciliant; elle se faisait esclave, pour ainsi dire, elle, la fière dominatrice. Mademoiselle Chouin était tout heureuse de sa victoire.

Un matin, la princesse reçut un message de madame de La Vallière, qui la priait de venir aux Carmélites. Ce message la troubla, car il était bien loin des habi-

tudes de sœur Louise; elle qui s'imposait, par esprit de pénitence, de ne point voir sa fille. La jeune femme se hâta donc de se rendre à cette invitation pressante. Elle trouva le visage de la duchesse empreint d'une mélancolie plus grande encore que d'habitude, et une sorte d'inquiétude se montrait dans son regard. Elle examinait sa fille avec un soin presque soupçonneux.

— Je me suis rendue à vos commandements, ma mère, dit enfin Son Altesse Sérénissime, voyant que le silence se prolongeait.

— Je vous en remercie, madame. J'ai à causer avec vous sur un sujet très-délicat. D'abord, avez-vous un ami très-obscur et très-dévoué?

La princesse rougit, elle pensa à l'inconnu.

— Non, et oui, madame; c'est selon ce que vous voulez entendre.

— Avant-hier on vint me prévenir qu'un ecclésiastique étranger au couvent demandait à me voir pour une affaire importante. Je fis répondre que je n'avais point d'affaires et que je ne pouvais le recevoir. Il insista de nouveau, et enfin il se servit de votre nom; je crus devoir l'entendre alors. Cet homme, que je n'avais jamais vu, m'inspira tout d'abord de la confiance tant son air était convenable, tant ses manières étaient douces.

— Ma sœur, me dit-il, je suis chargé près de vous d'une commission; j'ai promis de la faire *à la lettre*, et je vous remercie de m'avoir mis à même de la remplir.

— De quoi s'agit-il? monsieur l'abbé.

— Un jeune homme s'est confessé à moi; après sa confession il m'a dit: « Mon père, si vous voulez faire une bonne œuvre, et sauver une âme précieuse, vous irez aux Carmélites et vous répèterez mes paroles à madame la duchesse de La Vallière. La personne qu'elle aime le plus est en grand danger de se perdre. Elle a conçu une passion pour un homme indigne d'elle; elle médite de se l'attacher par un mariage se-

cret, et ce serait le malheur de sa vie. Que madame de La Vallière voie la personne dont il est question, qu'elle la soutienne, qu'elle la console, car avant peu cette personne sera cruellement frappée. Elle seule peut l'aider, dans ce moment pénible, de ses conseils et de son affection. Si madame de La Vallière néglige cet avis, elle aura à s'en repentir pour toujours. Quant à vous, mon père, je vous confie cette mission dans ce saint tribunal : c'est vous dire qu'elle doit rester secrète. » — Je le promis et je suis venu vous avertir, ma sœur : le reste vous regarde ; et à présent j'oublie ce que j'ai entendu.

Le prêtre s'est levé, moi je suis restée tremblante après cette étrange communication. Elle ne pouvait regarder que vous seule, ma fille. J'ai prié toute la nuit, et je vous ai appelée pour apprendre de votre bouche si je dois en croire ce prophète de malheur. Parlez-moi en toute assurance : nous ne serons point dérangées, madame la supérieure me l'a promis. Cela est-il vrai ? auriez-vous donné votre amour à un homme, pauvre enfant ? N'ai-je donc pas payé pour nous deux le tribut à l'infortune ?

— Ma mère ! ma mère ! s'écria la jeune femme en fondant en larmes.

— Oui, ma fille ; oui, votre mère dont le cœur appelle le vôtre, chez laquelle vous trouverez les secours et les consolations de l'amitié et de la religion ; votre mère à qui il faut tout dire.

La princesse se replia sur elle-même, car une réflexion lui vint. Si elle avouait sa passion, sœur Louise n'en instruirait-elle pas le roi ? Ne la séparerait-on pas du comte. N'allait-elle pas porter ainsi un coup mortel à cette liaison qui était devenue sa vie ? Et puis, il faut le dire, de tout ce qu'elle venait d'entendre une seule chose l'occupait ; elle n'avait retenu que ces mots : Bientôt elle sera douloureusement frappée. Elle voulai surtout interroger la duchesse à ce sujet : elle se remit donc de son attendrissement.

— Je n'ai rien à vous dire, ma mère, rien absolument. Ce prêtre et ce pénitent mystérieux sont des visionnaires. Je n'aime personne, je ne songe point à me remarier, et, quant au malheur qui me menace, il m'est impossible de le prévoir. On ne vous a rien appris de plus à cet égard?

— Rien, madame, rien du tout, continua la religieuse en secouant tristement la tête. Un pressentiment m'avertit que vous n'êtes pas franche, et vous avez tort! plus tard vous vous en repentirez, ma fille!

— Je suis franche, je vous assure, madame.

— Non, il y a trop d'inquiétudes dans mes pensées; Dieu permet que je sois ainsi prévenue. Je vous en supplie, avouez tout. Oh! si j'avais eu ma mère, moi, je n'aurais pas été coupable, j'en suis sûre; je l'aurais écoutée; elle m'aurait retenue. Une mère! c'est si bon, cela console de tant de douleurs! Mes bras vous sont ouverts, ma fille, venez-y chercher un asile contre la perdition. Je vous conduirai vers Dieu, le grand consolateur, le grand soutien. Il m'inspirera ce que je dois faire pour vous sauver, pour vous arracher au péril, petite brebis égarée. Parlez donc.

— Je parlerais certainement si j'avais réellement un secret à confier, ma mère; mais, je vous le répète, on vous a trompée.

— Plût au ciel! Mon enfant, mon enfant, n'aimez pas, n'aimez jamais!

— Vous savez, madame, l'amour est une chimère, tous les hommes sont ingrats.

La carmélite fixa un long regard sur sa fille comme pour chercher dans sa conscience si ces mots étaient le fruit de l'expérience ou bien une simple maxime banale : la jeune femme resta impénétrable.

— Puisque vous me dites non, il faut que je vous croie, madame, reprit la duchesse. Je n'en prierai pas moins le Seigneur de vous préserver de tous maux et de vous inspirer de la confiance en moi.

Madame la princesse de Conti ne répondit plus que

d'une manière distraite aux épanchements de cette âme tendre qui avait tant aimé et tant souffert. Elles ne se comprenaient pas, dans ce moment surtout. La nature de la princesse n'avait pas l'entière sensibilité de l'âme de sa mère. Elle s'était mélangée de la hauteur de Louis XIV, et certainement elle n'eût pas supporté, comme l'angélique Louise, les superbes dédains d'une rivale. Il y avait donc entre elles une sorte de barrière que la fille ne voulait pas laisser franchir à sa mère et qu'elle défendait contre elle. La carmélite se soumit à la volonté de Dieu.

— Pourvu que le malheur ne me la ramène pas! pensa-t-elle.

En sortant du couvent, madame la princesse de Conti reçut des mains de sa dame d'honneur un billet.

— Qu'est-ce ceci, comtesse ? demanda-t-elle.

— Madame, un de vos valets de pied vient de me remettre cette lettre; il la tenait d'un laquais fort proprement vêtu qui, reconnaissant votre livrée à la porte, a prétendu que cela lui épargnerait un voyage à Versailles ou à Meudon, et il a donné ce papier pour Votre Altesse Sérénissime.

La princesse ouvrit le billet :

« Si vous n'avez pas de confiance en la sœur Louise; » si vous sortez de chez elle avec votre secret, il n'y a » plus qu'un seul moyen de vous sauver. Restez à Pa» ris ce soir, à six heures; sortez en carrosse, sans li» vrée et sans armoiries; donnez ordre au cocher de » suivre une autre voiture qui se trouvera devant la » porte. Vous verrez alors ce que j'aurais toujours voulu » vous cacher. N'ayez aucune crainte, il ne vous arri» vera point de mal. Prenez avec vous votre valet de » chambre de confiance : d'ailleurs je serai là. »

C'était l'écriture de l'inconnu. Madame la princesse de Conti resta ensevelie dans ses réflexions, oubliant tout ce qui l'entourait; enfin, s'apercevant que ses

chevaux prenaient la route de Versailles, elle se tourna vivement vers madame de Buri :

— A l'hôtel de Condé, madame. Je reste à Paris jusqu'à demain. Je ne recevrai ni ne sortirai : vous pouvez donc faire de votre soirée ce que bon vous semblera.

Jusqu'au moment du rendez-vous, la princesse se perdit dans un monde de conjectures. Elle n'eut pas même l'idée de ne point s'y rendre. Sa confiance dans son mystérieux protecteur était entière. Depuis près de deux ans elle l'avait éprouvée, et sa curiosité était si forte qu'elle lui aurait fait braver tous les dangers possibles. A l'heure indiquée, la princesse se fit habiller très-simplement, prit avec elle son valet de chambre et madame Dupont, et suivit de point en point les instructions indiquées. Les carrosses roulèrent longtemps. Ils s'arrêtèrent dans un endroit désert à cette époque, le plus fréquenté de Paris aujourd'hui, à peu près à la hauteur du boulevard des Italiens. Un homme descendit de la première voiture, il avait un masque et un manteau; derrière lui un autre homme non masqué eut l'air de prendre ses ordres et s'approcha ensuite de la princesse.

— Madame, lui dit-il respectueusement, si vous voulez suivre mon maître dans cette maison que voici, vous apprendrez le secret que vous êtes venue découvrir. Vous pouvez emmener vos deux domestiques : ceci vous prouve que vous ne courez aucun danger. Mon maître y met une seule condition, c'est que vous ne chercherez pas à le voir et que vous ne lui adresserez pas un mot. Si vous avez quelques questions à faire, je suis chargé de répondre.

L'homme qui lui avait parlé avait un accent allemand très-prononcé. Madame la princesse de Conti remarqua cette circonstance, elle n'hésita pas à descendre de voiture.

— Monsieur, dit-elle, vous voyez que j'ai confiance; mon cocher m'attendra, n'est-ce pas?

— Sans doute, madame. Les ordres de Votre Altesse Sérénissime seront exécutés.

L'autre étranger s'avança alors et présenta la main à la princesse. Cette main tremblait à faire pitié.

— Madame, continua l'interprète, le plus grand silence est nécessaire : il ne faudrait pas être découverts ici.

Ils marchèrent quelques instants le long des murs d'un jardin. Quand ils furent arrivés à une petite porte, le muet tira une clef de son sein et la fit tourner doucement dans la serrure. Il resta auprès jusqu'à ce que tout le monde fût entré, puis il la referma de même. Une pelouse de gazon se présenta à eux, ils y marchèrent sans s'inquiéter des allées. A travers les arbres on apercevait une vive lumière. C'était vers ce point qu'ils se dirigèrent en droite ligne. Ils cheminaient doucement et dans le plus grand silence. L'homme masqué les conduisait. Parvenus à une charmille, il leur fit signe de s'arrêter et écouta. Aucun bruit ne se faisait entendre : on eût dit le palais de la Belle au bois dormant. Ils reprirent leur marche, mais en sens oblique et se tinrent cachés derrière les branches. Parvenus à une espèce de grotte en coquillages, où les étrangers étaient entrés les premiers, ils se trouvèrent en face d'un pavillon dont les grandes fenêtres étaient ouvertes sur le jardin et en laissaient parfaitement distinguer l'intérieur.

Le pavillon octogone, percé de croisées à ses huit faces, avait de la prétention au style oriental ; mais à cette époque l'art français entrait exclusivement dans toutes les constructions et leur ôtait leur couleur locale. Des lustres, chargés de bougies, éclairaient à profusion une tenture de damas à crépines d'or, avec les fauteuils et les rideaux semblables. Un divan régnait autour de cette pièce assez grande, et une table magnifiquement servie en argenterie, vermeil, porcelaines et cristaux, portait seulement deux couverts. Il y avait là plus de luxe et d'éclat qu'à la cour. En face

de la princesse, un grand portrait peint par Mignard représentait un jeune homme dont il lui fut impossible de distinguer les traits; ils étaient couverts d'une gaze. La grotte où ils se trouvaient était dans l'ombre, dans une ombre d'autant plus obscure qu'elle avoisinait une vive lumière; ils pouvaient donc tout voir et tout entendre sans être aperçus. Il n'y avait encore personne. Après une attente plus longue en imagination qu'en réalité, une voix de femme, fraîche et jeune, chanta dans le jardin ce même air d'Atys que le comte soupirait autrefois derrière la statue. Quelques secondes après cette femme entra.

Elle était vêtue à la turque, de la même manière que son pavillon oriental, c'est-à-dire avec de nombreuses fantaisies; mais rien n'égalait la richesse de son costume et des bijoux dont elle était couverte. Ses longs cheveux noirs tombaient en nattes et en boucles sur ses épaules d'une blancheur éclatante. Elle était admirablement belle, non pas de la beauté pudique et chaste d'une vierge ou d'une jeune épouse, mais de la beauté provoquante d'une courtisane, d'une bayadère.

—Madame, dit tout bas l'interprète, vous reconnaîtrez cette femme; gardez-vous de toute marque d'étonnement.

Il était temps, car la princesse allait laisser échapper un cri à l'aspect de mademoiselle de Rechecourt, mille fois plus séduisante et plus jolie qu'elle ne l'avait été autrefois. Elle simulait la prêtresse de ce temple enchanté, et se regarda longtemps dans une glace de Venise placée en face du portrait.

Tout à coup une cloche sonna. Un rayon de joie parut sur son visage. Ce n'était pas le bonheur d'un amour satisfait, non, il y avait dans son regard un feu méchant et vil, quelque chose d'ardent et de sombre tout à la fois.

— Le voilà, et je suis belle! dit-elle à demi-voix.

Des pas retentirent sur le sable de l'allée, un homme monta les marches du pavillon.

— Vous connaissez aussi cet homme, madame ; prenez garde! dit la même voix à l'oreille de la princesse.

C'était M. le dauphin!

Jamais surprise ne fut égale à celle de la princesse. L'étonnement, à défaut de la prudence, l'aurait rendue muette. Elle se prépara à écouter, à regarder pour ne rien perdre de cette scène, dans laquelle elle se sentait intéressée.

— Monseigneur! dit l'enchanteresse en courant au-devant du prince.

—Ma belle amie! répondit-il, et il lui baisa la main. Je suis de parole, j'espère, et vous devez m'en remercier, car ce n'a pas été sans peine. Comme vous voilà ravissante! quel charmant costume! jamais odalisque plus adorable ne fit le bonheur d'un sultan.

— Il fallait bien honorer vos présents, Monseigneur, vous me comblez.

— Il m'est arrivé aujourd'hui une singulière aventure à cet égard; voulez-vous que je vous la raconte avant souper, elle vous mettra en bonne disposition.

— De tout mon cœur, Monseigneur, car personne ne raconte mieux que Votre Altesse.

— J'avais besoin d'argent, cela arrive à tout le monde par ce temps-ci, même à l'héritier du royaume de France. J'envoyai chercher un joaillier, et je lui remis des pierreries que je voulais vendre, en le chargeant d'en tirer le meilleur parti possible; il y a de cela quinze jours. Ce matin, à Meudon, on m'annonce madame de Montespan : je l'ai toujours aimée, cette pauvre marquise, et j'avais raison, vous allez voir. Le joaillier m'avait donné une somme considérable sur mes bijoux et je n'y pensais plus. Jugez de ma stupéfaction lorsque madame de Montespan, ouvrant un coffre qu'elle tenait à la main, me montra mes diamants et mes perles.

« — Monseigneur, me dit-elle, un hasard heureux m'a fait connaître l'embarras dans lequel se trouve Votre Altesse Royale; j'ai racheté ces bijoux et je vous les rapporte. C'est une restitution, se hâta-t-elle d'ajouter, je suis assez riche des bienfaits du roi pour qu'il me soit permis de vous rendre un léger service.

» — Marquise, je ne puis souffrir...

» — Reprenez cette boîte, Monseigneur, et si votre délicatesse s'en offense, lorsque vous aurez la possibilité de me rendre cette somme, vous la distribuerez en aumônes. Elle me profitera dans le ciel ; mais ces pierreries ne doivent pas être vendues, comme si vous étiez le fils d'un maltôtier qui fait une niche à son père. »

Je trouvai qu'elle avait raison ; je repris les bijoux et les voici. Je les ai vendus, on me les a payés, ils ne peuvent rester chez moi, je vous les apporte.

Il tira de sa poche une poignée de diamants, de perles et de pierres précieuses; il y en avait pour une somme énorme. Renée sauta de joie.

— Quoi ! à moi tout cela ! quel bonheur ! Comment vous remercier ?

—En étant toujours belle comme à présent, toujours heureuse comme à présent, c'est tout ce que je vous demande. Mais n'est-ce pas là un beau trait de madame de Montespan? Cette Maintenon n'en ferait pas autant.

— Et pourquoi me donner ces magnificences, Monseigneur? d'autres y avaient plus de droit peut-être.

— Parce qu'il faut être belle pour supporter l'éclat de ces pierreries, mon adorable, et que certaines personnes ne devraient jamais se parer.

— Pauvre Chouin, pensa la princesse.

La folle créature tournait, dansait, prenait des positions gracieuses devant son miroir, et fredonnait des refrains d'opéra de sa voix sonore. Les yeux du prince brillaient d'amour et de passion. Madame la princesse de Conti sentit qu'on lui pressait la main, une voix parla dans son oreille.

— Vous voyez, madame, cette femme qui a tué votre frère, vous la voyez se prostituant aujourd'hui comme alors pour des pierreries, pour de l'or. Le portrait voilé est celui du duc de Vermandois, dont elle ne craint pas d'outrager la mémoire. Retenez bien ce qui s'est passé : ceci est le premier acte d'une tragédie dont vous viendrez voir le second quand il en sera temps. Vous y êtes plus directement intéressée que vous ne le pensez. Il est temps de vous retirer maintenant; veuillez me suivre. Gardez le silence avec votre amie, et attendez que vous sachiez tout; alors vous serez libre d'agir selon votre volonté, et, n'en doutez nullement, vous serez aidée. Cette maison est la même qu'occupait autrefois à Paris cette sirène avec le pauvre jeune homme qu'elle avait ensorcelé. Je vous remets tout cela devant les yeux, parce que je sais combien vous avez aimé votre frère, parce que je veux vous faire connaître l'infamie de votre compagne d'enfance, tout le mal qu'elle a causé à vous et aux vôtres, afin que, lorsque viendra le moment, vous ne faiblissiez pas. Vous savez quel dévouement, quelle tendresse vous suit partout. Comptez sur le bras et le cœur qu'on vous a offerts : puisque vous êtes venue ici, vous n'y compterez pas en vain, partons maintenant.

Ils retournèrent comme ils étaient venus. La princesse rentra à l'hôtel de Condé, épuisée de corps et d'esprit.

XXI

L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER

En rentrant chez elle, madame la princesse de Conti n'avait pas encore repris sa tranquillité ordinaire; elle ne se coucha que fort tard, préoccupée des événements qui s'étaient succédé si promptement et ne pouvant trouver le mot de cette énigme. Quel était cet homme? de quelle puissance disposait-il pour découvrir les choses les plus cachées? quel intérêt, quel sentiment l'attachait à elle? Elle avait beau chercher dans ses souvenirs, rien ne lui rappelait la tournure et la voix de cet étranger. Il est vrai que son manteau dissimulait l'une, et qu'il est très-facile de contrefaire l'autre. Le prince Maximilien avait à peu près cette taille; quelle apparence qu'il eût quitté son pays et sa famille pour venir faire ainsi le beau ténébreux? Elle se perdait en conjectures.

Le lendemain, de bonne heure, elle retourna à Meudon. Monseigneur n'y était pas revenu. Elle en savait la raison; toutefois, elle se garda bien de le dire. Mademoiselle Chouin, presque résignée, voulait être heureuse de ce que son mari lui accordait. Il y

eût eu une sorte de barbarie à troubler cette existence douce et calme : la princesse se contenta de la plaindre. Vers le milieu de la journée, M. le dauphin arriva accompagné de M. le duc de Chartres, fils de Monsieur et de Madame, qui fut depuis duc d'Orléans et régent du royaume pendant la minorité de Louis XV. Jamais un prince ne fut plus diversement jugé : il méritait tous ces jugements, excepté ceux qui l'accusent de crimes infâmes. C'était à la fois un homme d'un esprit et d'une intelligence supérieurs, un savant, un soldat brave jusqu'à la témérité, un bon général, un excellent et noble cœur, et un débauché, sans caractère, sans respect pour son rang, faible jusqu'à la lâcheté morale, incapable d'affaires sérieuses : il était tout cela en même temps. Les actions les plus contradictoires en apparence s'accordaient chez lui. A cette époque, c'était encore presque un enfant, il allait épouser mademoiselle de Blois, seconde fille du roi et de madame de Montespan. Ce mariage était encore un mystère, mais celui de mademoiselle de Nantes, sœur de la future duchesse de Chartres, avec le duc de Bourbon, avait déjà aplani la route, et l'on espérait qu'excepté Madame, personne ne s'opposerait à la conclusion.

M. le duc de Chartres, tout jeune qu'il fût, aimait les plaisirs et les fêtes autant qu'il les aima dans la suite. Il venait rarement à Meudon : ce qu'il appelait la pruderie de mademoiselle Chouin l'en éloignait. Ce jour-là il avait rencontré Monseigneur à Paris, et il n'avait pu se dispenser de le suivre. Madame la princesse de Conti, préoccupée de ce qu'elle avait vu la veille, gardait un silence profond. La réunion était d'autant plus triste que Monseigneur, dont la conscience n'était pas tranquille, portait avec lui cette crainte continuelle d'une découverte. Mademoiselle de Lislebonne, une des amies favorites de mademoiselle Chouin, fit pourtant sortir la conversation de cette langueur.

— Est-il vrai, monsieur, dit-elle à M. le duc de

Chartres, que vous avez trouvé la pierre philosophale?

— Mon Dieu, mademoiselle, je la cherche depuis plusieurs années, je l'avoue, et cela n'a servi jusqu'ici qu'à me faire dépenser de l'argent.

— Vous croyez à cela, mon cousin? reprit Monseigneur. Il y a longtemps qu'elle serait découverte si ellee xistait.

— Ceci est une question, Monseigneur, et je ne veux pas entrer d'avance dans une discussion ennuyeuse.

— Est-ce que vous admettez la magie, monsieur? demanda madame la princesse de Conti.

— Me parlez-vous sérieusement, madame?

— Sans doute, mon cousin, pourquoi donc plaisanterions-nous?

— Eh! bien, Monseigneur, puisque Votre Altesse Royale désire aussi connaître mon opinion, je dirai : Oui.

— Et quelle preuve en avez-vous?

— Oh! quelle preuve, quelle preuve!... je n'en ai pas, je n'ose pas en avoir.

— Et pourquoi?

— Parce que si j'en arrivais aux preuves, elles détruiraient toutes les idées reçues, et qu'il faut vivre avec son siècle.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous montrer une de vos expériences, monsieur?

— Je vous montrerais quelque chose de bien curieux si j'étais sûr de votre silence.

— Vous comprenez, mon cousin, que si vous parlez de secrets, toutes ces dames mourront de curiosité.

— C'est que ce n'est pas un petit secret : il s'agit du parlement, de la chambre ardente, et de tout l'attirail des sorcières.

— Parlez, parlez, monsieur; nous serons muettes.

— Monseigneur, dois-je obéir?

— Je suis aussi intrigué que la princesse; achevez donc, mon cousin.

— Eh bien, ce n'est rien moins que le fils de la Voi-

sin, héritier de ses talents, et, dit-on, plus lucide et plus merveilleux qu'elle.

— L'avez-vous donc vu?

— Je dois avouer ma faiblesse, j'ai reculé devant cette épreuve. Si vous voulez la tenter avec moi, je serai peut-être plus hardi.

— De tout mon cœur, répondit madame la princesse de Conti; dès demain si vous voulez.

— Pourquoi pas dès ce soir? reprit Monseigneur. Nous sommes tout à fait disposés aux aventures. Prenons des carrosses sans armoiries, déguisons-nous et partons.

— Des carrosses? Un carrosse, s'il vous plaît, Monseigneur; n'emmenons personne : de cette manière, nous serons plus sûrs de ne pas être découverts.

— Soit, madame, dit-il à Charlotte; commandez un de vos vis-à-vis. Vous n'y avez voulu aucun insigne, c'est le plus sûr incognito que nous puissions trouver.

— Vous serez notre guide, monsieur, poursuivit madame la princesse de Conti : nous nous remettons entre vos mains. Puisque vous êtes un peu sorcier, vous devez être une bonne protection à la cour de Lucifer.

— Meilleure qu'à celle de Louis XIV, ajouta en riant le dauphin. Mon pauvre cousin, vous et moi, nous sommes à l'index de la favorite.

— Depuis que je suis ici, Monseigneur, je me demande si vous êtes instruit de ce qui s'est passé hier à Versailles : ceci me prouve que vous l'ignorez.

— Je suis absent depuis deux jours. Ce matin M. de Meaux est venu ici, on lui a répondu que j'étais à Paris. Si c'est quelque événement extraordinaire, il était sans doute chargé de me l'apprendre.

— D'autant plus qu'il y avait joué un rôle. Mais si Votre Altesse daigne me le permettre, je préférerais laisser à un autre le soin de lui transmettre ce que je tiens de Monsieur. Allons d'abord chez M. Voisin, peut-être vous le dira-t-il.

— Essayons : je puis bien attendre sans impatience la nouvelle d'un événement de cour. Cependant, si le devin reste muet, vous le serez aussi.

— Je promets à Monseigneur de lui éclaircir l'oracle.

— Alors, partons.

Ils montèrent en voiture, suivis du seul valet de chambre de M. le dauphin, déguisé et méconnaissable. M. le duc de Chartres avait pris une casaquede laquais, les princesses des vêtements de femme de chambre, et Monseigneur un habit d'intendant. Ils étaient tous joyeux, de tristes qu'ils se sentaient d'abord : chacun faisait ses conjectures et ses projets pour se déguiser mieux. On arriva en peu de temps à la porte du prophète. Avant de quitter le carrosse, M. le duc de Chartres arrêta les dames.

— Vous allez voir, mesdames, un singulier personnage, tout confit en dévotion, persuadé que sa mère est une sainte, morte martyre, et qu'elle lui a laissé son esprit divinatoire. Ne jouez pas avec lui, ne l'irritez pas, car il deviendrait dangereux. Écoutez tout, croyez tout, du moins ayez-en l'air, et vous serez parfaitement contentes.

L'antre du sorcier était au troisième étage, sur la cour. La fenêtre, donnant sur l'orient, restait hermétiquement fermée dès que le soleil était levé. La porte, couverte de fer et de clous à grosse tête, s'ouvrait par une sorte de coulisse qui en garantissait encore la solidité. On y frappait par un marteau en croix, dont le bruit retentissait au loin. Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on reçût de réponse : enfin un judas s'entr'ouvrit et une tête passa par l'ouverture.

— Que voulez-vous si tard ? dit une vieille femme dont on n'aperçut d'abord que le bout de la coiffe.

— Parler à M. Voisin, ma bonne mère, répondit le duc de Chartres en lui tendant une bourse qu'elle repoussa.

— M. Voisin ne reçoit pas à cette heure, revenez demain.

— Nous sommes des campagnards et nous ne pouvons disposer que de ce moment, madame, reprit la douce voix de madame la princesse de Conti.

— Ouvrez, ouvrez, interrompit-on de l'intérieur : êtes-vous folle de faire attendre ainsi des hôtes de cette importance.

Le verrous furent tirés et la porte s'ouvrit toute grande. Une salle noire et enfumée, éclairée par une seule chandelle, se présenta devant les visiteurs. Un homme jeune, d'une figure intéressante, les attendait sur le seuil. Il se rangea pour les laisser passer et les salua profondément. La vieille marcha devant eux avec sa lumière; elle leur fit traverser plusieurs pièces obscures, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une espèce d'oratoire n'ayant pour tous meubles qu'une table, une armoire et quelques chaises de bois noir, un crucifix et une tête de mort accrochée à la muraille, et un miroir de Venise taillé à facettes et entouré d'un cadre doré.

— Que souhaitez-vous de moi, messieurs et mesdames? demanda le sorcier en les regardant les uns après les autres.

— On nous a beaucoup parlé de votre talent dans la science de l'avenir, répliqua M. le duc de Chartres, qu'on semblait par un accord tacite avoir choisi pour interprète, et nous voudrions en essayer.

Il ne reçut pas de réponse.

— Quoique nous ne soyons que des bourgeois, nous vous payerons bien, continua-t-il.

Le silence continua; la vieille leur fit signe de s'asseoir et de se taire. Le visage du jeune homme prenait peu à peu une expression étrange. Son regard fixé sur la glace semblait y deviner mille choses inconnues. Son front s'illuminait pour ainsi dire.

— Lire dans l'avenir! murmurait-il. Eh! sans doute j'y lis, lorsque l'esprit de ma sainte mère descend sur moi. Depuis ce matin, je suis tourmenté d'une vision, la voici accomplie. Le fils de celui qui aurait pu lui

faire grâce, et qui l'a laissée mourir, il est là : il veut que je lui annonce ce qui l'attend.

Les princes se regardèrent au comble de la surprise.

— Ce qui l'attend ? Oh ! mon Dieu ! notre sort à tous. Des injustices, des mécomptes, et puis la mort. Ne faut-il pas tous mourir. Seulement il mourra dans son lit, et non pas sur un bûcher, comme la pauvre victime. Oh ! du poison ! du poison ; oui, et on ne l'accusera plus, elle, non ; mais on s'en prendra à un plus noble sang, au plus noble sang de France.

Il s'approcha de M. le duc de Chartres, lui posa la main sur la tête, puis sur la poitrine, et puis enfin prit sa main dans la sienne. Une larme tomba de ses yeux, et il y eut une expression sublime de pitié dans ses traits.

— Pauvre âme tourmentée ! c'est vous qui serez en butte aux injustices et aux traits de l'envie. Mais cela est horrible ! Comment, un, deux, trois, quatre, cinq, presque six morts ! Oh ! ma mère sera bien vengée : il souffrira plus qu'elle, son bourreau, le maître de ses bourreaux.

Il quitta un instant la main du prince et alla vers l'armoire ; il y prit une fiole soigneusement cachetée.

— Il faut que vous croyiez en moi, lui dit-il, car de là dépend votre salut et celui de la France. Pour vous donner cette croyance, je vais vous dire une chose que vous connaissez seul. Tout à l'heure, lorsque j'ai compté les morts qui doivent avoir lieu dans votre famille, chaque numéro vous a porté comme un coup de poignard à la tête et au cœur. Cela est-il vrai ?

— Parfaitement vrai.

— Lorsque j'ai dit *presque six*, vous n'avez ressenti qu'une faible atteinte, suivie d'un bien-être aussi grand que la douleur précédente avait été vive ?

— C'est encore vrai.

— Me croyez-vous à présent ?

— Je vous crois.

— Eh bien, prenez cette fiole et la première personne malade, la première personne auguste, royale, faites-lui prendre ce remède et vous la sauverez. Si vous ne le faites pas, cette personne mourra, et bien d'autres après elle.

— Et qui est cette personne ?

— Ne me le demandez pas, je ne veux, je ne dois pas le dire. Pauvre France ! que de pertes ! que de malheurs ! Ce règne commencé si glorieusement, il finira... Oh ! c'est trop, c'est trop affreux !

— Vous êtes bien lugubre, mon ami, interrompit le dauphin un peu troublé, et vous nous parlez là des malheurs de la France, des princes, cela ne nous regarde pas. Parlez-nous de nous : nous vous payerons bien, on vous l'a déjà dit.

— Pourquoi essayer encore de me tromper ? Je sais qui vous êtes, vous l'avez bien vu. Rien n'est caché pour moi dans mes revélations, ni le passé ni l'avenir. Ces dames, je les connais aussi. En voici une qui porte un anneau royal et qui le cache, elle cache aussi ses chagrins.

« Celle-ci croyait que les grands de la terre étaient tous à l'abri des souffrances ; eh bien, celle-ci elle souffre aussi en secret et elle va souffrir bien davantage.

— Évidemment, nous n'avons que des malheurs à attendre. Et moi ? continua en riant mademoiselle de Lislebonne.

— Vous, mademoiselle ? Je ne vois rien. Tout mon esprit est tourné vers cette race illustre dont je suis entouré. Revenez seule une autre fois, je vous entretiendrai mieux. Madame, ne révélez pas ce que vous avez vu hier. Il se tournait vers madame la princesse de Conti. Ne brisez pas un pauvre cœur déjà brisé. Attendez, les circonstances vous dicteront votre conduite.

— Cet homme sait tout, glissa la princesse à l'oreille de M. le dauphin.

— Oui, je sais tout. Un pavillon oriental, un tableau voilé, un jardin, une grotte de coquillages; n'est-ce pas cela ?

Monseigneur et la princesse tressaillirent.

— Soyez tranquille, je n'irai pas plus loin. Je m'arrête à temps. Je souffre moi-même des douleurs que j'impose.

— N'en saurons-nous pas davantage aujourd'hui ?

— Non, je dois me taire. Un autre jour peut-être... Cependant je ne le crois pas. Je ne veux pas avoir de commerce avec les gens de cour, ils m'enverraient à la Grève, comme elle ! Attendez, un mot encore à madame. Confiez-vous à celui qui vous a écrit et que vous ne connaissez pas. Il vous aime, il vous défendra, il vous vengera... si l'occasion s'en présente.

— Et ne pourriez-vous me révéler son nom ?

— Son nom ? je le sais : vous devez l'ignorer, vous, et l'ignorer à jamais. Vous courriez un grand danger, et lui aussi, si vous l'appreniez.

— Allons, ma cousine, quittons la place, reprit le duc de Chartres, qui craignait de frapper l'esprit des dames, nous reviendrons à notre premier voyage. Le devin sera peut-être de meilleure humeur.

Voisin s'était laissé tomber sans cérémonie sur un siége.

M. le dauphin s'approcha de lui, il dormait profondément. On déposa la bourse à ses côtés, il ne s'éveilla point.

— Que vous semble de cet homme ? demanda mademoiselle Chouin lorsqu'ils furent dehors. Pour moi, il m'a fait peur; il est réellement extraordinaire. Que signifiait son pavillon oriental, son jardin, toutes ces belles choses qu'il vous a dépeintes, Monseigneur.

— Je l'ignore en vérité. Quelque rêve, puisqu'il dormait.

— Enfin, il nous a parlé à tous en énigmes et nous a parfaitement reconnus.

— Quant à cela, c'est tout simple : nos visages sont

affichés dans toutes les galeries, et il n'y a pas un Parisien qui ne connaisse ses princes.

— C'est égal, répétait M. le duc de Chartres en rêvant, il y a là un problème scientifique inconnu. Il faudra que j'étudie cet homme et que j'en parle à mes professeurs.

XXII

L'ENTRE-SOL DE MEUDON

Aussitôt qu'ils furent remontés en carrosse, Monseigneur s'adressa à M. le duc de Chartres :

— Puisque notre oracle a été muet à l'endroit de votre nouvelle, monsieur, j'espère que vous allez nous la faire connaître. Elle est sans doute plus importante que des rêveries de visionnaire.

— Si importante, Monseigneur, que je n'y ajouterais pas foi, que je ne la répèterais pas à Votre Altesse Royale, si je ne la tenais de Monsieur, auquel Bontems l'avait apprise en secret ce matin même.

— Eh bien, qu'est-ce enfin?

— Hier au soir, à six heures, madame de Maintenon et Sa Majesté ont été unis par l'archevêque de Paris, dans la chapelle de Versailles, en présence de M. de Meaux, de Bontems et du Père Lachaise.

Monseigneur devint pâle d'émotion et de colère.

— Vous êtes sûr de cela, mon cousin? Monsieur vous l'a dit? Elle en sera donc enfin venue où elle voulait : nous la verrons incessamment sur le trône. Quant à moi, je ne remets pas le pied à la cour. Épou-

ser une pareille femme! Le roi m'a envoyé M. Bossuet, mon ancien précepteur, pour m'arracher mon approbation, je ne la donnerai jamais et je ne reconnaîtrai pas une semblable belle-mère.

— Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle vous a aidé aussi à une mésalliance, reprit mademoiselle Chouin, et que vous n'avez pas le droit de reprocher à votre père ce que vous avez fait vous-même.

— Et c'est là son art infernal, à cette femme, elle a voulu s'assurer mon silence au moins. Mais quelle différence! Vous êtes un ange, vous, modeste autant que bonne : ma femme, la compagne de ma vie. Vous ne songez pas à être dauphine, vous m'aimez enfin sans intérêt et sans ambition. Elle, au contraire, elle n'a dans la tête que des idées égoïstes; elle voudra être reine, vous dis-je. Mon malheureux père est tellement subjugué qu'il y consentira, et la gloire de Louis le Grand sera flétrie.

— Je ne puis croire à une pareille audace, Monseigneur. Elle ne le fera pas. Vous, monsieur, moi et tous les princes nous protesterions.

— Que lui importe notre union, ne connaît-elle pas notre haine? ne l'a-t-elle pas bravée? Oh! je ne me remettrai pas de longtemps de ce coup affreux.

Le lendemain, à son réveil, Monseigneur reçut la visite de l'évêque de Meaux, qui, de la part du roi, lui confirma la nouvelle du mariage, en ajoutant que Sa Majesté attendait de lui des égards et de l'affection pour la marquise.

— Elle ne sera pas déclarée, ajouta Bossuet, mais Sa Majesté a décidé qu'on lui rendrait dans son appartement les mêmes honneurs qu'à la feue reine. Elle ne se lèvera pour personne et personne n'aura de fauteuil.

— Ceci m'importe peu, monsieur : je n'entrerai jamais dans cet appartement, répondit sèchement M. le dauphin.

L'ancien précepteur chercha par les raisonnements les plus captieux et par les sophismes les plus habiles

à ramener son élève à des sentiments plus tendres et plus modérés : il ne put y réussir, et il le quitta dans des dispositions très-hostiles.

Quelques jours après cet entretien, mademoiselle Chouin était assise dans son cabinet à Meudon, seule avec une jeune fille, la fille de sa nourrice qu'elle faisait élever et qui ne la quittait jamais. Ainsi que je l'ai dit, ce cabinet était un séjour charmant, plein de calme et de goût : tout y inspirait le repos et une douce quiétude d'esprit. Le luxe ne s'y montrait ni dans l'or ni dans les profusions. On y avait dépensé des sommes énormes en tableaux, en objets d'art : là seulement se récréait l'épouse du dauphin. Les tableaux des plus grands maîtres étaient choisis de manière à inspirer plutôt de la gaieté que de l'étonnement. C'étaient quelques objets de sainteté des plus gracieux à voir, des paysages, des peintures flamandes et mythologiques. La tenture d'une couleur claire, les meubles dorés, la profusion des lustres et des cristaux étaient loin de ressembler aux damas et aux draperies feuille-morte de la favorite de Versailles. Mademoiselle Chouin elle-même, presque toujours vêtue de blanc, faisait ressortir ainsi son unique beauté, la grande fraîcheur de son teint et l'éclat de sa peau.

A côté d'elle était ce fameux épagneul qu'un trait de courtisan a immortalisé dans les mémoires de cette époque. Cet animal, délicat et gourmet comme tous ceux que l'on gâte, aimait beaucoup les têtes de lapin grillées. Le maréchal d'Uxelles envoyait tous les matins, de Paris à Meudon, son écuyer chargé du mets favori de Bijou : ainsi s'appelait le chien. Le jour de la mort de Monseigneur, l'envoi des têtes de lapin cessa, et libre fut à Bijou de chercher une autre nourriture.

Ce jour-là donc, mademoiselle Chouin faisait de la tapisserie auprès d'une fenêtre donnant sur le parc, Bijou dormait à ses pieds; la jeune fille lisait haut quelques fables de La Fontaine, alors dans toute leur nouveauté. On annonça le Père Lachaise.

— M. le dauphin est absent, répondit-elle; en a-t-on prévenu le Père?

— C'est madame qu'il a demandé, c'est à madame qu'il désire parler.

— Qu'il entre alors; Mignonne, emporte ton livre et laisse-nous.

Le Père Lachaise fut introduit : mademoiselle Chouin n'interrompit pas son ouvrage. Elle lui montra du doigt un pliant à ses côtés, et l'interrogea sans détours sur le motif de sa visite.

— Il est grave, madame, fort grave. Je viens vous entretenir de vos plus chers intérêts.

— Mes intérêts, monsieur? répliqua-t-elle très-simplement, je n'en ai aucun. Ma vie est aussi heureuse que je le puis désirer. Son Altesse Royale me comble de soins et de bontés : je vous assure qu'il ne me manque rien.

— Êtes-vous bien sûre de cela, madame? cherchez dans votre conscience, n'y trouvez-vous pas autre chose?

— Absolument rien.

— Quoi! vous n'éprouvez point le besoin de l'estime générale, le besoin d'être honorée, de faire connaître à tous que vous n'êtes pas une maîtresse, que vous êtes la femme de M. le dauphin?

— On le sait, du reste, monsieur, et, d'ailleurs, qu'ai-je besoin de le faire savoir? Dieu et moi nous le savons, cela suffit.

— Vous êtes dans une erreur profonde : votre liaison est pour beaucoup un sujet de scandale.

— Je ne puis vous croire, mon Père. Dans tous les cas, je n'y vois aucun remède.

— Monseigneur ne vous refuserait pas, j'en suis certain, la déclaration de votre mariage. Demain vous viendriez à la cour : vous y prendriez le rang qui vous appartient, vous sortiriez de cette retraite où vous végétez presque toujours seule : votre bonheur y gagne-

rait de toutes les manières. Monseigneur n'irait pas alors s'occuper d'autres femmes : il resterait près de vous, près du roi, il serait heureux de réunir et son penchant et son devoir.

— Je n'ai à cela qu'une réponse à faire. Du temps de la feue dauphine, monseigneur *osait* plus qu'il n'ose aujourd'hui, et je n'ai pas la prétention de valoir en rien madame la princesse de Bavière. Je n'aime pas la cour, l'étiquette serait un supplice pour moi. C'est par goût que je me livre à la solitude. Cette retraite est mon univers, j'y trouve tout ce qui me plaît : je m'y entoure des amis qui me conviennent, j'y suis libre et maîtresse de mes actions. A Versailles, je serais esclave; vous voyez donc bien, monsieur, qu'il est inutile de me parler davantage d'un projet impossible. Dites à madame de Maintenon que, pour cette fois, je ne puis servir les siens. Je ne consentirai jamais à voir le prince déshonoré et bafoué à la face de toute l'Europe. Je me rends trop de justice, je sais trop bien que mademoiselle Chouin, fille d'un simple gentilhomme, n'est point faite pour être reine de France, et, malgré la douleur que j'en éprouverais, je me retirerais au couvent plutôt que de souffrir cette indignité.

— Vous parlez selon les voies du monde, madame, et vous oubliez que, suivant la loi de Dieu et celle de l'Église, l'épouse légitime ne peut se laisser traiter en concubine sans manquer à ce qu'elle se doit comme femme et comme chrétienne.

— Brisons là, mon Père, je sais mieux que personne ce qui convient à ma conscience, et je n'entendrai pas une observation de plus à ce sujet. Le devoir d'une femme et d'une chrétienne est le dévouement, la soumission envers celui que Dieu lui a donné pour époux et pour maître. Je remplirai ce devoir et je n'y faillirai jamais, soyez tranquille. Je ne rapporterai pas cette conversation à M. le dauphin : il aurait droit de s'en offenser et de vous en vouloir, mon Père. Comme moi, reconnaîtrait l'influence à laquelle vous obéissez; il

y puiserait de nouveaux motifs de dissension et de haine peut-être. Mon rôle est d'être auprès de lui, au contraire, une messagère de conciliation et de paix, c'est ainsi du moins que je l'ai toujours compris. Du moment où il ne me serait plus permis de l'exercer, je renoncerais à ce rang pour lequel je ne serais plus faite. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

La manière ferme et digne dont mademoiselle Chouin repoussa les insinuations du confesseur lui fit comprendre combien sa résolution était inébranlable. Il avait trop l'habitude de la cour pour s'y heurter davantage, et après quelques lieux communs, il prit congé. Elle le traita cette fois de toute la hauteur de sa position, afin de lui montrer qu'elle en comprenait la valeur et qu'elle savait la réclamer à l'occasion. Il la salua humblement.

— Car enfin, pensa-t-il, malgré ses beaux refus, lorsque Monseigneur tiendra la couronne, lorsqu'elle aura seulement la main à étendre pour la saisir, elle ne sera peut-être pas aussi dédaigneuse.

Le courtisan voit loin dans l'avenir, il place ses saluts et ses bassesses à intérêt.

Mademoiselle Chouin le regarda partir avec un sourire moqueur sur les lèvres; elle se sentait bien grande en ce moment, bien au-dessus de ces âmes vénales qui se vendent et s'achètent. Son amour l'éleva jusqu'à la place où il l'avait mise; il l'en fit mille fois plus digne que si elle avait été née pour l'occuper. Madame la princesse de Conti arriva peu de temps après; elle lui raconta cette scène : la princesse l'embrassa.

— Vous méritez toutes les couronnes du monde, lui dit-elle.

Le beau front de la jeune femme était chargé de soucis. Son amie lui en demanda la raison.

— Je ne sais, répondit-elle, il me semble qu'un grand malheur me menace. Le roi m'a fait dire de me rendre demain matin à Versailles, à l'issue de la messe;

il veut me parler dans son cabinet. Pourquoi? Qu'a-t-il à m'apprendre? Ce message a une solennité inaccoutumée; ce sera quelque méchanceté de madame de Maintenon, quelque nouvelle calomnie.

— Vous connaissez la tendresse de Sa Majesté pour vous, chère princesse, qu'avez-vous à craindre? Vous l'emporterez toujours.

XXIII

LA PETITE POSTE

Le lendemain, madame la princesse de Conti se para avec beaucoup de soin. Elle savait combien le roi était fier de sa beauté, et elle avait remarqué également combien elle avait de puissance sur lui lorsqu'elle savait se faire valoir à propos. Elle s'amusait à rappeler les anciennes modes, celles de la jeunesse de sa mère surtout : sa ressemblance avec elle devenait alors frappante, et, ce jour-là entre autres, lorsqu'elle parut dans la chapelle avec ses cheveux frisés en mille boucles, entremêlées de nœuds de perles, sa robe de satin bleu brochée de soie blanche, ses yeux baissés, sa démarche tout à la fois timide et gracieuse, le roi et les vieux courtisans crurent retrouver la douce Louise de La Vallière, plus belle, plus touchante, plus séduisante encore qu'autrefois.

Elle pria avec ardeur. Elle en sentait le besoin, comme à l'approche du danger l'enfant se jette dans les bras de sa mère. Louis XIV tournait souvent ses regards vers elle, avec un mélange de colère et de pitié. Madame de Maintenon, plus raide et plus

guindée qu'à l'ordinaire, portait dans sa bouche pincée, dans sa physionomie sévère, quelque chose de triomphant et de hargneux, si cette expression pouvait aller à la régularité de cette beauté majestueuse. On savait qu'il y avait quelque chose de nouveau : à la cour, tout se devine, tout se pressent; mais nul n'en soupçonnait la nature. La veille, le roi avait été longtemps enfermé avec M. de Louvois pour examiner des dépêches; il avait montré une grande colère et avait donné l'ordre d'envoyer chercher à Meudon la princesse de Conti. Voilà tout ce que les plus fins avaient appris de cet événement.

Aussitôt après la messe, madame la princesse de Conti suivit son illustre père, avec toute la cour, à travers la galerie; par prudence on l'évitait poliment. Madame, seule, incapable de feinte, lui fit son accueil accoutumé.

— Préparez-vous à un assaut, lui glissa-t-elle à l'oreille. Il y a eu conseil à votre égard dans la chambre de *la vieille*, hier au soir. Le roi vous a défendue faiblement, M. du Maine y était et il a pris votre parti, lui, mais hypocritement et de manière à vous accuser. J'ignore quel crime on vous impute. Que pouvez-vous avoir fait, ma pauvre enfant? *La vieille* dit que ce n'est pas étonnant, avec une éducation comme la vôtre. Ses élèves vous valent peut-être?

— Je ne sais ce que vous voulez dire; je vous jure que je ne suis nullement coupable.

— Tant mieux, la justification sera plus facile. Le roi vous regarde, voilà le moment. Ah! il se dirige vers son cabinet : vous échapperez à la chambre de madame de Maintenon. Elle va être furieuse, mais cela est meilleur pour vous. Allez! allez, et n'ayez pas peur, vous êtes si jolie!

Louis XIV marchait en effet vers son cabinet, et madame sa fille le suivit en appelant à son aide toute la hardiesse dont elle était capable. Lorsqu'ils furent entrés tous le deux, le roi donna ordre de fermer les

portes. Non content de cette précaution, il alla jusqu'à son oratoire, la pièce la plus reculée, et s'asseyant sur un fauteuil, il laissa la princesse debout, ce qu'il ne faisait jamais. Elle était pâle et tremblante : s'en apercevant, il en eut pitié.

— Asseyez-vous sur le coussin de ce prie-Dieu, madame; vous me paraissez souffrante, et maintenant écoutez-moi.

La princesse s'assit, et, dans cette attitude, elle avait une grâce si enchanteresse que le roi détourna ses yeux, dans la crainte de se laisser attendrir.

— Madame, lui dit-il, depuis votre malheureux mariage, vous me rendrez la justice que j'ai tout fait au monde pour rompre cette union : vous l'avez toujours refusé, n'est-il pas vrai?

— Cela est vrai, sire.

— Après la mort de feu le prince de Conti, je vous ai présenté tous les partis de France et de l'étranger qui pouvaient vous convenir. J'ai fait mieux, je vous ai laissée libre d'un nouveau choix, pourvu, bien entendu, qu'il ne blessât ni votre dignité ni la mienne : vous avez encore refusé. Ceci est encore vrai.

— Oui, sire.

— J'ai dû supposer alors que, résolue à vivre saintement, vous renonciez au mariage et à l'amour. J'ai dû vous croire à l'abri de cette passion terrible qui apporte tant de malheurs et tant de fautes dans notre vie. J'en ai remercié le ciel, et lorsque des bruits, déshonorants pour vous, sont arrivés jusqu'à mon oreille, je les ai repoussés bien loin comme indignes d'une princesse de mon sang et de ma fille bien-aimée.

Le roi se tut comme s'il attendait une réponse. N'en recevant pas, il continua.

— J'ai eu assez de confiance en vous pour compter à mon tour sur votre confiance. Je n'ai pas douté un instant que si votre cœur se sentait succomber, il ne

cherchât un refuge et un appui dans mes bras. Mon indulgence vous était acquise et je vous aurais pardonné.

— C'est certainement ce que j'aurais fait en pareil cas, sire, répondit la princesse d'une voix tremblante.

Louis XIV fronça le sourcil et lança vers elle un regard scrutateur.

— Si vous vous étiez laissé surprendre par des avantages extérieurs, par des dehors brillants, qui sont toujours communs autour des princes; si vous aviez cédé à un sentiment au-dessous de votre naissance qui se serait emparé de vous, vous seriez venue me demander des armes pour le combattre et vous en auriez triomphé avec mon aide et mes conseils?

— En doutez-vous, sire? continua-t-elle en sentant la nécessité de payer d'audace.

— C'est bien, c'est fort bien. Je puis donc compter, madame, que vous êtes toujours la pieuse et chaste créature que j'ai donnée au prince de Conti. Je puis toujours être fier de vous, je puis toujours croire à votre sincérité, à votre vertu?

— Vous le pouvez, vous le devez, sire.

— Eh bien, madame, s'écria le roi, se levant en colère, je jure Dieu qu'un homme de ma cour mourra sous le bâton pour la lâche et vile trame qu'il a ourdie contre vous, tout gentilhomme qu'il soit. Car, entre votre parole et la prétendue preuve que voici, je ne puis hésiter un instant: je croirais vous faire injure.

Il lui tendit un paquet de lettres et un portrait dans lequel il était facile de la reconnaître. La princesse n'y eut pas plutôt jeté les yeux et aperçu l'écriture, qu'elle sentit ses forces l'abandonner. Elle laissa tomber les papiers, joignit les mains et fondit en larmes, en murmurant:

— Grâce, pardon, sire, pardonnez-moi!

— Quoi? Comment? Que je vous pardonne! Ceci est-il donc vrai?

La princesse continua à sangloter aux genoux du roi, la tête cachée dans ses mains et ne répliqua rien.

— Cela est vrai, madame! et tout à l'heure vous avez donc menti! reprit le monarque avec une amère expression de dédain : je vous croyais au moins le courage de vos fautes. Relevez-vous et ne vous désolez pas ainsi. Ce n'est pas le moment de pleurer; tâchez de réparer votre abaissement de tout à l'heure : soyez franche, enfin, mais d'abord lisez haut cette lettre.

— Quoi! sire, vous voulez!.....

— Je veux que vous la lisiez, que vous en reteniez bien les expressions, afin de vous la bien rappeler lorsqu'il en sera temps. Ce beau muguet vous parle de sa flamme, en homme sûr d'être adoré de vous. Vous allez rougir vous-même d'avoir choisi un pareil homme, vous! ma fille! Allons, lisez, je l'exige.

La princesse essuya ses yeux et essaya de commencer, mais sa vue se troubla de nouveau.

— Je ne puis, sire, ne m'imposez pas cette horrible tâche.

— Je lirai donc pour vous : la lettre n'est pas longue d'ailleurs, le héros a autre chose à faire que d'écrire à madame la princesse de Conti, sa maîtresse, ma fille! Et dans quel style le fait-il encore, cela est révoltant, écoutez :

« J'ai reçu votre lettre, Louise, et je vous en remercierais si vous ne sembliez pas prendre à tâche de me » rendre votre correspondance désagréable. » — Vraiment, ajouta Louis XIV en s'interrompant, ce monsieur est bien difficile. — « Vous vous plaignez sans » cesse de ma froideur, vous êtes jalouse, vous vous » inquiétez et vous faites le tourment de ma vie. Vous » devez cependant savoir combien je vous aime. Depuis des années, cet amour règne dans mon cœur, » et si je me suis éloigné de vous afin de vous empêcher » de vous compromettre, ce n'était pas pour moi que

» j'accomplissais ce sacrifice, c'était dans votre seul » intérêt. La Maintenon ne pouvait manquer d'ap- » prendre notre liaison que vous ne saviez plus cacher, » et l'heureux successeur de Scarron, trop bien appris » pour ne pas imiter en tout un si bon modèle, n'aurait » pas manqué de croire aux insinuations de sa *chaste* » moitié. Vous étiez perdue. »

— Sire! sire! n'allez pas plus loin, je vous en conjure.

— J'admire avec quel respect vous autorisez votre amant à parler de votre souverain, de votre père. Écoutez le reste, madame, il est digne du commencement :

— « Soyez donc raisonnable, Louise, croyez-moi, » car je ne vous tromperai jamais. Notre campagne » avance, nous retournerons bientôt à Paris. Je ne » pourrai me rendre sur-le-champ près de vous : des » affaires pressantes m'appellent dans mes terres, il ne » faudra pas m'en vouloir. »

— En vérité, ce drôle est d'une insolence qui mérite la corde. Il vous traite comme la fille d'un procureur aux galères.

— Ayez pitié de moi, sire, je me meurs!

— Vous vous mourez, vous n'avez déjà plus de force, et cependant vous n'avez encore reçu que le coup le plus facile à supporter. Rappelez donc votre courage, madame, votre fierté, et apprêtez votre âme : vous allez apprendre bien autre chose. Êtes-vous disposée maintenant à ne me rien cacher? Songez-y bien, si je puis être indulgent, c'est pour un aveu complet. J'ai tout fait pour vous épargner la honte. Je n'ai confié à personne la partie la plus cruelle de ce secret : en reconnaissance, il me faut tous les vôtres, je ne dois pas agir à la légère.

— Je vous dirai tout, sire.

— Je vous écoute donc alors.

La princesse raconta à travers mille interruptions, et baignée de ses larmes, comment elle avait aimé le comte de Clermont-Chatte, comment elle avait combattu cet amour, et tout ce qui l'avait suivi. Elle n'omit aucune circonstance, ne chercha point à s'excuser, n'accusa pas son amant : elle fut enfin vraie et digne dans toute la longueur de ce récit. Louis XIV le remarqua avec joie : il vit qu'elle était seulement égarée, il vit qu'une passion irrésistible avait dominé cette âme fière, mais qu'elle était toujours elle-même, toujours la fille du grand roi ; qu'il pourrait tout à l'heure la voir se relever devant l'outrage, et qu'elle ne reculerait pas devant le sacrifice. Elle se laissa aller à peindre avec charme les doux moments de son bonheur; elle dit tout ce qu'elle avait trouvé de délices dans ces heures intimes où elle oubliait l'univers, où elle n'était plus qu'une femme aimante et aimée. Elle comprenait instinctivement qu'elle en avait fini avec les joies de l'âme, et ses regrets perçaient malgré elle plus que ses remords.

— Hélas! reprit le roi, j'ai connu ces illusions trompeuses, j'ai éprouvé tout cela, et il ne m'en reste rien aujourd'hui. Ma pauvre enfant, vous avez été bien coupable, vous avez été bien imprudente, mais vous aimiez de si bonne foi, mais vous êtes si indignement trompée, qu'en ce moment il m'est impossible de rester inexorable. Vous m'avez regardé comme votre mère lorsqu'elle souffrait tant, et ce souvenir m'amène malgré moi à l'indulgence. Oh ! dans quel abîme êtes-vous tombée!

— Vous m'effrayez, sire, qu'ai-je donc encore à apprendre ?

— Hier au soir, M. de Louvois m'apporta des dépêches saisies sur un courrier adressé à un de ses commis dont il suspectait la fidélité. Nous les ouvrîmes ensemble : parmi ces paquets, il s'en trouvait un, très-volumineux, adressé à madame Giraud, et qui devait, d'après les indications du courrier, être déposé au bu-

reau de la poste, où cette dame Giraud devait le venir prendre. Je lui ordonnai de l'ouvrir. La première chose que nous aperçûmes fut vôtre portrait, puis ce billet pour vous non cacheté, puis encore une autre lettre qu'heureusement moi seul j'ai pu lire. Vous jugez de mon étonnement, de ma douleur; et quand vous saurez tout, vous vous expliquerez ma colère.

— Vous dites, sire, que ce billet n'était pas cacheté?

— Non. Cette madame Giraud, si tant est que ce soit son nom, devait le lire et vous le transmettre.

— Et qui est cette femme, sire? s'écria la princesse.

— Cette femme, ma fille, cette femme, c'est une rivale à laquelle vous êtes sacrifiée, à laquelle il envoie, le lâche, vos lettres et votre portrait. Cette femme, c'est quelque vile prostituée sans doute : lisez.

La fille de Louis le Grand resta anéantie à cette nouvelle. Elle trahie! elle sacrifiée! elle, princesse et belle, elle, l'envie de toutes les dames de la cour, elle dont les charmes étaient célèbres dans tout l'univers! Son premier mouvement fut de douter.

— Cela n'est pas possible! dit-elle. Il y a quelque erreur, sire.

— Lisez, mais lisez haut. C'est la seule punition que je puisse vous infliger; il faut que vous rougissiez de votre amant, il faut que vous appreniez à le connaître.

Elle lut, la voix tremblante et l'œil en feu :

« — Ma toute belle, voici encore une lettre de cette ennuyeuse personne, et voici ma réponse.

— *Ennuyeuse personne*, vous ne vous attendiez pas à cela.

La princesse se mordit les lèvres jusqu'au sang et continua de lire.

« — Vous la lirez, vous la cachèterez avec le sceau

» que je vous ai laissé, et vous la ferez remettre à l'hô-
» tel. Elle devient, comme vous le voyez, plus exi-
» geante que jamais. Si je ne la craignais pas, je ne la
» reverrais plus, car elle m'est insupportable. »

— Ceci est un peu plus fort encore!

« — Mais j'espère la détourner de moi à force de
» froideur. Cette réponse que je lui fais, ne vous paraît-
» elle pas admirable en ce genre? Je vous reverrai
» bientôt, vous que j'aime plus que tout au monde. Je
» feins un voyage dans mes terres; et nous passerons
» les premiers moments de mon retour enfermés dans
» cette délicieuse retraite, que vous savez rendre plus
» délicieuse encore! J'ai hâte d'en finir avec *la fille du*
» *plus grand roi du monde*, d'autant plus que j'ai ap-
» pris indirectement qu'elle me destine le rôle de Lau-
» zun et qu'elle veut jouer à la grande Mademoiselle.
» Il n'y manque que les quarante millions de fortune.
» Elle ne me nommera pas comte d'Eu et duc de Mont-
» pensier. Les quelques années de moins et la beauté
» ne me paraissent pas un dédommagement suffisant
» pour ces pertes solides : je n'ai donc nulle envie
» d'être marié directement et d'enchaîner ma liberté,
» pour n'obtenir rien de plus que ce dont je jouis depuis
» plusieurs années, un cœur emporté, un mauvais
» caractère, et l'honneur d'être le très-humble serviteur
» de ma femme. »

— Est-il vrai, madame, que vous ayez songé à une pareille folie?

— Cela n'est que trop vrai, sire; mais je ne le lui avais jamais dit, et je ne croyais pas qu'il eût pu l'apprendre. Épargnez-moi, je vous en supplie, le reste de cette lecture. Quelle peut être cette femme?

— C'est ce que nous apprendrons plus tard, elle doit se présenter à la poste. J'ai donné ordre qu'on s'emparât d'elle : je l'interrogerai moi-même.

— Je veux la voir, sire.

— Vous ne la verrez pas, madame, cela n'est pas de votre dignité. Que lui diriez-vous?

— Je ne sais, mon père; je suis folle, je crois, tant je souffre! Oh! le misérable!

— Et il en sera toujours ainsi lorsqu'une femme de votre rang placera ses affections au-dessous d'elle : elle ne fera que des ingrats. Nous autres princes, nos inférieurs ne nous aiment guère que par intérêt.

Les mémoires du temps, qui racontent cette aventure, ajoutent que lorsque madame la princesse de Conti sortit du cabinet du roi après cette entrevue, il ne restait sur son visage aucune trace de larmes. Il régnait dans toute sa personne une majesté si hautaine et si imposante, que nul ne se serait imaginé qu'elle vînt d'être gravement offensée. Elle puisa ce courage dans la bonté du roi et dans sa propre estime. Elle sentit se réveiller en elle tous ses instincts royaux. Le sang d'Anne d'Autriche et de Marie de Médicis bouillait dans ses veines et lui rappelait quels avaient été ses ancêtres.

— Sire, dit-elle à Louis XIV, j'ai une grâce à demander à votre Majesté. J'ai reçu une injure mortelle, elle doit être vengée, elle le sera. Je prie seulement le roi de me laisser en choisir moi-même la manière. Lorsque je saurai quelle femme m'a été préférée, lorsque j'aurai réfléchi mûrement à toutes ces circonstances, je vous instruirai de mon désir, je le soumettrai à vos ordres, et je vous jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que je ne ferai pas une démarche sans votre approbation.

— J'espère que vous êtes rentrée en vous-même, ma fille, et je vois avec plaisir que vous avez retrouvé la puissance de votre volonté. Faites donc ainsi que vous le dites : je ne tarderai pas à connaître cette dame Giraud, vous en serez instruite sur-le-champ, vous agirez ensuite d'accord avec moi.

— Un mot encore, sire. Puis-je espérer que tout le

monde ignorera mon humiliation, qu'il me sera épargné de rougir devant un autre que vous?

— Madame de Maintenon ne vous parlera jamais de ceci, je vous en donne ma parole royale.

La princesse baisa les mains du roi avec attendrissement.

— Mille fois merci, Sire, pour cette bonté. Je rentre chez moi, et j'y rentre guérie de ce mal qui m'a coûté si cher. A l'avenir, je ne serai plus que votre fille; mais je la serai comme je dois l'être, et vous n'aurez plus à me reprocher de l'avoir oublié un instant.

Je n'entreprendrai pas de raconter ce qui se passait dans l'âme de cette personne si haute et si jalouse. Mille furies la déchiraient, et cependant jamais elle ne parut plus calme. Le roi ne put s'empêcher de l'admirer. Il avait trop sondé sa blessure pour ne pas en connaître la profondeur, et il savait quelles poignantes souffrances se cachaient sous un sourire. Il la plaignait d'autant plus qu'elle ne demandait pas à être plainte. Elle ne vivait que pour la vengeance, elle la voulait digne de l'injure, et n'attendait que le nom de sa rivale pour la combiner. Malgré toutes les recherches, il fut impossible de la découvrir. Aucune madame Giraud ne se présenta à la poste. En vain décacheta-t-on toutes les lettres de l'armée, on n'en trouva plus une seule du comte de Clermont. Il semblait indispensable d'attendre son retour pour pénétrer ce secret.

La princesse séchait d'impatience; elle voyait sa vengeance lui échapper et ne doutait pas que son amant n'eût été prévenu de la soustraction des lettres. Il devait tout craindre dès lors, et elle trembla qu'il ne parvînt à détourner les soupçons à force de veiller sur lui. Cette idée ne la quittait pas, elle était sur le point de tomber malade.

En vain, Monseigneur et mademoiselle Chouin employaient-ils les ruses de leur amitié pour la distraire: elle craignait de s'éloigner de Versailles et de retar-

der ainsi de quelques heures l'annonce d'une découverte. Le roi la comblait de faveurs, au grand étonnement et au grand regret de la favorite, qui l'avait crue perdue par cette faute. Une grande circonstance occupait alors la cour entière, c'était le mariage de mademoiselle de Blois seconde avec M. le duc de Chartres; Madame avait eu beau s'y opposer, le roi et Monsieur s'entendirent, le jeune prince n'osa pas dire non, et l'alliance fut résolue. On donnait des congés aux officiers depuis que la campagne était finie, et tous désiraient assister aux fêtes annoncées pour cette cérémonie nuptiale. Madame la princesse de Conti apprit avec joie que le comte de Clermont se trouvait parmi ceux-ci. Elle espérait qu'il ne lui échapperait pas et qu'elle pourrait enfin connaître cette rivale si bien cachée jusqu'alors.

On ne parlait que des magnificences commandées pour la nouvelle épouse et pour toute la famille royale. Madame la princesse de Conti voulut être plus belle que jamais, et elle se fit faire à cette intention des habits admirables. Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son malheur. Elle avait reçu plusieurs lettres du comte sans lui répondre. Au moment de quitter l'armée, il lui en arrivait une dernière pleine de désespoir, dans laquelle il lui protestait qu'il ne vivait plus depuis qu'elle l'accablait de sa colère, et il lui demandait la permission de venir se justifier et de paraître à la cour. Elle lui fit écrire par son secrétaire quelques lignes dans lesquelles elle lui disait que, ne faisant plus partie de sa maison, il n'avait pas besoin de son autorisation pour quitter l'armée, que du reste il pouvait venir à Versailles, qu'elle ne s'y opposait pas.

Le jour du mariage, au milieu de la cérémonie, en regardant les courtisans dont le maréchal de Luxembourg était escorté, il lui sembla reconnaître le comte de Clermont. Rassemblant toutes ses forces, elle chercha à s'en assurer. C'était bien lui, un peu pâle peut-

être, mais toujours beau, toujours le plus beau parmi ceux qui l'entouraient. Leurs yeux se rencontrèrent, il détourna respectueusement les siens. Au grand couvert, il se faufila dans la foule presque derrière elle; elle le sentit sans le voir; c'est un instinct accordé aux femmes : le regard d'un homme aimé se sent comme un rayon de soleil. Autour d'elle on ne parlait que de sa beauté. C'était de toutes parts un concert d'éloges pour ses charmes victorieux; elle en jouissait avec délices, la vengeance commençait.

Au bal, elle dansa à rendre les Grâces jalouses, selon l'expression de madame de Sévigné. Le roi voyait et comprenait tout sans en laisser rien paraître. A dater de ce jour, le comte fut soumis à un système d'espionnage perpétuel; mais il déjoua les poursuites et il fut impossible de saisir une seule démarche dont la passion la plus exclusive pût avoir à se plaindre. Malgré elle, l'espérance entrait dans le cœur de la jeune femme. Elle demandait si le roi n'avait pas voulu la guérir par des calomnies d'un amour qu'il n'approuvait pas : elle croyait presque à la possibilité de trouver le comte innocent. Elle le désirait déjà, et c'était beaucoup. Il lui adressait sans cesse des lettres passionnées.

— Non, se disait-elle après les avoir lues, on ne ment pas ainsi.

Un soir, en rentrant du cercle, elle trouva sur sa toilette un papier plié en quatre; elle l'ouvrit en demandant qui l'avait placé là. Personne ne put le lui dire, elle lut :

« Ce que la police de M. d'Argenson ignore, je le » sais; venez à Paris, trouvez-vous au même lieu et » de la même manière que l'autre fois. Je vous con- » duirai où vous devez aller, et vous apprendrez ce » que vous désirez savoir. Dans votre intérêt même, » ne négligez aucune des précautions de la prudence. » Si l'on se doutait seulement de votre démarche, car,

» vous aussi vous êtes surveillée, vous ne sauriez rien
» de nouveau. A demain donc, madame, et le plus
» véritable ami que vous ayez au monde sera heureux
» de vous servir. Vous savez que vous pouvez vous
» fier à moi; gardez le secret le plus absolu sur ce
» rendez-vous jusqu'à ce qu'il ait eu lieu. Après, vous
» serez libre *d'agir selon qu'il vous plaira.* »

XXIV

LE PAVILLON

La princesse avait reconnu l'écriture de l'anonyme, et son cœur battit bien fort, car cet homme n'était jusqu'ici intervenu dans sa vie que comme un bon ange. Cette lettre détruisit en un instant les illusions qu'elle commençait à concevoir et qu'elle caressait avec bonheur. Elle ordonna qu'on préparât ses équipages et partit pour Paris, afin d'y arriver d'avance et de dérouter les soupçons, si, comme on le lui annonçait, elle était observée. Elle ne vit en arrivant ni M. le Prince, ni le prince de la Roche-sur-Yon, quoiqu'ils fussent tous les deux à l'hôtel de Condé. Il n'était bruit dans cet hôtel que d'une histoire étrange; on ne manqua pas de la répéter à Son Altesse Sérénissime, dont l'imagination plus accessible aux chimères s'en laissa frapper et y découvrit immédiatement une annonce de malheur pour sa famille. Voici le fait tel que madame de Sévigné le raconte au président de Mouceau.

« Il arriva une chose extraordinaire, il y a trois se-» maines, un peu avant que M. le Prince partît pour

» Fontainebleau. Un gentilhomme à lui, nommé Vernisson, revenu à trois heures de la chasse, approchant du château de Chantilly, vit à une fenêtre du cabinet des armes un fantôme, c'est-à-dire un homme enseveli; il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours. Son valet, qui était avec lui, lui dit : *Monsieur, je vois ce que vous voyez.* Vernisson, ne voulant rien lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des armes. Il y va et trouve toutes les fenêtres fermées, et le silence qui n'avait pas été troublé il y a plus de six mois. On conta cela à M. le Prince, il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire, on tremblait pour M. le Prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernisson est un homme d'esprit et aussi peu capable de vision que le pourrait être notre ami *Corbinelli*, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous. »

Madame la princesse de Conti, comme les personnes qui vivent sous l'influence d'un sentiment passionné, rapportait tout à ce sentiment. L'apparition du spectre, au lieu de l'alarmer pour M. le Prince, ne lui sembla pas à autre fin que de lui annoncer sa perte à elle, c'est-à-dire la perte de son amour. Quel autre malheur pouvait-il y avoir en ce monde? Hélas! nous sommes tous ainsi : les révolutions des empires s'effacent devant les révolutions de notre cœur. Elle fit des visites toute la soirée; le lendemain, elle alla aux Carmélites et de là chez Mademoiselle, au Luxembourg. Celle-ci, occupée comme elle d'une passion unique, lui raconta les nouvelles injures de M. de Lauzun; comme quoi elle avait été obligée de le chasser, tant il était devenu insolent, et comme quoi elle se mourait de chagrin de cette séparation.

— Mais, ajouta-t-elle, je mourrai, en effet, avant de

céder à ce misérable, qui oublie ce qu'il est et ce que je suis. Ah! ma cousine, gardez-vous d'un pareil attachement.

La bonne mademoiselle de Montpensier connaissait sans doute un peu l'histoire de sa jolie parente, et son avis n'était pas donné sans intention. La jeune femme rougit et détourna l'entretien. Elle attendait le soir avec une impatience fiévreuse; elle entra et sortit vingt fois de l'hôtel, se fit apporter des étoffes et voulut enfin se donner l'air d'une femme qui ne songe qu'au plaisir. Elle ordonna à madame Dupont de faire venir un carrosse près de la porte du jardin donnant dans une ruelle, et lui commanda un habillement complet de bourgeoise.

— Hélas! madame, dit la bonne femme, Votre Altesse va-t-elle encore avec ces inconnus? Ne craignez-vous pas que ces aventures se découvrent? Qu'importe la conduite de cette malheureuse Rechecourt? Abandonnez-la à elle-même et ne vous compromettez pas ainsi pour l'espionner.

— Rechecourt! s'écria la princesse, Rechecourt, dis-tu? Est-il possible que ce soit Rechecourt!

— Votre Altesse l'a bien reconnue l'autre fois avec M. le Dauphin, Robert et moi nous l'avons vue de même, quoique nous ne pussions rien entendre. Suivrons-nous encore madame?

— Sans doute, sans doute. Mon Dieu! si c'était elle!

Un peu avant l'heure convenue, la princesse se déguisa : elle était encore si jolie ainsi, qu'on l'eût regardée davantage sous ses simples habits si la nuit et une grande coiffe ne l'avaient dérobée à tous les yeux. Elle fit donner ordre au suisse de dire qu'elle était souffrante; chacun dans l'hôtel la crut couchée et personne ne soupçonna son expédition. Le carrosse de l'inconnu attendait déjà; la voiture prise par la princesse suivit, selon ses ordres, madame Dupont, assise sur le devant et Robert sur le siége du cocher.

L'inquiétude de la gouvernante était extrême, elle pleurait à flots.

— Madame, madame, soupirait-elle, j'aurai donc assez vécu pour vous voir, comme Mademoiselle, courant les aventures à cause d'un indigne gentilhomme. Je vous l'avais pourtant bien dit. Si Votre Altesse avait voulu me croire ! Oh ! si madame la duchesse le savait !

— Ne crains rien, Dupont, nous ne recommencerons plus; aujourd'hui, c'est la dernière fois. D'ailleurs, qui te porte à croire que je suis malheureuse, que je m'occupe d'un homme indigne de moi ?

— J'ai pensé d'abord que vous surveilliez mademoiselle de Rechecourt; mais vous êtes trop agitée, trop pâle : c'est de vous qu'il s'agit. Je m'y connais; n'ai-je pas eu la confiance de Mademoiselle ?

Le carrosse ne suivait pas la même route que l'autre fois, et la princesse espéra s'être trompée dans ses soupçons. Il passa la barrière du côté de Saint-Denis, et s'arrêta, après une heure de marche, devant une espèce de haie sans entrée apparente. L'étranger fut bientôt près d'elle.

— Nous devons laisser ici les carrosses, madame, dit-il, le bruit nous trahirait. Je vais les faire cacher dans ce petit bois, et mon maître et moi nous vous conduirons à votre but. Armez-vous de tout votre courage. Ayez confiance en nous. Quoi que vous ordonniez, vos ordres seront exécutés.

— Et votre maître, où est-il ?

— Là, dans la voiture.

— Ne pourrais-je lui parler un instant ?

— Lorsque nous serons dans l'ombre, et il ne vous répondra que si cela devient absolument nécessaire. Y consentez-vous ?

— J'y consens.

On cacha les carrosses après avoir dételé les chevaux, que les deux cochers et Robert gardèrent. La princesse et sa suite, accompagnées des deux inconnus, se mirent

en chemin. Le bois était obscur, elle se rapprocha de l'homme masqué.

— Monsieur, dit elle, je ne puis soupçonner la raison qui vous attache à mes intérêts; quelle qu'elle soit, vous m'avez prouvé un véritable zèle, et je vous en remercie. Je n'ai point cherché à percer vos secrets; j'ai respecté votre déguisement : je vous en demande aujourd'hui la récompense. Je ne sais ce que je vais découvrir. Vous connaissez le sentiment qui m'anime, je veux rester dans tous les cas maîtresse de mes actions et de ma vengeance. Me promettez-vous de n'agir que selon mon bon plaisir et comme je l'exigerai?

L'inconnu baissa la tête en signe de consentement.

— Vous connaîtrai-je quelque jour?

Il fit le même geste, après une minute d'hésitation.

— C'est bien, je ne vous en demande pas davantage.

Ils marchèrent ensuite en silence environ un quart d'heure; ils aperçurent alors une espèce de petit château dont toutes les fenêtres étaient brillamment éclairées. La porte de la cour restait ouverte, et lorsqu'ils en approchèrent, une femme, jusque-là cachée dans l'ombre, s'avança au-devant d'eux. La princesse fit deux pas en arrière; elle se crut trahie.

— Ne craignez rien, madame, c'est une amie, se hâta de dire l'interprète.

La femme causa tout bas avec lui et se remit à marcher, en faisant le tour de la maison.

— Nous allons entrer d'un autre côté : il y a du monde par ici, madame, et nous n'y trouverions pas ce que nous sommes venus chercher. Suivez-nous sans inquiétude.

De l'autre côté du bâtiment, s'élevait une tourelle renfermant l'escalier; ils y pénétrèrent et commencèrent à monter sans lumière, en s'aidant d'une corde attachée à la muraille par des anneaux. Le cœur de la princesse battait si fort qu'elle en était suffoquée. En haut du degré se trouvait une sorte de loge, ainsi qu'on

en voit encore dans les vieilles constructions. Cette loge, admirablement cachée à ceux qui ne la connaissaient pas, servait d'observatoire au châtelain des anciens âges pour écouter et voir ce qui se passait chez lui. De là on pouvait entendre dans la pièce voisine, destinée aux hôtes; et des espèces de meurtrières, habilement dissimulées dans les ornements de la muraille, permettaient de suivre tous les mouvements des interlocuteurs.

— Dans un instant, madame, continua le guide, vous allez voir paraître les personnes qui vous intéressent. Cette cachette leur est connue, mais ils n'ont aucun soupçon. Une porte placée à votre gauche et donnant sur un autre escalier peut servir à la retraite; d'ailleurs, tout a été prévu, nous ne serons pas dérangés. Ne quittez pas cette place (il lui montrait une des ouvertures) : de là, vous verrez, vous entendrez tout, vous déciderez après.

Dix minutes ne se passèrent pas sans que la pièce qu'ils surveillaient fût plus éclairée qu'elle ne l'était déjà. La même femme qui les avait introduits apporta des candélabres à plusieurs branches. Derrière elle marchait un homme couvert d'un manteau brun; il le jeta sur un fauteuil et parut dans tout l'éclat d'une brillante parure : c'était le comte de Clermont-Chatte. La chambre dans laquelle il se trouvait était spacieuse et belle. Les meubles, quoique antiques, semblaient bien conservés et magnifiques. La princesse remarqua avec surprise sur la cheminée et aux dessins des fauteuils, les armes de France traversées d'une barre d'illégitimité. Un chevalier armé de pied en cap, portant sur sa poitrine les mêmes armoiries et tenant à la main l'oriflamme, était représenté dans un cadre magnifique, en face des deux croisées à vitraux anciens, sur lesquels le même écusson était peint en divers endroits. On avait également orné le lit, à colonnes et à balustrades comme celui d'un prince du sang. Le comte se promenait au milieu de ces somptuosités en

frappant de temps en temps du pied, en donnant tous les signes de l'impatience.

Une porte s'ouvrit; une femme se précipita dans les bras de M. de Clermont, et tous deux s'écrièrent :

— Enfin!

La princesse n'avait pu voir le visage de cette femme qui lui tournait le dos; pourtant elle l'avait reconnue. Elle retint l'exclamation prête à lui échapper. Un long moment se passa avant que les amoureux pussent cesser leurs embrassements. Après les phrases sans suite, les mots entrecoupés, qu'on se répète sans savoir ce que l'on dit, le calme arriva néanmoins, et ils s'assirent l'un près de l'autre. La femme, tout à fait en face de la cachette, ne dissimula plus ses traits; c'était mademoiselle de Rechecourt.

— Ma Renée, balbutiait le comte au milieu des baisers, que vous êtes belle et que je vous aime!

— Oh! comme ce temps d'absence m'a semblé long, mon Jacques; et surtout ce temps écoulé sans vous depuis votre retraite, si près et si loin!

— Il le fallait ou tout était perdu. La princesse m'épie, je ne sais ce qu'elle médite. Assurément son but est de nous séparer; j'ai déjoué ses plans, je l'espère, et désormais nous n'aurons plus rien à craindre : tout est disposé pour notre départ.

— Il en est temps, mon ami. Paris m'est odieux. J'y ai tant souffert depuis que vous m'avez quittée! toujours seule, sans distraction, livrée aux fantômes de la crainte et de la jalousie. Fuyant mon pavillon, où tant de fois je vous avais vu, je venais de préférence ici, dans ce petit manoir acheté par le duc de Vermandois lors de notre mariage. Je l'ai conservé tel qu'il l'avait arrangé lui-même, car son souvenir est sacré pour moi : vous seul pouviez me le faire oublier. Voilà le portrait et les armes de Dunois, le grand bâtard d'Orléans, qu'il se proposait pour modèle : il les avait mises partout et il en parlait sans cesse. Hélas! le pauvre jeune prince! il est mort bien jeune,

il n'a pu suivre les brillants exemples qu'il avait choisis.

— Serpent! murmura madame Dupont à l'oreille de la princesse.

— Et pourquoi tout ce bruit, cette fête, le jour de notre réunion, ma Renée?

— C'était le meilleur moyen de la cacher. Tant de gens se rendent ici! En supposant qu'on vous ait suivi, un pareil rendez-vous ne semblera pas suspect. Vous venez à ma fête, c'est tout simple, on ne s'en étonnera pas.

— Vous êtes un ange, je n'y avais pas pensé. Toujours la même, prévoyante et habile.

— Et sincère, ce qui est plus rare. Mais m'aimez-vous comme je vous aime?

— Je vous en donne la preuve la plus évidente et la plus certaine, chère amie, puisque je vous offre mon nom, puisque vous allez devenir ma femme. Que voulez-vous de plus?

— De combien de vœux j'ai appelé ce moment! Combien de fois j'ai soupiré après l'instant où j'échangerai cette couronne de princesse contre la vôtre, mon Jacques, car je n'ai jamais aimé que vous! Ce malheureux Vermandois, c'était plutôt de la pitié, de la sympathie qu'il m'inspirait, ce n'était pas de l'amour. Il fallait votre beauté, votre esprit, vos talents pour m'apprendre jusqu'à quelle passion je pouvais atteindre.

— De même que Renée seule devait être adorée par moi, chère bien-aimée!

— Cependant la princesse est bien belle!

— Oui, sans doute, elle est belle, mais quelle différence! A-t-elle ce charme séduisant? A-t-elle cet attrait auquel rien ne résiste? cette simplicité, cette bonté touchante? Non; la princesse, comme son illustre père, est empesée dans sa grandeur, même dans les épanchements les plus intimes. Il me semblait toujours voir entre elle et moi un suisse en grande livrée

frappant de sa hallebarde et annonçant : Son Altesse Sérénissime madame la princesse de Conti, comme à l'hôtel de Condé ou à Versailles.

Les amants rirent beaucoup de cette saillie. Ils commencèrent ensuite une foule de projets d'avenir, et mademoiselle de Rechecourt déplora amèrement la nécessité de garder leur union secrète.

— Je suis née sous l'astre du mystère, ajouta-t-elle en plaisantant; heureusement, ceci n'aura qu'un temps.

— Le temps d'apaiser nos ennemis. La princesse finira par pardonner. Quelque heureux mortel triomphera de son désespoir, et alors elle deviendra traitable, vous verrez.

— La princesse ne m'aime pas : vous savez qu'à la mort de son frère elle a nié son mariage; elle le connaissait néanmoins. C'est elle qui vous a envoyé à moi, mon Jacques!

Pendant cette conversation, madame la princesse de Conti était tout oreilles, et mille projets se croisaient dans son esprit. Elle appela à voix basse son mystérieux conducteur.

— Monsieur, lui dit-elle, vous qui savez tout, cette femme a-t-elle réellement été la femme de mon frère?

— Non, madame, et je vous en fournirai la preuve.

— C'est bien, alors je puis agir. Je suffoque ici, partons.

— Un instant encore, madame; nous devons attendre notre guide, et comme la maison est pleine de monde, il ne pourra que difficilement s'échapper.

— Mais vous devez comprendre, monsieur, que je ne puis en entendre davantage, que je suis au supplice que je me trahirai si cela continue!

— Vous l'aimez donc encore, madame? murmura une voix à peine intelligible. Vous ne le méprisez donc pas?

— Monsieur, reprit-elle, je le hais et je le méprise.

Elle regarda de nouveau par la lucarne, la chambre était vide : le train des voix qui s'éloignaient dans le jardin parvint jusqu'à la princesse. Un instant après la porte de la logette s'ouvrit, et la femme qui les avait amenés leur fit signe de la suivre promptement. Au moment de quitter les inconnus elle se retourna vers eux :

— Vous m'avez promis, monsieur, les preuves du mensonge de cette fille : je compte que vous me tiendrez parole.

— Demain, madame, ou le jour suivant au plus tard, elles vous seront envoyées.

— C'est bien, je les attends.

Depuis le château jusqu'à l'hôtel, la princesse ne prononça pas une parole, elle se coucha en rentrant, renvoya Dupont sans vouloir écouter ses plaintes. Elle dormit peu apparemment, car le lendemain de bonne heure elle se mit en route pour Meudon. Monseigneur avait commandé ce jour-là une grande partie de chasse, à laquelle presque tous ses familiers assistèrent, et, par extraordinaire, M. le duc de Chartres. Les princesses y parurent en calèche. Madame la princesse de Conti était un peu pâle, mais, en apparence, aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Elle aperçut M. de Clermont et ne détourna pas la tête. Il s'inclina profondément et avec une grâce charmante sur son cheval; elle lui fit un signe de tête indifférent et ne parut pas s'en occuper davantage.

Après la chasse, M. le Dauphin retint à souper ceux des courtisans auxquels il était le plus habitué : le comte fut de ce nombre, et il s'estima doublement heureux de cette préférence. Il espérait approcher de la princesse et avoir avec elle cette explication tant désirée. Le repas n'était pas assez nombreux pour exclure la conversation générale, à cette époque surtout où l'on causait si bien! Après avoir effleuré plusieurs sujets, M. le duc de Chartres demanda à Monseigneur s'il avait revu le beau-fils de madame Voisin, et ils com-

mencèrent alors à discourir sur cet homme singulier.

— Pour moi, je le crois sorcier tout de bon, disait Monseigneur; il nous a dit des choses inouïes.

— Je sais de lui deux histoires incroyables, reprit madame la princesse de Conti : je l'ai revu moi-même et je vous assure qu'il y a de la magie noire.

— Vous devriez nous raconter cela, madame, interrompit vivement M. le duc de Chartres.

— Si Monseigneur le désire, bien volontiers.

— Je vous en prie, madame.

— Eh bien, une dame de mes amies me pria de l'accompagner chez le devin; nous y allâmes toutes deux, sans nous faire connaître, ainsi que cela se pratique. Il nous reconnut néanmoins, et dit sur-le-champ à ma compagne qu'il allait lui apprendre ce qu'elle désirait savoir.

« — Regardez dans cette glace, ajouta-t-il, et avant cinq minutes vous y distinguerez un tableau fidèle de ce qui se passe. »

« Nous y regardâmes, en effet : les cinq minutes n'étaient pas écoulées que nous nous trouvâmes en face d'un pavillon oriental, situé au milieu d'un jardin délicieux, le couvert mis pour deux personnes sur une table au milieu de la chambre, avec un luxe princier, un tableau voilé, des brocarts à franges d'or, enfin une vraie féerie. La fée ne tarda pas à paraître : c'était une jeune et adorable odalisque, dont le regard effronté trahissait sa profession. Elle dansa, se regarda au miroir, et enfin se retourna vers un homme qui entrait en ce moment. Cet homme était un proche parent de mon amie ; cet homme était marié à une femme pleine de charmes et de vertu : il oubliait tout cela près de cette dangereuse sirène. Notre étonnement ne saurait se peindre. »

— Votre amie était-elle donc chargée d'épier son frère, madame? demanda Monseigneur avec une sorte de dépit.

— Je n'ai pas dit que c'était son frère, Monseigneur,

j'ai dit *son proche parent*. D'ailleurs, écoutez la suite, et vous verrez où cela mène.

« Elle et moi nous avions connu une ancienne intrigue entre ces deux personnes, mais nous la croyions bien rompue, et nous ne pûmes nous expliquer ce retour que par la faiblesse de l'amant et par les charmes réellement extraordinaires de la demoiselle. Nous entendîmes la conversation des amoureux, où il fut fort question de pierreries; puis le tableau se brouilla, nous ne vîmes plus rien, et M. Voisin fils nous pria de revenir une autre fois pour apprendre la suite.

— Cela est-il réellement vrai, madame? interrompit M. le duc de Chartres, toujours frappé de ce qui se rapportait aux sciences occultes.

— Demandez à Monseigneur : il connaît cette histoire, et il vous attestera ma sincérité.

— Je demande la suite, répliqua M. le Dauphin.

— La suite, la voici. Nous ne manquâmes pas au rendez-vous, hier : vous voyez que cela est tout frais dans ma mémoire. Nous retournâmes chez le sorcier, les mêmes cérémonies eurent lieu. Nous regardâmes comme la première fois; seulement, au lieu d'un pavillon isolé, ce fut une chambre à coucher que nous aperçûmes. L'ameublement en était singulier : on voyait partout des armoiries peu communes, et on y remarquait un grand portrait en pied de Dunois, le bâtard d'Orléans. Un jeune seigneur enveloppé d'un manteau se présenta : il jeta son manteau sur un meuble, et parut habillé comme pour une fête, de la manière la plus galante. Peu de temps après, une dame fort belle aussi arriva d'un autre côté; ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en se donnant les noms les plus tendres. Figurez-vous que cette belle si passionnée était justement la même qui, quinze jours auparavant, dans le pavillon oriental, s'était montrée également passionnée avec le parent de mon amie, ce qui ne l'empêcha pas de jurer au survenant qu'elle n'avait pas cessé de pleurer pendant son absence.

— Mais, s'écria le comte de Grammont, il faudrait pendre ce sorcier-là! S'il révèle les infidélités, c'est une calamité publique.

— Voilà mon conte, et j'espère qu'il est beau; je devrais plutôt dire mon histoire, car elle est vraie de point en point. Qui fut attrapé, ce vous semble?

— D'abord, ma sœur, votre amie, qui en apprit plus long qu'elle n'en voulait savoir.

— Et puis, s'il vous plaît, les deux amants, croyant tous les deux à la tendresse de leur infante.

— Et encore bien plus nous, les auditeurs, dont madame la princesse de Conti se moque en ce moment.

— Tout cela peut être vrai : convenez néanmoins que M. Voisin est très-supérieur à madame sa mère.

— Je le crois bien! Elle ne montrait que le diable, et lui, fait voir à nu le cœur des femmes.

— Comte de Grammont, reprit mademoiselle Chouin, vous savez qu'il y a femmes et femmes.

— Oui, mais aussi il y a diables et diables : ils ne se doivent rien.

— Allons, poursuivit M. le duc de Chartres, je retournerai chez notre homme.

— Et vous, monsieur de Clermont, demanda M. le Dauphin, qui cherchait à se remettre, croyez-vous à cette sorcellerie?

— Je crois que Son Altesse Sérénissime a cru voir ce qu'elle vient de nous raconter, et que c'était une illusion.

— Je me fais peu d'illusion, monsieur : je me rappelle encore les paroles du beau seigneur. En faisant le portrait de mon amie, il prétendait voir toujours entre eux un suisse et sa hallebarde; c'était vraiment tout à fait plaisant, je vous assure.

Le comte se tut.

— Madame, je vous demande votre protection pour l'enfer, reprit en souriant Monseigneur, dont le parti était bientôt pris en pareille circonstance.

— Je vous donnerai toutes les recommandations possibles, sans vous y suivre, bien entendu : j'en ai assez de cet échantillon.

On sortait de table en ce moment, les groupes se formèrent. M. de Clermont saisit enfin le moyen de se rapprocher de la princesse, qui se trouvait presque seule.

— De grâce, madame, lui dit-il tout bas, ne me condamnez pas sans m'entendre : vous me faites mourir à petit feu, lorsqu'il me serait si facile de me justifier. Où et comment pourrai-je vous voir?

— Vous avez raison, monsieur, nous devons nous voir. Demain, à neuf heures du matin, je serai dans le pavillon en haut du parc : j'y serai seule et je vous y recevrai.

— Oh! merci, merci, madame; vous allez donc me rendre le bonheur!

— Monsieur, je vous méprise assez pour que votre bassesse actuelle ne puisse me faire vous mépriser davantage.

Le comte n'eut pas le temps de répondre, M. le Dauphin s'approchait.

— Ma sœur, dit le prince en la montrant du doigt, c'est vous qui êtes la sorcière : êtes-vous discrète, au moins?

— Comme la véritable sorcière, Monseigneur.

— Soyez tout à fait franche, madame, continua-t-il; et il s'assit près d'elle. Comment avez-vous connu cette aventure?

— Je vous promets de tout vous raconter d'ici à quelques jours : j'ai encore besoin de mon secret en ce moment. Soyez tranquille, toutefois, je n'en ferai rien contre vous.

— A la bonne heure; mais je suis bien intrigué. Ne puis-je savoir au moins le nom de votre amie.

— Mon amie, je vous l'ai raconté, est proche parente de l'amant, du premier amant de la belle, de celui du pavillon.

— Ce n'est pas sa femme, j'espère?

— Vous mériteriez bien que ce fût elle, et pour punition je vous laisse dans le doute.

Madame la princesse de Conti fut accablée de questions le reste de la soirée; elle se réjouit du succès de sa ruse, et répondit à tout avec son esprit ordinaire. Personne n'eût pu croire qu'elle fût intéressée dans ce drame. Elle affichait une aisance et une coquetterie dénuées des soucis et des inquiétudes de la vie. Mademoiselle Chouin, qui soupçonnait son chagrin, commençait même à ne plus y croire. Au moment de se retirer, la princesse s'approcha d'elle et la prit à part.

— J'ai besoin, dit-elle, du pavillon du parc pour la matinée : faites-moi la grâce d'empêcher qu'on ne vienne m'y troubler. Prenez les doubles clefs de l'enceinte réservée; je garde les autres.

— Soyez tranquille, chère princesse; mais, mon Dieu! vous êtes étrangement pâle! Souffrez-vous?

— Mon amie, répondit la princesse en lui serrant la main, j'ai joué mon rôle sur le théâtre et je suis au moment d'en descendre. Je suis fatiguée de ce rôle, fatiguée de la dissimulation. Bientôt je vous ouvrirai mon cœur, bientôt je me reposerai sur le vôtre; mais avant il faut que ma tâche s'accomplisse et elle s'accomplira jusqu'au bout. Bonsoir, je rentre chez moi, je n'en puis plus. Priez pour moi, chère sœur, vous qui êtes si bonne et si heureuse!

Mademoiselle Chouin soupira. Elle aussi avait ses douleurs, et elle les cachait également. Cette douce créature craignait de blesser celui qui l'avait choisie entre toutes. Elle ne se sentait pas aimée comme elle aimait elle-même, et jamais un murmure ne s'était échappé de ses lèvres. Contente du sentiment vrai, de l'estime profonde de Monseigneur, elle n'osait pas demander davantage. Ainsi que je l'ai dit, les mémoires du temps lui attribuent la perfide conduite de mademoiselle de Rechecourt. C'est elle qu'ils accusent d'avoir trompé M. le Dauphin et madame la princesse de

Conti. Saint-Simon, entre autres, dont l'orgueil nobiliaire ne peut pardonner à cette modeste fille d'avoir été presque dauphine, adopte cette version injurieuse pour elle. Des documents certains m'ont mis à même de réparer cette erreur, déjà si difficile à croire pour tous ceux qui cherchent dans l'histoire l'étude des caractères. Je suis heureuse de venger sa mémoire, de la remettre à sa véritable place, de la montrer telle qu'elle était, c'est-à-dire une femme bonne, simple, désintéressée, incapable d'intrigues, vertueuse, fidèle au seul amour de sa vie, profondément reconnaissante envers son époux; la femme, enfin, qui se retira dans un couvent lorsqu'elle l'eut perdu, ne voulant accepter ni richesse, ni honneurs, et faisant du bien avec la modeste pension qui lui fut imposée. Ceci, aucun des historiens ne le lui conteste, comment donc accorder ensemble leurs différents récits?

XXV

UN REPLI DU CŒUR

Mademoiselle Chouin s'était fait construire, dans le parc de Meudon, un pavillon de retraite entouré d'une enceinte réservée, garnie d'une grille dont elle seule avait la clef, où elle venait souvent passer ses journées et se livrer à ses occupations favorites lorsque la présence de Monseigneur ne la retenait pas au château. Elle en confia la clef à madame la princesse de Conti. Celle-ci s'y rendit de bonne heure, le lendemain matin, accompagnée de madame Dupont, sur la discrétion de laquelle elle pouvait compter. Comme on le pense bien, le comte ne se fit pas attendre; la gouvernante l'introduisit et se retira. A peine fut-il seul avec sa belle maîtresse, qu'il se jeta à ses genoux et donna les signes les plus violents du désespoir. La princesse le regardait, un sourire ironique sur les lèvres, et ne faisait aucun mouvement pour le relever.

— Vous ne m'aimez pas, madame; je le vois bien, j'ai perdu à jamais votre confiance et votre estime.

— Vous jouez admirablement bien la comédie, monsieur; je ne vous connaissais pas ce talent-là. Il est

vrai que depuis quelque temps je découvre en vous tant de choses que j'ignorais!

— Vous raillez, madame, lorsque mon désespoir me tue. Mon Dieu! mon Dieu! quel malheur est le mien!

— Eh bien, monsieur, ainsi que vous le disiez hier, je ne vous condamnerai pas sans vous entendre. Qu'avez-vous à dire pour votre justification?

— Rien, rien absolument, madame : je suis un misérable qui vous ai trompée et que rien ne peut excuser, puisque j'avais l'inexprimable bonheur d'être aimé de vous.

Une chose singulière, c'est que le comte disait vrai. Quoi qu'en prétendent les romans, aucun homme n'est ni complétement bon, ni absolument mauvais; il ne se trouve pas dans le monde de caractères entièrement suivis. Rien n'est plus commun, en amour surtout, que ces revirements subits auxquels, même ceux qui les éprouvent, ne peuvent rien comprendre. M. de Clermont était parti de Paris, enivré des charmes de Renée et las d'un ancien lien qu'aucun obstacle n'assaisonnait plus. Il avait été entraîné par la sirène jusqu'à la lâcheté infâme de livrer les lettres de la princesse : il en avait eu des remords, et cette action même avait jeté un peu de cendre sur cette flamme si vive. A son retour, l'espèce de persécution dont il fut l'objet ranima cette flamme, que la tranquillité eût éteinte sans doute. Il avait revu mademoiselle de Rechecourt avec délice, et presque aussitôt après, se trouvant en présence de la princesse, si belle, si digne, si majestueuse dans sa douleur, son ancien amour se réveilla et il s'étonna d'avoir pu l'oublier un instant. Ce fut avec un désir exclusif d'obtenir son pardon qu'il arriva au rendez-vous. Il se résolut à tout avouer, puisque tout était découvert. Il savait que plus il se ferait coupable, plus elle se trouverait sublime en lui pardonnant, et il espéra dans l'amour-propre, si l'amour faisait défaut. C'était bien connaître le cœur des femmes. Malheureusement Louise de Bourbon avait

vaincu tous ces ennemis de son repos; elle s'était attendue à tout et son plan de conduite était tracé d'une manière irrévocable.

— Vous êtes un habile homme, monsieur : vous avouez ce que j'ai vu et entendu moi-même, vous ne pouviez pas faire autrement.

— Je le sais, madame, votre sorcier n'est pas infaillible.

— Croyez-vous donc à cette histoire? Vous êtes bien peu clairvoyant alors. J'ai vu, réellement vu, ce que j'ai raconté. J'étais avant-hier au château près de Saint-Denis. J'ai vu mademoiselle de Rechecourt et M. de Clermont-Chatte; j'ai entendu leur conversation, je sais tout, vous dis-je.

Le comte tomba encore à genoux, la tête dans ses mains, profondément humilié; il ne trouva pas une parole.

— D'ailleurs, continua-t-elle, voici vos lettres à cette fille, voici mon portrait que vous lui avez sacrifié; puis-je conserver un doute? Suis-je instruite, monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. de Clermont n'osait pas la regarder. Elle était en ce moment la vivante image de son père irrité, et cette colère royale accablait le coupable.

— Oui, je vous aimais, je vous aimais d'une tendresse que vous ne comprendrez jamais. J'avais rêvé pour vous un sort magnifique, un bonheur sans pareil. Je vous aurais donné ma main, je vous aurais comblé de richesses. Sous le règne de Monseigneur le dauphin, les honneurs vous attendaient : je vous aurais fait le premier seigneur de France après les princes du sang; et c'est ce projet si généreux, si plein d'amour, que vous tournez en ridicule avec votre nouvelle maîtresse; c'est moi, après que je vous ai comblé de tant de bontés et de faveurs, que vous déshonorez lâchement! Oh! monsieur, c'est horrible! c'est une conduite infâme, indigne, je ne dis pas d'un gentilhomme, mais d'un homme du peuple, d'un manant!

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe ! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure !

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh ! je l'ai vu, je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe ! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure !

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh ! je l'ai vu, je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe ! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure !

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh ! je l'ai vu, je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe ! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure !

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh ! je l'ai vu, je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas! Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure!

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh! je l'ai vu, je l'ai senti! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure!

— Oui, vous disiez vrai près de Renée; oui, c'est elle seule que vous avez aimée; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh! je l'ai vu, je l'ai senti! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

Elle eut un moment d'attendrissement sur elle-même ; les larmes lui vinrent aux yeux : le comte s'y trompa, il crut qu'elle faiblissait.

— Je ne puis rien répondre, madame ; accablez-moi, j'ai tout mérité.

— Vous êtes donc insensé ? continua-t-elle sans l'entendre, vous avez donc cru m'offenser en vain, moi, la fille de Louis XIV ? Le roi sait tout, monsieur, entendez-vous bien ? le roi sait tout.

— Ce n'est pas le roi qui m'occupe, c'est vous seule, vous, que je n'ai pas cessé d'aimer, bien que je vous aie trahie, vous dont je payerais le pardon au prix de mon existence entière. Que le roi me punisse, que m'importe ! pourvu que vous me fassiez grâce.

La princesse n'était pas assez expérimentée pour croire M. de Clermont ; elle s'imagina qu'il mentait encore et son mépris en devint plus entier.

— En vérité, monsieur, je ne supposais pas que l'avilissement d'un gentilhomme pût aller si loin, reprit-elle avec dégoût.

— Vous ne me croyez pas, c'est tout simple, vous m'avez vu, vous m'avez entendu avant-hier : je tenais un autre langage. Eh bien, madame, j'étais de bonne foi dans mes tromperies près d'une autre, comme je suis de bonne foi près de vous en disant vrai. Votre âme pure et droite ne comprend pas cela, et cependant c'est ainsi, je vous le jure !

— Oui, vous disiez vrai près de Renée ; oui, c'est elle seule que vous avez aimée ; oui, votre sentiment pour moi n'a été que de l'amour-propre, et elle disait vrai aussi, elle vous aime. Oh ! je l'ai vu, je l'ai senti ! Mon cœur vivait encore alors : depuis lors il est éteint, il est mort à jamais, il ne se réveillera plus.

— Je ne vous ai pas aimée, Louise (et son attendrissement n'était pas feint), lorsque, emportant votre image au bout du monde, j'en ai fait l'objet de mon adoration pendant des années et sans espérance ! Je ne vous ai pas aimée, quand je vous ai consacré ma vie

entière, quand j'ai attendu deux ans, muet et respectueux, un mot de votre bouche comme on attend le ciel! Je ne vous ai pas aimée et vous occupez la première pensée de mon âme! J'ai oublié pour vous l'ambition et la guerre, j'ai bravé les dangers d'une liaison, qui, découverte, devait me conduire dans une prison d'État. A présent, je m'attends à subir cette condamnation, et cela m'est égal : j'irai joyeux à la Bastille, si j'y emporte un regard, un mot de clémence de votre part. Si ce n'est pas là de l'amour, qu'est-ce donc alors? J'avoue mon crime, je suis un malheureux, un lâche, un infâme, et plus je m'accuse, plus je mérite votre pitié, car plus mes remords sont grands. Je ne me serais pas cru capable moi-même de ce que j'ai fait. Cet égarement est sans excuse; pourtant je vous prie à genoux et du fond de l'âme : pardonnez-moi, Louise, pardonnez-moi!

La princesse parut réfléchir profondément.

— Vous vous attendez, reprit-elle enfin, à ce que vous avez mérité, à l'exil, à la prison, à la mort peut-être?

— Je m'attends à tout, je suis prêt à tout : je ne crains rien que votre colère.

— Et si je vous sauvais ce châtiment?

— Je n'y consentirais pas, si votre grâce n'accompagnait celle du roi.

— Eh bien, je pourrais vous l'accorder aussi : que feriez-vous, dans ce cas?

— Je mourrais de bonheur à vos pieds.

— J'y mettrais cependant une condition, sans laquelle vous n'avez rien à espérer.

— Quelle qu'elle soit je la remplirai.

— Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

— Je vous la donne, madame.

— Rappelez-vous que je l'accepte et que je ne vous la rendrai pas. Il dépend de vous d'obtenir à la fois du roi et de moi l'oubli de votre offense; je ne vous demande pour cela qu'une seule chose, une chose que

vous désirez, que vous vous êtes engagé vis-à-vis d'une autre à accomplir : je ne vous demande que d'épouser mademoiselle de Rechecourt.

— Madame, cela est impossible : ce serait me séparer de vous à jamais, et je vous aime trop pour y consentir.

— Vous avez promis, monsieur, promis sur votre honneur de gentilhomme; à elle d'abord, et à moi ensuite : nous y comptons toutes les deux. Madame la duchesse de Vermandois veut bien descendre jusqu'à vous, cet honneur ne peut être refusé; d'ailleurs, vous voulez donc que je vous juge entièrement déloyal si vous manquez encore à votre serment? Ceci n'est pas un égarement passager, songez-y, c'est rejeter un engagement sacré que vous venez de prendre envers une femme, envers une princesse que vous avez mortellement offensée, envers celle que vous aimiez hier et celle que vous aimez aujourd'hui. Si vous êtes revenu à moi, prouvez-moi que ce retour est sincère en m'obéissant; prouvez-moi que vous êtes digne de ma clémence et de mes regrets en tenant la promesse que vous avez donnée. Je vous retournerai vos paroles: plus le sacrifice sera grand, plus vous serez grand dans son accomplissement : nous aurons chacun notre vertu.

— Vous êtes impitoyable, madame; me forcer à renoncer à vous, à mettre entre nous deux une barrière infranchissable, ce sera me tuer, ce sera ma mort, vous dis-je!

— Mon estime, mon pardon sont à ce prix. Ce n'est pas moi, c'est vous qui avez posé la barrière infranchissable; elle existe du jour où ces lettres m'ont été remises. A présent, voulez-vous que je bannisse même votre souvenir? voulez-vous terminer vos jours dans une prison d'État?

Le comte était dans un état digne de pitié, il cacha son visage dans ses mains et réfléchit quelques secondes; la princesse le regardait, et s'il eût vu son regard, il eût soupçonné un piége, car il était empreint d'un triomphe si haineux, si satanique, pour parler le lan-

gage du jour, qu'il n'eût pu conserver un doute. Il ôta enfin ses doigts, les plaça sur son front plusieurs fois en rappelant son courage, puis il se retourna vers Louise de Bourbon et lui dit :

— Je vous obéirai, madame.

— Vous m'en donnez encore, et tout de bon cette fois, votre parole?

— Je vous la donne, madame.

La princesse resta un instant recueillie dans sa joie : elle tenait sa vengeance, elle la tenait plus entière et plus complète encore qu'elle ne l'avait rêvée. Le comte la regardait enfin, surpris et ne comprenant rien à l'expression inaccoutumée de son visage. Elle d'ordinaire si douce, dont les yeux bleus respiraient la bonté et l'indulgence, ces mêmes yeux lançaient des éclairs : c'était la fille de Jupiter tonnant, c'était la Junon antique se vengeant de ses rivales et conservant néanmoins sa beauté divine au milieu des fureurs de la jalousie.

— Vous avez promis d'épouser mademoiselle de Rechecourt, monsieur, reprit-elle en parlant lentement avec un sourire presque cruel sur les lèvres, il est juste que vous connaissiez la femme que je vous donne.

— Vous m'effrayez, madame; qu'avez-vous à m'apprendre? Vos traits sont empreints d'une expression si particulière...

— Ecoutez, monsieur, écoutez donc. Mademoiselle de Rechecourt est fille d'un très-bon gentilhomme de Touraine; sous le rapport de la naissance, vous trouverez difficilement mieux. Sa mère était amie de la mienne. Elle resta orpheline à quatre ans, presque sans fortune. Madame de Rechecourt, au moment de mourir, la recommanda à la duchesse de La Vallière qui, avec l'agrément du roi, la fit élever près de nous chez madame Colbert. Je l'aimais comme ma sœur : elle ne m'a pas quittée d'un instant jusqu'au moment où mon malheureux frère nous força de nous séparer. Il lui fit quitter la cour, vécut avec elle en qualité de maîtresse,

de *maîtresse*, entendez-vous? et peut-être aurait-il été assez fou pour l'épouser, lorsqu'un jour il acquit la certitude qu'elle s'était vendue à Monseigneur, lequel l'avait payée en pierreries qu'elle aime fort, et en argent qu'elle ne hait pas. Monsieur a ajouté à son écrin un collier de perles dont le chevalier de Lorraine a donné les boucles d'oreilles. Faites-vous montrer cette collection, elle est curieuse. Peu de princesses en possèdent d'aussi riche. Vous y trouverez des souvenirs de M. le prince, de M. de Langeac, du prince de la Roche-sur-Yon, très-bonne compagnie, comme vous voyez. Elle a des inclinations nobles : elle n'entend pas qu'on s'attache à elle à moins d'avoir des titres irrécusables à tous les chapitres. Ce n'est pas tout : mon frère, en mourant, toujours sous l'empire de cette passion invincible, lui a légué toute sa fortune : je la lui ai fidèlement remise, et cette fortune en fait un magnifique parti : vous devez donc me remercier. Elle vous apporte en dot tout ce qu'on peut désirer dans une femme : argent, bijoux, beauté; esprit, expérience, connaissances brillantes; avec elle vous irez loin, et votre chemin sera bientôt fait à la cour. Qui voulez-vous qui lui refuse quelque chose, elle qui ne refuse rien à personne? Ah! j'oubliais : la première partie de ce qui a été la matière de mon récit d'hier s'est passée devant mes yeux comme la seconde. En votre absence, Monseigneur a ajouté quelques émeraudes et quelques rubis à la magnifique parure qu'elle portait avant-hier à la fête. Maintenant, monsieur, vous n'avez plus rien à apprendre : voici les lettres de votre fiancée qui prouvent qu'elle n'a jamais épousé mon frère. Quant aux preuves de ce que j'ai avancé, du reste elles sont faciles à obtenir, les témoins ne manquent pas. Mariez-vous, votre maison en sera pleine. Présentez votre femme à la cour, elle y trouvera plus d'amis que vous-même.

Le comte resta stupéfié en entendant cette longue histoire : il ne pouvait en croire ses oreilles et il en

appelait au témoignage de sa raison pour s'assurer qu'il ne dormait pas. Quoi! cette Renée qu'il avait adorée était une misérable. Quoi! la fille de Louis XIV était assez barbare pour lui avoir fait jurer son déshonneur!

— Non, non, s'écria-t-il, c'est impossible!

— Vous ne croyez pas à tant d'infamies, n'est-il pas vrai? cependant, qui y croira si ce n'est vous, qui êtes plus infâme encore. Cette fille a fait un métier de l'amour, elle a cherché des dupes, vous vous êtes trouvé du nombre; vous avez été plus dupe encore que les autres, c'est que vous l'aimiez plus, voilà tout. Mais moi, que vous avais-je fait pour que vous traîniez mon nom dans cette boue? Pourquoi me mêler à une existence aussi vile, aussi éloignée de la mienne? Vous avez été deux ingrats, vous êtes dignes de vous réunir. Elle doit tout à moi, à ma famille; vous devez tout à l'amour que j'avais pour vous; vos deux trahisons ont porté leurs fruits. Vous me trouvez sans doute inhumaine, injuste, coupable même de vous imposer ce déshonneur. C'est, au contraire, une justice, c'est la peine du talion. Vous avez voulu me déshonorer, je vous rends offense pour offense, je ne veux pas d'autre vengeance que celle-là. Je vous sauve de la colère du roi, je vous pardonne, je vous promets de ne pas m'opposer à votre avancement, de recevoir poliment votre femme lorsqu'elle viendra me faire la révérence, de ne révéler à personne ce que tout le monde sait. Je tiens ma promesse, moi; qu'en dites-vous, monsieur le comte?

Toutes les femmes offensées aiment la vengeance. Celles dont le caractère a de la faiblesse, un dévouement absolu; celles qui sont exclusivement bonnes y renoncent lorsque cette vengeance fait trop souffrir leurs ennemis: elles ont toujours plus de pitié que de colère. Mais celles dont l'âme est forte et altière, celles qui ont une grande opinion de leur valeur, lorsque, surtout, elles sont filles de rois, filles de Louis XIV,

celles-là veulent à tout prix être vengées. Elles veulent que l'amant assez vil pour porter atteinte à leur honneur apprenne à qui il s'est joué. Elles deviennent impitoyables elles-mêmes pour leurs propres douleurs, en imposant silence aux mouvements généreux qui s'élèvent dans leur sein. L'amour de ces femmes n'est pas un enfant, c'est un géant terrible qui écrase et punit sans merci ni grâce. Telle était madame la princesse de Conti, telle elle se montra dans cette circonstance.

M. de Clermont se leva pendant qu'elle parlait et se promena dans la chambre. Mille combats se livraient dans son âme : il sentait toute la gravité de sa position et il se trouvait placé entre tous les écueils. S'il refusait de tenir sa parole, la Bastille était là. S'il acceptait ce mariage, le mépris des honnêtes gens l'attendait. Sa conscience lui reprochait de s'être attiré lui-même ce châtiment : il ne savait à quel parti s'arrêter, et les regards triomphants de la princesse le perçaient comme des épées.

— Vous ne me répondez pas, monsieur. Vous êtes forcé de vous rendre à vous-même cette justice que je vous rends. Il se peut que ma vengeance soit regardée comme trop violente par ceux qui ne souffrent pas ce que j'ai souffert. Il serait certainement plus noble de vous fouler aux pieds, de vous jeter loin de moi, avec mon mépris pour punition. Je l'aurais fait peut-être si vous n'aviez pas été si lâche, si vous n'aviez pas cherché à mentir, même en ce moment. Je me suis dit alors que vous ririez de ma clémence, que vous iriez traîner mon nom dans vos orgies, que vous vous joueriez de moi avec votre maîtresse impunie comme vous. J'ai voulu vous prouver que si j'avais su trouver dans mon amour des dévouements inconnus, je savais aussi punir mieux qu'une autre.

— Et moi, madame, je vous prouverai que je sais aussi choisir une vengeance. Je tiendrai la parole que vous m'avez arrachée. Vous ne pourrez plus m'accuser

d'être un homme sans foi. Mais plus tard le monde ne rira pas de ce mariage, je vous le jure : il ne répètera pas que j'ai été trompé. Il apprendra comme vous à me connaître : je me perdrai, mais je ne me perdrai pas seul. La puissance, la grandeur ne garantissent pas de tout.

— Je ne vous crains pas, monsieur ; et la preuve que je ne vous crains pas, c'est que j'ai agi franchement. J'aurais pu exiger de vous la conclusion immédiate de votre mariage et ne vous révéler qu'après ce que vous veniez de faire. J'ai préféré vous tout dire avant : j'ai voulu que vous fussiez éclairé, et que cette union s'accomplît avec connaissance de cause. Cela est plus loyal, plus digne de moi : je ne suis pas un assassin qui poignarde par derrière, je suis un ennemi qui attaque en face. Allez maintenant, monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire, nous sommes quittes. Quoi que vous fassiez, je vous le répète, je ne vous crains pas.

M. de Clermont prit son chapeau, salua la princesse avec autant de respect et de bonne grâce que si elle eût été dans la galerie de Versailles, et il sortit de l'appartement.

Lorsque madame Dupont vint pour prendre les ordres de sa maîtresse, elle la trouva évanouie.

XXVI

LA FIN DE TOUT

En rentrant au château, le comte demanda la permission de prendre congé de Monseigneur, avant de repartir pour Paris, où des affaires pressantes l'appelaient. Le prince lui fit dire qu'il pouvait se mettre en route. M. de Clermont monta sur-le-champ en voiture et fit courir ses chevaux au galop. Arrivé à son hôtel, il s'enferma dans sa chambre et se mit à réfléchir. Il chercha dans son cœur les sentiments qui le dominaient et il fut forcé de s'avouer à lui-même que son amour pour la princesse subsistait dans toute sa force. Cette vengeance même, tout affreuse qu'elle était, prouvait combien elle l'avait aimé, combien elle avait été blessée de son infidélité. Il ne pouvait s'empêcher d'espérer en elle et s'attendait à être rappelé à chaque minute. La prudence se fit entendre cependant ; il prépara ses plans de défense ; il prit une résolution ferme de sauver son honneur de cet écueil, quoi qu'il pût en arriver, et se trouva un peu plus tranquille.

De son côté, madame la princesse de Conti, remise de son émotion, partit également pour Paris, où elle

apprit le départ de M. le prince, retourné à Chantilly depuis la veille. Elle attendait la décision du comte, et tremblait qu'il ne retirât sa parole, tout en craignant de la lui voir accomplir. Il lui aurait semblé plus digne d'estime s'il avait suivi son projet, et, ainsi que toutes les femmes, elle désirait la réhabilitation de celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore. Elle songea aussi à son défenseur inconnu : elle se rappela le moyen de communication qu'il lui avait été donné et se rendit le soir à la Comédie-Française, portant à sa coiffure le nœud de pierreries. De retour à l'hôtel de Conti, elle y trouva un billet contenant ces mots.

« Demain, à six heures du matin, on viendra prendra vos ordres chez votre suisse. »

Elle traça sur un morceau de papier :

— « Surveillez-le, sachez ce qu'il veut faire et rendez-m'en compte. »

Elle attendit toute la journée : aucune nouvelle ne lui parvint. Elle avait promis d'être le lendemain à Versailles. Elle devait voir le roi, lui annoncer le mariage qu'elle avait résolu, en obtenir la grâce du comte, ainsi qu'elle s'y était engagée. Il lui fallait se mettre en route sans avoir rien appris. A Sèvres, un courrier rejoignit son carrosse, remit un billet à son écuyer et retourna bride vers Paris avec la même promptitude. La lettre à peine cachetée n'avait que deux lignes.

— « Attendez jusqu'à demain à midi pour voir Sa » Majesté : à cette heure votre vengeance sera accom- » plie ou vous aurez perdu celui qui vous aime le » plus au monde. Ne cherchez à rien savoir, à rien » empêcher : les précautions sont prises, tout serait » inutile. »

Ce même jour à cinq heures, M. de Clermont-Chatte étant seul dans son cabinet de Sèvres, on lui annonça

la visite d'un étranger qui insistait avec force pour être admis près de lui.

— Je suis occupé, répondit le comte, je ne puis recevoir personne.

— C'est ce que nous avons dit à ce monsieur. Il prétend qu'il vient justement parler à M. le comte de l'affaire qui l'occupe, et pour preuve il nous a donné son nom : M. Dunois.

— M. Dunois! voilà qui est étrange! Faites entrer.

Un homme d'une grande taille, avec une immense perruque, noire comme de l'encre, fut introduit. Le comte le salua froidement et le pria de s'asseoir.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur? lui demanda-t-il.

— Monsieur, je viens vous rendre un service.

— Un service à moi! Je n'ai besoin d'aucun service.

— Je vous demande pardon, monsieur, car vous êtes dans un grand embarras, et vous remercieriez beaucoup celui qui vous en retirerait.

— Monsieur, seriez-vous M. Voisin, par hasard?

L'inconnu ne put s'empêcher de sourire.

— Non, monsieur, je ne suis pas M. Voisin : pourtant je suis aussi sorcier que lui et je vous en fournirai la preuve.

— Je serais curieux de la recevoir, monsieur; je l'attends.

— Eh bien, monsieur le comte, vous avez donné une parole qui vous pèse. Vous craignez et de la tenir et de la fausser. N'est-ce pas vrai?

— Après, monsieur.

— Après? Je trancherai, moi, le nœud gordien, et je vous dirai : vous n'épouserez pas mademoiselle de Rechecourt, parce que je vous le défends.

— Que signifie cela, monsieur, et de quel droit?...

— Du droit d'un homme que vous avez mortellement offensé, qui vous demande raison et qui vous tuera si Dieu est juste.

— Il y a une erreur sans doute, monsieur, car je ne vous connais pas.

— Vous me connaîtrez tout à l'heure. En attendant, je vais vous prouver que je vous connais, moi. Vous vous êtes fait aimer d'une princesse belle et pure, jusque-là irréprochable. Foulant aux pieds les préjugés de son rang, elle est descendue jusqu'à vous, elle s'est abandonnée avec une confiance aveugle et un amour sans bornes; elle que mille hommages entouraient, elle adorée de tous, elle vous a choisi entre tous. Vous l'avez récompensée par une action infâme : vous l'avez trahie, vous avez livré à une créature sans foi et sans honneur son secret, qui peut, qui doit se répandre dans tout Paris. Nierez-vous cela, monsieur?

— J'admire les précautions de madame la princesse de Conti : elle a des spadassins à gages pour faire exécuter ses ordres, c'est très-prudent.

— Madame la princesse de Conti n'est pour rien dans tout ceci, monsieur : elle ignore ma démarche, je suis venu de mon plein gré.

— Dans tous les cas, elle vous a instruit d'une chose qu'elle et moi nous connaissions seuls.

— Elle ne m'a instruit de rien, j'ai tout vu, tout entendu. Je vous ai suivi au château près de Saint-Denis; j'étais à Meudon, caché sous la charmille, derrière le pavillon.

— Par son ordre, sans doute?

— Par le mien. Vous ignorez ce que c'est que la puissance d'un homme dont la volonté est dirigée sur un seul point, lorsqu'il n'a pas d'autre pensée, lorsque les ressources ne lui manquent pas, lorsqu'il est conduit par les plus grands moteurs de ce monde, la vengeance et l'amour; lorsque, surtout, il n'a rien à perdre ni rien à craindre.

— Je ne vous comprends pas. En effet, monsieur, si c'est la vengeance que vous cherchez, Son Altesse Sérénissime en a inventé une auprès de laquelle toutes

les autres doivent pâlir. Attendez qu'elle soit accomplie au lieu de vous y opposer.

— C'est justement ce à quoi je ne consentirai jamais. Vous n'épouserez pas cette fille, personne ne l'épousera : elle ne peut avoir ni mari ni famille. Il faut qu'elle expie le mal qu'elle a fait, les morts qu'elle a causées.

— Je vous assure, monsieur, qu'en m'épousant, tous vos souhaits pour elle eussent été remplis, répliqua le comte avec un amer sourire.

— Son mari! son mari! répéta l'inconnu en se levant comme un furieux; elle, la femme d'un autre! oh! périssent mille fois plutôt et moi et tous les hommes du monde!

M. de Clermont le regarda étonné : il reprit sa place.

— Mais causons de sang-froid, monsieur, continua-t-il. Vous avez compris ma résolution; je suis déterminé à empêcher, par tous les moyens possibles, votre mariage : le plus simple est, je crois, de nous couper la gorge. Quels sont vos armes, le lieu, l'heure, vos témoins? Les miens sont M. le chevalier de Lorraine et M. le comte Kinski, noble polonais.

— Voilà, sans doute, des témoins fort respectables, monsieur; mais cela ne suffit pas à l'honneur que vous voulez bien me faire : il me faudrait encore savoir...

— Savoir mon nom? Voilà une lettre du chevalier de Lorraine qui s'engage à vous le faire connaître au moment du combat. Il vous assure en outre que vous pouvez accepter ma proposition sans déroger à votre noblesse. Vous reconnaissez son cachet et son écriture?

M. de Clermont lut la lettre.

— Monsieur, la maison de Clermont est de celles qui savent garder le rang qu'elles tiennent de leurs ancêtres; si demain, sur le champ clos, M. le chevalier de Lorraine me révèle un nom auquel le mien puisse être accolé sans rougir, je suis à vos ordres; autrement, non.

—Cela est entendu, monsieur, je n'en demande pas davantage. A demain donc, à six heures du matin, au bois de Vincennes.

— J'y serai, monsieur.

Madame la princesse de Conti, après avoir lu la lettre, donna ordre de retourner à Paris. Un mouvement dont elle n'était pas maîtresse l'y conduisait. Elle se croyait de la sorte plus près des événements; elle craignait, sans savoir pourquoi, et elle passa le jour dans des angoisses à la suite desquelles elle éprouva un besoin irrésistible de voir sa mère, de se confier à elle, de s'abandonner à ses conseils. Son âme était détendue, pour ainsi dire, à force de souffrance. Madame de La Vallière fut frappée de son changement et s'en effraya.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit-elle. Mon Dieu! mon pressentiment était-il vrai? Est-elle malheureuse?

— Je viens à vous, ma mère. Elle se jeta dans les bras de la duchesse en fondant en larmes, les premières qu'elle eût versées depuis bien longtemps.

— Parlez-moi, ma fille, et ne craignez rien. Mettez votre cœur à découvert devant moi. Il est blessé, je le vois, j'en sonderai les plaies, je les guérirai avec l'aide de Dieu; vous pouvez tout dire.

La princesse pleurait toujours.

— Vous n'osez pas, Louise, il faut vous aider. Vous avez l'éternelle douleur des femmes : vous aimez, vous avez été faible, on vous a trompée. Je sais tout cela. J'ai été avertie que vous viendriez vers moi pour me l'avouer. Le même ami qui m'avait déjà prévenue l'a fait de nouveau. Mais il connaissait bien mal le cœur d'une mère, car il vous a recommandée à mon indulgence et à ma tendresse.

— Cet ami m'est inconnu comme à vous, madame. Depuis plusieurs années il a été mon ange gardien, et il se cache toujours à ma reconnaissance.

— Je prierai pour lui, mon enfant, Dieu le connaît.

Mais parlez-moi de votre état, dites-moi vos pensées, dites-moi vos chagrins.

— Oui, ma mère, je vous avouerai mes fautes et mes peines. Dans la position où je suis, vous seule pouvez m'entendre et me consoler. Ecoutez-moi donc et consolez-moi.

Louise de Bourbon raconta alors la longue histoire de son amour, comme elle l'avait fait au roi. Seulement, elle s'étendit davantage sur ses larmes que sur ses joies. Arrivée au dénoûment, elle hésita. La vengeance qu'elle exerçait, maintenant qu'elle la voyait avec plus de sang-froid, qu'elle la voyait de ce saint lieu où depuis vingt ans sa mère, trahie aussi par l'amour, expiait sa faute sans avoir songé à la vengeance : cette vengeance donc lui parut barbare, indigne d'elle; elle en eut peur, elle en rougit.

— Je n'ose vous avouer jusqu'à quel point j'ai été coupable, ma mère, poursuivit-elle, vous allez me repousser loin de vous; car, au lieu de me repentir comme vous, j'ai offensé Dieu par des pensées de colère; j'ai cherché à punir celui qui m'avait offensée, et cette punition doit rejeter sur moi l'infamie dont il s'est couvert.

— S'il en est temps encore, ma fille, réparez votre faute. Cherchons-en ensemble les moyens. Voyons, qu'y a-t-il, mon enfant?

— La princesse confia à sœur Louise de la Miséricorde la parole qu'elle avait arrachée par surprise au comte; elle lui dit ce que mademoiselle de Rochecourt était devenue; elle ne lui déguisa rien enfin.

— Le démon de la jalousie vous a singulièrement conseillée, ma fille; il vous a conduite jusqu'au niveau de ceux que vous méprisez tant. Vous n'avez donc pas songé à ce que vous exigez du comte? Vous avez donc assumé sur votre tête les malédictions de son avenir et celles du monde? Oh! mon enfant! mon enfant! combien vous êtes égarée!

Madame la princesse de Conti résista longtemps aux

douces paroles, aux discours maternels et chrétiens de la duchesse. Tout en reconnaissant ses torts, il lui en coûtait d'y renoncer. Elle ne pouvait se résoudre à pardonner cette poignante injure. L'idée de laisser sa rivale et son amant libres de tout lien, heureux, croyait-elle; l'idée de les savoir réunis, se jouant d'elle et de sa douleur, révoltait son amour-propre. Elle eût voulu les anéantir, les mettre en poudre. Si elle eût eu alors la puissance souveraine d'une Sémiramis, d'une Élisabeth, elle n'aurait pas résisté au besoin de punir d'une manière éclatante. Un regard de la sainte victime qu'elle avait devant les yeux amollit presque miraculeusement son cœur. Ce regard, plus éloquent que toutes les paroles, répondit à ses fureurs. Il disait:

— Vous ne voulez pas pardonner, ma fille; et moi, n'ai-je pas souffert les mêmes tortures que vous? Ne les ai-je pas endurées comme vous, non pas quelques mois, mais des années? N'ai-je pas eu la force de faire grâce pourtant, de me repentir, de me jeter dans le sein de Dieu. Ainsi j'ai été consolée; ainsi le repos et la quiétude sont descendus sur moi, ainsi j'ai retrouvé la tranquillité de ma jeunesse et l'estime de tous. Imitez-moi, ma fille, dans ce que votre rang vous permet de faire. Oubliez les injures, le Créateur oubliera vos fautes. Vous savez la sublime prière : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

La jeune femme était à moitié vaincue, sa mère s'en aperçut et redoubla ses instances : elle se mit presque à genoux devant sa fille; elle la conjura avec des sanglots; enfin, la princesse se jeta dans les bras de sœur Louise en s'écriant :

— Je me livre à vous, ma mère, je ferai ce que vous m'ordonnerez.

— Le ciel en soit béni, mon enfant: il faut réparer le mal sans plus attendre. Ecrivez au comte que vous le relevez de son serment; écrivez-lui que vous lui pardonnez, que vous obtiendrez sa grâce du roi, à la

seule condition qu'il s'éloignera quelque temps de la cour et qu'il fuira votre présence. Quant à la malheureuse jeune fille, envoyez-lui un ministre de Dieu, tâchez de la rappeler au bien, employez toute votre activité, toute votre puissance à cette œuvre, vous y réussirez, je n'en doute pas. Ensuite, revenez à la vertu, à la prière : vous serez consolée, ma fille, vous serez secourue. Le ciel ne refuse jamais son appui à ceux qui le cherchent. Maintenant, écrivez, écrivez sur-le-champ.

— Je vous obéis, madame, je sens que vous avez raison. Pourtant me voilà livrée, sans défense, à cet homme, il en abusera.

La princesse envoya sur l'heure un de ses gens à l'hôtel du comte, qui se trouvait dans le voisinage. Il revint au bout de peu d'instants, annonça que M. de Clermont-Chatte était sorti depuis six heures du matin, et qu'il n'avait pas dit quand il rentrerait. Louise de Bourbon se rappela alors la lettre qu'elle avait reçue et l'inquiétude la saisit.

— Mon Dieu ! ma mère, qu'arrivera-t-il ? Voyez ce billet de mon protecteur, que veut-il faire ? A midi je dois tout savoir, j'attendrai près de vous. Oh ! je le sens maintenant que je tremble pour *lui :* je sens que je l'aime encore !

Elle envoya dire à l'hôtel de Condé de porter aux Carmélites tout ce qui arriverait à son adresse, et attendit dans la prière et l'anxiété ce que Dieu déciderait de son sort.

Cependant, à l'heure convenue, les six champions étaient réunis; ils se saluèrent en silence. Le chevalier de Lorraine prit la parole le premier, comme le plus élevé en rang et le plus instruit de l'affaire qui les réunissait.

— Messieurs, dit-il, je me suis engagé sur l'honneur à répondre de monsieur au comte de Clermont-Chatte, je suis prêt à le faire, mais cette communication doit être secrète, et M. de Clermont me donnera d'abord sa parole de gentilhomme de ne jamais la révéler.

Ces formalités remplies, le chevalier de Lorraine et le comte s'éloignèrent de quelques pas. A peine le prince lorrain eut-il prononcé un mot, que le gentilhomme poussa une exclamation de surprise. Le chevalier lui posa la main sur le bras; il se tut, se rapprocha de son adversaire, et lui dit en s'inclinant :

— Je reconnais, monsieur, que vous me faites honneur, et je suis prêt à vous donner satisfaction.

Les épées mesurées, on se mit en place et le combat commença. Les premières passes montrèrent une habileté presque égale entre les champions. Cependant, le comte se tenait sur la défensive, il n'attaquait pas. L'inconnu lui en fit l'observation.

— Ceci n'est point un jeu, monsieur, ajouta-t-il : un de nous deux doit mourir aujourd'hui. Je vous préviens que je profiterai de mes avantages, je vous préviens d'en faire autant.

Le comte porta plus d'attention à sa parade. Tous ses efforts tendaient évidemment à désarmer son ennemi : il ne put y parvenir, mais il lui fit une blessure au bras. Celui-ci l'enveloppa de son mouchoir et demanda à continuer. Il semblait reprendre une nouvelle fureur; enfin, se précipitant sur M. de Clermont, au moment où celui-ci croyait, par une nouvelle feinte, arriver à le blesser encore, il lui passa son épée à travers le corps : le comte tomba sur le coup.

— Je vous remercie, messieurs, dit le vainqueur en essuyant son arme : chacun a rempli son devoir : justice est faite.

Il les salua et retourna à son carrosse, suivi du seigneur polonais. Le chevalier de Lorraine lui demanda la permission de rester auprès du blessé.

On transporta le comte de Clermont chez lui dans un état désespéré; il gardait néanmoins toute sa connaissance. Il essaya de parler, mais des flots de sang s'échappaient de sa blessure : c'était un affreux spectacle. Son valet de chambre avait reçu la lettre de madame la princesse de Conti. Confident de leurs

amours, il demanda à son maître s'il désirait en savoir le contenu. Le comte lui fit signe de la lire; on s'éloigna, il rompit le cachet. Le pardon de la princesse, son retour à des dispositions meilleures, jeta une grande douceur sur ce moment suprême. Il reçut les sacrements de l'Église et mourut dans la soirée.

Son confesseur, chargé de ses derniers adieux pour la fille de Louis le Grand, trouva la princesse aux Carmélites, près de sa mère, qu'elle n'avait pas quittée. Le coup l'avait frappée là, dans le sein des deux asiles qui ne nous manquent jamais ici-bas, le cœur d'une mère et la bonté divine : il fut sensiblement amorti. Cependant la princesse s'attribuait, à tort peut-être, la mort de celui qu'elle avait aimé; elle crut avoir armé le bras de son meurtrier, et cette pensée déchirait son âme. Depuis lors sa vie changea complétement. Livrée à la dévotion la plus austère, elle renonça aux plaisirs et aux fêtes, sauf les obligations de la cour. Elle faisait de longues retraites aux Carmélites, où la douce voix de sa mère endormait ses remords. Elle n'entendit plus parler de son protecteur mystérieux, mais aussi depuis lors elle n'eut plus besoin d'être protégée. Le souvenir du comte resta le seul de sa vie : elle pria pour lui, elle espéra qu'il lui avait pardonné et qu'ils se rejoindraient dans le ciel.

Mademoiselle de Rechecourt passa en Angleterre, où elle vécut longtemps de la même manière jusqu'à ce que la petite vérole lui enlevât sa beauté et la forçât à la retraite. Elle disparut de la scène du monde, et le monde ne s'occupa plus d'elle. Longtemps après, madame la princesse de Conti reçut une lettre de cette jeune personne où elle lui demandait un généreux pardon : la princesse l'accorda sans hésiter : le ciel fit sans doute comme elle.

Le reste est de l'histoire : la mort de Monseigneur, celle de tous les petits-enfants de Louis XIV excepté Louis XV, arrivées presque coup sur coup, l'accusation de poison dont M. le duc d'Orléans fut victime,

la manière presque miraculeuse dont Louis XV fut sauvé par un contre-poison inconnu, tout le monde sait cela, je n'ai pas besoin de le raconter.

On commença à parler du masque de fer, à peu près à l'époque où se termine cette histoire. Les uns disaient que c'était M. Fouquet, ancien sous-intendant des finances, qui passait pour mort à Pignerol. D'autres prétendaient que c'était un frère jumeau de Louis XIV, condamné à la prison pour éviter les guerres civiles. D'autres enfin assuraient que M. le duc de Vermandois, sauvé miraculeusement à la guerre de Hongrie par un seigneur polonais, immensément riche, était resté caché plusieurs années sous un déguisement, mais qu'une indiscrétion ayant fait connaître au roi son existence, il n'avait pas voulu permettre que le jeune prince reparût à la cour, ayant donné autrefois un soufflet à M. le dauphin. Il le fit enfermer alors aux îles Sainte-Marguerite, avec ordre à son gardien de le tuer s'il cherchait à se faire connaître ou à s'échapper. Il mourut assez âgé à la Bastille.

Voilà les trois principales versions répandues. Il y en a eu bien d'autres. Laquelle était vraie? Y en avait-il une de véritable? C'est ce que je ne me charge pas d'éclaircir.

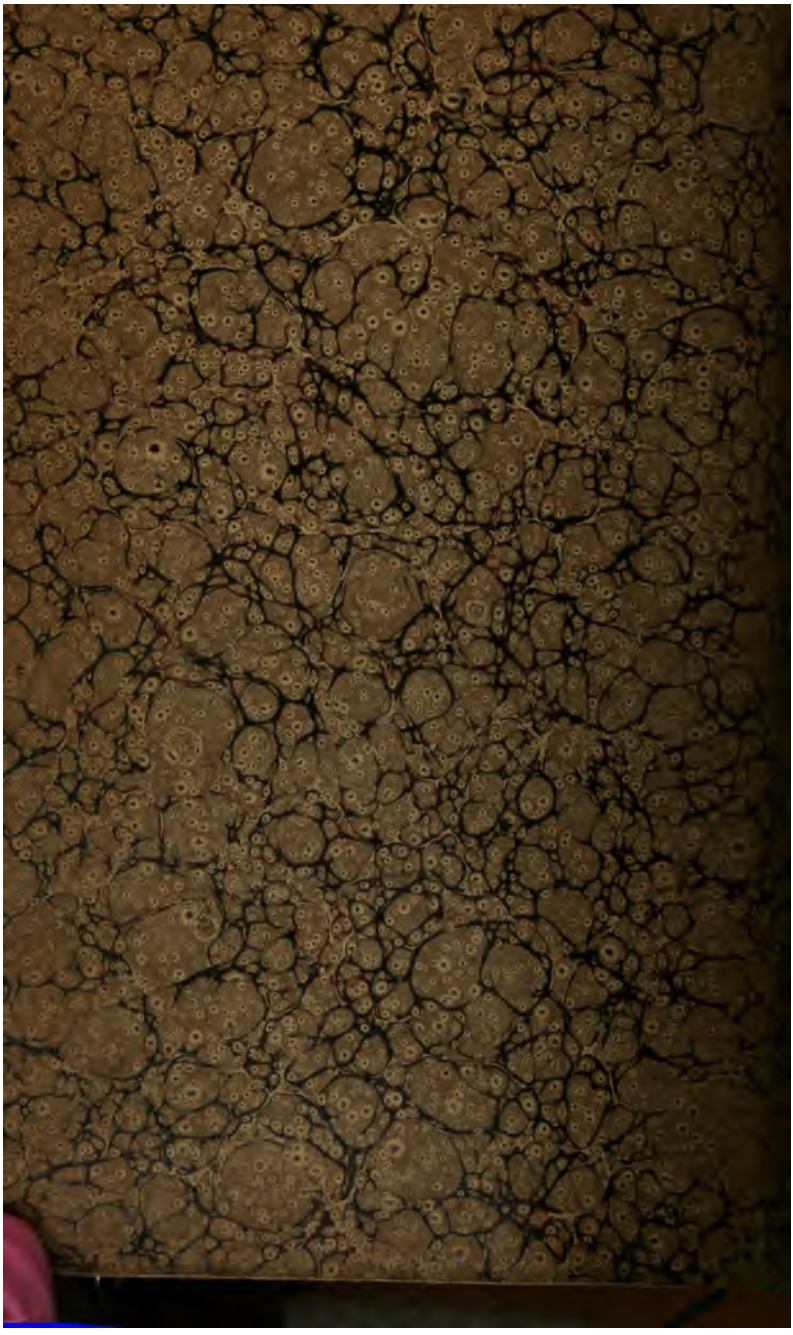
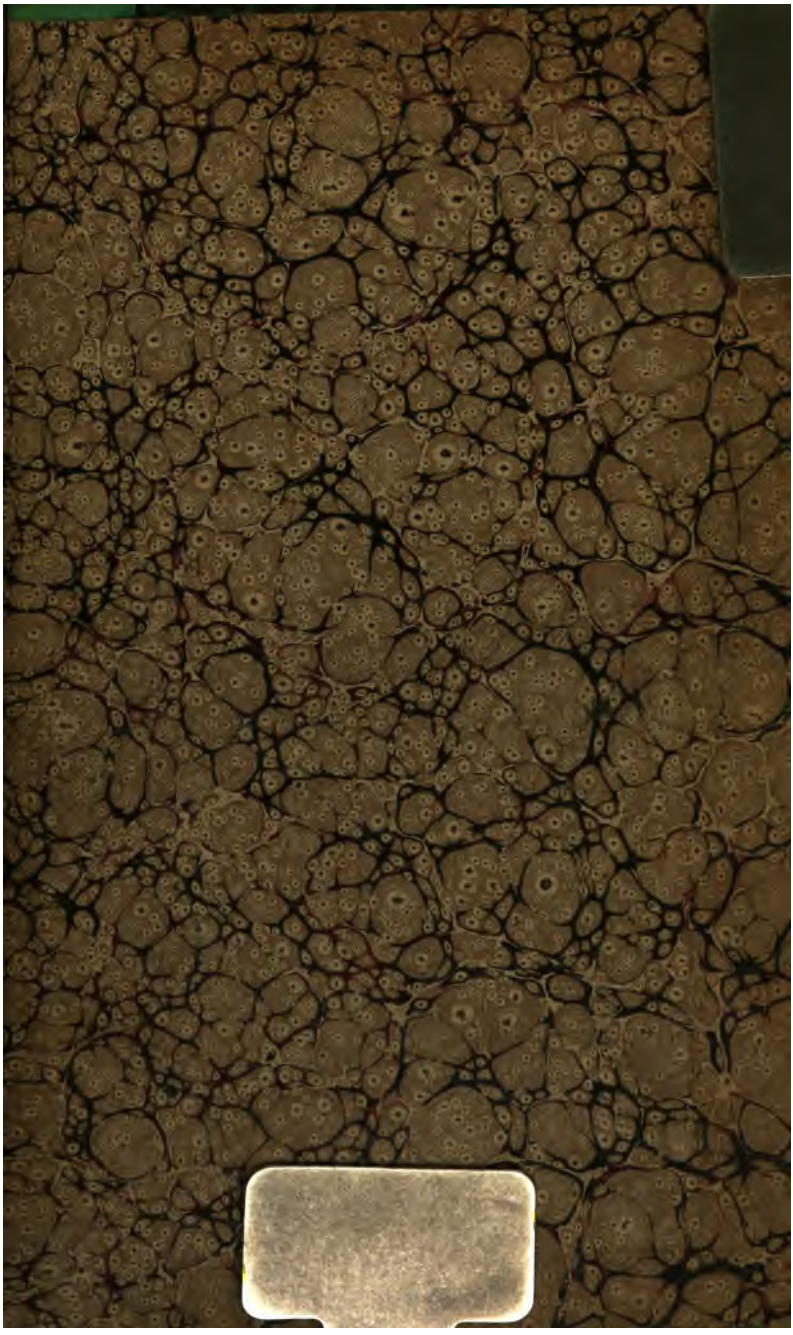
Tout ce qui regarde l'histoire du masque de fer est voué pour toujours au champ des conjectures : ce n'est peut-être qu'une fable convenue et mise en circulation par l'habile coloriste Voltaire. Qu'importe, au surplus! histoire ou fable, peu de sujets excitent un intérêt aussi puissant.

FIN

OXFORD - TAYLOR INST

35666162

TABLE

		Pages.
I.	— Mademoiselle de Blois.	1
II.	— Le Jeu du roi.	17
III.	— Sœur Louise de la Miséricorde.	30
IV.	— Mariage.	42
V.	— La Pomme d'Ève.	51
VI.	— Un Roi et une carmélite	62
VII.	— La Fille d'honneur	72
VIII.	— Deux mois après.	85
IX.	— L'Isolement du cœur	99
X.	— Deux frères.	109
XI.	— Croisade.	124
XII.	— La Veuve d'une année et la veuve d'une journée.	138
XIII.	— Lauriers funèbres.	148
XIV.	— Le Ver dans la fleur.	161
XV.	— Bruits du monde.	170
XVI.	— Choisy-le-Roi.	180
XVII.	— Le Chevalier mystérieux.	193
XVIII.	— Deux lits de mort.	203
XIX.	— Comment on oublie.	214
XX.	— La Grille du parloir	224
XXI.	— L'Antichambre de l'enfer.	236
XXII.	— L'Entresol de Meudon.	246
XXIII.	— La Petite poste.	253
XXIV.	— Le Pavillon	267
XXV.	— Un Repli du cœur.	283
XXVI.	— La Fin de tout	294

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN